Not to a mere cleric but to the Apostle
of ecclesiastical architecture, Mr Ralph A. Cram,
is this little token of keen appreciation of his
successful labors presented by the Order of Truth.
Raymond Meagher O.P.
Provincial.

LES COUVENTS

DE S^T DOMINIQUE

AU

MOYEN AGE

GALLIA DOMINICANA

LES COUVENTS DE S^T DOMINIQUE

AU

MOYEN AGE

PAR

G. ROHAULT DE FLEURY

I



Bible nat. Fr. 8671.

PARIS

1903

AVERTISSEMENT



Bibl. nat. latin 10484. f. 271.

L'opportunité du travail que nous présentons ici a été signalée, il y a quelques années, dans une lettre du célèbre bollandiste, Victor de Buck († 1876) au Père dominicain Fontalisant ; cette lettre restée inédite nous a été communiquée par le P. Michel Cormier ; nous y lisons ce passage : « L'Ordre de S. Dominique est un des plus illustres et des « plus fertiles en œuvres de salut et de science. Mais, où en « est, je ne dis pas l'histoire générale de l'Ordre (chose devenue « aujourd'hui inexécutable), mais l'histoire de ses provinces, « de ses maisons. Ne verra-t-on pas paraître un jour une « *Gallia dominicana* comme il existe un *Belgium dominicanum,* une *Batavia desolata*, une *Hibernia dominicana*. » Nous sommes heureux de recueillir ce vœu sur les lèvres mourantes, du célèbre hagiographe ; mais l'opportunité de l'histoire monumentale qu'il nous propose, résulte surtout d'une façon éclatante des circonstances actuelles. Lorsque les couvents avaient repris en France leur vie, leurs prières, leurs costumes antiques, que leur ferveur y surpassait les meilleurs temps, lorsque les cloîtres s'étaient rouverts, que les cloches tintaient les hymnes sacrés, voici que les sectaires de 1792, se relèvent, dispersent les Religieux et ferment leurs demeures, cherchant à étouffer ces foyers de science et de piété. — Quelle heure est plus propice que celle-ci, devant ces criminelles tentatives, pour rétablir les vieux cloîtres, pour recueillir leurs pierres qu'on croyait à jamais brisées ou oubliées ; pour remettre debout ces édifices. Leurs vues donneront l'image d'une résurrection certaine, la preuve de l'invincible vie des religieux.

Notre pensée semble avoir été comprise, et nos efforts ont été puissamment soutenus ; des laïques érudits et beaucoup de nos Pères nous ont prodigué leur concours. — Nous aimons à inscrire ici les noms des Pères Berthet, Berthier, Goirand, Michel Cormier, Pie Mothon, Thiriot, Chapotin le savant historien qui nous a fourni d'admirables encouragements, enfin celui de notre Maître Général le R. P. Fruhwirth, qui nous a envoyé une si affectueuse bénédiction.

C'est le modèle du *monasticon gallicanum* et de D. Germain qui nous est proposé ici, mais nous avons dû y joindre une étude des ruines qui alors n'était pas aussi nécessaire qu'aujourd'hui. — Nous avons d'abord cherché le « lieu des couvents », nous avons recueilli les moindres pierres, nous avons interrogé les archives, les bibliothèques, les vieux plans qu'elles contenaient, les anciennes vues qui nous permettent de rassembler les fragments et de recomposer

l'ensemble. — Ces documents en mains, nous avons pu souvent tenter une perspective générale à la manière de Dom Germain, — à côté de ces restaurations, de peur qu'on ne les croit fantaisistes, nous avons eu soin d'exposer les documents qui les autorisent, à côté de l'essai, que nous n'offrons qu'avec mille réserves, nous rapprochons les éléments du problème auquel on pourra peut-être trouver une meilleure solution.

Lorsque les couvents modernes s'élèvent sur l'emplacement des anciens, on peut croire que les lignes architecturales n'ont pas changé non plus que les programmes de construction. Souvent aussi les bâtiments conventuels, ont totalement disparu, quelquefois, ils ont été déplacés. En cette circonstance la plus défavorable, nous avons eu recours à l'histoire pour ne pas laisser dans l'oubli les vénérables souvenirs que nous cherchons à réveiller. — Chaque notice sera accompagnée d'une bibliographie où nous avons rappelé les noms de nos collaborateurs, les principaux ouvrages avec la cote de la bibliothèque nationale ; nous terminons par un coup d'œil jeté sur l'architecture dominicaine encore trop peu étudiée, où nous verrons de simples et élégants monuments, des verrières splendides, de vastes chapitres qui abritèrent souvent des réunions publiques, de riches nécropoles où les morts les plus illustres se réfugiaient à l'ombre monastique.

Tel est le tableau que nous mettons aujourd'hui sous les yeux des lecteurs, et que nous offrons humblement à nos chers Pères. Puissent-ils l'accepter en ce moment, avec le cri de notre ardente indignation contre les attentats sacrilèges dont ils sont victimes, puissent-ils bénir nos modestes efforts et leurs décerner ainsi la plus précieuse récompense.

24 Mars 1903

G. ROHAULT DE FLEURY.



Translation des Reliques de S. Dominique (Latin 10484, f. 118).

CARTE DE LA FRANCE DOMINICAINE



Bibl. nat. n° 242, f. 106.

Le Père Chapotin, l'illustre historien des Frères Prêcheurs, a eu la bonté de préparer en faveur de notre mémoire, une carte qui rappelle leurs demeures en France ; nous la mettons dès le début de cette étude sous les yeux des lecteurs, ils admireront leur multitude, véritable constellation, foyer ardent de science, de vertu, de pureté ; dans cette simple carte, ils ne verront pas seulement un sommaire, un résumé du travail, ils la considéreront non seulement comme un savant tracé géographique, mais devant ces couvents souvent si rapprochés par la distance et la date de fondation, ils y verront une des gloires les plus extraordinaires du moyen âge.

Ils y salueront les souvenirs de S. Dominique, ils se les rappelleront Prouille, son passage à Toulouse, sa première pensée de conversion des hérétiques, et la fondation de ce monastère de jeunes vierges élevé contre eux comme une citadelle ; Limoux, possession de Prouille, Castres, sa grotte, les extases. — Toulouse est plein du patriarche, depuis les hautes tours seigneuriales, sa première demeure, depuis l'humble couvent de S. Romain, jusqu'à l'immortel édifice, châsse de Thomas d'Aquin. — Marseille, la patrie de Bertrand de Garrigues, se fonde, pendant qu'à l'autre bout de la France, Guerric, jette la première pierre du couvent de Metz.

Dominique, malgré le petit nombre de ses disciples, les disperse, il les envoie, sans argent, sans ressources, et les charge de conquérir le monde. En 1218, Lyon cède à ces singuliers conquérants, Paris les reçoit et les acclame ; l'année suivante, ils entrent triomphants à Reims, Orléans, Poitiers, Clermont. Paris qui leur valut le surnom de Jacobins si populaire au moyen âge, rayonne au loin, Dominique envoie de là Cellani à Limoges, en 1220, il apprend l'entrée de cette milice sacrée à Narbonne, Montpellier, Avignon, Châlons-sur-Marne, avant de mourir en 1221, il peut apprendre le même succès à S. Quentin, La Réole, Gand, Dinan, Le Puy, c'est-à-dire sur des points éloignés qui permettent de constater la conquête de la France entière.

On pouvait craindre que cette marche victorieuse fut arrêtée par la mort du Saint Général, mais il avait promis de plus grands succès après lui ; sa promesse se réalisa merveilleusement entre les mains de Jourdain de Saxe, d'Albert le Grand, de S. Thomas d'Aquin, de Humbert de Romans et de S. Louis. Le pieux roi surtout, donna aux Prêcheurs un développement admirable ; il les aimait, les recevait à sa cour et à sa table, se rangeait parmi leurs élèves. Il fonda, répara leurs demeures, les agrandit, les entoura de privilèges, et dans une préoccupation paternelle, songeait au moindre détail de la vie des religieux, même au soin de leur fournir des tuniques. — (Année dominicaine 1902).

Pendant tout le XIIIe siècle, vivant ou mort, il les protégea ; rien de plus vrai ni de plus touchant que son effigie du sceau de Poissy, où il est représenté debout, couronné, soulevant de ses bras les plis d'un large manteau, sous lequel viennent se réfugier et prier les sœurs du monastère.

Après le XIIIe siècle, il semble que ces plis tutélaires aient été déchirés et emportés par le vent des révolutions. — Ce siècle que le Père Chapotin appelle justement le siècle des fonda-

tions, vit dans ses soixante-trois dernières années s'accomplir soixante-six fondations dominicaines, désormais, elles ne s'échelonneront qu'à de longs intervalles et le XIVe siècle en produit à peine une douzaine. — Il faut suivre ces étonnantes variations sur une liste chronologique. — Les dates ont ici une importance insigne; au lieu d'être une carte muette notre carte, animée par ces indications chronologiques, deviendra une page éloquente d'histoire.

XIIIe siècle.

1206. Prouille.
1208. Limoux.
1215. Metz.
» Toulouse.
» Marseille.
1217. Pamiers.
1218-1243. Lyon.
1218. Paris.
1219. Clermont.
» Reims.
» Lille.
» Limoges.
1220. Strasbourg (Ste-Agnès).
» Narbonne.
» Montpellier.
» Châlons-sur-Marne.
» Avignon.
1221. Saint-Quentin.
» La Réole.
» Le Puy.
» Gand.
» Dinan.
1222. Verdun.
» Bayonne.
» Chartres.
1223. Strasbourg.
» Saint-Omer.
1224. Besançon.
» Arras.
» Poitiers.
» Angers.
» Lille.
1225. Nantes.
» Beauvais.
» Cahors.
1226. La Rochelle.
1227. Troyes.
1228. Le Mans.
1229. Liège.
1230. Bordeaux.
» Lausanne.
» Valence.
» Marvejols.
» Port-Sainte-Marie.
1231. Sens.
» Langres.
1232. Bruges.
1233. Valenciennes.
» Arras.
1234. Lausanne.
» Morlaix.
1235. Toul.
1236. Dijon.
» Grasse.
1238. Bourges.
1239. Coutances.
1240. Bergues.
» Tours.
» Auxerre.
1241. Périgueux.
1242. Perpignan.
» Saint-Jean-d'Angély.
1243. Nice.
» Amiens.
1245. Pons.
» Montargis.
» Carcassonne.
1246. Mâcon.
1247. Béziers.
1248. Lisieux.
1248-75. Rouen.
1249. Fontenay-le-Comte.
» Sisteron.
» Agen.
1250. Tarascon.
» Orthez.
1251. Figeac.
» Alais.
1252. Montauban.
1255. Quimperlé.
1256. Nimes.
1258. Castres.
1258. Compiègne.
1260. Bergerac.
» Genève.
1261. Condom.
» Brive.
» Rouen (Emmurées).
1262. Saint-Emilion.
1263. Douai.
1264. Orange.
1266. Provins.
» Aubenas.
1267. Haguenau.
1268. Morlaas.
» Ypres.
1269. Carpentras.
1270. Evreux.
» Metz (Prêcheresses).
1271. Nevers.
1272. Aix-en-Provence.
» Poligny.
1273. Rieux.
» Albi.
1274. Blois.
1275. Die.
1275. Collioure.
» Auvillars.
1276. Lectoure.
1278. Lille.
1278. Colmar.
» Saint-Sever.
1279. Millau.
1283. Colmar (Unterlinden)
» Condom.
» Rodez.
1284. Guingamp.
1288. Grenoble.
» Montpellier (Préces).
1289. Draguignan.
1289-93. Angoulême.
1290. Argentan.
» Saint-Junien.
» Saint-Gaudens.
» Puycerda.
1292. Saint-Pardoux.
» Saintes.
1294. Le Buis.
» Schlestadt.
1295. Saint-Maximin.
» Nancy.
1298. Genolhac.

XIVe siècle.

1304. Poissy.
1307. Saint-Girons.
1310. Colmar.
» Draguignan.
1311. Colmar (Catherinettes).
1312. Guebwiller.
1316. Barcelonnette.
1321. Clermont-l'Hérault.
» Marciac.
» Arras-Thieuloye.
1324. Arras.
1328. Mougères.
1342. Montfleury.
1344. Bagnères-de-Bigorre.
1359. Thouars.
1367 Rennes.
1368. Revel.
» Toulon.
1371. Isle-en-Dodon.
1383. Vienne.
1385. Saint-Flour.
1386. Auch.

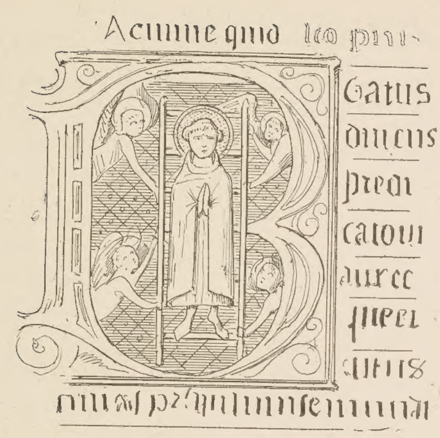
XVe siècle.

1409. Guérande.
1416. Bourg.
1418. Chambéry.
1322. Annecy.
1427. Gap.
1430. Montbozon.
1485. Laval.
1486. Coppet.



Sceau de Poissy
Versailles (Archives de Seine-et-Oise). 966-972.

AGEN



Biblique de l'Arsenal n° 604, 277vo.

ERNARD GUI rapporte la fondation du couvent d'Agen à 1249 vers la fête de Ste Catherine, il le tenait du père Guillaume Fabri qui venait d'entrer dans l'Ordre à Toulouse; il ajoute qu'il fut reconnu par le chapitre de Montpellier (1252). Arnaud Bélanger, un grand bienfaiteur des frères, leur bâtit l'église auprès des remparts de la ville. Cette église qui existe encore a deux nefs égales, un campanile près des anciennes portes, avant que l'orientation n'eut été changée, quatre travées que surmontent des voûtes d'arête couvertes de peintures; au pied du campanile s'ouvre le cloître environné des salles conventuelles. Nous avons rétabli ces bâtiments aujourd'hui détruits d'après le plan de Lomet publié avec tant de sagacité par M. Lauzun.

Le 15 août 1776 le chapitre provincial fut tenu dans ce couvent. Trois ans plus tard il devint le théâtre d'une cérémonie imposante, la restitution de l'Agenais au roi d'Angleterre, événement qu'on représenta en peinture sur les murailles du réfectoire.

Au commencement du XVIe siècle des difficultés surgirent entre les religieux et les consuls qui voulaient les forcer à fermer les ouvertures qu'ils avaient sur les remparts. — La grande salle et le réfectoire y étaient adossés.

La Reine Marguerite (1585) fortifia le couvent, et le réduisit en magasin de guerre; un des soldats mit le feu aux poudres qui emportèrent tout le noviciat; bien que détruit aux trois quarts les édifices se relevèrent des ruines.

La vaste Église (12 mars 1789) vit se réunir l'assemblée pour la convocation des États généraux. — En 1790 les religieux durent quitter leur maison, dont les meubles se vendirent l'année suivante. Le 20 décembre 1791 le sieur de Thomassin fit pour 19.544 livres l'acquisition du couvent qu'il ne put revendre et à travers lequel il perça la rue S. Dominique. — Après avoir été témoin des assemblées révolutionnaires, l'église fut réduite en écurie, en prison et enfin (1807) rendue au culte sous le nom de N. D. des Jacobins. Elle forme maintenant une des quatre paroisses de la ville. Dernièrement restaurée, elle a perdu quelques-unes de ses vieilles peintures.

BIBLIOGRAPHIE

« BERNARD GUI, *Fondations*.
« LOMET, *Plan d'Agen ;* fragment publié par M. Lauzun (1780) ;
« S. AMANS, *Essai sur les antiquités du département de Lot-et-Garonne ;*
« Abbé BARRÈRE, *Histoire monumentale et religieuse du diocèse d'Agen ;*

« Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, VII, 27 ;

« Philippe Lauzun, *Le Couvent de la Ville d'Agen* (1889), I, 46, (ouvrage remarquable) ;

« Tholin, *Étude sur l'architecture religieuse de l'Agenais*, 1874, 8° ;

« Douais (Abbé), *Les Frères Prêcheurs en Gascogne ;*

« *Archives historiques de la Gironde. Archives municipales d'Agen,* AA. 3, 99, 193.

« *Archives de l'Évêché d'Agen,* série F, liasse 29. *Nous sommes redevables aux recherches de* M. Lauzun, *des documents qui en émanent.*

« *Monumenta conventus agennensis ms. ex veteribus documentis a* Fr. Petro Laborde *ejusdem conventus translata et capitulo generali annales ordinis. Extant hodie asservata in archivio generali ordinis lib. S. p. 331* (communiqué par le P. Mothon).

AIX-EN-PROVENCE

(S. Dominique)

D'après les recherches les plus sûres qu'accepte M. le Chanoine Davin, la fondation du couvent d'Aix remonte à 1272. Celle du monastère des Sœurs de S. Barthelemy ne serait que de 1286, Hugues Bony et sa femme Aurimunda achetèrent pour elles un terrain voisin des frères et Charles II les fit rentrer dans la ville et les fixa près de S. Barthelemy.

Les frères prêcheurs se logèrent à l'extrémité orientale de la place qui porte encore aujourd'hui leur nom ; les premiers qui arrivèrent à Aix furent installés dans une maison du quartier Fontètes, où grâce aux libéralités du Cte Berenguier, ils commencèrent à ériger une église et un couvent près des remparts de la ville. Ce couvent achevé en 1277 avait deux grands cloîtres. Ils n'en jouirent que pendant un siècle, jusqu'en 1383, époque où un incendie les leur déroba ; ils ne reconstruisirent qu'un des cloîtres, celui contigu à la façade septentrionale ; cette construction ne fut pas la dernière comme son style le prouve facilement. Cinquante ans plus tard, un tremblement de terre l'ébranla, et entraîna de grandes réparations ; relevée et consacrée à N. D. de Pitié, l'Église eut encore beaucoup à souffrir en 1285. - On rétablit certaines parties en bois que Bouche déclare avoir vues.

Enfin (1691) elle fut rebâtie en style rococo et inaugurée quelques années plus tard (1703). Les trois chapelles gothiques qui subsistent et le campanile, nous attestent que les dimensions primitives n'ont pas été changées. Les derniers travaux datent de 1855 et se sont appliqués à l'érection de la façade actuelle.

Le couvent d'Aix possédait d'illustres sépultures : celle de Pierre Armand-Dalamanon, dominicain et évêque de Sisteron, celles de quatre archevêques d'Aix, de Jacques de Comoz († 1329), de Louis Ferrat qui a laissé comme prieur un manuscrit intéressant sur le couvent; ce religieux lui-même cite 150 tombes avec leurs titulaires. M. le Chanoine Davin, si compétent dans l'histoire du couvent, alors que le sol était découvert, a constaté l'existence d'une multitude de caveaux, où étaient déposés des tombeaux que la révolution a profanés ; une des principales tombes, celle de la femme de Charles d'Anjou près de la porte du campanile, devait être plus tard transportée dans la première chapelle à droite en entrant dans l'église.

La plus vénérée des sépultures était celle du B. André Abellon († 1450), qui, selon Pitton, touchait aux balustres du Maître-Autel du côté de l'Évangile ; on lisait autour de la dalle cette inscription que le frottement des pieds a fait en partie disparaître : *Hic jacet corpus beati Andree Abellonis ordinis nostri fratrum predicatorum qui magnis claruit miraculis obiitque in anno Domini 1450 XV maii. hoc opus fecit facere magister Guillelmus Stephani.* Honoré Bouche dit que dans sa jeunesse il vit au Maître Autel des peintures où le Bienheureux était figuré. La béatification de ce pieux religieux a été proclamée en 1902.

M. Heckenroth qui, sur la recommandation de M. Davin, a bien voulu s'associer à notre restauration, nous a communiqué un plan de l'état actuel des lieux ; le cloître, la vaste salle du réfectoire, quoique refaite au XVIe siècle, portent un caractère médieval qui laisse supposer une restauration plutôt qu'un changement de place. Le grand cloître démoli est devenu un jardin. L'église complètement transformée au XVIIIe siècle se retrouve plus difficilement avec ses trois nefs et son transept moderne. — Les dimensions déterminées à l'ouest par deux chapelles gothiques, à l'est par la chapelle de Peiresc et le campanile, nous ont permis de rechercher l'ancien plan. — Dans la restauration nous sommes revenus à la nef unique en

remplaçant les piliers par un mur continu, et en supprimant le transept, au milieu duquel, maintenant encore, un contrefort rappelle une double chapelle.

Des fenêtres gothiques subsistent sur la façade latérale, mais l'ancienne façade ruinée par les travaux de 1855 a totalement disparu ; nous avons réuni diverses représentations qui peuvent la relever sous les yeux des lecteurs, notamment un tableau de Reinaud (1820) qui figure le pignon, la grande rosace, les contreforts, les croisées ogivales ; on y verra de plus autour de la porte des colonnes doriques, souvenir d'un commencement de reconstruction à laquelle les parties supérieures avaient échappé. — Nous tenons la plupart de ces documents de M. le Chanoine Davin, nous le remercions de son infatigable obligeance et surtout de l'approbation si précieuse qu'il a donnée à notre travail.

BIBLIOGRAPHIE

« BERNARD GUI, *Fondations*, p. 539.
« PITTON, *Annales de la Sainte Eglise d'Aix*, p. 139, 1618 (L. 3. K. 10).
« HONORÉ BOUCHE, *Histoire chronologique de Provence*, 1664, II. 462 f°.
« PIERRE-JOSEPH HAITZE, *Manuscrit de la bibliothèque Méjanes à Aix*, 1720.
« *Dictionnaire de la Provence et du comté Venaissin*, III, p. 9, 1786.
« ROUX ALPHÉRAN, *Notice sur André Abellon*, 1845.
« LA TOUR KEYRIÉ, *Promenade d'un étranger à Aix*.
« Père CORMIER, *Le B. André Abellon*, 8. 1900.
Le Chanoine DAVIN, *Documents divers et correspondance*.
» *Notre-Dame de Grâce*, 1901.
« HECKENROTH, *Relevé du plan*, 1902.
« ALPHONSE TARDIF, *Photographie*.
« P. MOTHON, *Extrait des monuments du couvent d'Aix, envoyé au Maître Général par les religieux de ce couvent au commencement du* XVIII*e siècle* (Archives générales lib. K. 209).

ALAIS

Les dominicains bâtirent leur premier couvent d'Alais en 1251 et 1252, sur la rive droite du Gardon, à l'entrée du faubourg actuel de Rochebelle ; le terrain sur lequel on a, il y a 40 ans, construit l'église de Rochebelle, était une dépendance conventuelle.

En 1258, pour relier la ville avec le couvent, on construisit un pont dont les pierres furent tirées au Puech de S. Julien d'Ecosse, d'une carrière appartenant à la ville. Il y avait alors 21 religieux. — Pour se garantir des routiers, ils se logèrent à l'extrémité du Pont Neuf.

Des chapelles, dans l'Église, s'élevèrent en l'honneur de S. Eustache, S. Etienne, S. Jean, N.-D. de Grâce.

Vers les derniers mois de 1561, le Prieur averti que le couvent était menacé par les Protestants, mit les objets précieux entre les mains d'un ami avant qu'il ne fut dévasté. Les dominicains rétablis se fixèrent dans un couvent aussi considérable et placé sous la protection seigneuriale dans l'enceinte murée qui abritait les tribunaux, les prisons et les maisons consulaires. — Ils conservèrent sur l'autre rive du Gardon des jardins appelés « enclos des prédicateurs ».

A l'époque du siège d'Alais, ils furent encore forcés d'abandonner leur couvent. — L'année 1604 est marquée par une inondation.

En 1772, la chapelle qui existe encore fut agrandie, elle fait partie de la maison des dames de la Présentation. En 1827, on fit reconstruire la voûte, (1854) le clocher. Le cloître est la partie la mieux conservée. Les cellules donnaient sur un corridor éclairé par six arcades qui servait à communiquer avec l'Église ; ces arcades s'ouvraient sur une cour ombragée de platanes.

BIBLIOGRAPHIE

« *Bulletin du comité de l'art chrétien du diocèse de Nîmes.* II 179.
« Duclaux-Monteil, *Recherches historiques sur la ville d'Alais*, 1860 (L K⁷. 105).
« Ach. Bardon, *Histoire de la ville d'Alais de 1250 à 1461*. 2 vol. 8°, 1896.
« M. l'Abbé Goiffon, *Correspondance*.
« Louis Antoine, *Documents et correspondance*.
« *Archives générales de l'ordre*.

ALBI

Lorsque les dominicains s'établirent à Albi, en 1273, ils se logèrent dans les remparts ; trois ans plus tard, Bernard de Castanet leur donna le terrain sur lequel ils se fixèrent, et qui s'étendait en dehors de la porte Ronel.

M. le baron de Rivières a publié un manuscrit de Bernard Gui, conservé dans la bibliothèque de Toulouse (nº 490), qui nous fournit d'intéressants détails. — La fondation fut acceptée par le chapitre général de Pise (1276) (fuit concessa domus nominatim ponenda in civitate Albiensi). Le premier prieur, frère Bernard de Bociac exécuta une grande partie du dortoir (1280). Bernard Gauthier commença et acheva presque le beau réfectoire (refectorium pulchrum et bonum), Guillaume de Montclair, l'hospice avec ses logements et son cellier ; Rémond Bletger de Castres termina le chapitre dont on vante l'ornementation (1293). Enfin Guillaume Bernard de Gaillac eut la gloire de fonder l'Église (1293). Le célèbre évêque Bernard de Castanet en posa solennellement la première pierre. Bernard Gui, témoin oculaire de ces travaux et septième prieur assistait à la cérémonie.

L'entreprise se poursuivit après lui. Falcon de S. Georges éleva la grande maison entre le chapitre et le dortoir et la librairie voûtée qui est au-dessous (Magna domus quæ est inter capitum et dormitorium cum libraria testitudinata quæ est desubtus). Il semble que la salle capitulaire ait été surélevée (inaltatum). On acheva alors la sacristie déjà commencée et on y mit de beaux ornements. Un citoyen d'Albi, Jean de Solemnac, donna cent livres pour cette décoration qui fut magnifique. Les murailles de l'Église égalaient alors en hauteur le toit du cloître et le cloître lui-même s'acheva dans la partie du chapitre.

Les Albigeois fomentèrent des troubles dans la ville, les inquisiteurs furent empêchés de remplir leurs fonctions, l'évêque injurié et maltraité. En 1302, les Frères Prêcheurs subirent de mauvais traitements, ils se virent chassés des Églises, privés des aumônes. Sur la porte urbaine voisine de leur couvent, on voyait le Sauveur crucifié et à ses côtés les images de S. Dominique et de S. Pierre martyr ; les hérétiques les firent effacer. Ces troubles durent retarder l'achèvement des constructions qu'on reprit ensuite. Le chevet et les chapelles étaient voûtés, quoique l'Église n'eut pas encore de toit.

Le cloître, brûlé en 1363 par les hérétiques fut rétabli un siècle plus tard à l'aide des libéralités d'un habitant de Pampelune. Un inventaire de 1790, nous apprend les épreuves révolutionnaires que le couvent eut à souffrir. Les bâtiments sont occupés par les sœurs dominicaines.

BIBLIOGRAPHIE

« Baron de Rivières, *Le couvent des Frères Prêcheurs d'Albi*. 1900
« *Revue du Tarn* 1893, *plan d'Albi* — 1899 Bernard Gui.
« Jean-Marie de Réchac, *Fondations des couvents dominicains du royaume de France*, p. 791-793. – 1647.
« *Histoire du couvent des Frères Prêcheurs d'Albi, rédigée par un Religieux dudit couvent en* 1706, *manuscrit conservé aux archives générales de l'Ordre*, liber. S. p. 882.
« *Chroniques du Languedoc*, 1878. *Inventaire de* 1790.
« *Bullarium Ord. Præd.* VI. p. 67.
« *Lettres particulières de* MM. de Rivières, de Portal, Abbé Fort.

AMIENS

(*SS. Pierre et Paul*).

Les Frères Prêcheurs s'établirent en 1243 à Amiens ; ils furent bien accueillis, pourvus de vases sacrés et de livres ; ils ne tardèrent pas acquérir sur les paroisses S. Germain et S. Firmin un emplacement nouveau ; ils commençaient à y bâtir lorsque l'abbé et le monastère de S. Jean s'élevèrent contre eux. Malgré la recommandation de S. Louis au cardinal de Ste Cécile ils furent obligés de revendre leur nouvelle acquisition aux magistrats et de revenir à leur première habitation. Ils eurent au XIVe siècle de fortes épreuves à traverser, leur couvent devint la proie de l'incendie allumé par l'ennemi.

Après ces grands désastres, le XVe siècle amena de grands travaux ; les lieux réguliers rebâtis, l'Église achevée et dédiée à S. Pierre et S. Paul (1446), le clocher construit (1483), sans doute à l'extrémité de la nef du rosaire.

Parmi les plus anciens monuments du couvent, nous rappelons un sceau de 1387, avec deux anges thuriféraires et cette légende : *Sigillum conventus fratrum predicatorum ambianensium* (arch. natles no 9720). Un autre sceau figurant un ange qui embouche la trompette, la tombe de cuivre de Louis d'Halluin.

Les stalles datent de 1594. — On travailla à l'Église jusqu'au moment de la révolution. M. Pinsard, auquel nous devons la restauration de l'édifice, nous a communiqué une gravure, style Louis XVI, représentant le baldaquin que l'on venait d'ériger. Cette gravure nous révèle la forme du chœur qui avait sept pans.

BIBLIOGRAPHIE

« Daire, *Histoire d'Amiens* 1757 (L. K'. 175).
« Echard, *Scriptores ord. præd.*
« Pagès, *Manuscrit de la fin du* XVIIe *siècle, p.* 122. 1856. (L. K7 1340).
« Goze, *Histoire des rues d'Amiens* III *vol.* (L. K7 211).
« H. Chapotin, *Histoire de la province de France, p.* 243. 1898.
« Baron de Calonne, *Histoire de la ville d'Amiens*, I. 401 — 1899. Plan.
« Pinsard, *Restauration, lettres particulières.*
« *Arch. générales de l'Ordre.*

ANGERS

(*Ste Marie de Recouverte*).

A l'angle de la rue de S. Evroul, à peu de distance de la cathédrale, s'élevait jadis la maison des jacobins d'Angers. Appelés par l'évêque Guillaume de Beaumont (1236), ces religieux, en attendant que leur couvent fut achevé de bâtir, reçurent la chapelle de Recouverte (Ecclesia de Recooperta) l'évêque passe pour être le fondateur de la chapelle Ste-Madeleine, où il fit peindre l'histoire de Ste-Catherine de Sienne. Nous avons trois chapiteaux qui en proviennent et qui ont été transportés au musée de S. Jean.

Guillaume prévenu par la mort (1240) laissa le soin d'achever et le titre de fondateur à son successeur Michel de Villoiseau (1240 † 1260). — L'époque de l'installation, sans doute antérieure au XIVe siècle, est oubliée, l'édifice lui-même a totalement disparu — nous avons du moins dans le plan des archives nationales et le dessin de Ballaire des souvenirs qui nous ont permis de le restaurer. — L'Eglise se composait d'une nef de 50 m. sur 12 m. - Elle était coupée par un jubé, démoli en 1718 (Gaignières Pe 19. f. 203), éclairée par un large vitrail qui subsista jusqu'en 1818 et qui servit à restaurer les verrières de la cathédrale. Elle était surmontée d'une charpente ogivale, d'un beffroi pour les cloches. La nef du côté de l'évangile était flanquée de chapelles que le plan nous montre réunies, mais que la perspective de Ballaire présente séparées dans le haut et indépendantes l'une de l'autre.

A l'opposé des chapelles, sur l'autre flanc de l'église, les bâtiments conventuels renfermaient le cloître, le chapitre, le réfectoire, divers services, et au premier étage les dortoirs. On jugera par nos planches la restauration de l'édifice que nous avons essayée pour le XIVe siècle, en écartant les changements subits aux XVe et XVIIe siècles, édifice encore debout et presqu'entier au XVIIIe. En 1768, sous le prieur Faitot, l'état de vétusté, surtout le goût du nouveau style fit condamner ces vieux bâtiments trop tristes, trop pauvres, trop irréguliers. — Les changements ne furent pas profonds; on les recrépit et sous des enduits, on cacha le moyen âge, on ajouta des pilastres complets, laissant subsister à côté des fenêtres ogivales et des contreforts, témoins oubliés du mauvais goût moderne.

La révolution intervint au milieu de ces frivoles changements, au lieu des religieux, on y mit des gendarmes, et on transforma l'église en un magasin à fourrage. Les travaux de la fin du XVIIIe siècle avaient si peu consolidé que les murs, en certains points, surplombaient de plus de un mètre et durent être démolis (1832).

Le pieux évêque Villoiseau, avait son tombeau au milieu du chœur; Gaignières nous a conservé sa magnifique construction; en 1725, on jugea ce riche monument gothique indigne de la place, on le vendit et on le remplaça par deux dalles de marbre. En 1892, au moment des dernières démolitions, on retrouva le corps de l'évêque, un anneau d'or, une crosse, un calice et une patène.

On voyait aussi à droite, dans le chœur, la sépulture de Bauveau († 1421) et de sa femme († 1429). Une vitre funéraire rappelant le cardinal Torre Cremata († 1468). (Cette vitrine a été rapportée par mégarde, au couvent de Rouen) (pe 19. f. 203) agenouillée devant la madone; Dans la chapelle du rosaire reposait Haudoin Fresneau, conseiller du roi de Sicile († 1448), au Chapitre Jean Jehantinet († 1461). On voyait enfin sept tombes placées sous des arcades renaissance, appartenant à des chevaliers et à leurs femmes qu'on y a figurés à genoux.

Si nous ne craignions de pénétrer dans la renaissance, nous ne pourrions manquer de citer le beau sarcophage de Pierre Donadieu, chevalier de l'Ordre du roi, dont la statue est au musée. Parmi les vitraux les plus curieux, n'oublions pas celui qui représentait Louis II et sa femme Yolande.

BIBLIOGRAPHIE

« Péan de la Tuillerie, *Description de la ville d'Angers.*

« De Farcy, *Revue de l'art chrétien* 1886, chromo des tapisseries.

« P. Ducoudray, *Ancien couvent des Frères Prêcheurs à Angers, revue de l'Anjou 1885.*

« Gaignières, *Calques d'Oxford P. e. 1. c. — P. e. 1. g. f. 92 et 203. — P. e. 1. f. — P. 1. g. h. f. 144. P. e. 2 f. 9.*

« Ballaire, *Manus., dessins calqués par M. l'Abbé Urseau,* 867, *p.* 306. *Archives d'Angers.*

« Thorode, *Manus. publié par M. l'abbé Lengin. — Revue de l'Anjou 1895, p.* 247.

« *Archives nationales, Maine-et-Loire* III. *Classe n°* 13, *deux plans.*

« *Archives générales de l'Ordre.*

« *Lettres particulières de MM.* de Farcy, de Port, Urseau etc.

ANGOULÈME

Le couvent dominicain d'Angoulême fut érigé dans le chapitre général de Lille, 1293. Un sceau de 1297, dont nous avons copié l'empreinte sur le moulage des archives nationales (nº 9722), atteste déjà une organisation conventuelle régulière, il porte cette légende, *sigillum Prioris fratrum Engolismensium*. Ce sceau apparait dans le testament de Hugues XII le Brun, comte de la Marche. Hugues y déclare qu'il veut être le fondateur du couvent, il demande que son cœur soit déposé devant le maître autel, il lègue 500 livres tournois pour les premiers travaux (1352). Il établit que les Frères Prêcheurs pourront acquérir à Angoulême un terrain de 140 bras sur 80, attenant à leur chapelle, il leur donne en outre les terrains pour la construction de leur Église, cloître, officines etc., ces donations faites à Lusignan, en 1299, furent répétées dans le testament du 20 avril 1352, avec recommandation à tous les officiers et justiciers de ne molester en rien les Frères.

Les édifices élevés par la piété du XIVe siècle ne semblent pas avoir souffert des guerres anglaises, mais ils subirent de graves ravages de la part des calvinistes. L'Église est encore debout sur le plan de Belle-Forest qui est le compte-rendu des désastres du XVIe siècle, puis elle échappe à l'histoire ; grâce à M. George et à la savante topographie qu'il a dressée, on peut en essayer la restauration.

L'Église longeait au midi la rue du grand Palais, comme le prouve un fondement de muraille qui lui appartenait et que, de nos jours, des fouilles ont mis à découvert. A l'est du cloître en façade sur la petite rue des prêtres s'élevaient des bâtiments affermés à la sénéchaussée après 1568. Divers édifices et des maisons tournant leurs façades sur la rue des prêtres, et la place du murier bordaient les côtés nord et est de ce cloître. Le couvent possédait au moins deux entrées : l'une, la principale, dans l'angle nord-ouest en face de la rue Taillefer, l'autre, à l'angle sud-ouest, sur le prolongement de l'Église.

En 1825, à l'occasion de la construction du palais de justice, le couvent fut rasé et disparut définitivement.

BIBLIOGRAPHIE

« BUJEAUD, *Charente révolutionnaire.*
« QUÉNOT, *Statistique de la Charente,* plan.
« VIGIER DE LA PILE, *Histoire de l'Angoumois,* 1840. 4º.
« CASTAIGNE, *Rerum Angolism. scriptores,* 1853. 8º.
« NANYLARD (abbé), *Pouillé historique du diocèse d'Angoulême,* 1897. II. 446.
« GEORGE, *Bulletin archéologique de la Charente,* 1898. p. 84. *Etude topographique.*
« P. CHAPOTIN, *Histoire des dominicains de la province de France.* p. 760. 1898.
« *Archives de la Charente,* E. 948, 959, 981, 1204. — *Fonds des Jacobins, liasse* 10. Q.
« *Archives municipales d'Angoulême.* — *Recherches de M. George.*
« *Archives générales de l'Ordre,* S. 505.

ANNECY

(Saint-Maurice).

L'Église dominicaine d'Annecy fut bâtie (1422) par le cardinal de Brogny, pour les Religieux qu'il appela dans cette ville ; elle portait primitivement le titre de S. Dominique pendant que l'Église S. Maurice élevée près du château servait de paroisse. Cette dernière démolie à la révolution, n'a pas laissé de traces et a légué son nom à celle de notre couvent. Le cardinal obtint de Martin V une bulle de fondation ; il fit héritiers universels, dans un testament du 12 août 1422, l'archiprêtre, le chapelain de la chapelle qu'il avait fondée à Genève et le couvent d'Annecy.

L'Église fut achevée plus tard et agrandie de collatéraux qui comprirent les contreforts d'angle dans leur nouvelle maçonnerie. Ces travaux sont antérieurs à une vue de 1682 que nous devons au Père Mothon, et qui les marque comme accomplis.

Le couvent fut profané à la révolution et changé en caserne, il subit alors d'importantes démolitions, il perdit la flèche élevée aux XVIe et XVIIe siècles, indiquée en pointillé sur notre perspective ; nous avons supposé la flèche primitive rétablie ; on a conservé le nom du démolisseur Pierre Durand, pour la flèche et pour le prix de 320 livres, Antoine Marguet pour la tour et pour 4495 livres.

On fit, en 1866, une précieuse découverte, celle du sceau conventuel encore muni de sa poignée, représentant S. Dominique et au-dessous un Religieux en prière, on y lit autour *sigillum conventus annesiacensi ordinis predicatorum.*

L'Église occupe une place honorable parmi les monuments de la dernière époque ogivale, elle offre dans le chœur de belles sculptures, parmi lesquelles nous citerons un cul de lampe formé de trois anges d'une noble composition.

Il y avait aussi à Annecy un monastère de dominicaines, fondé en 1490, par le duc de Savoie. On leur substitua des franciscains expulsés de Genève.

BIBLIOGRAPHIE

« *Theatrum Sabaudiæ* (1720).

« *Mémoires et documents publiés par la société d'histoire et d'arch.* 1864.

« *Dans le VIIIe vol. p. 26, un mémoire sur la fondation du couvent,* 1421-1422. — *Extraits des archives du royaume.*

« ALLOING, *Études de géographie ecclésiastique du diocèse d'Annecy,* p. 27.

« *Revue Savoisienne,* 1866, p. 55.

« MERCIER, *Souvenirs historiques d'Annecy jusqu'à la restauration.*

« Père BERTHIER, *Nombreux documents photographiques etc.; nous devons à son inépuisable obligeance toute cette monographie.*

ARGENTAN

Un marchand d'Argentan, Raoul Osber et sa femme Alice, le 25 octobre 1290, donnèrent aux frères-prêcheurs un manoir avec toutes ses dépendances (unum manerium ad suum locum edificandum) L. Féré (Arch. de l'Orne, H. 4. C. 4.) entre le chemin du roi et les murs de la ville. Le roi de France consentit que l'enceinte du couvent débordat au-delà de ces murs et fossés.

A peine installée, la communauté put agrandir son domaine; elle fit acquisition d'un manoir, de petites maisons, de jardins et, comme nous le rappellent, des actes de 1292, 1299, 1306. Pierre de la Tour renonce à ses droits de loger des chevaux dans une maison acquise par les religieux (1301). Jean de Montmorency leur fait don d'une vigne ; cette grande famille à qui appartenait Argentan ne cesse de les combler de libéralités. En 1380, le comte Pierre d'Alençon leur accorde l'exemption du droit d'amortissement; Jean II, après l'expulsion des Anglais, ne se montre pas moins généreux comme on le voit par deux chartes de 1471.

Le xv[e] siècle vit reconstruire l'Église dont nous donnons la figure alors d'après deux anciens plans et d'après d'autres documents. — Cette nouvelle église était vaste, claire et bien décorée, partagée par un jubé qu'on démolit en 1726, surmontée d'une flèche pour les cloches. Les matériaux enlevés au jubé servirent à la construction de quatre chapelles que nos plans n'indiquent pas encore, et qui étaient d'ordre composite.

Nous avons essayé de reconstituer le couvent du xv[e] siècle avec son église flamboyante, abritée par les murailles urbaines, son cloître, son réfectoire, son célèbre prédicatoire et ses élégants jardins.

A partir de 1660, surtout dans l'administration du Père Mahé et du Père Bertrand, des constructions et des embellissements considérables renouvelèrent les bâtiments et les abords de l'Église.

De nombreux malheurs signalèrent le xviii[e] siècle ; en 1701 un ouragan renversa le clocher et brisa les vitres ; l'année suivante une tempête plus terrible enleva la toiture ; neuf mois après la catastrophe il restait 60 toises de bâtiments découverts et 40 abrités seulement par de la paille. Les pères au nombre de dix-sept étaient accablés de dettes. — La révolution supprima la communauté, vendit les bâtiments qui servirent de casernes ou de prisons. — Aujourd'hui tout a été démoli et remplacé par un édifice qui sert de halle et de tribunal de commerce.

BIBLIOGRAPHIE

Chrétien, *Essai sur l'histoire d'Argentan*, 1834, p. 34.
Germain, *Histoire d'Argentan*, 1843, p. 282 (L. K[7], 392).
« Père Chapotin, *Histoire de la province de France*, p. 722, 1898.
« P. Chapotin, *Nombreux et curieux documents manus.*, tirés des archives de l'Orne, H. h. E. h.
Louis Duval, *Prieurés et couvents du département de l'Orne*, 1896.
« *Communication du plan mss. de* Bouglier, 1755. — *Plan mss. des archives de l'Orne*, C. 77.
« *Annuaire de l'Orne.*
« *Archives générales de l'Ordre. — Conventus Argentomensis.*

ARLES

(*Notre-Dame de Confort*).

En 1225, les Arlésiens demandèrent au Provincial des dominicains de fonder une maison dans leur ville, ce qui leur fut accordé. Un citoyen, Pierre Amant, donna au frère Raymond prieur, une grande vigne près de la porte Agnel, ou, selon d'autres, près de la porte de la cavalerie, pour y bâtir une église et un couvent ; il signa l'acte, en présence de l'archevêque d'Arles et d'un grand nombre de hauts personnages. Les dominicains restèrent dans cette résidence jusqu'au milieu du XIVe siècle.

Les Espagnols pendant les guerres (1359) ayant renversé le couvent, les religieux rentrèrent dans la ville et s'établirent aux bords du Rhône dans les édifices que nous voyons encore ruinés. En 1361, le Seigneur Guigne de Filhan leur légua une grande maison rue Barrali, sur la place S. Vincent martyr, à la suite d'un échange (1362), on jeta les fondements d'un immense couvent, mais les travaux n'eurent leur principale exécution qu'au XVe siècle, ainsi que le certifient les documents qui nous en sont restés, tels que la construction d'une grue (1459) ; le marché (1474) passé avec Thomas Grabusset pour les vitraux colorés. Le Père Mothon nous communique une description manuscrite de l'église qui nous en donne une noble idée : « Notre Eglise est « un beau vaisseau que plusieurs personnes de qualité contribuèrent à élever, MM. de Beaujeu, « de Beine, de Grille. La voûte est un chef d'œuvre, surtout celle de la grande nef, dans le « genre gothique. Cette nef a 19 toises 9 pieds de longueur, 6 toises 8 pieds de largeur, non « compris le sanctuaire et les chapelles, — elle a 9 toises 3 pieds 9 pouces de hauteur. Elle est « accompagnée d'un fort beau clocher, qui est une tour carrée de 15 toises 3 pieds 9 pouces de « hauteur et de 14 toises 3 pieds 6 pouces de circonférence, 3 toises 3 pieds de plateforme. Elle « avait plusieurs chapelles : celles de N. D. du Rosaire, S. Dominique, S. Sébastien, Ste Rose, « S. Charles, Ste Catherine et des tombeaux très notables (description de 1707 par le P. de « Beaumont). »

En 1497, une crue terrible du Rhône donna aux dominicains l'occasion d'exercer leur dévouement pour les inondés ; le P. Morat montra un héroïsme dont le souvenir fut rappelé dans les peintures du cloître.

A la révolution, le couvent, ses meubles, ses ornements furent vendus, les bâtiments claustraux attribués à divers acquéreurs ; l'Église, sauf le clocher existe encore. M. Véran, à l'obligeance duquel nous en devons le plan, chargé d'y installer une usine hydraulique, en a préalablement pris une photographie qui serait impossible aujourd'hui, et qu'il a eu la bonté de nous communiquer. Le Père Lacordaire avait pensé y établir une de ses maisons.

BIBLIOGRAPHIE

« Abbé TRICHAUD, *Histoire de la Ste Église d'Arles*, 1859.

« VERAN, *Photographies anciennes, plans, documents divers.*

« *Arch. générales Ord. Præd.*, livre II h. h. p. 347, notes manuscrites ajoutées après coup, probablement pour servir de supplément au document latin ; les notes sont anonymes, mais d'une autre main et sans doute de la même date, 1707.

« Le P. MOTHON auquel nous devons cette excellente communication nous envoie aussi la description du P. de BEAUMONT : Descriptio ms. conventus et Ecclesiæ Prædicatorum Arelatensis a R. P. Fr. JOANNE THOMAS DE BEAUMONT, Priore dicti conventus die 25 septembre 1707 conscripta, asservata in archivio generali Ord.

ARRAS

(*S. Laurent*).

Asso, évêque d'Arras (1231), résolut d'y appeler les dominicains pour combattre les hérétiques et il écrivit à Hugues de S. Cher. · Les premiers Frères Prêcheurs arrivèrent le 9 octobre 1233. En attendant que leur couvent fut construit, il les installa au château de Belle-Motte, devenu plus tard l'abbaye d'Avesne. Tout le monde rivalisa de générosité, le prévôt et les chanoines donnèrent le cimetière de S. Laurent, le comte d'Arras se chargea de l'érection du couvent. Les religieux trouvèrent là une antique chapelle de la Ste-Vierge, communément appelée *Notre-Dame de bonne-nouvelle,* et ils purent comprendre ce sanctuaire dans le plan de l'Église ; ils prirent cette patronne et placèrent son image au frontispice. Cinq ans après leur arrivée, ils s'installèrent ; un plan de 1590 nous donne encore idée de leur demeure en dehors de la porte S. Nicolas, il nous montre la nef et la tour qui la domine.

Quelques sceaux rappellent le souvenir du moyen âge, celui qui représente S. Laurent † *Sigillum conventus fratrum predicatorum atrebatensium* (invent. Demay, nos 2807, 2808 et 2809. Guesnon, sigillographie d'Arras, pl. XIV — arch. du Pas-de-Calais, A. 398.25), un autre de 1321 qui appartint au prieur Gauthier, — un autre de 1440 dont se servit un autre prieur Pierre Lesbloussart.

Un incendie (1260) dévora presque tout le faubourg et épargna la maison des Religieux qui semblait avoir été miraculeusement préservée par leur madone.

En 1316, l'évêque Gérard Pigalotti se fit enterrer dans leur cimetière ; dix ans plus tard, 400 Religieux purent se réunir en chapitre général dans la vaste enceinte. Edouard III, roi d'Angleterre, interrompit cruellement cette prospérité (1370) en incendiant le couvent. — Les Religieux sans asile s'abritaient alors sous des cabanes, puis les derniers restes disparurent (1414) au siège de Charles VI. Les Pères se réfugièrent alors en ville jusqu'en 1460, époque où ils reprirent leur ancienne résidence et où ils se mirent à construire de nouveau.

Louis XIII, devenu maître d'Arras, consomma la troisième destruction du couvent. Alors les Religieux achetèrent l'hôtel d'Hannescamp, ils y construisirent une Église, la virent s'écrouler (1687) et la relevèrent (1689). Cette Église, dont les murs subsistent jusqu'à la naissance des croisées, était vaste et possédait une tour avec une flèche, un caveau au centre recevait le corps des Religieux, il était fermé par une dalle où on lisait : *Hoc est ultima domus Predicatorum atrebatensium.*

L'enclos du couvent fut mesuré, avant la révolution, par un jeune arpenteur appelé Salon, lequel se dit à marier, clerc séculier du village de St-Laurent-les-Arras (archives du Pas-de-Calais, no 1898, c. 2). Les dominicains confièrent à cette époque les changements qu'ils voulaient apporter à leur demeure, à l'architecte Posteau. Les dates que l'on observe sur les murs de la cour (1778-1779), semblent correspondre à ces travaux. Un plan manuscrit de 1777, dont le Frère Amable a eu la bonté de nous prendre copie aux archives du Pas-de-Calais nous le rappelle. — Ces murs n'appartiennent plus au moyen âge, mais du moins, élevés dans le même but, ils en ont abrité les pieux souvenirs.

Les bâtiments sont occupés aujourd'hui par une école communale de garçons.

BIBLIOGRAPHIE

« *L'année dominicaine,* 1863, IV. p. 339.
« Lecesne, *Notice sur la ville d'Arras*, 1872.
« Legentil, *Le vieil Arras*, 1877.
· Demay, *Inventaire des sceaux de Flandre*.
« Guesnon, *Sigillographie de la ville d'Arras*, 1865. $\left(4^o \text{ L j. } \frac{40}{30}\right)$.
« P. Chapotin, *Histoire des Dominicains de la province de France*. p. 198, 1898.

« *Archives du Pas-de-Calais. — Documents communiqués par M. Chavanon, archiviste.*
Sceaux 1321. F. Gautier prieur, A. 398 25.
— 1358. Jean Muche prieur, A. 685 33.
— 1440. Pierre Lesbloussart, prieur, GG. *Fondation d'un obit par la dame Ghistelle.*

Plan des distributions du rez-de-chaussée des bâtiments à reconstruire pour les R. P. Dominicains par Posteau, architecte, 1777. 2 feuilles (n° 4, c. 2).

Mesurage de l'enclos des Pères Dominicains contenant 64 verges et un tiers par Salon, 1760 (n° 1898. c. 2).

« *Archives générales, communiquées par le* P. Mothon, *historia conventus atrebatensis mss. ab alumno predicat. conventus circa annum* 1706 *conscripta et hodie asservata in archivio generali ordinis, libro.* E. p. 487.

ARRAS

(La Ste - Trinité).

Monastère de Thieuloye.

En 1324, on vit une procession solennelle porter une statue de la Ste-Vierge en vermeil, une statue de S. Louis tenant une chapelle, une épine de la sainte couronne et les pièces d'un beau trésor. Ces objets étaient transférés dans un faubourg de la ville, en un lieu appelé Thieuloye, où la dame Mahaut, fille de Robert II, comte d'Artois, avait préparé un couvent aux dominicaines qui s'y cloîtrèrent.

Ce beau et vaste couvent fut rasé en 1413 par les bourgeois d'Arras, sous prétexte militaire ; les religieuses durent se retirer à Fampoux, village voisin, où elles cherchèrent un asile dans une métairie. Relevé en 1422, grâce à l'intervention de Jean d'Artois, ce couvent fut achevé en 1577, avec le secours des dominicaines de l'Abbiete et de Martin Porée, évêque d'Arras, religieux de l'Ordre. Détruit une seconde fois pendant les guerres espagnoles, il ne put être rétabli qu'avec beaucoup de peine.

Comme souvenir du moyen âge, nous rapportons sur nos planches le sceau du couvent (1328), celui d'une prieure (1361). Le premier offre l'image du Christ, glorieux entre les animaux évangéliques et cette légende. † *Sigillum conventus sororum ordinis beati dominici,* le second une nativité, une prise d'habit et la légende : † *Sigillum priorise sororum ordinis S. Dominici attrebatensis.* Il est exposé au musée du Trocadéro.

Les religieuses pendant leurs épreuves ne passaient que la journée à Thieuloye, puis elles vinrent habiter la maison qu'elles possédaient en ville. En 1640, leur couvent extérieur fut démoli pour la troisième et dernière fois ; elles obtinrent de Richelieu la permission de s'établir en ville dans de meilleures conditions près de la place Ste-Croix. Sous le priorat de Marie Marchand, elles élevèrent une belle Église.

A la révolution, les biens furent vendus, le couvent et l'Église démolis ; il n'en reste plus que des vestiges incertains dans des maisons particulières. Une place porte le nom de Thieuloye, reliée à la place Ste-Croix, près de la rue S. Jacques.

BIBLIOGRAPHIE

« *Année dominicaine,* XV. 1875. p. 313. Article de F. Hiacinthe du tiers ordre séculier de S. Dominique.

AUBENAS

(*S. Laurent et S. Dominique*).

On a dit que S. Dominique lui-même, avait fondé le couvent d'Aubenas ; il est certain que cette fondation remonte au moins à 1266 et à Pons de Montlaur. M. André Edouard, archiviste de l'Ardèche, a publié des dates décisives, le testament de Montlaur, l'acte de fondation du couvent, les donations des seigneurs de Montlaur, une exemption de francs-fiefs pour le roi Philippe VI, le dénombrement des biens, jusqu'à 1397, le priorat d'Etienne de Vessaux (1369), la transaction (1448) entre les dominicains et les Clenchin, au sujet de nombreux legs de cette famille, une réclamation (1501) à l'occasion d'un enterrement.

Entrée du couvent d'Aubenas, ph. de M. l'abbé Pencl.

Nous avons hésité à ouvrir notre recueil au couvent d'Aubenas qui n'appartient plus au moyen âge, et qui surtout n'occupe plus l'emplacement qu'il avait jadis. Un acte de 1468 mentionne son église comme filiale de l'Église S. Etienne de Fontbellon, située à 3 kilomètres d'Aubenas, circonstance qui prouve qu'il était encore exclu de la ville. — Les Pères avaient du moins conservé une communication avec leur ancien emplacement changé en jardin, ils s'y rendaient par un souterrain passant sous les remparts.

Cette translation à juger par le style de l'Église et des édifices qu'on démolit aujourd'hui, appartient au XVIIe siècle ; devant les mâles ornements qui se profilent sur les pierres silicieuses des murs, ce style se manifeste clairement.

Le nouveau couvent fut adossé aux remparts, qui devaient le protéger, et sans doute, une des tours fut changée en campanile. M. Combiez, un des notables de la ville et d'un grand âge, tenait de son père que ce campanile s'élevait au-dessus de la sacristie.

Une délibération de la ville (24 juin 1629) nous apprend que Marie de Montlaur abandonna la moitié d'une rente annuelle de 625 livres au couvent pour l'entretien de six religieux qui devaient y dire la messe.

Un souterrain conduisait au couvent des cordeliers, aujourd'hui l'hôpital, un autre à Fontbonne, propriété de M. Bernardy. En 1818, les dames du S. Sacrement s'établirent dans le couvent et y demeurèrent jusqu'en 1890. On le démolit pour construire une école laïque.

Le maître autel orné de sculptures et de dorures fut acheté en 1827 par le curé de S. Etienne de Fontbellon. – il avait au-dessus un tableau de la cène que conservent les Frères des écoles chrétiennes.

BIBLIOGRAPHIE

« GÉRARD de FRACHET, *Vita fratrum, ch,* XIII.

« *Histoire littéraire de la France,* T. XVIII, p. 534.

« ANDRÉ EDOUARD, *Archiviste de Privas,* livre des titres et papiers du couvent des Frères Prêcheurs d'Aubenas, archives départementales, n° 70.

« SERRET, *Plan de l'ancien couvent vers 1890, communiqué par M. Aug, Signonèche de Privas.*

« *Plan cadastral, plan Rogot.*

« MAZON, *Chronique religieuse du vieil Aubenas, Valence* 1894, (L. K⁷ 29,024).

« M. l'Abbé PENEL, aumônier des sœurs de S. Regis, nous a puissamment aidé dans cette monographie par ses documents, plans, photographies communiqués avec la plus parfaite obligeance.

AUCH

Les dominicains s'établirent à Auch en 1386 ; ils occupèrent alors l'Église S. Laurent, loin du centre de la ville (chronique eccle d'Auch p. 372). Des reconstructions ont défiguré cette vieille Église. M. Lafforgue attribue encore à la fin du XIVe siècle deux voûtes au nord de la chapelle méridionale. La façade et la nef principale furent refaites dans la seconde moitié du XVIIe siècle sur les dessins d'un religieux du couvent, nommé Podensan, dans le mauvais goût du temps. La gravure de Belle-Forest (1575) est très intéressante, elle nous montre le campanile avec sa flèche octogone, les clochetons des angles et la tour carrée ; elle rappelle surtout l'abside demi circulaire que nous avons pu rétablir sur notre restauration. — On y verra ses parties anciennes ; épargnés par Mongommery, les dominicains tombèrent en 1587, sous les coups des Huguenots qui les pillèrent.

En 1793, sur les ordres des représentants Pinet et Cavaignac, en mission à Auch, on transforma l'Église en écurie ; elle ne fut rendue au culte qu'en 1824.

BIBLIOGRAPHIE

« BELLE-FOREST, *Cosmographie universelle* 1875.
« FILHOL, *Annales de la ville d'Auch* 1835. — $\left(\text{L. } \frac{t}{3}\right)$.
« BRUGÈLE, *Chronique ecclésiastique du diocèse d'Auch.* 1746. 4. (L. K. 3 96).
« LAFFORGUES, *Histoire d'Auch, depuis les romains* 1789. — 1851. 8. L. K7 534.
« Comte DE BEAUMONT, *Les Congrès d'Agen et d'Auch,* 1901.
« RENÉ PAGEL, *Documents et correspondances.*

AUVILLARS

Auvillars, d'une origine très antique, comme le témoignent les statuettes et débris qu'on y retrouve, fut illustré au moyen âge par un couvent dominicain. Bernard Gui nous apprend que le lieu fut accepté par le Chapitre de Perpignan et qu'après avoir été institué il eut pour premier prieur Arnaud de Ponciac qui venait de Condom.

Les religieux firent construire d'abord une chapelle provisoire ; ils y joignirent une chapelle où Raymond Bernard de Durfert (1296) et Arnaud Garcia de Goth furent ensevelis. En 1311, ils élevèrent l'Église définitive dont la première pierre fut posée par Bertrand de Goth, neveu du Pape Clément V.

Benain du Bouzet ne tarda pas à y fonder une chapellenie, exemple qui fut suivi par un grand nombre de seigneurs du pays, notamment par Régine de Goth, vicomtesse d'Auvillars, (1325).

M. Denis Laurent a retrouvé, aux archives d'Auvillars, un plan de 1602 où se trouvent marqués l'Église, le cloître et le couvent. Dans la caserne de gendarmerie bâtie sur les murs du cloître, on retrouve de temps en temps des sépultures qui rappellent sa vieille histoire. L'édifice fut reconstruit au XVIIIe siècle comme le fait supposer la date de 1737 qu'on lit sur le porche.

La révolution dispersa les religieux. On réserva d'abord l'Église pour le service paroissial, mais elle fut profanée en 1793. — Le citoyen Ducom, commissaire du district, demanda trois manœuvres pour retirer les tableaux et autres objets de l'église, enfin le 14 frimaire, an II, l'assemblée décida « que l'autel des Jacobins serait démoli, ainsi que tous les signes de la supersti-
« tion qui y sont ; les matériaux seront employés à bâtir l'hôtel (*sic*) de la raison ».

Le plan, quoiqu'il ait été refait au XVIIIe siècle, offre sans doute des lignes plus anciennes et qui appartiennent au moyen âge. L'édifice s'élevait à l'angle nord-est de la ville, auprès des fortifications ; le long des murs de l'est, un chemin, appelé le *chemin des moines* est un souvenir des anciens habitants. — Notons aussi une vieille citerne, à l'angle du cloître, qui communique par trois souterrains avec l'extérieur.

Remercions en terminant, M. l'abbé Vigneaux, le pieux curé d'Auvillars, MM. Laurent et Lannes, de la précieuse collaboration qu'ils nous ont fournie.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Les fondations*, p. 508.
« Abbé Douais, *Les frères prêcheurs en Gascogne*, p. 125.
« Abbé Vigneaux, curé-doyen d'Auvillars, *Nombreux documents*.
« Denis Laurent, *Documents, mss. photographies*.
« Lannes, lieutenant d'artillerie, *Relevé de plans*.
« Chanoine Pottier, Président de la Soc. arch. de Montauban, *Exploration et notes*.



Ruines de la nef. — Photographie de M. Laurent.

AUXERRE

La fondation d'Auxerre se rattache à un nom cher à tous les dominicains, celui de la Comtesse de Joigny, Amicie de Montfort. Dès 1240, elle s'adressa au Chapitre général, puis elle chercha un terrain convenable au nouvel établissement de religieux. Près de la porte S. Julien, aujourd'hui porte Chantepinot, la Comtesse acquit une maison du Chapitre. L'acte de vente est du mois de juin 1241. En même temps, Bernard de Soillac, évêque d'Auxerre, autorise la fondation.

Le sol s'élargit à mesure que s'élèvent les constructions et que s'accroît le nombre des religieux. — Les voisins agrandirent l'enclos par leurs donations et leurs propriétés. — Mathilde de Courtenay eût la pensée de confier l'éducation de la jeunesse aux dominicains ; sous les murs du château des comtes, à quelques pas du couvent, s'étendait l'ancien cimetière des Juifs, elle en attribua l'usage aux écoliers.

Au temps de la fondation, un chanoine d'Auxerre, considérable par son influence et sa fortune, Guillaume de Noé, demanda d'entrer dans l'Ordre ; il put rétablir l'abondance parmi ses nouveaux frères, il mourut en 1286 et son épitaphe contient une allusion délicate à ses bienfaits.

Parmi les souvenirs du moyen-âge, nous avons recueilli un sceau du XIV[e] siècle (arch. nat. n[o] 9725) qui représente une ordination et cette légende : *Sigillum Prioris fratrum predicatorum autissiodorensium,* un autre de 1398 qui représente un roi, peut-être S. Louis, donnant la croix à des religieux agenouillés : *Sigillum conventus fratrum Autissiodorensium.*

L'Église n'avait qu'une nef ($50^m \times 10^m$) coupée par un jubé, flanquée au midi par un cloître, et les bâtiments conventuels, surmontée d'une flèche et environnée de jardins. Elle fut restaurée le 2 juillet 1356, ce qui suppose une reconstruction ou du moins une restauration importante.

Le couvent prospéra jusqu'aux huguenots et à leur dévastation. Le Père Roch Mamerot († 1579), confesseur de Marie Stuart, le répara. Une nouvelle restauration est signalée au XVII[e] siècle et cependant à la fin du XVIII[e] siècle on songeait à une restauration générale, la dépense devait s'élever à 24000 livres ; des difficultés survinrent et la révolution éclata avant qu'on ait pu mettre la main à l'œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

« *Plan de* BELLE-FOREST, *cosmographie universelle,* 1575.
« *Plan du* XVI[e] *siècle.*
Plan de 1750 *communiqué par M. l'archiviste.*
« Père CHAPOTIN, *le couvent dominicain d'Auxerre,* 1892 8. (LK[7] 279. 4 37).
« » *Histoire de la province de France,* 1898, 4, p. 348.

AVIGNON

(Notre-Dame de la Consolation).

On fait remonter la fondation de ce couvent à S. Dominique et à son passage à Avignon, on a du moins la certitude que l'Ordre y était établi au milieu du XIIIe siècle. Des acquisitions pour loger les religieux sont signalées de 1248 à 1266, mais le plan d'ensemble paraît dû au cardinal Guillaume de Godin (1312 † 1336) Frère Prêcheur, qui construisit l'Église. Mahuet nous a laissé de cette église et du couvent une description assez précise pour que nous ayons pu la prendre pour base d'une restauration et dont nous rapportons les passages les plus importants. « Notre temple, dit-il, a trois portes : une à l'occident, par laquelle on entre dans « le cloître, une au midi, ornée extérieurement de figures très anciennes, la madone entre « deux saints, une troisième à l'orient devant un jardin de muriers. —...... Cette Église est « partagée en trois nefs par deux rangées de colonnes de pierre, la nef centrale dominant les « deux autres. Les colonnes sont surmontées d'arcades au-dessus desquelles sont percées cinq « fenêtres. La charpente est formée de dix fermes données par le cardinal Jean de la Grange, « évêque d'Amiens. Les deux petites nefs sont couvertes à l'aide du même artifice. Neuf cha- « pelles en cul de four sont voûtées en pierre (Duo alæ inferiores eodem opere et artificio « concameratæ, 9 hinc inde sacellis, arcubus et fornicibus lapideis instructis ornantur). Une « petite nef a son pignon percé d'une rose avec une verrière colorée. — L'abside de l'Église « est circulaire et percée de cinq fenêtres, le chœur garni de 120 stalles de chêne ».

Au nord de l'Église s'élevait un grand clocher de pierre qui devenait octogone à sa partie supérieure et que surmontait une pyramide de pierre, ornée de feuillages sur ses arêtes. — On construisit le dortoir près de l'emplacement qu'on devait donner au cloître. Guillaume de Laudun, religieux du couvent d'Avignon et qu'il avait plusieurs fois gouverné comme prieur, se chargea de la construction de ce cloître (1347) ; disposant de sommes importantes, il fit un chef-d'œuvre. Il environna le préau de portiques partagés en 22 travées et ornés de 160 colonnettes accouplées en travers ; ces colonnettes étaient cylindriques, octogones, surmontées de frises à sculptures variées. Le couvent de Fontfroide, nous donne encore idée de la disposition du grand arc comprenant les plus petits (qualibet sua capitella et coronides habentes *sub arcu majori* qualibus, et elevatiori, tres arcus minores figurarum mira varietate et artificio speciali elegantissima ferunt). On voyait figurées sur les frises des scènes de la genèse et de l'exode, l'histoire des rois, Tobie, Judith, Job, les miracles du Sauveur depuis le désert jusqu'à la résurrection.

Dans l'angle sud-est du cloître, un oratoire de la Ste-Vierge attirait une grande affluence de fidèles ; Philippe, archevêque de Bordeaux, y fit construire une grande chapelle à la mère de Dieu, où il choisit sa sépulture (1362) (hoc sacellum B. Mariæ de Angelo est locus sepulturæ Patrum et fratrum hujus conventus).

Comme toujours dans les Églises dominicaines les sépultures occupaient ici une large place. Plus de trente chapeaux cardinalices se balançaient suspendus au sommet et rappelaient les prélats qui avaient choisi chez les Frères Prêcheurs leurs dernières demeures (qui in hoc templo vel in claustro sepulti fuerunt). Le musée Calvet possède un des monuments funéraires, le tombeau de Brancas (1417), qui donne une haute idée du luxe qu'on y déployait. Nous l'avons restauré d'après des fragments et une aquarelle prise avant son déplacement.

La chapelle construite en 1489 par Dominique Panicia contenait la sépulture d'Agricole Panicia, évêque d'Apt, elle était voûtée, richement ornée et pourvue de vitraux sur ses sept fenêtres.

Le seul reste du couvent est la salle de S. Thomas d'Aquin où ce saint fut canonisé par le pape Jean XXII (1316 — 1334). Elle fut plus tard réparée, ornée de peinture, et d'une porte nouvelle.

Le P. Laudun suppose l'Église sous le vocable de N. D. des anges ; mais ce doit être une erreur, puisque Mahuet cite une inscription rappelant la dédicace en 1510 et le vocable de Ste-Marie de la consolation.

BIBLIOGRAPHIE

« P. Laudun, *Sanctuaires de la Ste-Vierge*, mss 1448 de la bibliothèque d'Avignon, avant 1663. — f° 6, 446 v°.

« Mahuet, *Predicatorium avenionense* 1678. 8. (L. K7 652).

« *Plan de 1613.* } Communiqué par M. Labande.
« *Plan cadastral.* }

« Père Goirand, de Carpentras, *Correspondance.*

« *Arch. gen. ord. Præd,* M. 587. — PP. 92.

AVIGNON

Montfavet. — Ste Praxède.

Nous lisons dans le manuscrit de Laudun, à la bibliothèque d'Avignon : « Bertrand de « Montfavet, natif de Chateauneuf du diocèse de Cahors, abbé de S. Victor, fut envoyé en am- « bassade au roi de France et au roi d'Angleterre pour les accorder. Benoit X lui adjoignit dans « cette mission un espagnol, Pierre Gomez, cardinal de Ste Praxède. Au retour de la mission, « Bertrand jeta les fondements d'une maison religieuse et d'une belle église à Montfavet et le « cardinal Gomez de Barasso fit bâtir le couvent que nous appelons *Espagne* en souvenir de la « patrie de son fondateur. Ce monastère fut habité d'abord par des religieuses tirées de Prouille « en Languedoc (1348). Il était en tout semblable à celui de Monfavet » situé à 400 ou 500m. Quoiqu'il ne subsiste plus aujourd'hui qu'une tour à côté du chœur, le Père Goirand a pu le restaurer en copiant le premier couvent, en tout semblable sauf les dimensions. Baluze nous dit qu'il contenait des « mansiones pulcherrimæ » et omni amænitate decoræ et alia delectabilia infinita,« il appelle l'Église « valde solemnis ». Comme Montfavet, qui nous montre encore ses fortifications, il était défendu par des tours.

Ces défenses ne sauvegardèrent pas les dominicaines qui furent obligées de se réfugier à Avignon (1409) où elles élevèrent le nouveau monastère dont nous avons encore les ruines, rue St-Praxède.

BIBLIOGRAPHIE

« LAUDUN, *Sanctuaires de la Ste-Vierge*, m 55, 448.
BALUZE, *Vie des Papes d'Avignon*, 1693.
« JOSEPH ROUSSET, *Monographie du monastère de Ste Praxède* 1876, (L K7 18611).
« P. GOIRAND, *Recherches, restauration du plan.*
« RANCHIER, — J. ROHAULT DE FLEURY, *Photographies.*



Église de Montfavet. — Photographie de M. l'abbé Roux.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE

Les bourgeois de Bagnères donnèrent aux dominicains un lieu de résidence en dehors de la ville, donation constatée par un acte du 5 août 1344; on leur accorda ensuite deux arpents de terrain dans l'enceinte des murailles; Philippe de Valois amortit le fonds en 1348; avec la permission (1367) d'Édouard, prince de Galles, c'est là que se transférèrent les religieux malgré les difficultés qu'on leur suscita.

Le xve siècle fut témoin, en leur faveur, d'abondantes libéralités et de belles sépultures. Marie de Campène, habitant à Trébons, fonda un obit (1458); Menaut d'Aure, vicomte d'Asté, fut enterré chez les frères (1435). — Le couvent ruiné par la guerre fut reconstruit par la famille d'Asté (Asté à une lieue de Campans). Il nous a laissé la belle tour qui est encore un des ornements de la ville, et dont le style le rattache à cette époque, on y voit les armes de Navarre, Foix, Béarn, Evreux, les fleurs de lis, etc. — Parmi les pierres du xve siècle, nous devons noter surtout un rétable conservé à la villa Théas, vendu, puis disparu sans qu'on puisse savoir son sort. Ce rétable porte sur deux rangs les représentations de l'évangile et dans le bas deux personnages qui paraissent être le vicomte d'Asté, Jean III, et la vicomtesse Marie de Campène, sa femme. — La photographie de cette pierre intéressante nous a été communiquée par M. l'abbé Peponey; mais le cliché en est perdu.

Le cloître n'existe plus, mais grâce aux dessins et à la sagacité d'archéologique de M. du Seuil, nous avons pu en reconstituer une travée et en présenter quelques fragments : « Je trouve, « nous écrit-il, à l'hôtel Gazan, deux portes et une fenêtre anciennes, à l'hôtel de France qui « s'élève sur l'emplacement du cloître, une porte ogivale, une voûte avec nervures et un écusson « au milieu ; à la mairie, sous des feuilles, j'ai découvert les chapiteaux et les bases des colonnes « du cloître. Il y a deux bases et deux chapiteaux doubles en bon état, les colonnes sont un peu « plus loin dans le fouillis. Ailleurs, j'ai retrouvé ces curieux chapiteaux sous des pots de fleurs, « sous un évier ».

La photographie du rétable rappelle deux chapiteaux de ce même cloître.

A l'aide de ces précieux fragments, à l'aide des plans de 1771, 1785, 1789, nous avons restauré l'ensemble des édifices. Celui de 1771 est le plus explicite, il est attaché à un état de lieux intitulé les « religieux de l'Ordre de S. Dominique » on lit dans cet état.... « le couvent est « dans l'enceinte de la ville, à la rue de Cauterets, avec sacristie, clocher, cloître, avec un « jardin au milieu, leur maison ou dortoir, un autre grand jardin avec deux sorties sur la dite « rue, l'une par la dite Église, l'autre par le cloître. »

BIBLIOGRAPHIE

« *Livre terrier de Bagnères.* 1771.

« P. Laspalles, dominicain de Bagnères, *Manuscrit.*

« *Plans des Archives.*

« Caneto, *Les 18 bas-reliefs de la villa Théas,* 1849, 12, brochure fort rare.

« Frossard, *La pierre sculptée des Jacobins de Bagnères,* (L j. 9. 4025), l'auteur dit qu'elle fut vendue à M. Viguerte, 1881, qui la donna à M. Soulies ; elle fut placée depuis dans le jardin de M. Pinson.

« Abbé Peponey, *Diverses communications.*

« M. du Seuil, *Explorations et dessins.*

BARCELONNETTE

(Notre-Dame de la Consolation).

Le couvent fut fondé à Barcelonnette, en 1316, aux frais du cardinal Hugues-de-S.-Cher, dont le souvenir est resté attaché à la tour qu'on appelle encore *cardinalis*. En 1378, le seigneur Jean Beringuier mit les religieux en possession de leur résidence ; à cette époque correspond la bulle de Clément VII (3 janv. 1386) qui rappelle la destruction du premier couvent, lorsque Foulgues d'Agout, sénéchal de Provence, fortifia la ville (locum vestrum, prope dictam villam... destrui ordinavit — annales des Alpes 1901, p. 240). Il semble qu'il y ait eu à cette occasion changement de résidence.

On signale, en 1451, le tombeau de Rimbaud Guiramand, dont la famille avait une chapelle et d'anciennes sépultures.

L'Église dut être détruite en 1536 pendant les dévastations auxquels Montmorency livra les faubourgs pour protéger la ville ; elle dut être refaite, puisque Charles Emmanuel est dit en avoir brûlé une partie pour chasser les français qui s'y étaient fortifiés.

Le père Bonnet (1632) obtint du duc de Savoie une offrande pour la reconstruction, et quelques années plus tard, l'Église et le couvent étaient relevés (1656). Ce sont ces nouveaux édifices que vise l'estampe du « Theatrum Sabaudiæ ».

En 1888, M. Castel fit démolir une partie de son hôtel sur la place Manuel et mit au jour les ruines de l'Église contiguë à la tour que releva soigneusement M. Arnaud, un archéologue distingué dont nous reproduisons le tracé (annales des Alpes, p. 241). L'orientation de cette Église est démontrée par l'acte de Guillaume Pastoris et Claude Jaubert, maçons de Gap qui s'engagent à faire cinq arcades de pierre du côté du nord de la qualité des arcades qui sont au midi. — La position des collatéraux au nord et au midi implique celle du chœur à l'est. Cette Église, d'après les documents qui nous en restent avait 12 toises de long, 9 de large ($23^{m}40 \times 17^{m}55$) ; elle avait six chapelles latérales. — Le réfectoire mesurait $11^{m}70$ sur $7^{m}80$. Le vaste enclos dominicain occupait un espace qui égalait tout le reste de la ville.

BIBLIOGRAPHIE

« Arnaud, *La première église du couvent des dominicains de Barcelonnette* (extrait des notices historiques sur la ville de Barcelonnette, 1890. 81).

« Arnaud, *L'église des dominicains de Barcelonnette* (annales des Alpes, 1901, p. 239).

« *Lettres et photog. de M. Arnaud.*

BAYONNE

On a prêté plusieurs dates à la fondation du couvent de Bayonne. La plus probable semble celle de Bernard Gui (1221 et 1222). Ponce de Samatan, un des premiers compagnons de S. Dominique, fut chargé de le recevoir dans l'Ordre. Le plus ancien document qui le concerne, date de 1260, c'est un acte d'après lequel Loup, prieur de l'hôpital de Roncevaux, à la prière de Clément de Launay, sénéchal de Navarre, donne aux Frères Prêcheurs un jardin contigu à leur couvent.

En 1290, sous le priorat de Gérauld Bermond, un incendie éclata à Bayonne et dévora presque tout le couvent. La sacristie quoique voûtée et construite en pierres fut comprise dans ce désastre.

L'édifice reconstruit paraît être celui dont nous conservons les plans et que nous avons reproduit. L'église avait deux nefs séparées par cinq arcades, deux absides circulaires, voûtées et garnies de contreforts, une sorte de chapelle au midi et un beau portail dont nous conservons un des piédroits. Ce dernier reste du moyen âge paraît remonter au XIVe siècle. Au nord de l'Église s'étendaient le cloître, la salle capitulaire avec abside circulaire, et les bâtiments conventuels ; à l'est on touchait le jardin, le couvent des capucins auxquels les dominicains, comme marque de bon voisinage avaient concédé des terrains. — Là s'élevait jadis l'Église S. André qu'on a dernièrement reconstruite.

On conserve à la bibliothèque municipale de Bayonne un plan de 1612 que nous publions d'après M. Ducéré, et qui nous présente le couvent dominicain du côté de l'abside ; nous y voyons rappelée la flèche qui surmontait l'Église et celle au-dessus du bâtiment du midi. On conserve aussi aux archives un plan curieux de 1798 tracé avec les transformations de l'hôpital militaire et qui nous fournit une idée exacte de l'état des lieux avant la révolution. Nous avons mis aussi parmi ces pièces une vue du plan en relief des invalides représentant Bayonne en 1821.

BIBLIOGRAPHIE

» BERNARD GUI, *Fondations.* — Voir pour B. Gui le savant travail de M. L. Delisle, *notice sur ses manuscrits ;* Paris 1879. — 4° Z. 116.

« BALASQUE, *La ville de Bayonne*, 1869. II 171.

« Abbé DOUAIS, *Les Frères Prêcheurs en Gascogne*, 1895. 255-262.

« DUCÉRÉ, *Histoire topographique de Bayonne*, 1896.

— *Histoire des rues de Bayonne*, 1898.

« *Archives des Basses-Pyrénées.* I. H. 2.

« DUBARRA, *Correspondance.*

« P. BERTHET, *Communication du plan de* 1798 (an VI).

« CH. PRADÈRE, *Lettres, renseignements.*

BEAUVAIS

(*Ste-Ursule*).

Les Frères Prêcheurs arrivèrent à Beauvais en 1225, et obtinrent six ou sept ans plus tard l'institution canonique de leur couvent, ils en durent la construction, selon l'anonyme qui écrit en 1705 son histoire, à divers bienfaiteurs, le chatelain de Beauvais, les seigneurs de Crévecœur, de Boufflers, de Milly, dont on voyait les armoiries suspendues aux voûtes du cloître, et de divers bourgeois. Le terrain fut choisi non loin des remparts, sur la paroisse S. André, et les premiers travaux durent s'achever en 1246 à l'époque de la consécration du maître autel. Au XVIIe siècle, on lisait à l'entrée du chœur sur une plaque de cuivre, cette inscription commémorative :

Consecratum fuit hoc altare
in honorem virginis Genitricis Dni. Marie
a dno. Patre D. Odone Episcopo legato in Francia
Anno 1246 octavo calend. August

Le souvenir de Vincent de Beauvais († 1264) se rattache à l'histoire de ce couvent au XIIIe siècle ; le Père Chapotin nous dit qu'on montrait la fenêtre de sa cellule oubliée au milieu des reconstructions. Un sceau de 1303 (arch. nat^les n° 9726) porte un malade auquel on récite les prières pendant qu'un ange balance l'encensoir au-dessus de lui.

De nobles sépultures rappelaient la gloire du couvent ; celles de Marguerite de Roye († 1364), à gauche du maître autel, de Guillaume de Beauvais († 1380) de Jeanne de Raineval († 1389)

Le couvent fut rebâti à la fin du XVe siècle et nous offre des parties considérables de cette époque encore debout. Une salle grandiose, qui servait de *prédicatoire* voûtée en ogives, laisse encore apercevoir les entraits et les poinçons de la charpente, les têtes fantastiques qui mordent l'extrémité des poutres ; elle est malheureusement coupée par des planchers de dortoir.

On conserve aux archives départementales un plan de 1746 et un inventaire de 1790, à l'époque de la confiscation ; on y voit que l'Église était située entre la rue des Jacobins et le cloître, qu'elle mesurait 300 toises compris le chœur, la chapelle latérale, la nef et le bas-côté ; le clocher renfermait trois cloches et un clocheton.

A l'aide de ces documents, des renseignements du P. Fissot, d'anciennes perspectives du quartier, on verra la restauration que nous avons supposée.

BIBLIOGRAPHIE

« GAIGNIÈRES, *Dessin*, mss. P. e. 3. f° 2. et 3.
« D. MARTÈNE, *Anecdota* II. 509.
« ACHERY, *Spicil*, 1. 175.
« DOYEN, *Histoire de la ville de Beauvais*, T. II.
« LOUVET, *Antiquités de Beauvais*, T. I, p. 707.

« P. CHAPOTIN, *Histoire des dominicains de la province de France*, 176. II.
« P. FISSOT, *Documents et relevés.*
« Abbé MARSAUX, Vicaire général, *archives départ. de l'Oise*, G. 163, plan de 1746.



Couvent de Beauvais,
d'après une photog. du R. P. Chapotin.

BELVEZ

La petite ville de Belvez conserve quelques monuments anciens, un château du XIIIe siècle, une Église du XIVe, des fortifications, enfin le beffroi de la mairie qui servait jadis de clocher au couvent des dominicains, dont il est maintenant le seul reste. Ce couvent, nous écrit M. Vigié, était peu important, il fut fondé en 1321, détruit en 1442 et 1569, gravement détérioré à diverses époques. L'Église a totalement disparu et fourni des matériaux à d'autres constructions. Le cloître est mentionné dans de vieux documents, mais il n'a laissé aucun vestige. Le couvent est transformé en mairie et en école.

Nous avons supposé l'Église rétablie au pied de la tour et orientée en suivant cette direction ; les hommes âgés du pays disent qu'il existait une entrée du côté de l'est. Le cloître, les salles du Chapitre que semblent rappeler encore trois grandes ogives, sont rejetés au nord.

En examinant le soubassement de la tour, on observe une vaste ogive aujourd'hui murée, qui rappelle peut-être une ancienne chapelle, le mur aurait été le côté septentrional de l'Église. Ce clocher a 26^m de haut, mais il est rebâti au sommet.

BIBLIOGRAPHIE

« DOUAIS, (abbé), *Les Frères Prêcheurs en Gascogne*, 171.
« VIGIÉ, *Correspondance, documents*.
« MIQUEL, *Photographie*.

BERGERAC

Bergerac vit dès le XIIIe siècle s'élever un couvent de dominicains. Pierre de S. Astier (1260), évêque de Périgueux, prescrivit la fondation et fut secondé dans cette pieuse entreprise par Marguerite de Turenne, femme du gouverneur de la ville, Renaud de Pons, qui fit don au couvent de 50 livres de rente. Hélie Brunet, bourgeois, céda gratuitement le terrain pour les constructions (locum pro fratribus emit et eis dedit et dormitorium eis edificavit et multa bona fecit). Le même bienfaiteur éleva le dortoir, Gérard Roger le chapitre où les religieux purent célébrer le saint-sacrifice. En attendant que l'avancement des travaux permit de s'installer, les religieux demeurèrent en ville à l'hospice Folcran. — Le chapitre de Narbonne (1262) avait accepté le lieu proposé, celui d'Avignon (1264) institua le couvent. On choisit pour premier prieur Guillaume de S. Astier, cousin de l'évêque.

Marguerite de Turenne, une des premières et puissantes bienfaitrices, fut ensevelie dans la maison des frères qui témoignèrent sur sa tombe leur reconnaissance et leur admiration :

Larga, valens, humilis fuit hæc princepsque virilis
In sexu fragilis, sed pectore prorsus herilis
Forma, genus, mores, quid opes pro sunt et honores.
In me prospice, qui vis peritura sequi
Sum Margarita gemmis auro redimita.
. . . .

Le couvent de Bergerac dut souffrir de l'invasion anglaise. Les lettres patentes données à Melun (21 sept. 1377) semblent rappeler une ruine en autorisant les prêcheurs à reconstruire en dehors des murs là où nous voyons encore désigné leur couvent.

Le duc de Biron (1516), Pierre de Beaupoil, y furent inhumés. Les protestants s'acharnèrent contre le couvent. Langoiran, gouverneur, ordonna la démolition, le prince de Condé se servit des pierres pour les fortifications. Henri de Rohan (1616) autorisa la réforme à en tirer des pierres pour cet usage. Vers le milieu du XVIIe siècle, les religieux rentrèrent dans leur résidence et y restèrent jusqu'à la révolution.

En 1901, le cloître qui datait de cette époque, fut démoli ; après divers usages profanes, les édifices se changèrent en écoles. L'Église, dont la façade parait aussi du XVIIe siècle, se transforma en une maison à 3 étages. — Les jardins servent à la sous-préfecture. Les derniers travaux ont mis à jour de nombreux ossements de religieux.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Fondatio conventus Bergeriacensis,* 506.
« Du Lac, *Bergerac et son arrondissement,* 1872, 16.
« Charrier, *Archiviste, jurades de Bergerac.*
« » *Plan de 1670,* documents et dessins fournis avec une extrême obligeance.
« Abbé Ganes, archiprêtre, *Correspondance.*

BERGUES

(SS. Pierre et Paul).

Une courte note envoyée à Rome au XVIIIe siècle pour les annales générales de l'Ordre nous montre comme fondatrice du couvent de Bergues, la comtesse Marguerite de Constantinople, mais la date de 1240 assignée à cette fondation donnerait à penser qu'il faut plutôt l'attribuer à la comtesse Jeanne. Le testament de Gui, comte de Flandre (1298-1304), témoigne par les legs que les inspirations de la fondatrice lui survécurent.

Ce couvent fut longtemps en grande prospérité et comptait cent religieux ; élevé dans un faubourg, il leur offrait peu de sécurité et restait exposé aux ravages de la guerre. Les prêcheurs durent rentrer dans la ville et y construisirent. Brûlé par accident en 1511, ce nouveau couvent disparut encore en 1558 dans le grand incendie de Bergues ordonné par le maréchal Thermes. Pendant les guerres de religion, l'église qui se relevait et le couvent furent rasés, les vases sacrés (1578) dérobés par les Huguenots ; les religieux chassés de la ville n'y rentrèrent qu'en 1583. Ils furent en 1604 décimés par la peste.

Nous ne conservons d'autres souvenirs que le sceau conventuel publié par M. Carlier. Il représente les deux patrons S. Pierre et S. Paul avec leurs attributs, des clés et de l'épée, sous un édicule gothique qui nous livre peut-être une image de l'église ; on lit autour : *Sigil. conventus Bergensis Ord. Præd.*

BIBLIOGRAPHIE

BUZELIN, *Gallia Flandria illustrata.* — Douai, 1625, 4°.
« SANDERUS, *Flandria illustrata*, p. 165, 1641 (M 59).
« FRANCOIS LEGROS, *Essai sur la ville de Bergues*, 1770, 14/16.
« DERHEINS, *Histoire de S. Omer.*
« CARLIER, *Sceau des frères prêcheurs de Bergues.*
« BONVARLET, *Bulletin com. Flamand*, 1857-1859-1860.
« Abbé DE LAROSIÈRES, *Notice sur le couvent des dominicains à Bergues.*
« P. CHAPOTIN, *Histoire des dominicains*, p. 345.
« *Archives générales.* A. 146. — K 941.

BESANÇON

La fondation du couvent de Besançon remonte à Jourdain de Saxe. Celui-ci revenant d'Italie tomba malade dans cette ville, et fut soigné par l'archevêque Gérard de Rougemont (1221-1225). Ses souffrances, sa patience intéressèrent les habitants et favorisèrent l'établissement des dominicains. Les chanoines de S. Jean se mirent à la tête du mouvement, et donnèrent un terrain. — A leur suite, les aumônes affluèrent et permirent de commencer de vastes constructions ; l'archevêque confirma officiellement la formation de ce nouveau couvent (1224).

M. l'abbé Suchet nous écrit que ce couvent avait le quatrième rang dans la province de France ; il a donné deux généraux de l'Ordre aux XIIIe et XIVe siècles et reçut la glorieuse visite de Vincent Ferrier au XVe. Les anciens édifices paraissent de cette dernière date et appartiennent encore au style gothique. — L'Église avait une nef, une abside, des fenêtres ogivales, des contreforts, une seconde nef plus basse vers le midi, au nord un clocher. Ce clocher, je ne sais à quelle occasion fut démoli et relevé en bois dans la partie supérieure ; en 1607, un religieux Dominique Lambert le restaura en pierre à ses frais, souvenir qu'on retrouva dans cette inscription au milieu des ruines :

Hæc turris campanaria facies quater-
nas ex ligneis lapideas suis
sumptibus effeci curavit fr. Dominicus
Lambert sacræ theologiæ doctor
hujus conventus religiosus professus
Et hereticæ pravitatis inquisitor
Laus † anno 1607 † Deo

Le changement de bois en pierre ne dut s'appliquer qu'au dernier étage, les étages inférieurs étaient garnis de contreforts qui marquent l'antériorité sur le XVIIe siècle. Le cloître et les bâtiments du nord ont été reconstruits et servent maintenant au service de l'artillerie.

En 1580, une statue de la Ste-Vierge fut donnée aux Frères Prêcheurs et entourée d'une pieuse vénération que le temps n'a pas affaiblie.

En 1752, la partie antérieure de l'Église s'effondra. Le P. Rosel publia à cette occasion une brochure dont tous les exemplaires sont perdus. — En 1794, le représentant Lejeune a rendu impossible l'histoire du couvent en brûlant ses archives.

Une dernière catastrophe l'atteignit en 1870, époque où il fut encore brûlé ; cependant l'entrée fut respectée et nous offre un bon spécimen de style flamboyant ; nous avons restauré les statuettes qui devaient surmonter les colonnes latérales. M. Coulon, des archives nationales, nous disait qu'il avait observé, dans une des murailles, un reste d'ogive oubliée qui indique leur ancienneté et la permanence du plan primitif. Le quartier de Rivolte fut construit aux XVe et XVIe siècles comme l'annoncent des croisées et des portes de ce temps.

BIBLIOGRAPHIE

« *Notice historique de N. D. des Jacobins*, 1850 (LK7 97 4°).
« GUÉNARD, *Besançon*, 16 (LK7 972).
« *Journal de l'union Franc-comtoise*, 3 oct. 1870.
« CASTAN, *Notice sur Besançon*.
« M. le Chanoine SUCHET, *Correspondance et documents*.
« P. CHAPOTIN, *Histoire des dominicains*. p. 54. 1898.

BÉZIERS

Béziers, l'ancien foyer de l'hérésie Albigeoise, était désigné pour avoir un poste de dominicains; la fondation d'un couvent eut lieu vers 1247, selon Bernard Gui, et fut hautement approuvé par les papes, comme le constatent les bulles d'Alexandre IV (1257) et de Clément IV (1267). Arnauld, seigneur de Puisserguier élut son domicile funéraire dans le chœur des Jacobins dont il fut le bienfaiteur.

Pendant les guerres anglaises, les consuls décidèrent que le couvent gênait les nouveaux remparts, et ils ordonnèrent d'en démolir une partie. Les religieux recoururent à l'archevêque d'Auch, Guillaume de Flavacours (1324-1356) qui en ordonna la restauration et même la reconstruction. — Ils trouvèrent aussi chez les rois de France la plus bienveillante protection. Le comte d'Armagnac, lieutenant du roi en Languedoc (1357) se posa comme leur défenseur. Le duc d'Anjou enjoignit au juge de Béziers de faire relever par les consuls les murs de l'Église qui avaient été démolis pour l'ouverture d'une rue. La sollicitude royale était si grande que Philippe VI défendit la vente des cuirs dans leur voisinage et que Jean ordonna la démolition d'une forge qui incommodait ses protégés. Les démolitions, occasionnées par les fortifications laissent supposer des remaniements considérables ; mais un siècle plus tard, la consécration de l'Église par l'évêque de Nicée semble rappeler implicitement une reconstruction.

Le XVI[e] siècle réservait aux Prêcheurs de grandes épreuves. En 1562, les Huguenots se saisirent du couvent et le saccagèrent, les religieux dépourvus des moyens de réparer les ruines, aliénèrent une partie du couvent. — Ils nous ont laissé le souvenir de cette misère dans un acte passé avec Rascas, auquel dans l'abandon qu'ils faisaient était joint la défense d'ouvrir des fenêtres de leur côté (1567).

Le duc de Montmorency voulant élever une citadelle sur la place du couvent dut l'exproprier. L'indemnité fut fixée à 50.000 écus ; à la suite d'un différend, le parlement de Toulouse condamna les consuls à payer aux religieux la somme nécessaire pour les établir ailleurs ; alors on leur acheta au bourg de Lespignan, une maison et un jardin, et on s'engagea à leur refaire une résidence équivalente.

La citadelle qui avait provoqué ce changement fut elle-même rasée en 1632, et sa place transformée en esplanade ; sur cette place une portion de l'ancien couvent était encore debout, on offrit aux prêcheurs d'y rentrer, ce qu'ils refusèrent par un désintéressement patriotique, pour ne pas priver les habitants d'une utile promenade.

Mon ami, M. Noguier, témoin des dernières démolitions, nous écrit qu'il a vu encore le bastion de l'est construit au XVII[e] siècle et démoli peu de temps après (1830) pour régulariser la promenade publique. Dans le nivellement on ne trouva que quelques substructions insignifiantes de l'ancien couvent. Il ne reste aucun document, ni aucun plan qui puisse donner idée des constructions primitives. Il nous a communiqué le dessin d'une statuette dont le costume, le chapelet, le chien laisseraient supposer l'effigie de S. Dominique. — Le couvent, en 1793, tomba dans les mains de divers propriétaires.

L'histoire du pittoresque sommet de Béziers peut se résumer ainsi : château royal construit par S. Louis, érection d'un couvent à demi détruit une première fois pour des fortifications, déplacé et reconstruit au XVI[e] siècle, démantelé dans les guerres religieuses, relevé et à moitié détruit au XVII[e], abandonné pour la promenade.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Fondations.*
« Lamoignon de Baville, *Mémoire sur le Languedoc.* 1698.
« *Gallia christiana*, VI. inst. 156.
« Martène, anect. I. 1399.
« Soncaille, *Etat monastique de Béziers avant* 1789. 8°. 1829 (LK[7] 26700).
« *Bibliot. de Béziers. Fonds Doat.* vol. 66.
« L. Noguier, *Lettres des 31 janvier et 13 février 1901.*

BLOIS

En 1274, le Chapitre de la province de France se tint à Lyon et autorisa la fondation du couvent de Blois, dont se chargeait Jean de Chatillon. Celui-ci avait déclaré dans deux Chartes munies de son sceau que voulant former un couvent de Frères Prêcheurs à Bourg-Moyen, à Blois, il donnait l'Église S. Gervais, son cimetière et des maisons. Les années suivantes, l'enceinte du couvent s'accrut de diverses acquisitions. En 1358, on fit un échange avec les doyens du Chapitre de S. Sauveur.

Un plan du XVI[e] siècle nous montre les jacobins de Blois, à peu de distance de la Loire, derrière les remparts crénelés que baigne le fleuve, près de l'aumône (hôtel Dieu), près de la Tupinière, et au-dessous des pittoresques murailles du château.

Le réfectoire, un des plus beaux de l'Ordre, était si vaste que le clergé (1588) put s'y réunir pendant la tenue des états de Blois.

En 1656, Marie-Anne d'Orléans, duchesse de Chartres, y choisit son tombeau.

Pendant la révolution et après la dispersion des Ordres religieux, on chercha à utiliser les bâtiments du couvent; à cette occasion, on releva un plan fort curieux (1798) qui nous a conservé l'état des lieux; nous devons mille remerciements à M. de la Vallière et à M. Trouëssart, qui me l'ont communiqué. Devant l'Église, un petit narthex en prépare l'accès. Cette Église, de forme allongée, avait à l'est une abside à cinq pans, au nord quatre chapelles voûtées et une cinquième plus grande, que l'on croit avoir appartenu à la vieille Église S. Gervais et où M. de la Vallière a reconnu des restes du moyen âge. Au-dessus du chœur, s'élevait un petit beffroi pour la sonnerie des religieux.

En 1825, le couvent fut transformé en caserne de gendarmerie. En 1885, il fut acheté par les Frères de la doctrine chrétienne et appropriée par M. Trouëssart à cette dernière destination.

BIBLIOGRAPHIE

« ANDRÉ DU CHESNE, *Histoire de la maison de Chatillon-sur-Marne* 1621, f° (L. m 3 197).
« BERNIER, *Histoire de Blois* 1683 (L. K[7] 1027).
« P. CHAPOTIN, *Histoire des dominicains*, p. 629·
« M. DE LA VALLIÈRE, *Documents et correspondance*.
« *Archives départementales*, plan copié par M. TROUESSART.
« *Arch. general. Ord. Præd.*

BORDEAUX

Dès l'année 1230, l'archevêque de Bordeaux, Géraud de Malemort, appela les Frères Prêcheurs dans cette ville. Armance Colomb se présenta pour leur bâtir une demeure, mais empêché par la mort, il en laissa le soin et l'argent nécessaires à l'archevêque, il laissa aussi à son fils sa prédilection pour ces religieux. La modestie de ceux-ci empêcha leur bienfaiteur de se livrer à des dépenses excessives, au lieu de couvrir l'Église de voûtes, on laissa la charpente apparente, souvenir que Bernard Gui a recueilli pieusement; « ..... eclesiam fabricari et fecisset cum testitudine lapidea, fratres si illius temporis voluissent ». Le pieux Géraud Colomb après avoir, comme son père, prodigué ses soins aux religieux fut enterré (1278) dans l'Église à droite de l'autel. En 1263, l'Église fut consacrée par Pierre de Roncevaux, archevêque de Bordeaux; il fut récompensé de ses bienfaits par les Frères qui pour témoigner leur reconnaissance placèrent son tombeau au milieu du chœur.

Simon de Montfort († 1665), fils du célèbre comte éleva à ses frais le dortoir et une belle infirmerie. Sa fille fut enterrée dans la chapelle S. Pierre. Guillaume Colomb, chevalier, construisit de son argent le réfectoire et la chapelle de l'infirmerie, il fut aussi enterré dans l'Église à l'entrée de la sacristie.

Quelques années après (1280) Grégoire IX chargea l'archevêque de Bordeaux, Simon de Rochechouart de bâtir le cimetière des Frères dans la paroisse de S. Seurin; en 1306, Clément V construisit leur dortoir.

Le plan de 1550 et celui de Belle-Forest (1575) rappellent le couvent et nous le montrent non loin des cordeliers et d'un vaste édifice antique qu'on appelle les *Piliers de Tudela.* Nous avons encore mieux pour nous le rappeler, nous conservons aux archives départementales un plan que le Père Berthet nous a fait calquer et qui nous a permis de restaurer l'ensemble dans une vue cavalière. L'Église avait trois nefs divisées par deux rangées de colonnes, un transept, un petit campanile sur le toit, un chœur et des chapelles latérales. La chapelle du rosaire était importante, celle de S. Dominique d'une vieille construction se terminait par cinq pans et des contreforts. Le couvent devait être victime des remaniements militaires du XVIIe siècle; Vauban agrandit le château Trompette, il fit exproprier autour cent toises de terrain pour l'esplanade. D'après un plan qui nous montre ces accroissements, il semble que le couvent ait été démoli en 1701, mais il fut reconstruit plus loin. Ce nouveau couvent existe encore; il a été transformé en bibliothèque et musée; l'Église, aujourd'hui paroisse Notre-Dame, a été restaurée en 1832 ornée de statues (1866), de fresques (1874).

BIBLIOGRAPHIE

« DELCHERRY, *Plan de Bordeaux de* 1550; Vinet dut s'en servir pour former celui qu'il présenta à Charles IX.
« BELLE-FOREST 1575.
« BERNARD GUI, *Amplissina collectio, p.* 471.
« JULLIAN, *Histoire de Bordeaux.*
« BAUREIN, *Essai topographique sur le diocèse de Bordeaux.*
« LÉON DROUYN, *Bordeaux en* 1450 (L. K⁷ 14033).
« *Plans des archives départementales.* — Plan de Toury 1755.
« DOUAIS (abbé), *Les Frères Prêcheurs en Gascogne,* (archives historiques de la Gascogne, 8°, p. 263.
« COCKS, *Guide de l'étranger à Bordeaux* 1865..
« GRADIT, *Histoire de Bordeaux, p.* 274.
« R. PÈRE BERTHET, *Plans, documents, correspondance.*

BOURG

Les dominicains s'établirent à Bourg en 1416, appelés par Amédée VIII, qui avait à cette fin obtenu du Pape Jean XXIII un bref de fondation ; il leur prodigua ses bienfaits, dons d'argent, privilèges, exemptions, abandon de la carrière de Josseron, permission de prendre dans les forêts ducales le bois nécessaire. Gui de la Palu, Seigneur de Bresse, plusieurs familles puissantes du pays imitèrent ces libéralités. Les papes donnèrent aux Religieux des indulgences et des reliques, notamment plusieurs os de martyrs, un os de S. Loup, évêque de Trèves, un fragment du voile de la Ste Vierge.

Les travaux se poursuivirent durant tout le xve siècle ; ils furent achevés en 1494, sauf le portail qu'on voulait faire magnifique. Le cardinal de S. Martin, Charles de Bourbon († 1488), archevêque de Lyon, permit aux religieux pour faciliter leurs derniers efforts, de quêter dans tout son diocèse. Le portail du côté de Fontanettes, au dire de Guichenon, fut élevé aux frais de Guillods, seigneur de la Bertrandière et le portail du côté de la Verchère le fut aux dépens de Thomas Bergier.

Quand les habitants virent cette magnificence, on dit qu'ils conçurent une sorte de jalousie qui les porta à rivaliser avec les dominicains et à contribuer à la construction de Notre-Dame de Brou.

L'Église dominicaine en partie détruite à la révolution, nous apparaît encore entièrement sur un plan de 1791, tracé pour le lôtissement de son terrain ; elle nous montre encore le portail de Fontanettes ruiné, l'abside, le jubé, à la place duquel on a érigé la nouvelle tribune, deux travées, des nefs, la tour, les cloîtres, parties des édifices qui ont disparu. Nous observons sur un autre plan couvert de mesures deux passages vers l'est désignés par le mot cloître ce qui implique l'existence d'un second cloître, contigu au clocher.

Les religieuses de S. Joseph, propriétaires actuelles, ont confié la restauration de leur couvent à M. Gaillard, un jeune architecte qui répondit à leur confiance de la façon la plus active et la plus distinguée. Nous lui devons communication des anciens plans, de l'état actuel et une vive gratitude pour l'intérêt qu'il a porté à notre travail.

BIBLIOGRAPHIE

« Guichenon, *Histoire de Bresse.*

« De Lateysonnière, *Recherches historiques sur le département de l'Ain* 1844 (L. K4 19).

« Jules Baux, *Notice sur Notre-Dame de Bourg* (L. K7 1312).

« M. le chanoine Béréziat et M. Gaillard nous communiquent : 1° une description de l'Église faite à l'occasion de l'expertise de 1791 ; — 2° Copie de deux plans trouvés aux archives ; — 3° Ils nous parlent d'un atlas, relié en bazane, contenant douze planches, qui a disparu.

BOURGES

Le pieux archevêque de Bourges, Philippe Berruyer, appela dans sa ville les Frères Prêcheurs et leur choisit une résidence près de la cathédrale. Il sut intéresser à son entreprise les plus hauts personnages du temps, un prince de la maison de Bourbon, sans doute Archambault-le-Grand, Blanche de Joiguy, femme de Guillaume II, seigneur de Vierzon.

La paroisse Ste Austrégésile éleva contre l'établissement quelques réclamations qu'on satisfit par une compensation annuelle.

Divers incendies, notamment celui de 1252, affligèrent les religieux. Ils durent subir une grave catastrophe au xve siècle, époque à laquelle se rapportent les restes des édifices et qui semblent rappeler leur reconstruction. Ces restes ont fixé l'époque de notre restauration, nous les avons rapprochés de documents qui nous ont permis de les compléter, et surtout du plan cadastral de Bourges en 1813, qui nous livre la place qu'occupait l'Église. Le couvent était compris dans un îlot quadrilatère, au pied de la cathédrale, limité au nord par la rue moyenne, au midi des armuriers, à l'est de la vieille friperie, à l'ouest des brigands. La grande entrée donnait sur la rue moyenne, là où le cadastre marque : *cour des Jacobins*. De cette cour on entrait dans l'église. Gevry, nous rappelle ses dimensions qui concordent assez bien avec le plan cadastral, 44 toises 2 pieds de longueur, 5 toises 4 pieds et demi de largeur, à droite en entrant on trouvait deux petites chapelles, auxquelles l'irrégularité du plan valait des profondeurs différentes, dans la nef 14 verrières, six de chaque côté et deux vastes fenêtres des pignons, plusieurs chapelles, celle de Pellourde (1430) d'abord dédiée à S. Jean, de S. Claude, de S. Anne, de Castelnau, un jubé garni de petits autels en pierre polie, dorés dans le genre du maître autel. Le chœur comprenait deux travées, il était garni de 48 stalles hautes et 38 stalles basses. On montrait dans l'Église le tombeau de Guy de Sully († 1280), de Jean de Bar († 1469), Denys de Bar, son fils, évêque de Tulle († 1517), Pierre Carré, évêque d'Orange († 1510), enterré dans le chœur.

A l'est du couvent subsistent des salles qui donnent la largeur du bâtiment et qui étaient contiguës à l'Église. Je suppose qu'un des contreforts appartenait à l'Église, et que l'autre moins élevé devait commencer la série des contreforts distribués sur la façade orientale du couvent. Ces salles au rez-de-chaussée et au premier étage étaient partagées en deux travées et surmontées de voûtes d'arêtes. Ce style semble se rapporter à Jean de Bar († 1469) dont l'écusson figure sur la clé des voûtes, et sur le tympan d'une porte ouverte dans le mur méridional. Au-dessus de ces deux salles un grenier est recouvert d'un toit ancien en forme de carène de navire renversé, mode de charpente fréquent au xve siècle.

En s'éloignant de l'église de 6^m^65, on voit s'élever au milieu des bâtiments une colonne haute de 2^m^96 qui appartenait peut-être à la salle du chapitre.

Le cloître carré de 42^m^39 était entouré de bâtiments conventuels. Le côté de l'ouest était occupé par l'école de S. Thomas, plus tard louée comme grenier à sel. Sur la paroi extérieure du mur une sculpture représente le Christ mourant de la fin du xve siècle.

BIBLIOGRAPHIE

« *Plan de Fer.*
« *Plan cadastral.*

« Antoine Gevry, *Mémoire du couvent des Frères Prêcheurs de la ville de Bourges, mss. autographe de S. Pétersbourg, publié par l'abbé* Menu — copie à la bibliothèque nationale.

« Buhot de Kersers, *Statistique mon. du Cher* 11. 744 (L K^4. 1468).

« Maurice de Bengy, *Plan, relevé, documents.*



Bibl. nat. Latin 10484. L. 272.

BRIVE

Selon Bernard Gui, on vit arriver à Brive, en 1261, le Frère Hugues de Malemort, depuis cardinal, et d'autres Frères qui logèrent dans la maison de la Raynaudia ; ils célébraient dans diverses églises. On trouva un terrain convenable pour y bâtir et en attendant on y éleva des tentes pour célébrer la messe (in tentoriis quia ibdem alia edificia nundum erant). Ponce de S. Gilles, prieur provincial, venu visiter le « lieu », mourut à Brive et dut être enterré dans le jardin et sous une tente. L'année suivante, le chapitre d'Avignon institua le couvent, on se mit à construire le bâtiment de l'est où furent groupés, l'infirmerie, le chapitre et la sacristie. La dame Hugues de Castres, dont Gui parle avec admiration, fut ensevelie dans le cloître. Sous le priorat d'Elie de Brive on commença le réfectoire et le dortoir qui s'étend jusqu'à l'infirmerie à l'est. Plusieurs bienfaiteurs intervinrent, Gérald de Cardaillac, abbé d'Obazine, Aymeric, chapelain de Douzy. En 1272, l'évêque de Limoges, Aymeric, légua 400 solidi qui permirent d'activer les travaux.

Le cinquième prieur, Jean de Chastane, fonda la grande maison de l'infirmerie (1279) et commença la construction de l'Église ; Malemort posa la première pierre peu de temps avant sa mort ; il fut enterré dans le cloître de Limoges († 1281).

Le couvent de Brive fut détruit par la guerre. En 1587, le gouverneur du Limousin et les consuls le firent démolir pour empêcher les ennemis de s'y retrancher, et employèrent les matériaux dans les fortifications. On céda provisoirement aux religieux l'église S. Libéral et quelques maisons adjacentes. — Lorsqu'ils eurent rétabli en partie les édifices conventuels (1626), on leur réclama les propriétés prêtées, mais ils refusèrent en ne pouvant obtenir d'indemnité.

Vers 1756, le duc de Noailles s'empara du cimetière contigu à l'église et le vendit pour y bâtir des maisons.

De l'antique couvent nous ne possédons aucun vestige. « Malheureusement, nous écrit « M. Rupin, il n'en reste absolument rien, je ne connais même aucun dessin, ni aucun plan « qui en rappelle le souvenir. L'emplacement situé non loin de la sous-préfecture actuelle est « maintenant occupé par des maisons et des jardins ; l'endroit s'appelle encore *les Jacobins*.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Fondations*.
« M. Ernest Rupin, *Correspondance*.

BRUGES

Les Frères Prêcheurs s'établirent à Bruges vers 1228. Le comte de Flandre, Ferrand de Portugal légua une somme importante pour la fondation. Le sceau du Prieur avec l'effigie de S. Dominique et cette légende « *Sigillum fratrum predicatorum Prioris in Brugis* », indiquerait même une date un peu antérieure. La princesse Jeanne, veuve de Ferrand, acheta diverses maisons pour leur couvent (1234). La comtesse Marguerite qui lui succéda, éleva une infirmerie et la chapelle (1244). Elle vécut assez pour voir le chœur d'une nouvelle église qui devait remplacer la primitive ; cette église terminée en 1311 fut consacrée par l'évêque Olaus.

Un incendie (1459) consuma le dortoir, la bibliothèque et beaucoup de livres précieux. On parle d'une restauration en 1534 et bientôt après de nouvelles destructions par les iconoclastes du temps. Ces malheurs ne durent pas atteindre tout l'édifice, la gravure de Jonghe nous présente des parties du moyen âge encore considérables à la façade, l'abside, les lignes générales du bâtiment, la chapelle de S. Pierre martyr qui datait de la comtesse Marguerite.

Joseph II (1787) ferma le couvent des dominicains, la révolution française le démolit. Aujourd'hui il ne reste que des débris de la porte d'entrée, deux ou trois piliers du porche, un mur qui sert de clôture à l'ancienne entrée de l'Église m'a empêché d'en faire prendre une photographie.

BIBLIOGRAPHIE

« J. Jonghe, *Belgium dominicanum*. p. 149-199 (1716).
Aubert Mirœus, *Oper. histor. et diplomatic.* 1723.
« Sanderus, *Flandria illustrata*. 1725 (M 1752).
« Demay, *Sceaux de Flandre*. 7460.
« *Année dominicaine*, IX. 113.
« Père Chapotin, *Histoire des dominicains*. p. 199 (1898).
Gilliods Van Severen, *Bruges ancienne et moderne*, 1890. *Plan de Deventer au XVIe siècle*, 4° M. 1071.

Le BUIS (Drôme)

Les Frères Prêcheurs furent envoyés au Buis pour reconnaître les lieux convenables en 1294, mais la reconnaissance du couvent n'eut lieu qu'en 1310, et la fondation résulta des libéralités de Raymond de Mévouillon. — Le dauphin Humbert († 1355) leur fit aussi de riches dotations.

Les troubles du XIVe siècle obligèrent de transformer cette maison de prière en forteresse ; élevé à cinquante mètres des remparts, le couvent fut alors entouré de hautes murailles crénelées, muni aux angles de tours massives, protégé par de profonds fossés avec pont-levis. En temps de guerre, il recevait une garnison de 50 hommes. Un clocher pyramidal dominait l'Église et un cloître à larges arceaux lui était adjoint.

Ces édifices furent victimes du fanatisme des calvinistes. Les habitants se servirent de leurs matériaux pour réparer les murailles urbaines, puis ils abattirent ce qui restait pour empêcher les hérétiques de s'y retrancher.

Le couvent, nous écrit M. le chanoine Chevalier, rebati au XVIIe siècle, ne nous a laissé aucun fragment du moyen âge et se dérobe par conséquent à nos études ; il appartient à la commune qui a établi dans ses murs, la justice de paix, la mairie, le collège... Le cloître et la cour n'ont pas changé depuis le temps des dominicains. — Il n'existe aux archives aucun plan de l'ancien couvent.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Fondations*.
« Touron, *Vie des hommes illustres de l'ordre de S. Dominique*, II. 184.
« Delacroix, *Statistique du département de la Drôme*. p. 446.
« Abbé Vincent, *Notice historique sur Le Buis*.
« Jouve, *Statistique monumentale de la Drôme*.
« Louis de Chavanet, *La sainte épine de l'ancien couvent des dominicains du Buis*, 1890 (LK7 27057).
« Nadal, *Histoire hagiologique du diocèse de Valence*. p. 630 (L 21 n. 27).
« Père Goirand, *Lettre du 19 août 1901*.
« Chanoine Ulysse Chevalier, *Lettre du 7 oct. 1902*.
« *Archives généralices*. K. 241-288.

CAEN

(S. Jacques).



Archives nation^les^, n° 9732.

Le couvent dominicain de Caen a la gloire de remonter à S. Louis, dont on voyait l'effigie sur une verrière, tenant l'Église entre les mains ; il s'élevait près des remparts qui lui servaient de clôture au midi ; au-delà des murs, les Frères possédaient un vaste terrain qui leur servait de cimetière et qu'ils devaient, croit-on, à leur saint fondateur.

Nous conservons plusieurs sceaux qui illustrent leurs histoires au moyen âge ; un des prieurs, Jean, 1317 (arch. nat. n° 9730), le représente aux pieds de la Ste Vierge, deux autres (n°s 9728-9729) rappellent aussi l'*Ave Maria*.

En 1562, les protestants y portèrent leurs ravages, la révolution n'en a presque laissé aucun vestige.

Nous avons cherché sur le plan de Bras (1585) dont nous devons copie à la plume si fine de M. Jacquier, son église, sa haute tour, ses bâtiments, ses jardins, sur une vue de 1672, d'intéressants détails du moyen âge. Nous avons cherché encore quelques vestiges sur l'emplacement qu'il occupait. M. de Longuemar a bien voulu faire pour nous, l'exploration dont nous transcrivons les curieuses découvertes : « au n° 6 de la rue des « Jacobins, nous écrit-il, était situé le couvent de S. Dominique. L'entrée surmontée d'une niche « vide avait cette inscription, *Positus sum prædicator,* gravée sur un des montants ; on ne dis- « tingue plus aucune lettre sur l'autre montant. La porte doit dater de la fin du XVIIe siècle. On « entre dans une grande cour ; au fond, à gauche, on remarque un contrefort qui a du soutenir « le mur de la chapelle, et qui s'appuie sur une maison bourgeoise ; dans le grenier on « retrouve une grande fenêtre ogivale qui a du faire partie du chevet, la seule trace ancienne « que j'aie pu constater. Il n'y a pas de caves sous le sol, fréquemment livré aux inondations. « Des maisons ont bouleversé l'aspect des lieux, on voit de place en place de vieux murs qui « faisaient certainement partie du couvent, mais dont il est impossible d'établir la destination « précise. Mme Lesur et les religieuses de la miséricorde, qui dirigent une crèche voisine, « m'ont dit que des ossements, découverts il y a quelques années rappellent la présence du « cimetière ».

M. de Longuemar a eu la bonté de faire une seconde exploration en notre faveur, à la suite de laquelle il ajoute : « Je vous ai marqué le chevet que j'ai découvert. Je suis revenu sur « place et, ce qui me confirme dans mon opinion, c'est qu'à l'angle du mur, du côté de la « rivière, du côté de la porte d'entrée il y a un contrefort intact un vrai contrefort de « chapelle ».

BIBLIOGRAPHIE

« *Guide à Caen*, 1857.
« De Beaurepaire, *Caen illustré*, 1896. p. 315-322.
« Huet, *Origine de la ville de Caen*.

« Trébutien, *Caen, son histoire, ses monuments*, 3e édit. p. 180.
« P. Chapotin, *Histoire des dominicains.*
« Jacquier, *Reproduction des anciens plans.* p. 194.
« De Longuemar, *Exploration des lieux.*



Bibl. nat. — Latin 8846. b. 103.

CAHORS

Les dominicains appelés à Cahors par l'évêque Bertrand de Cardaillac (1225) et par son successeur Pons d'Antéjac s'établirent d'abord près de S. Barthélémy, puis dans un jardin près de l'Église S. Gery que leur avait donné Raymond Benedicti ; ils s'installèrent dans cette résidence en 1227, y firent quelques constructions, une Église voûtée avec une chapelle pour les malades, un cloître, un dortoir, une infirmerie. Trente-six ans plus tard, ils se transportèrent à côté de l'Église S. Pierre-des-Hortes au faubourg de Cabessut, où ils élevèrent un couvent plus vaste et plus commode. Ils étaient en partie redevables de cette faveur à un bourgeois de Cahors, Arnaud Béraldi qui leur donna le terrain et une somme importante pour les constructions. Après la mort de ce bienfaiteur ils recueillirent pieusement ses restes (1260) et les déposèrent dans le chapitre.

Les dons affluaient ; Guillaume de la Brone, évêque de Cahors († 1323), leur donna toute sa fortune 20.000 florins (environ 65.000 francs) qu'ils employèrent dans la construction de l'Église. En 1349, le cardinal Gaucelin de Jean fut inhumé au pied du grand autel de l'Église dont il avait fait bâtir le chœur. Citons encore parmi les titulaires des tombes Concots, archevêque d'Aix (1329), Pierre du Bérail, évêque d'Agde (1353), Pierre de Piret, évêque de Mirepoix († 1348), Pierre de la Vie, seigneur de Villemur et beau-frère du pape Jean XXII († 1337), Arnaud d'Ense, le père de ce pape enterré dans la chapelle S. Agnès.

En 1507, le chapitre général se tint à Cahors, circonstance qui prouve l'importance de son couvent. Les protestants ne l'épargnèrent pas au xvie siècle (1580) ; les bras du transept, la voûte de l'Église furent brûlés pendant le siège d'Henri IV, les vases sacrés dérobés, plusieurs sarcophages profanés, notamment celui du père de Jean XXII et ceux de cinq à six cardinaux bienfaiteurs de l'Église.

Au 14 janvier 1609, un incendie dévora le couvent que les consuls en vertu d'une ordonnance royale firent reconstruire. La révolution en chassa les religieux. En 1885, une nouvelle Église s'établit au milieu des ruines sous le vocable du Sacré-Cœur, et les bâtiments sont occupés par un pensionnat de jeunes filles.

Peu de couvents dominicains nous offrent des restes si importants ; l'abside est encore debout avec ses contreforts et ses majestueuses lancettes à travers lesquelles on aperçoit les vieux murs de la nef. Le clocher moderne doit avoir été refait sur les fondements de l'ancien, nous avons essayé une restauration que j'ai soumise au regretté M. de Roumejoux, à M. de Fontenilles, à M. l'abbé Massabie.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Fondations.*
« Boyer, *Voyage (de Jacques).* — 1714. — Edité par M. Vernières 1886. L. d7 55.
« Le Combarieu et F. Cangardel, *Archivistes, histoire générale du Quercy* 1884. 4 vol. 8o.
« De Roumejoux, *Lettres et documents* 1901.
« Chanoine Pottier, abbé Laborie, *Photographies.*
« Girma, *Photographies.*

CARCASSONNE

Simon de Montfort établit à Carcassonne le premier couvent dominicain ; au bout de la barbacane, dans les maisons confisquées aux hérétiques et sur la rive gauche de l'Aude. Trancavel détruisit le faubourg et le couvent qui ne put y être reconstruit. La main de S. Louis apparaît dans cette seconde construction. Un acte de 1247 nous apprend que Jean de Granit, Sénéchal de Carcassonne, assigna une place dans le bourg aux Frères Prêcheurs, pour y construire. Le bourg était situé sur la rive gauche de l'Aude, là où s'élève la ville basse. En 1253, le Sénéchal leur donne une fontaine au nom du saint roi, sur la paroisse S. Vincent, et l'année suivante, il autorise à profiter de son eau. Des maisons étaient annexées au couvent.

L'inondation de l'Aude (1255) rendit ces libéralités inutiles et força les religieux à rebâtir pour la troisième fois. S. Louis dans son infatigable charité écrit au Sénéchal (1257) de leur procurer un lieu et 100 livres tournois pour leur construction ; à cette époque le pape Alexandre IV leur envoya une bulle d'indulgences et rédigea une seconde bulle adressée à l'évêque de Carcassonne où il défend de rien bâtir à moins de 30 cannes du Couvent.

Peut-être à l'occasion de la tentative de la ville pour se séparer de la France (1305), on brisa les vitres des Frères, on démolit leur toit, on les maltraita eux-mêmes. Les malfaiteurs encoururent l'excommunication de Raynaud, évêque de Limoges.

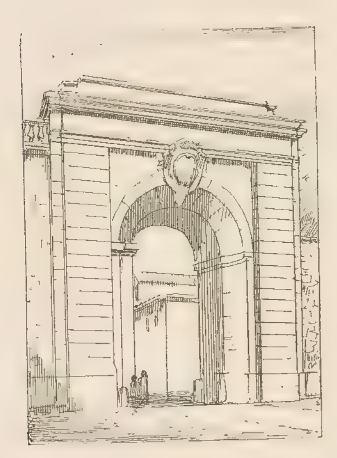
Nous possédons à la bibliothèque nationale, dans la collection Gaignières, un plan curieux qui donne l'image du couvent au moyen âge, les remparts de la ville, leurs courtines flanquées de tours et protégées en avant par des fortifications modernes ; à droite dans la campagne figure un enclos carré environné de murs et désigné par cette inscription : *couvent des Jacobins*. Un chemin qui conduit du couvent à la ville où on pénètre par une porte appelée des *Jacobins*, reconstruite au XVIIIe siècle et de nos jours nommée porte Barbès.

M. Alieu a découvert aux archives municipales de Carcassonne un plan de 1729, qui représente l'Église terminée par une tribune et environnée de maisons ; cet édifice servit aux Prêcheurs après les guerres de religion et a été transformé en théâtre. Nous pouvons résumer la dramatique histoire de cette résidence monastique par les époques suivantes : 1247 premier établissement. — 1254 destruction et deuxième construction. — 1257 troisième construction après l'inondation de l'Aude. — 1560 après les huguenots quatrième couvent en ville.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Fondations* p. 475.
« Gaignières, *Topographie nationale*.
« Vaissette, *Histoire du Languedoc V*. p. 302.
« Boyer, *La cité de Carcassonne* 1884 (L K7. 24.353).
« Cros de Mayrevisille, *Carcassonne* 1850. (L K 7 1649).

« M. Alieu, M. Doinel, } *Correspondance et documents.*
« Père Doussot, M. Noguier, }
Mahul, *Le cartulaire de Carcassonne*, p. 454.
« Philippe de Bengy, *Photographie.*



Porte des Jacobins à Carcassonne
Ph. de M. Philippe de Bengy.

CARPENTRAS

(*S. Dominique*).

En 1269, les dominicains jetèrent les fondations d'un couvent sur un terrain donné par Raymond, prince d'Orange, près des murs de Carpentras ; mais dès l'année 1356, leur église fut comprise dans la destruction du faubourg par Raymond de Beaufort. — Dans la suite un autre prince d'Orange leur trouva un terrain à l'intérieur de la porte S. Martin où ils construisirent un couvent et une belle Église.

Les protestants (1561) occupèrent l'Église, où ils exercèrent leur culte pendant plusieurs années, puis démolirent le couvent. Le Père Labat, qui écrivait au commencement du XVIIIe siècle, nous donne ces détails : « Notre couvent de Carpentras est un des plus beaux que notre Ordre ait en France. L'Église bâtie à la gothique est fort grande, bien claire, décorée et fort propre. Elle a de fort belles chapelles. Le chœur qui est derrière l'autel est trop petit et se sent de la vieillesse de l'Église. Pour le couvent, il a été bâti à plusieurs reprises et toujours mal. Il menaçait ruine ; la réparation la plus convenable qu'on y pouvait faire était de l'abattre et de profiter des matériaux pour en bâtir un neuf. Il est trop voisin des murailles de la ville qui sont fort hautes et qui lui dérobent l'air... » Le cloître avait été reconstruit en 1641 aux frais de Mgr de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Il n'existe plus. Les modernes ont profané les vénérables édifices en les réduisant en théâtre et en caserne.

Deux archéologues distingués, le Père Goirand et M. Ranchier, ont exploré, en notre faveur, ces tristes ruines, en y cherchant les murs oubliés. – A l'aide d'un plan antérieur aux dernières transformations et que nous avons cherché dans plusieurs bibliothèques, et devant les restes M. Ranchier est parvenu à retrouver les lignes architecturales.

Les dominicains (1858) ont confié à M. l'abbé Pougnet la reconstruction de leur couvent moderne.

BIBLIOGRAPHIE

« Père Labat, *Description du couvent*.
« Terris, *Les évêques de Carpentras*, 1886 (L. K³ 1216).
« Liabastres, *Histoire de Carpentras*, 1891, 8° (L. K³ 29738).
« Père Goirand, *Exploration, plan, documents divers*.
« Ranchier, *Plan et photographies*.
« *Bull. Ord. Præd.* VI. 67.

CASTRES

(S. Vincent Martyr).

Les souvenirs de notre ordre à Castres remontent à S. Dominique lui-même. Simon de Montfort avait donné l'Église de S. Vincent à des clercs qu'il voulait récompenser. Notre saint y faisait des visites. Les bénédictins dépossédés de leur église parvinrent à en éloigner les clercs de Montfort, mais ceux-ci rétablis cédèrent la place aux dominicains (1258).

Les Frères Prêcheurs trouvèrent à S. Vincent une Église fort ancienne qui s'adaptait mal à leur usage et qu'ils furent obligés de modifier. Bernard Gui nous a laissé, des travaux faits à cette occasion une description d'autant plus intéressante qu'elle émane d'un témoin oculaire : En tête de l'Église, il y avait une tribune voûtée qui dominait un chœur relevé et insuffisant pour la nouvelle destination. Les religieux abattirent une partie de l'abside circulaire et sans doute prolongèrent vers l'est leur nouveau chœur (volentes coaptare sibi locum et augmentare spatium prout poterant diruerunt altarium inferius et magnam partem prefatæ tribunæ). En détruisant l'autel, ils eurent le bonheur de retrouver les reliques de S. Vincent dans une vieille *capsa* toute vermoulue. Gui nous apprend que dans cette abside on voyait cinq colonnes attachées au mur, qui semblent avoir été conservées dans ces travaux d'appropriation ; il nous dit que leurs chapiteaux portaient en sculpture des sujets du martyre de S. Vincent ; il put lire sur l'un d'eux ce vers :

Castitiis ferri mactantur membra beati.

Foulques de S. Gilles, plus tard pape sous le nom de Clément IV († 1268) exécuta dans le couvent d'importants travaux, il consacra le cloître et le chapitre. Les reliques de S. Vincent excitaient une grande ferveur, et faisaient rechercher les sépultures dans leur voisinage. Philippe de Montfort eut la sienne disposée à gauche du martyr du côté de la sacristie (1271), son fils Simon de Montfort, mort en Apulie (1275) fut rapporté à Castres par Bernard de Bociac et déposé aux pieds de son père. Jeanne (1284) fille de Philippe, eut son tombeau au bout du chœur à droite. L'illustre famille rangeait ses morts dans le sanctuaire. Jean de Montfort (1300), camérier du roi de Sicile fut enseveli, aux pieds de Jeanne sa mère, devant le grand autel.

Bernard Gui, qui nous montre ce couvent d'une façon si précise en fut le 18e prieur ; il érigea sur le flanc de l'Église deux chapelles importantes ; la première au midi en l'honneur de S. Dominique aux frais de Bérenger Amblard de Castres, la seconde en l'honneur de S. Pierre martyr, aux frais de sa sœur, la pieuse Fina ; les voûtes étaient achevées en 1305.

Le réfectoire avait de si vastes proportions que les états du Languedoc purent s'y réunir (1525).

En 1563, les protestants ruinèrent l'Église et le couvent. Ces ruines subsistaient en 1674 comme le constate le plan de Picard ; ce plan permet de juger la disposition du couvent qui passe pour un des plus beaux de France. Jacques Gacher nous en a laissé une description intéressante qui complète cette vue : « Les bâtiments étaient en forme de croix, au milieu de laquelle s'élevait une construction sur quatre piliers, entre le temple, le chœur et les bras de la croix ; tout est voûté et à l'antique. L'un des bras de la croix avait une porte qui allait à la rue du Pont-Neuf. L'autre bras donnait entrée au cloître. Ce cloître était environné de belles, grandes et larges galeries bien boisées et couvertes de crochets. Ce cloître était soutenu alentour par deux rangs de colonnes de marbre. Dans le cloître il y avait un grand puits et quantité de

cyprès. Entre le cloître et l'Église étaient rangées les chambres des religieux, celle du prieur était fort belle. Passant plus outre vers la rivière était bâtie une grande et belle bibliothèque de 100 bras de long, dans laquelle il y avait trois rangs de pupitres sur lesquels les livres étaient attachés avec des chaînettes, et était tout joignant une belle et grande galerie regardant la rivière pour la promenade des religieux ».

De ce vénérable édifice, il ne reste rien pas même des ruines, *etiam periere ruinæ*.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Fondatio conventus Castrensis ampliti collectio* 485.
« D. Vaissette, *Histoire du Languedoc*. V. 123, 128.
« Borel, *Les antiquités de la ville de Castres*, 1649. (L. K⁷ 1682).
« *Plan de Castres par* Samuel Picard, 1674.
« *Plan figuratif de Castres et des faubourgs* 1789 *aux archives de la mairie.*
« *Bulletin de la commission des antiquités de Castres* 1884. (L. 21. C. 15 bis).
« Louis Barlay, *Annales de la ville de Castres*. 1881.
« Barbaza, *Annales de Castres* 1886. (LK⁷ 25 271).

CHALONS-SUR-MARNE

Saint Dominique envoya les Frères Prêcheurs (1220) à l'évêque de Châlons, Guillaume de la Perche, qui les lui avait demandés, et qui les logea dans une maison bâtie l'année précédente. Nous avons peu d'informations sur ce couvent, nous savons que le réfectoire en fut prêté (1460) pour représenter des mystères, plus tard (1590) à des réunions publiques, nous savons aussi qu'il fut plusieurs fois restauré notamment au milieu du XVIe siècle.

L'histoire funéraire, qui constitue un chapitre important de l'histoire de l'architecture dominicaine, nous a laissé plus de documents et, grâce aux dessins de Gaignières, nous pouvons les rappeler aux lecteurs. On voit, dans sa collection, des pierres tombales depuis le XIIIe siècle, d'abord simples avec les effigies sous des tabernacles, avec des anges qui ravissent les âmes en les encensant, avec des chiens sous les pieds. Aux XIVe et XVe siècles, la sève sculpturale semble s'animer, gonfler les fleurons qui s'épanouissent sur les frontons, les frises, les chapiteaux ; une multitude de saints rangés sur les pilastres, sont pour ainsi dire convoqués aux funérailles, des armoiries se multiplient, et ces monuments des bienfaiteurs restent au milieu des religieux pour inspirer leurs prières. — Nous avons recherché d'après les épigraphes de Gaignières à rétablir la position des tombes dans l'Église en nous aidant de la savante énumération de M. de Barthélemy.

BIBLIOGRAPHIE

« *Collection* GAIGNIÈRES *à la topographie nationale.*

« *Gravure antérieure à 1589.*

« *Plan de* 1635 *aux archives municipales.*

« *Plan de* 1711, *topographie historique de la ville de Châlons,* 1889, 8°.

« *Plan de* 1755 *donné à la ville en* 1865.

POTERLOT. *Plan de* 1791.

« *Annales archéologiques,* III. 782.

« Ed. DE BARTHÉLEMY, *Histoire de la ville de Châlons,* 1888. 8° (L. K7 1773. A).

« *Archives généralices.*

« BARBAT, *Histoire de Châlons-sur-Marne,* 1860. 4°. (L. K7 1776).

CHAMBÉRY

Sur la demande des habitants de Chambéry (1418), Amédée VIII appela les dominicains et obtint pour eux une bulle de Martin V. D'après la tradition, ce serait S. Vincent Ferrier qui aurait posé la première pierre du couvent; il leur laissa, comme souvenir de son passage, un missel, un bonnet, un bâton et une chape. Le Père Marcelin, qui vivait en 1623, atteste avoir vu ces reliques.

Le duc de Savoie éleva l'Église, le cloître intérieur, la bibliothèque, il acheta les maisons pour le cloître extérieur. (Dux Sabaudiæ ecclesiam et claustrum, interiorem medianam partem cum bibliotheca ædificari jussit, vicinasque domos emit ubi claustra exteriora extructa sunt). Le seigneur Jean de Pont ajouta le don de sa maison, de son jardin. — Dès l'origine, le couvent fut assez vaste pour loger cinquante frères. Parmi les dons les plus précieux nous ne pouvons oublier ceux de la princesse Anne de Lusignan, femme de Louis de Savoie, c'est-à-dire deux épines de la Sainte Couronne et une chapelle en l'honneur de sa patronne.

Le « theatrum Sabaudiæ » dans sa gravure de 1725, rappelle ce couvent qui a disparu. Dès l'entrée il était annoncé par le beau portail qu'on a transféré au château en 1847 et que couronnait un fronton ; on entrait dans une vaste cour environnée de portiques et au fond de laquelle s'élevaient l'Église et un second portail. Il semble d'après l'autre gravure que la grande nef ait été accompagnée d'une nef du rosaire, à gauche s'étendait le cloître intérieur, et au-delà vers l'abside, une haute et belle tour couronnée de clochetons, de créneaux et d'une flèche octogone.

BIBLIOGRAPHIE

« *Theatrum Sabaudiæ. — Gravures.*

« Prof. Rabat — s'est servi du travail du P. Jacques Pelin, 1650, *Mémoires de l'académie royale de Savoie,* (Z. 2284).

« *Annales conventus Camberiensis. Archives généralices* PP. 537. Communiqué par le R. P. Chapotin.

CHARTRES

(*S. Jacques*).

Les dominicains furent appelés à Chartres par l'évêque Gauthier (1222). Jusqu'en 1264 ils habitèrent un quartier reculé, mais alors leur popularité et de magnifiques bienfaiteurs leur valurent des richesses considérables; ils possédaient alors 20 maisons, 10 places, 5 jardins, etc. En 1277, ils purent se mettre à l'érection d'un couvent définitif. Un siècle plus tard, ils agrandirent l'Église derrière le maître autel. Etienne Roger dont une verrière rappelait les titres et d'autres fidèles construisirent les chapelles de Notre-Dame de Pitié et de Notre-Dame du Rosaire.

Chaque siècle apportait de nouveaux bienfaits; en 1555, on éleva le jubé et sous la voûte à gauche la chapelle de S. Joseph. Philippe le Feban orna douze grandes fenêtres de beaux vitraux.

Le Père Lefèvre, en 1632, donne la description du couvent à cette époque; nous en prendrons quelques extraits qui peuvent rappeler les dispositions et les mesures primitives malgré les remaniements ultérieurs.

Toute l'Église, dit-il, fut restaurée en 1613; très vaste, elle a 183 pieds de long, 53 pieds de hauteur sous le plafond. — La lumière y est versée par douze grandes fenêtres élégamment ornées. Des chapelles y rappellent la piété des bienfaiteurs : La chapelle de N. D. de Pitié (18 p. sur 12), la chapelle du Rosaire (34 p. sur 18), ornée en 1632 d'un remarquable autel, la chapelle S. Hyacinthe et S. Rémond. La sacristie est double : la grande est en partie sous le dortoir (18 p. sur 80), la petite beaucoup moindre (15 p. sur 12). Il y a deux cloîtres, le premier touche aux murailles de l'Église et sert de cimetière; il est trop petit et s'étend de l'Église au grand réfectoire devant le chapitre sur une longueur de 88 pieds, dans l'autre sens 90 pieds; il longe le second cloître et les officines jusqu'au parloir, ses galeries ont 9 pieds de large. Le second cloître qui est interdit aux femmes a trois côtés : le premier vers la sacristie et le réfectoire, le second vers le déambulatoire et le petit réfectoire, le troisième vers les deux parloirs.

Le chapitre élégamment orné, offre des murailles tapissées de peinture, un dallage garni de sépultures. On y dit l'office des morts, on y fait des processions avec la croix.

Il y a deux réfectoires, le grand construit dès l'origine (60 pieds sur 27), le petit où mangent les Frères (48 pieds sur 24).

Le grand dortoir construit à l'origine du couvent est au-dessus du grand réfectoire. Le chapitre et la grande sacristie ont 123 pieds sur 27. — Il y a une maison pour les novices, une école, un chauffoir, un vestiaire. Dans une partie du dortoir qui regarde l'ouest s'ouvrent six cellules pour les jeunes prêtres. — La bibliothèque est double (1626) (48 p. sur 24), elle contient 2.000 volumes.

Une demeure pour les hôtes mesure 48 pieds sur 16. — Il y a deux entrées au couvent : la petite préparée en 1627, la seconde dans le passage qui mesure 116 pieds sur 90. — De vastes jardins agrémentent la résidence, celui des Pères a 190 pieds, celui de l'Église 94 sur 72, celui des novices 220 pieds.

Il nous reste mieux que cette description où sont visées beaucoup de parties antiques, nous avons encore dans les bâtiments des dames de S. Paul qui occupent l'emplacement, des fondements de murailles que M. l'abbé Légué a fait soigneusement relever et qui nous restituent l'Église avec son chœur pentagone et ses contreforts.

BIBLIOGRAPHIE

« MARTÈNE, *Anecd.* II, 1244.
« Le P. LEFÈVRE, *Predicator carnutensis.* 1637 (L K⁷ 1871), à consulter pour la description et les sépultures.
« GAIGNÈRES, *Collection de dessins à la bibl. nat.*
« *Dalles tumulaires et pierres tombales d'Eure-et-Loir.* 1897.
« DE L'EPINOIS, *Histoire de Chartres,* I. p. 298 (L K⁷ 1910),
« JANVIER DE FLAINVILLE, *Manuscrit historique du couvent au mot : Jacobins.*
« LAISNÉ (Guillaume), *mss. des Jacobins de Chartres,* II. (141-146). *Bibl. nat.*
« BUISSON et BALLIER DE LA CHAVIGNERIE, *Tableau de la ville de Chartres,* 1896 (L K⁷ 30276).

CLERMONT-L'HÉRAULT

La construction du couvent de Clermont-l'Hérault remonte au XIVe siècle, elle fut décidée (1321) comme une place défensive contre l'hérésie. Béranger VI, ce qu'on lit dans le cartulaire, donna le terrain (le 11 des calendes de mai), sur lequel furent disposés l'Église, le cloître, des bâtiments, le jardin et des enclos assez vastes. Le cimetière occupait la place de l'école actuelle des garçons; on ignore le bienfaiteur auquel on doit cette fondation.

La messe du S. Esprit à l'occasion des états du Languedoc y fut célébrée.

Les protestants (1551) abattirent le couvent, exilèrent les religieux, l'Église, seule épargnée, nous offre un des meilleurs spécimens de l'architecture ogivale dans le midi de la France. La façade occidentale conserve un beau portail, on peut y rétablir deux arcades ogivales dont on aperçoit encore la naissance.

Le groupe de maisons qui environnent l'Église forment le faubourg qui conserve le nom de S. Dominique.

BIBLIOGRAPHIE

« Réchac, p. 708.

« D. Vaissette, *Histoire du Languedoc*, V. 127.

« Abbé Durand, *Histoire de Clermont*.

« Abbé Raoul Bourrel, *Documents, dessins, photographies envoyés avec une extrême obligeance.*

CLERMONT

(Ste Vierge, SS. Pierre et Paul).

Les dominicains arrivèrent, dit-on, à Clermont en 1219, sous l'évêque Robert d'Auvergne; mis d'abord en possession d'une vieille Église suburbaine, ils la rebâtirent en 1246 et la firent consacrer par l'évêque Gui de la Tour en 1286.

L'Église reçut bientôt les restes du cardinal Hugues Aycelin, qui mourut à Rome (1297), et qui demanda d'être inhumé à Clermont. L'effigie funéraire du prélat nous a été dérobée, mais nous conservons encore la scène des funérailles, représentée en bas-relief, tout autour, et une image en mosaïque du pape Nicolas IV avec la tiare et les clefs qui ornent la face intérieure du tombeau.

Un siècle plus tard, vis-à-vis, un autre tombeau s'éleva dans le chœur, celui de Nicolas de S. Saturnin, général des Frères Prêcheurs, cardinal de S. Sixte († 1382) nous avons rétabli la statue couchée, à la place dont on a fait un autel. En avant, dans des médaillons, sont figurés des moines qui psalmodient. Quelques pierres tombales rappellent encore la confiance qu'on avait dans les prières des Pères; les noms de Marle, de la Fayette, d'Aubert, de Golfer, de Ribeyre, illustraient cette sainte nécropole.

« M. Laporte qui a témoigné une si précieuse bienveillance pour ces études, complète ainsi nos renseignements : « L'Église fut consacrée en l'honneur de la Ste Vierge, un incendie détrui- « sit une partie des bâtiments en 1398; Grégoire d'Estouteville, cardinal légat en France, « accorda des indulgences pour multiplier les bienfaiteurs (1452). Jacques de Camborn, évêque « de Clermont, seconda ses efforts et fit réparer le couvent en 1473. La partie qui subsiste est « le chœur de l'ancienne Église. La nef, et les bas côtés détruits pendant la révolution n'était « pas voûtée, mais seulement lambrissée, les piliers étaient d'une sculpture grossière. Dans la pre- « mière année du XVIIIe siècle, les religieux firent des réparations considérables, ils enlevèrent le « jubé, une porte à gauche fut percée entre l'Église et le cloître; ce cloître, selon Audigier, n'avait « rien de remarquable, on y voyait seulement une belle peinture représentant S. Dominique « aux pieds du pape et lui demandant de confirmer son ordre. Fléchier qui visita le couvent « parle de plusieurs peintures qui le décoraient. Il ne subsiste aujourd'hui qu'une porte d'entrée « dans le cloître et quelques salles encore voûtées avec nervures. Cette porte et ces voûtes « sont du commencement du XVIe siècle ».

Le couvent supprimé en 1790 fut rebâti par les visitandines qui l'habitent aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

« DUCHESNE, *Histoire des cardinaux français*, p. 306.
« RÉCHAC, p. 815.
« TARDIEU, *Histoire de Clermont*, I. 378.
« DE RAISIE, *Histoire de l'Église d'Auvergne*.
« LAPORTE, *Dessins et documents*.
« P. CHAPOTIN, *Histoire des dominicains*, p. 108.
« P. BERTHIER, *Histoire mss. de S. Sabine*, p. 555.

COLLIOURE

Les dominicains dès le XIIIe siècle avaient un couvent à Collioure. En 1275, Puig d'Orfila leur donna la maison du port d'Avall et ils vinrent s'y établir. Les ruines confirment cette date; on voit sur la façade de l'Église, des ogives qui semblent la rappeler. On voit surtout, à droite, le beau cloître dans une galerie subsiste presque entièrement et qui offre un type excellent de l'architecture gothique en Roussillon. Nous avons pu rétablir ces édifices grâce aux relevés et aux photographies de M. Joseph Soulier. Les colonnes de ces cloîtres sont accouplées dans le sens de la profondeur, les chapiteaux presque tous feuillagés sont variés et portent quelques ornements et animaux ; la galerie se retournait carrément, M. Soulier a retrouvé dans l'autre sens un reste d'arcade qui permet d'établir ses dimensions (28^{m} sur 31^{m},50.

Le 16 juillet 1452 est rappelé comme la date d'une consécration qui ne dut pas être la première et qui accuse une importante restauration. En 1728, l'Église fut encore restaurée, agrandie d'une travée. Le document qui signale ce fait nous apprend aussi que le Maître Autel était dédié à S. Dominique, qu'il y avait six chapelles : S. Pierre, S. Thomas d'Aquin, la Ste Vierge, S. Pierre Martyr, S. Vincent Ferrier, S. Sépulcre. - Cette Église est changée aujourd'hui en un magasin d'artillerie.

La sacristie de l'Église paroissiale possède quelques belles pièces d'orfèvrerie qui proviennent de l'Église des dominicains.

BIBLIOGRAPHIE

« BRUTAILS, *L'Art religieux en Roussillon.*

« FALGUÈRE, *Collioure, notice historique*, 8. 1898 (L. K^{7} 31374).

« Abbé Jean SARRÈTE, *Notice sur Pierre Cerda.*

« Abbé COLL, curé de Collioure, *Lettre du 19 juillet 1901.*

« Joseph SOULIER, *Relevés, photographies, documents*, fournis avec une extrême obligeance.

COLMAR

Monastère d'Unterlinden.

(*S. Jean-Baptiste*)

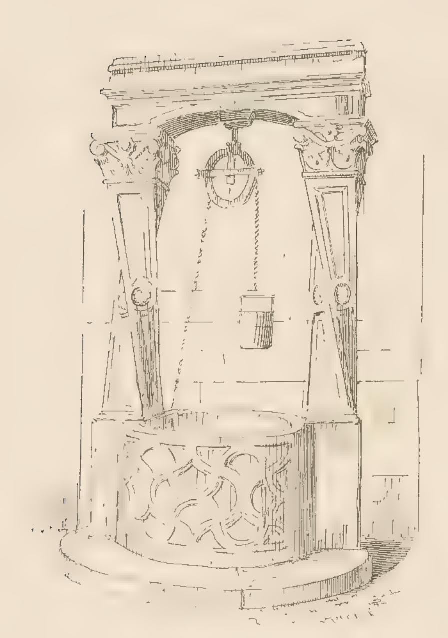
L'année même de la canonisation de S. Dominique (1232), deux pieuses veuves, Agnès de Mittelnheim et Agnès de Herkenheim, voulurent fonder un monastère et s'entendirent avec des femmes du voisinage : elles cédèrent les biens qu'elles avaient à Colmar, puis, avec leur famille, se retirèrent dans un faubourg, au lieu dit *sous les tilleuls* (unterlinden). C'était le lieu prédestiné ; toutefois la communauté naissante ne tarda pas à se rendre au lieu dit Uffmülin, près d'une chapelle S. Jean-Baptiste. La translation se fit en 1232, l'année où les sœurs prirent l'habit de S. Dominique que leur donna F. Walther, prieur de Strasbourg.

Le couvent définitif fut fondé en 1283. L'Église subsiste encore et donne une haute estime du talent comme architecte du frère Volmar ; les religieuses expriment leur reconnaissance dans le livre de leurs anniversaires, sous cette épigraphe : *Le frère Volmar convers qui construisit notre cloître.* Le XV[e] siècle fut témoin de plusieurs reconstructions, notamment de celle du cloître. Ce cloître offre dans ses galeries des arcatures d'une grande légèreté, il avait jadis au centre un puits avec colonnes torses et ornements qui appartiennent au XVI[e] siècle et qu'a remplacé la statue de Schœnganer.

L'Église profanée en 1793, changée en magasin, est revenue en 1892 aux filles de S. Dominique, le cloître est transformé en musée.

BIBLIOGRAPHIE

« Schœpflin, *Alsatia illustrata*, 1751, 2 vol. 4° (L. K[7] 53).
« Di Pitra, *Lettre au Père Lacordaire*, 1846.
« Kraus, *Art et antiquités d'Alsace*, 3 vol. 4° (L. j[5] 232)
« Charles Grad; *Le musée des Unterlinden.* (*La revue nouvelle d'Alsace*, 1886). L. 9 C. 10. 27.
« Abbé Ingold, *Notice sur le couvent d'Unterlinden.*
« Père Berthier, *Dessins, plans, photographies.*
« Gœrres, *Christiche mystisc.* II. 2.
« Mss. de la bibl. de Colmar : « *De inchoatione et fondatione monasterii de Subtilia.*



Ancien Puits dans le cloître d'Unterlinden,
Photographie du P. Berthier.

COLMAR

Couvent des Dominicains.

(*Ste Vierge*).

Les sœurs d'Unterlinden avaient préparé la voie. En 1278, l'évêque de Bâle ménagea aux dominicains un accord avec le chapitre de Colmar, et il vint consacrer leur chapelle provisoire, cérémonie à laquelle assista Albert-le-Grand.

Le 24 mai 1283, on fonda l'Église définitive ; Rodolphe de Habsbourg posa la première pierre du chœur, assisté de l'évêque de Passau qui chanta la messe et bénit quinze pierres, on a supposé que le Frère Volmar, architecte d'Unterlinden l'était aussi de nouveau couvent, à cause des analogies dans le style.

Les dominicains fidèles au pape furent violemment expulsés par Louis de Bavière qui transforma leur Église en écurie ; ils reprirent à sa mort, la paix et la possession de leur couvent.

L'Église est encore debout ; deux portes y donnaient accès ; la principale est d'un travail remarquable et bien conservé. — L'autel primitif fut renouvelé au xve siècle et orné d'un retable avec seize tableaux que conservent les sœurs d'Unterlinden. — Une fresque au-dessus de l'entrée de la sacristie représente un crucifiement et différents saints. De belles verrières, la plupart du xve siècle, brillaient aux fenêtres ; en 1465, la famille Van Ulm donna une somme de 400 florins pour les exécuter.

De l'Église on passait dans le cloître qui fut incendié en 1458 et fut restauré aussitôt. Ces travaux eurent lieu sous la direction de Rodolphe Fuchs, frère convers. Urban der Moler le décora de peintures dont il nous reste quelques fragments.

La bibliothèque construite avec l'argent de Marguerite Höfer fut enveloppée dans cet incendie, mais on en put sauver les livres.

Sous les hérétiques, les Frères eurent beaucoup à souffrir, mais au commencement du xviie siècle la paix leur fut rendue. Au xviiie siècle, on cacha les ogives, sous des ornements de plâtre. On éleva une tribune au bas de l'Église. En 1733, le couvent dut être remanié selon le nouveau goût et on remplaça le maître autel (1749).

Le couvent, comme il arriva si souvent, abrita les élections des états généraux. En 1807, la ville l'acheta pour en faire une halle au blé. Enfin en 1852, le conseil municipal en décida la restauration et la restitution au culte.

BIBLIOGRAPHIE

« Réchac, p. 708.
« Voyez les indications de la précédente monographie.
« *Annales Colmarienses minores.*
« Gérard et Lillin, *Les annales et la chronique des dominicains de Colmar*, 1854, 8°.
« Abbé Ingold, *Notice sur l'Église et le couvent des dominicains de Colmar*, 1894, 12°.
« *Année dominicaine*, 1898. p. 42.

COLMAR

Monastère des Catherinettes.

Les dominicains qui avaient reçu service de leurs sœurs d'Unterlinden rendirent service à leur tour aux catherinettes aussi filles de S. Dominique et favorisèrent leur arrivée. Celles-ci fixées d'abord à Hatzenthal puis à Ammerschwys, obtinrent la permission de s'établir à Colmar. en 1311. On les appelait Catherinettes parce que leur église d'Ammerschwys avait été inaugurée le jour de Ste Catherine. Arrivés à Colmar, en 1310, elles demeurèrent d'abord dans de petites maisons et n'achevèrent qu'en 1319 leurs constructions définitives.

L'Église est profanée, changée en salle de concert, les bâtiments claustraux, les jardins sont modernes, toutefois l'aspect du moyen âge reparaît encore entre les contreforts ; nous avons pu dans notre restauration le lui rendre facilement. La flèche subsiste, elle est plus riche que ne l'indique notre dessin.

Le Père Berthier nous a fourni des plans manuscrits complets des bâtiments qui ont remplacé le couvent.

BIBLIOGRAPHIE

« Voir les précédentes indications.
« P. Berthier, *Plan et corresp. mss. de 1825.*
« Photographie de Max Vettig.
« Dessin de Balke, avant la restauration.

COMPIÈGNE

(*Assomption*).

S. Louis donna en 1258 la charte de fondation aux Frères Prêcheurs de Compiègne et la fit confirmer par le pape Alexandre IV. Pour prévenir tout conflit il accorda des indemnités, et dépensa pour le couvent 14,000 livres tournois non compris son ameublement et ses agrandissements. Les religieux en reçurent des bienfaits encore plus précieux; ils jouirent de la familiarité de ce prince incomparable qui venait assister à leurs leçons, à leurs lectures, à leurs repas, pour lesquels il mettait parfois la cuisine royale à contribution.

Les murailles témoins de ces scènes touchantes n'existent plus, elles ne nous ont laissé qu'une suite d'ogives qui faisaient partie du cloître, et que M. de Bicquilly fit relever dans son jardin. M. de Bonnault nous a communiqué un plan tracé à l'occasion des empiètements que la la ville avait commis sur les religieux; nous avons eu aussi entre les mains le plan de Chandellier (1734) que la société archéologique de l'Oise a publié en 1886, diverses vues du XVIe et XVIIe siècles qui montrent la situation du couvent dans la ville. Nous avons joint à ces documents deux statues tombales qui appartiennent à M. Songeons et dont M. Blu nous a fourni les photographies. Ces statues ornaient des sépultures dans le chœur et semblent appartenir au XVe siècle; elles ont été retrouvées en 1840. M. Blu nous a pris aussi la photographie d'une statue de S. Dominique qui s'élevait probablement au milieu du cloître.

BIBLIOGRAPHIE

« *Collection d'Uxelles*, V. X. 23. Bibl. des estampes.
« MARTÈNE, *Anecd. I.* 1222. 1226.
« *Progrès de l'Oise*, 28 avril 1840.
« *Echo de l'Oise*, 24 mai 1851.
« LAMBERT DE BALLYHIER, *Compiègne, hist. et monumentale* 1842. 2 vol. 8°.
« Baron DE BONNAULT, *Correspondance et documents*.
« BLU, *Conservateur du musée, photographies, correspondance*.
« CHANDELLIER, *Plan de* 1734, publié en 1886.



Statue de S. Dominique dans l'ancien cloître de Compiègne
Photographie de M. Blu.

CONDOM

Couvent des Frères Prêcheurs.

En 1261, les Frères Prêcheurs vinrent prendre possession de la maison qu'ils devaient habiter. La première messe y fut solennellement célébrée le dimanche de la sexagésime suivant, Biana, leur grande bienfaitrice, leur fit élever une belle Église, avec une sacristie, un chapitre. des logements, un magnifique cloître, et toutes les dépendances. Cette pieuse dame mourut dans la maison qu'elle s'était faite pour habiter près du couvent et fut ensevelie en tête de l'Église dans le même tombeau que son père.

Nous avons demandé à notre savant ami, M. Lauzun, si ces souvenirs étaient au moins attachés à quelques ruines : « il ne reste presque plus rien, nous répond-t-il, de l'ancien couvent transformé en maisons modernes, on ne voit plus que la clôture du jardin et le vieil escalier, au bas duquel Mgr Marie, évêque de Condom, construisit un petit oratoire, où il se reposait avant de monter au couvent, le puits et une cheminée en bois, où on avait sculpté le chien de S. Dominique tenant une torche dans sa gueule. L'Église et le cloître furent entièrement détruits au XVIe siècle, époque où les dominicains quittèrent leur couvent et vinrent habiter Pradeau, pour desservir l'Église paroissiale. Ils firent une restauration au XVIIe siècle ils construisirent une chapelle intérieure qui a disparu à son tour.

M. Lauzun nous a fourni la photographie de l'escalier monumental, on y remarque des pierres et des moulures qui semblent rappeler un portail gothique.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Ampl. collectio,* p. 501.
« Douais, (abbé), *Les Frères Prêcheurs en Gascogne aux* XIIIe *et* XIVe *siècles,* p. 1885.
« Lauzun, *Documents et photographies.*



Ancien escalier des Jacobins. — Photographie de M. Lauzun.

CONDOM

Monastère de Prouillan ou de Pont-Vert.

La pieuse Biana construisit aussi un monastère de dominicaines à Condom, elle y établit en 1283, treize sœurs qui vinrent de Prouille et qui valut le nom de Prouillan, changé plus tard en celui de Pont-Vert. Ces sœurs furent introduites par Jean de Verceil, Maître de l'Ordre ; pour de tels bienfaits Gui donne à la fondatrice le beau nom de « *Magna amica Ordinis* ».

L'édifice qu'elle fonda existait encore en 1569 lorsque Montgommery saccagea Condom et le détruisit. L'Église semble lui avoir échappé ; les contreforts, le clocher, la rose du transept ont des caractères antérieurs au XVI[e] siècle, mais le couvent avec les pavillons qui le flanquaient, les croisées à menaux carrés, surtout la porte d'entrée qui subsiste, gardent les traits de la restauration qu'on dut faire alors. La porte conserve même la date de 1650.

Le couvent, après la révolution, servit d'établissement de la mendicité dans le département du Gers, et il fut relevé en 1804 à cette occasion sur des plans que l'on conserve aux archives départementales. — En 1820, M. Dunau en fit un dessin que M. Gardère nous a communiqué. Aujourd'hui tout a disparu à l'exception du portail.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Fondations*.
» Abbé Douais, *Les Frères Prêcheurs en Gascogne*, 8°, 337-342.
« Lauzun, *Photographies et documents*.
« Gardère, *Documents*.
· Dunau, *Dessin manuscrit de 1820, appartenant à M[me] Boucher*.

COPPET

La petite ville de Coppet, sur les bords du lac de Genève, possédait une église et un couvent dominicains qui furent fondés en 1426. Le pape Innocent VIII lui envoya la bulle d'institution à la demande d'Amédée de Vicy et de Marguerite de Châlons, sa femme. (ad petitinem Dominici Amedei de Viey et Margueritae uxoris ejus. (Archives de Chambéry, commun. par le P. Chapotin.)

Les Frères Prêcheurs furent expulsés de leur couvent au temps de la République de Genève (1535) lorsque cette ville échappa à la domination des ducs de Savoie. — La façade détériorée par la construction d'un beffroi moderne offre encore la porte et la grande fenêtre de style ogival, l'intérieur a quatre travées et le chœur. Ces travées sont surmontées par des voûtes d'arêtes et éclairées par des fenêtres gothiques flamboyantes. Aux trois premières travées correspondent trois chapelles, qui semblent logées entre les contreforts primitifs. Le cloître et ses bâtiments devaient être du côté du nord. Une porte ogivale, qui leur a peut-être appartenu, s'ouvre sur la rue.

BIBLIOGRAPHIE

« *Dictionnaire historique du canton de Vaud.*
« Albert Naef, *Plans communiqués par le* P. Berthier.
« Le R. P. Chapotin, *Documents des archives de Chambéry*



La légende de Monseigneur S. Dominique, Père et premier fondateur des Frères Prêcheurs, imprimée nouvellement à Paris par Jean Trepperel.
(Bibl. nat. réserve H. 1032).

COUTANCES

(*Ste Elisabeth de Hongrie*).

Les premiers dominicains durent arriver à Coutances en 1232. Ils sont signalés par un acte de 1239 qui nous montre déjà leur prieur et leur sous-prieur investis d'un arbitrage par l'évêque.

Ils vinrent de Dinan dans cette nouvelle colonie. Les seigneurs de Pesnel après avoir cherché pour leur couvent une situation agréable, une belle-vue, les comblèrent de libéralités. Ils eurent à lutter pour les sépultures qui affluaient dans leurs murs et qui excitaient les jalousies extérieures.

Le style de l'Église appartenait bien aux XIIIe et XIVe siècles. Cependant des travaux importants eurent encore lieu au XVIe, après l'incendie des protestants (1563). En 1580, les aumônes pour les réparations furent partagées entre les Jacobins de Coutances et les cordeliers de Granville ; le chapitre contribua lui-même. — Les armes qu'on observait aux verrières, à la charpente, aux lambris du chœur, rappelaient les bienfaiteurs.

M. le chanoine Pigeon, le savant historien de la cathédrale de Coutances, nous fournit des détails intéressants sur les derniers temps du couvent et sur sa démolition dont il fut témoin : « Ce couvent, nous écrit-il, est devenu le grand séminaire diocésain, j'y ai fait mes études « théologiques ; trop petit, il a été détruit de 1853 à 1869, la chapelle seule était restée. Le « chevet fut refait en 1882 et c'est avant sa destruction que je pris le croquis que je vous « envoie et que je suis seul à posséder. Le reste de la chapelle disparut en 1897 pour être rem- « placée par une chapelle en style XIVe siècle. Le cloître actuel s'élève sur l'emplacement de « l'ancien. Quand on le fit on trouva sous le sol une quantité considérable d'ossements « humains, et sur les murs de l'Église regardant le cloître un grand nombre d'inscriptions « tumulaires des XIVe et XVe siècles. Malheureusement elles ne sont plus à leur place ; en démo- « lissant la vieille chapelle, plusieurs, une dizaine il y a quarante ans, six il y a vingt-cinq ans « ont été brisées, aucune n'offre de dessin, leurs lettres sont remplies d'un mastic noir. — La « plus ancienne est celle de Guillaume Hay (1361) ».

Je n'ai pas besoin de signaler le haut intérêt qu'offre le croquis de M. l'abbé Pigeon, qui, dans le déplorable naufrage des monuments dominicains, ramène sous nos yeux une épave si ancienne et si précieuse.

La bibliothèque du couvent est restée au grand séminaire.

BIBLIOGRAPHIE

« QUÉNAULT, *Recherches archéologiques sur la ville de Coutances*, 1862 (L. J. 9. 976).

« TOUSTAIN DE BILLY, *Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances* (L K³ 1016).

« P. CHAPOTIN, *Histoire des dominicains*, 1898, p. 340.

« Chanoine PIGEON, *Dessin, documents, correspondance*.

DIE

Les dominicains reconnurent le lieu de leur couvent à Die en 1275 et furent régulièrement constitués en 1283. Ils élevèrent ce couvent à Baumes, un ancien quartier dont le sol était couvert de ruines. L'Église occupa le même emplacement que l'hôpital, elle était orientée et la porte principale s'ouvrait sur la grande rue.

Les bienfaiteurs furent nombreux, et parmi eux se distingue la famille Mévouillon qui ne fut pas étrangère à la fondation. Le premier prieur, Jacques d'Upaix légua tous ses biens, Jean de Sassenage fit de grandes libéralités et mérita d'avoir ses armoiries dans la chapelle et une messe perpétuelle pour son âme (1355). Guigues Reynard (1397) légua une rente importante pour l'érection d'une chapelle. Il y avait aussi des fondations en nature, pain, cierges, huile.

Les protestants dévastèrent le couvent (1561) et chassèrent les religieux; vers la fin de 1568 une explosion de poudre en fit sauter une partie, et trois ans après les bâtiments furent jetés à terre.

Sous le gouvernement réparateur de Louis XIII (1629) on songea à rétablir les dominicains. — Après un long procès ils obtinrent d'habiter leur nouvelle demeure.

En 1752, les religieux se mirent à la construction de l'Église à peine commencée, sur les fondations de l'ancienne, mais avec le déplacement de la porte d'entrée. En 1790, le dernier prieur, Léon Arnaud, remit les clés au maire, la municipalité y fut transférée, puis l'hôpital de la Croix. M. le chanoine Ulysse Chevalier, nous écrit qu'il ne reste rien du moyen âge et qu'il ne connaît aux archives aucun plan pouvant me servir à le retrouver.

BIBLIOGRAPHIE

« BERNARD GUI, *Fondations.*

· AD. ROCHAS, *Les dominicains de Die* (journal de Die, février 1882).

ALBANES, *Jean Artaudé*, dominicain, prieur de S. Maximin. 1878. 8°.

Année dominicaine, 1878.

· NADAL, *Histoire hagiologique du diocèse de Valence* (L. 21, n. 27).

« Jules CHEVALIER, *Essai historique sur Die*, 2 vol. II. 251. 1896.

DIJON

Alix de Vergy, mère de Hugues IV appela les Frères Prêcheurs à Dijon ; entre le château et l'Église Notre-Dame que l'on construisait alors sur les bords de la petite rivière du Suzon, elle fit acheter le terrain nécessaire à leur couvent. En attendant les constructions définitives elle disposa une chapelle provisoire et un cimetière ; puis on commença la vaste Église à trois nefs dont elle paya la construction de concert avec d'autres bienfaiteurs, Renaud Chaous (1243), Félix Chauchar, chevalier (1248), André Boucher (1251), Héloïse, veuve du chevalier Pierre de Verrey (1254), Beloy, fille de Dominique le Cabre. Les morts dont les tombes se pressaient dans l'enceinte dominicaine pouvaient sans doute être rangés parmi les bienfaiteurs et nous citerons Marguerite de Saulx, fille du comte de Vienne († 1290), la dame Alais de Frollois († 1334), l'évêque de Langres, Philippe de Vienne († 1456) et surtout Marie de Savoie († 1500), dont l'élégant tombeau parait la chapelle du Rosaire, enfin quelques tombes de la même époque qui sont déposées au musée de Dijon et dont le Père Hoppenot a eu l'obligeance de nous faire les copies.

Aimés des grands seigneurs, les dominicains ne l'étaient pas moins des bourgeois et des gens du peuple ; ils avaient ouvert leur préau aux assemblées de la commune, le mayeur y était élu chaque année et les chapelles extérieures étaient le lieu où les échevins se retiraient pour délibérer.

Après l'incendie de 1358, un religieux consacra toute sa fortune à la restauration du couvent.

En 1595, les dijonnais ouvrirent leurs portes au maréchal de Biron, mais le château continua sa résistance et causa avec ses batteries des dégats considérables au couvent. Les dominicains eurent aussi pendant la fronde (1651) à souffrir de l'artillerie. Les bâtiments claustraux disparurent sans que le XVIIe siècle (1657-1682) les ait achevés.

Au commencement du XIXe siècle, l'Église fut changée en halle, le pavage exhaussé, les tombes, les chapelles de droite, le clocher qui s'élevait sur la croisée disparurent. Ces chapelles latérales étaient dédiées au S. Sépulcre, à N. D. de Pitié, N. D. de Délivrance, Jésus mourant, N. D. de Bonne-Nouvelle ; des autels l'étaient aussi à S. Raymond, S. Hyacinthe, S. Dominique, S. Thomas.

Cette belle Église, un des types le plus remarquables de l'architecture dominicaine, fut tout à fait démolie en 1874. Un jeune architecte dont il est juste de conserver le nom avec honneur, M. Pierre Dégré, en avait heureusement relevé le plan et les détails dans des dessins consciencieux qu'il a offerts à la commission des antiquités de la Côte-d'Or.

BIBLIOGRAPHIE

« Gaignières, *Collection* P. e. 4 fo 27, 26 etc.
« *Topographie nationale*, V. A. 33.
« Martène, *Anecd.* 4. 1304.
« Réchac, p. 757.
« Courtépée, *Description du duché de Bourgogne*, 1847.
« Pierre Dégré, *Dessins*.

« Paul Foisset, *Église des dominicains à Dijon, détruite en* 1874. (mémoires de la commission de la Côte-d'Or IX. 113 (L. C. 20. 8).

« *Année dominicaine*, 1877, p. 197.

« Langeron, *L'ancien couvent des dominicains de Dijon*, 1885, 169. (Bulletin d'archéologie religieuse de Dijon 1884, 1885, 1886.

« P. Chapotin, *Histoire des dominicains*, 1898. p. 265, 269.

« Chabeuf, *Dijon et ses monuments*, 1894 4° (L. K7 29651).

« *Dijon à travers les âges* 8° 1897. (L. K7 30913).

« Père Hoppenot, *Photographies des tombes du musée*.

DINAN

(S. Jacques).

En 1221, les Frères Prêcheurs étaient déjà établis à Dinan. Le sire de Coëtquen parle d'un manoir qu'il leur avait donné ; de plus une tradition constante montre les dominicains de Dinan en possession d'une lettre de S. Dominique. L'Église fut dédiée à S. Jacques en 1273 par Yves II de S. Pol de Léon ; le couvent avait un vaste enclos et devait ses accroissements successifs aux sires de Coëtquen, d'Angoulvent et de Beaumanoir.

Le nombre et la distinction des morts couchés sous ses voûtes prouvent que les dominicains eurent des amis magnifiques, pour lesquels ils priaient sans cesse. On y voyait les tombeaux d'Alain de Montauban (☩ 1357), des Coëtquen, Angoulvent, Simon de Cliçon, évêque de S. Malò (☩ 1280), Raoul de Dinan, vicomte de Bellière (☩ 1329) et beaucoup d'autres.

La sépulture la plus glorieuse était celle de du Guesclin qui avait demandé d'y être porté après sa mort. Charles V revendiqua le corps du héros pour S. Denys et ne laissa à Dinan que son cœur. On le déposa dans un cénotaphe de granit où étaient gravées ses armoiries. En 1810, pendant qu'on démolissait l'Église dominicaine, M. Neel le transféra à S. Sauveur, où il se trouve encore.

Charles de Blois fonda en 1342 la chapelle de S[te] Catherine et fit réparer le couvent. On dit que la façade de l'Église avait été refaite au XVI[e] siècle.

Aliéné en 1797, l'édifice fut transformé en temple de la raison et de nos jours remplacé par un théâtre ; une partie de l'enclos est devenue la propriété des ursulines.

L'Église n'était pas entièrement démolie en 1853, les derniers débris allaient disparaître, lorsqu'un jeune architecte, auquel était réservé un brillant avenir, M. Ruprich Robert, vint à passer alors à Dinan et eut l'heureuse pensée de relever ces débris. Nous avons calqué ses dessins aux monuments historiques, dessins, nous a dit son fils, qui n'ont aucune minute ni notes explicatives. Nous apprenons de ces relevés que l'Église avait trois nefs, partagées par des colonnes octogones de 4[m]20 de hauteur sur 0[m]80 de large, que ces colonnes soutenaient des voûtes d'arête ornées de peintures.

Le musée contient deux statues tombales du couvent représentant Mellet et Bertholot d'Angoulvent (☩ 1387), nous les avons reproduites dans nos planches.

BIBLIOGRAPHIE

« ODORICI, *Recherches sur Dinan*, 1857 (L. K[7] 2446).
« ODORICI, *Documents inédits relatifs au cœur de du Guesclin*.
« LE SAGE, *Coup d'œil rétrospectif sur la ville de Dinan* 1871. 8. (L. K[7] 27125).
« PEIGNÉ, *Dinan et ses environs* (L. K[7] 2.459).
« RUPRICH ROBERT, *Dessins aux monuments historiques*.
« LÉOPOLD SABOT, *Documents*.
« *Album Diannais* 1863 (16 Pl.).
« *Archives générales de l'ordre*, G. 427, K. 424.

DOUAI

(*Ste Croix*).

L'incendie qui nous a enlevé les archives du couvent de Douai rend difficile de fixer la date de la fondation. Cependant à partir de 1269, l'existence d'un établissement dominicain paraît certain. La chronique de Jacques de l'Hoste parle de 1271 ; la comtesse Marguerite (1273) donne une charte de fondation (locum quem apud Duacum dedimus pro adificanda domo sui ordinis). Un chirographe de 1267 laisse supposer déjà l'existence du couvent. En juin 1270, Maroie Mantout lui fait un legs. L'époque gothique où l'Église fut construite, avait marqué son style à la porte d'entrée sur trois colonnettes de grés dont elle était encadrée et dans les lignes générales du plan. Un plan du XVIIe siècle complète ces informations en rappelant une grande fenêtre ogivale au-dessus de la porte d'entrée et certaines dispositions anciennes.

En 1476, on acheta des maisons pour agrandir le dortoir et les autres édifices.

Le 10 août 1595, l'incendie détruisit l'Église et le haut dortoir. Les aumônes effacèrent bientôt ces dégats et le 3 août 1600, Jacques Blaseus, évêque de Namur, consacra l'Église renouvelée. En 1775, l'Église et la majeure partie du monastère devinrent de nouveau la proie des flammes ; l'Église reconstruite fut encore consacrée en 1785. Les religieux en jouirent peu de temps et se virent chassés par la révolution. En 1792, on vendit le couvent et ses dépendances pour la somme de 17.000 francs en assignats. Nous reproduisons un plan de cette époque fait pour le redressement du cours de la Scarpe.

L'Église devint un magasin. En 1890, on tenta une nouvelle vente, enfin la dernière phase de l'histoire de l'édifice s'accomplit au mois de septembre 1900 où il fut tout à fait démoli.

BIBLIOGRAPHIE

« PHILIPPE PETIT, *Fondation du couvent de Ste Croix*, 4°, 1653.

« DUTHILLEUL, *Histoire ecclésiastique et monastique de Douai*, 1861, 8° (L K7 2519). p. 84.

« — *Douai ancien et moderne*, 1866, 8° (L K7 2519).

« Abbé DANCOISNE, *Mémoire sur les établissements religieux avant la révolution* (mémoires de la société d'agriculture, sciences et arts du nord). Douai, 1866-1867 (S. 1200. D. 41).

« FAVIER, *Documents, photographie et dessins*.

« *Plans des XVIIe et XVIIIe siècles*.

« P. CHAPOTIN, *Hist. des dominicains*. p. 532.

« *Archives généralices*. A. 149. — K. 787. — B bb. 410.

DRAGUIGNAN

(N. D. de la Consolation).

Draguignan était une ville royale, chef-lieu depuis le commencement du XIIIe siècle, et posséda, selon certains documents une colonie de Frères Prêcheurs dès cette époque ; il est question d'une vaste salle qui put réunir, en 1287, une assemblée importante dans leur couvent, la date de 1310 ne serait donc que celle d'une seconde construction. Le chapitre provincial de Condom, ordonna aux prieurs de Montpellier, d'Arles, de Grasse, d'aller visiter le lieu de Draguignan ; le roi de Sicile, Charles II, leur avait concédé le local appartenant aux Saccati ; le chapitre de Marvejols l'accepta et désigna comme premier prieur, Frère Bernard Aycellin, d'Orange.

Le couvent eut besoin de graves réparations en 1381, à la suite des désordres causés par les routiers, mais ce fut surtout à la fin du XVe ou au commencement du XVIe siècle que les édifices durent être reconstruits. Des restes notables subsistent de cette époque, telle que l'abside et les grandes lignes de l'Église. Les anciens caveaux funéraires profanés à la révolution furent changés en cellier. Les bâtiments claustraux ont totalement disparu ; en 1590, ils furent démolis pour les besoins de la défense, traversés par la ligne des nouveaux remparts qui les sépare de l'Église et laissés dans l'intérieur de l'enceinte. Alors le couvent fut reconstruit ; à l'Est, les chapelles qui s'y trouvaient furent abattues, régularisées et transformées en une nef du rosaire.

A défaut de ruines, il nous est resté un document très curieux de 1627 qu'a découvert M. Mireur dans ses savantes recherches, un devis estimatif dressé par deux maçons sur la demande des Pères, et qui contient dans le menu détail toutes les mesures nécessaires pour relever le plan. L'accomplissement de ce tracé exigeait une grande entente, une patience infatigable et un homme assez dévoué aux antiquités pour s'y adonner ; M. Mireur eut le bonheur de le rencontrer dans M. Azam.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui (Martène). p. 535.

« Réchac, *Histoire des fondations.* p. 757.

« *Devis estimatif du 1er Juillet 1627 :* Pierre Veyan et César Ferran, massons, ont arpenté le couvent du consentement de la communauté et des RR. Pères, pour rapporter ce qu'il peut valoir en l'estat qu'il est à présent.

« *Croquis dressé à la fin du XVIIIe siècle pour indiquer les agrandissements successifs et produit dans le procès des eaux d'arrosage.*

« *Plan de Draguignan vers 1791.*

« M. le chanoine Laugier, *Correspondance.*

« M. Mireur, archiviste du Var, *Notice sur le couvent des dominicains.* Nous devons à ce savant les plus vifs remerciements, pour la libéralité, l'érudition, et l'infatigable obligeance qu'il a mises à notre disposition et qui nous ont permis de rédiger cette monographie.

« MM. Azam, père et fils, ingénieurs civils. *Relevé des ruines, restauration du plan d'après les mesures du devis.*

ÉVREUX

(*S. Louis*).

Philippe de Chaource, à peine élevé au siège épiscopal d'Évreux, appela les dominicains dans cette ville ; il intéressa à cette œuvre S. Louis qui lui ouvrit provisoirement une chapelle dédiée aux SS. apôtres Pierre et Paul attenant au château. Avant de partir pour la croisade, il laissa probablement une somme d'argent aux religieux pour leur permettre d'acheter les maisons et les terrains qui leur seraient nécessaires pour le couvent définitif. Enfin, le 25 janvier 1279, Philippe put installer ses clients dans leur résidence. Deux ans plus tard, il mourut, et alla reposer au milieu des religieux qu'il avait tant aimés. Gaignières nous a conservé le dessin de sa tombe recouverte de cuivre jaune, et qui, par un privilège assez rare, nous conserve le nom de son auteur, *Guillaume de Plalli me fecit*.

Philippe ne fut pas le dernier des évêques d'Évreux favorable aux Frères Prêcheurs ; Gaignières a relevé aussi dans leur Église, trois effigies épiscopales, dont l'une d'Ambroise le Veneur de Tillières († 1531), se voyait près de la chapelle du rosaire à gauche dans la nef.

La révolution en passant sur ce couvent ne nous a même pas laissé de ruines, ni aucun plan certain. L'ingénieur Chouard dressa en 1790 un plan géométrique de la ville dans lequel on observe un long bâtiment teinté de bleu qui doit être notre Église. M. Bonnin, a dans une savante étude topographique, restitué la ville d'Évreux en 1735, mais nous avons surtout cherché les anciennes lignes dans le plan de la mendicité qu'on transféra en 1813 chez les dominicains, qui ne nous offre plus que deux grands corps de logis, munis de portiques et selon l'estimation d'alors, en très mauvais état. Il est facile, dans ces deux portiques, de reconnaître les galeries de l'ancien cloître : nous avons rétabli le quadrilatère de ce cloître, en le fermant du côté du midi par un portique et au nord par l'Eglise elle-même qui se trouve replacée dans son orientation.

Ces bâtiments eux-mêmes ont fait place à l'hospice actuel 1822. M. Bourbon, archiviste de l'Eure, qui nous a secouru si obligeamment dans cette étude approuve les conclusions que nous en tirons.

BIBLIOGRAPHIE

« D'Achéry, *Spicil.* III. 134.
« Gaignières, *Collection aux estampes nationales*. P. e. 1 d. — Latin 17.034. f° 99.
« *Plan de* Chouard, 1790.
« *Plan de* Bonnin, 1850.
« Bourbon, *Documents, correspondance.*
« P. Chapotin, *Histoire des dominicains* 592.

FIGEAC (Lot)

(*Ste Vierge*).

Bernard Gui nous dit que les dominicains se présentèrent à Figeac en 1251, et y cherchèrent le lieu d'un établissement (*venerunt apud Figiacum ut acciperent ibi locum ordinis ad manendum*) Rodulfe de Bonicia, Sénéchal du Querci, et l'abbé d'Aurillac leur firent bon accueil. On leur accorda un local spacieux au-delà du *Célé* et permission d'emprunter l'eau d'une fontaine au-delà du pont, un peu plus tard autorisation de construire un pont de bois pour se mettre en communication plus facile avec la ville (1291).

Au XIVe siècle, les religieux furent tenus à démolir une voûte qui pouvait faciliter les escalades de l'ennemi.

Au XVe siècle, l'Église primitive dut être reconstruite et fortement remaniée, restauration qui fit juger nécessaire une nouvelle consécration (1454). Mathurin de Cardailhac, seigneur de Montbrun, patron du couvent, demanda à Jean de Castelnau, évêque de Cahors, de présider à cette cérémonie ; mais le prélat ne pouvant venir lui-même, envoya son vicaire général.

Au XVIe siècle, les protestants chassèrent les dominicains qui revinrent quarante-six ans après et furent obligés de construire un nouveau couvent.

A la révolution, les édifices furent vendus, transformés en maisons particulières; on y installa une fabrique de rubans.

En 1815, les carmélites s'y établirent et viennent de refaire le couvent par les soins de M. Théron (1900).

Il est difficile sur les ruines de restaurer l'ancien plan. M. l'abbé Massabie très versé dans l'archéologie de Figeac nous dit qu'on voyait en A une colonne et une portion de chapiteau faisant saillie sur le mur. On a mis à jour pendant la démolition deux portails qui paraissent remonter au XVe siècle et dont on avait profité pour orner la chapelle. On a prétendu que les dominicains en revenant à Figeac, les avaient déplacés; cette hypothèse n'est pas soutenable, car ils correspondaient intérieurement à deux travées de la chapelle. Cette translation difficile pour des sculptures si délicates, n'eut certainement pas été tentée dans un temps où le gothique était si impopulaire, elle reste aussi formellement contraire aux constructions adjacentes avec lesquelles elles se raccordent. Nous étant assuré de l'immobilité de ces portails nous avons cherché à les employer dans la restauration que nous avons essayée.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Histoire des fondations.*

« Debons, *Annales de Figeac* 1829, p. 240 (L. K7 2.775).

« Champeval, *Figeac et ses institutions religieuses* 1898 L. K7 31.556). Cet auteur cite parmi les manusc. de la bibl. natle, le 125e volume de la collection de Doat. 1o La lettre de Rodolphe de Bonicia pour accueillir les dominicains ; 2o l'acte de Guillaume de Ladirac qui leur permet de prendre l'eau d'une fontaine ; 3o Permission de bâtir un pont sur le Célé.

« Théron, *Documents, photographie des ruines.*

« Abbé Massabie, *Correspondance.*

FONTENAY-LE-COMTE (Vendée)

(*Notre-Dame*).

L'origine du couvent de Fontenay-le-Comte est incertaine ; Jean Babin, auteur d'une petite chronique prétend que ce couvent fut fondé par Savary de Mauléon, seigneur de Fontenay et que les religieux auraient été installés par Philippe, évêque de Poitiers ; on cite parmi ses premiers bienfaiteurs, Alphonse de Poitiers, frère de S. Louis, et le roi Philippe le Hardi, (1226) mais le rang de ses prieurs aux chapitres provinciaux nous éloigne d'une si grande ancienneté.

On croit que les Prêcheurs résidèrent d'abord de l'autre côté de la rivière, sur un côteau regardant Fontenay. Le couvent fut reconstruit en 1317 sur les plans de Hugues Voussart, sous-prieur. Ce Frère était qualifié de « *doctor et judex regius* » sur une épitaphe qui existait encore avant la révolution. Il fut détruit par un incendie en 1370 et ruiné de nouveau pendant les guerres de religion. Dans le mémoire de Claude Mahé, receveur des tailles (1517) il restait encore une partie du cloître, une chapelle assez vaste, un cimetière garni de tombeaux. Un combat se livra non loin de ses murs en 1585.

On chercha à réparer les dégats (1606). Il fut vendu en 1791. Dans l'état des lieux de cette époque, on parle d'une vaste et très ancienne chapelle dédiée à N. D. de Pitié.

M. Ferré qui habite le voisinage immédiat des ruines et que nous avons questionné nous a ainsi répondu : « Il ne reste plus vestige de la primitive Église ; il y a 25 ans, on a fait un « lotissement et percé des rues pour faciliter la vente. Une de ces rues a passé au milieu de « l'ancien clocher qui s'élevait encore à 5 mètres de hauteur, et dont les murs épais de un « mètre étaient soutenus aux angles par des contreforts. Ce clocher, large de 8 mètres carrés, « était construit en pierres de taille. Il y avait aussi attenant au clocher un mur de l'ancienne « Église qui rejoignait la nouvelle Église à environ 15 m. du clocher. L'Église devait être cou- « verte de fortes ardoises de 2 cm. d'épaisseur. La chapelle a été réduite et mutilée. Il ne reste « plus qu'une portion du mur du fond et de celui du nord, où l'on observe deux grandes baies « avec trois ou quatre absides et leurs moulures. Il n'y a plus trace du couvent. Je me rap- « pelle dans ma jeunesse avoir vu auprès de la facade principale, une porte ronde et deux « chambres qui paraissaient très anciennes et qui devaient jadis servir de porterie. Il y avait « aussi à l'angle de la rue Catinat et de la rue des Jacobins un grand porche cintré avec cham- « bres au-dessus, mais tout cela a disparu. Le cimetière du couvent se trouvait le long du mur « des chapelles à partir du clocher et de la petite place des Jacobins. Lorsque nous avons baissé « le sol où se trouve actuellement notre atelier, nous avons trouvé une quantité d'ossements « humains ».

BIBLIOGRAPHIE

« FILLON, *Recherches historiques sur Fontenay-le-Comte*, 1846.
« JEAN BABIN, dominicain, *Petite chronique manus.* 1546.
« *Gallia Christ.* II. col. 1184.
« RENÉ VALETTE, directeur de la revue du Bas-Poitou, *Petites pages d'histoire Vendéenne*, 1887 (L K7 25773).
« — *Correspondance, plan des archives.*
« P. CHAPOTIN, *Histoire des dominicains.* p. 640.

GAND

(L'Annonciation).

Les auteurs donnent la date de 1221 pour celle de l'arrivée des dominicains à Gand ; ils y étaient assurément en 1228 lorsque le comte et la comtesse de Flandre, leur livrèrent l'hôpital contigu à la maison qu'ils habitaient. Selon de Jonghe, l'Église fut commencée en 1240 sous Jeanne de Constantinople et Thomas de Savoie, son second mari, mais était inachevée à leur mort.

Les travaux se poursuivirent pendant le XIVe siècle ; le cloître ne fut terminé qu'en 1369. Un incendie causé par la foudre détruisit (1380) la tour qui surmontait l'Église, et qui ne fut remplacée que longtemps après sur le dessin du Frère Romain.

D'importants travaux dans le couvent signalèrent le XVe siècle, le chapitre, le réfectoire, un large dortoir y trouvèrent place. Ces travaux furent dus aux libéralités de Marguerite d'York, sœur du roi d'Angleterre Edouard IV (1473).

Le couvent de Gand fut le premier dévasté par les Gueux (22 août 1566) ; en 1578, lors d'une seconde attaque, tout fut mis à sac, les meubles jetés par les fenêtres dans la Lys, ou emportés par les sectaires. Les religieux maltraités et chassés traversèrent des journées de terrible persécution. En 1584, ils rentrèrent dans leurs murs dépouillés et se mirent à les restaurer.

Une nouvelle expulsion les attendait à la fin du XVIIIe siècle, à la suite des édits de Joseph II (1784), puis des violences révolutionnaires. On les jeta alors dans les prisons, sur les pontons d'Oleron et en exil (1796). Le 4 janvier 1797, le couvent fut vendu.

J'ai vu dans ma jeunesse la large et riche Église, mais elle fut démolie en 1860 malgré les protestations de M. Van Assche qui nous en a conservé de beaux dessins. Ces dessins et la vue de Jonghe nous dispensent d'en donner la description. Ajoutons que les anciennes fenêtres gothiques se font remarquer sur cette façade.

De nos jours la ville de Gand a eu le bonheur de voir se rouvrir un nouveau couvent et d'y vénérer encore les robes blanches de S. Dominique (1835).

BIBLIOGRAPHIE

« Démay, *Sceaux de Flandre de 1275 à 1295*, nº 7466.
« De Jonghe, *Belgium dominicanum* (1719) p. 30. 8, M. 7766.
« Miræus, *Not. Eccl. Belg.* (1630) cap. 223.
« *Tableau de la bibl. de Gand, photog. de M. d'Hoy, phot.*
« Van Assche, *Moniteur des architectes*, 1880 (V. 3926).
« P. Chapotin, *Histoire des dominicains*, p. 128-528.
« P. Iweins, *Le couvent des dominicains de Gand*, 1901. 12º.

GAP

Le couvent de Gap ne remonte qu'au xve siècle ; trois délégués de cette ville allèrent en 1427 à Tarascon, auprès de l'évêque que le roi de Naples, comte de Provence, retenait prisonnier dans son château et l'entretinrent du projet de fondation de ce couvent, plusieurs habitants étaient disposés à l'élever à leurs frais (de eorum propiis substantiis), ils avaient même déposé entre les mains des banquiers (in manibus mercatorum) l'argent de la construction. L'évêque accueillit la proposition ; on rédigea un acte où apparaît le soin jaloux de respecter les privilèges du clergé séculier. Le pape Martin V confirma l'autorisation.

L'emplacement choisi par les officiers de l'évêque, le doyen du chapitre, le syndic de la ville, était situé entre la rue des Tisserands (au xve siècle du consulat) la rue de l'hôpital S. Clair et la rue Trébaudon. La construction fut rapide ; le 24 oct. 1427 il est déjà question d'une cheminée et de la pose des cloches dans la Tour. La ville donna pour ces travaux la somme de 400 florins. On pouvait loger 12 pères et des novices.

En 1567, les réformés se jetèrent sur l'Église et la ruinèrent. Restaurée sous les évêques Charles de Salomon de Serre (1600-1607), Arthur de Lionne (1639-1662), elle fut dotée (1666) d'un bel autel avec tabernacle qui coûta 450 livres.

En 1703, elle servit de magasin aux troupes de Louis XIV ; elle fut ensuite (1743) transformée en hôpital pour les Espagnols ; pendant la révolution on vendit les bâtiments à des particuliers, on transforma la partie la plus ancienne au nord-ouest en un asile de vieillards, et la partie qui servait de collège en tribunal civil. Le cimetière, sans doute sur l'emplacement de l'ancien cloître, reçut les sépultures d'un grand nombre de Capençais.

Le dernier prieur Alexis Gerva fut dépouillé de tout à la révolution, l'Église disparut, la tour elle-même, le dernier reste dominicain vient d'être démoli (1896). Elle était carrée, haute de 16^m50, large de 6^m20 extérieurement, de 3^m dans œuvre. L'épaisseur de ses murailles égalait au sommet 1^m50, à la base 1^m60. M. l'abbé Guillaume, l'archiviste si distingué de Gap, n'a pu la sauver de cette ruine, il nous a du moins montré par une obligeance infatigable dans notre étude l'intérêt qu'il porte aux monuments dominicains de son pays.

BIBLIOGRAPHIE

« Roman, *Histoire de Gap*, 1892. (8. L. K7 28687).
« *Bulletin de la société d'étude* 1882.
« *Inventaire des archives des Hautes-Alpes*.
« *Annales des Alpes* 1897, p. 123.
Abbé Guillaume, *Archives, plans, documents, correspondance*.

GENÈVE

(S. Dominique et S. Pierre martyr).

Le couvent dominicain de Genève fut fondé en 1260 et fut reçu à cette époque par le chapitre de Bologne, il se construisait en 1289 et on lui fournissait des allocations pour les travaux. Nous conservons un acte de cette année qui rappelle que Jean, prieur des Frères Prêcheurs de Genève, reçut 63 livres de Hugues de Salins. Blavignac a publié le sceau attaché à cet acte. Les édifices s'élevaient à la *Corraterie,* actuellement une rue, autrefois le faubourg du *Palais,* qui est le nom le plus connu.

Mathilde de Bologne, prodigua ses bienfaits aux Frères Prêcheurs, une charte de 1353 nous en informe et nous rappelle leur reconnaissance dans leur projet de lui réserver une chapelle où l'on puisse prier spécialement pour elle ; ..... « vicissitudine benificiorum spiritua-
« lium compensam, sponte et unanimiter offerimus eidem domine capellam S. Dominici patris
« nostri et B. Petri martiris infra nostram ecclesiam situatam..... Datum Bisuncii sabbato
« post Pentecosten anno Dom. MCCCLIII. (Arch. de Royaume — Turin, paquet 5, n° 1, communiqué par le P. Chapotin).

Le document intéressant que nous pouvons offrir pour le XIVe siècle est la matrice de cuivre dont M. de la Tour nous a donné communication au cabinet de France, le sceau du prieur de Genève représenté à genoux devant la Madone. Si l'on considérait la grande arcade, les clochetons qui la surmontent comme une image de l'Église ce serait la plus ancienne et la seule que nous possédions.

Amédée VIII (1401) se plaisait à habiter le couvent pendant son séjour à Genève ; Vincent Ferrier le sanctifia par ses prédications. Mais ce couvent tomba au XVIe siècle de cette prospérité dans la persécution des hérétiques qui eurent toujours une aversion spéciale pour les dominicains. On cite à cette époque le courage héroïque de Guy Farby, religieux de Montmélian, qui défendit la religion. Les calvinistes n'eurent pas de meilleure réponse contre leurs adversaires que de détruire leur habitation ; il ne reste plus le moindre vestige ; M. Naef que je questionnais à ce sujet et qui est si compétent dans l'histoire monumentale du pays, nous a dit que toutes ses recherches ne lui avaient pas révélé la moindre ruine.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Collectio amplissima* VIII, 994.
« *Mémoires et documents publiés par la société Savoisienne d'hist. et d'arch.* VII et VIII.
« *Helvetia sacra,* 11, 21.
« Blavignac, *Armorial génevois* 1849. 8° Pl XL (M. 5250).
« *Archives générales.*
« P. Berthier, Cartier, Naef, *Correspondance et documents.*



Sceau de 1283 d'après Blavignac.

GRASSE

(*S. Dominique*).

Les dominicains s'établirent à Grasse (1236) sous la protection de Charles I, comte de Provence; après avoir vu leur couvent que n'abritaient pas les remparts ruiné par les Sarrazins, ils obtinrent la permission de s'installer dans la ville (1274).

En 1377, Lerieux vendit aux dominicains de Grasse pour 200 livres une maison dans cette ville près de la porte Rognière où ils bâtirent leur Église.

En 1649, René, comte de Provence, leur accorda une tour près des murailles, qui pouvait servir à leurs constructions.

Très aimés à Grasse, lorsqu'on menaça de les supprimer (1771) ils virent surgir des réclamations les plus vives en leur faveur.

Le tribunal du district siégea dans l'Église en 1791, le tribunal révolutionnaire pendant la terreur. Alors tout fut vendu et disparut dans des maisons particulières; on n'observe plus que deux pierres qui marquent la porte du sanctuaire.

M. l'abbé Latil, archiprêtre, nous assure que cette disparition des édifices est complète : « Il me serait impossible, nous écrit-il, de vous envoyer aucune vue, aucun plan. J'ai entendu « dire par des vieillards que la façade de l'Église était semblable à celle de la Visitation qui « existe encore intacte, mais il n'y a rien de certain. Si vous désirez avoir cette façade, j'en « prendrai la photographie. Quant à l'intérieur, tout est bouleversé. Le couvent servit d'abord « de tribunal civil pendant la révolution; il fut ensuite vendu et le terrain appartient aujour- « d'hui à dix ou quinze propriétaires. Il faudrait beaucoup de temps et d'études pour retrouver « quelque chose, on n'a rien aux archives communales. La cathédrale possède plusieurs tableaux « qui proviennent des dominicains, leurs stalles, leur chaire à prêcher ».

BIBLIOGRAPHIE

« *Archives générales des Alpes-Maritimes.*
« *Lettre de M. l'abbé* LATIL, *archiprêtre de Grasse.*
« *Lettre de M. l'abbé* LAUGIER, *de Draguignan.*

GRENOBLE

Les premières négociations pour l'établissement du couvent de Grenoble remontent à 1288. On permit aux religieux de s'établir entre la porte Pertusière et la place de Breuil (aujourd'hui place Grenette) ; le dauphin Humbert en éloigna (1291) le marché aux bestiaux qui se tenait sur cette place pour assurer la tranquillité des religieux. Il les combla de libéralités, et il fut suivi dans cette voie généreuse par de nombreux bienfaiteurs. Grâce à ces générosités, les religieux possédaient tout le terrain entre le fossé de l'enceinte romaine et le petit Drac, depuis l'Isère jusqu'à la hauteur de la porte Pertusière ; ils purent entreprendre la construction d'une nouvelle et plus grande Église. En 1334, il est dit : quousque ecclesia et dormitorium fuerint definita et domificata. L'Église fut ouverte au culte en 1335, achevée en 1350.

Les Frères demandèrent au roi de France la permission de se fortifier, ils l'obtinrent, avec une concession de 10.000 florins d'or sur les octrois de la ville. Guy Allard nous dit qu'elle était grande, pavée en mosaïque, flanquée de chapelles.

Ces fortifications étaient avancées en 1447. Une convention intervint entre les Frères Prêcheurs et les consuls et nous a valu des détails curieux sur la construction, on y voit mentionnés de grands fossés, deux tours rondes, une demie-tour. En cas de péril imminent les Frères avaient la garde des murs et la clé de la poterne.

Ces remparts ne devaient pas les préserver des violences calvinistes. En 1562, les consuls à la tête d'une troupe d'hérétiques se jetèrent sur le couvent, saisirent les religieux, leur arrachèrent leur artillerie. Cependant (1568) ils rentrèrent au milieu de ces ruines et obtinrent une indemnité du parlement.

Après l'hérésie, la révolution fut une dernière cause de ruine. M. Prudhomme nous écrit de Grenoble qu'il faut renoncer à l'espoir de retrouver des traces du moyen âge. Il reste du XVIIe siècle une chapelle sans style servant de halle et des bâtiments remaniés qui ont abrité les facultés de Grenoble. Il reste aussi les deux entrées du couvent, l'une dans la rue du Lycée, à la remise de la pompe municipale, l'autre sur la place Grenette qui conduit à la halle, une troisième au-dessus de laquelle on déchiffre encore cette inscription : *Collegium fratrum Prædicatorum.*

A défaut de ruines, quelques souvenirs subsistent dans les vieux plans de la ville. Le plus ancien, celui de 1548, nous montre encore l'Église, son clocher et les remparts en avant. Nous l'avons reproduit ainsi que d'autres plans et nous avons cherché à réunir ces données pour reconstituer une vue d'ensemble ; on verra sur notre perspective, la situation entre les murailles urbaines.

BIBLIOGRAPHIE

« CHORIER, *Histoire du Dauphiné*, 1661, 1672. 2 vol.

« MAIGNIEN, *Notice sur le couvent des dominicains de Grenoble*, 12°, 1860.

« ULYSSE CHEVALIER, *Nécrologie et cartulaire des dominicains de Grenoble, plaquette. Lyon*, 1870.

« *Le Dauphiné, 16 septembre 1866.*

« *Bulletin de l'académie delphinale*, 1873. 8°. (Z. 274).

« PRUDHOMME, *Correspondance.*

GÉNOLHAC (Gard)

Nous apprenons de Bernard Gui que le couvent dominicain de Génolhac remonte à la fin du XIIIe siècle et qu'il fut fondé par les Châteauneuf-Randon (1298-1306); Guillaume de Randon alla à Rome et obtint l'autorisation du pape Boniface VIII (1300). De nombreux bienfaiteurs aidèrent à bâtir l'Église et l'évêque d'Uzès qui avait commencé à s'y opposer dut se soumettre devant le pape. Le chapitre de Marvejols institua le nouveau couvent (1305).

Peu de documents éclairent son histoire au XIVe siècle, la peste à Génolhac, les ravages des routiers, quelques donations sont les seuls faits qui nous y apparaissent.

Le couvent au XVIe siècle atteignait une situation assez prospère lorsque les hérétiques s'élevèrent contre lui. Ils rasèrent le cloître, l'Église, massacrèrent la plupart des religieux. Le prieur et quelques frères purent se réfugier au Puy, dans le manoir de Polignac. Une autre épreuve les attendait pendant la guerre des Camisards où ils furent incendiés et forcés de s'enfuir à Arles. Ils revinrent, se rétablirent, achetèrent dix maisons. Les nouveaux convertis furent condamnés à relever l'Église. Cette Église (32m sur 10m18) avait six chapelles, non compris le maître autel : S. Pierre martyr (1369-1484), S. André (1354-1429), Ste Croix (1502), Ste Catherine (1520), S. Thomas (1760), S. Joseph (1765). Le clocher avait 7m04.

Le couvent au midi de l'Église, vis-à-vis la maison de M. Chapelain, devait être vaste puisqu'il put loger 30 pères et abriter plusieurs fois le chapitre provincial. Un puits et d'anciennes fondations désignent encore l'ancien couvent, mais ces traits sont trop vagues pour être utiles. L'Église elle-même, si on parvenait à la restituer échapperait complètement au moyen âge et demeure étrangère à nos recherches.

BIBLIOGRAPHIE

« BERNARD GUI, *Fondations*.
« Abbé NICOLAS. *Le couvent des dominicains de Génolhac* 1890 8°. (L. K7 27051).

GUEBWILLER

Nos couvents d'Alsace, excellent par leur beauté et leur conservation, nous pouvons rapprocher ceux de Guebwiller de Colmar pour l'époque et la disposition du plan ; il date au moins du commencement du XIVe siècle, comme l'indique cette inscription de 1312 qu'on lit sur un des contreforts.

†. ANN. DNI. M
CCC. XII. IN DIE
S. MANI PMARI
LAPIS. POSIT. EST.

Le couvent eut à souffrir des protestants qui s'y livrèrent à un effroyable pillage.

Malgré ces traverses, l'Église nous offre encore un monument d'architecture ogivale remarquable ; le chœur recouvert de voûtes d'arêtes, éclairé par d'élégantes lancettes, les trois nefs séparées du chœur par un jubé et le petit campanile carré, à la base, octogone plus haut et terminé par les festons gothiques qui font penser à la flamme d'un candélabre sont dignes d'attention.

BIBLIOGRAPHIE

« SCHÆPFLIN, *Alsatia illustrata* 1751. 2 vol. f° (L. K^{7} 53). me.
« MOSSMANN, *Chronique de Guebwiller,* 1842 (L. K^{2} 71).
« JUNG, *Une lithographie, communiquée par le Père* BERTHIER.
« FISCH, *Photographies.*
« KRAUSS, *L'art et les antiquités dans la haute Alsace* 1884 (L. j. 5. 232. — II. 7. 10).
« *Bulletin de la société pour la conservation des monuments historiques* 1874, p. 94 (L. C. 19. 4.).
« M. le Maire de Guebwiller a eu la bonté de nous envoyer un excellent plan de l'Église et de nous féliciter de la façon dont nous l'avions reproduit.

GUÉRANDE

(*S. Yves*).

A la recommandation de son confesseur qui était dominicain, Jean V (1400-1442) reçut les Frères Prêcheurs à Guérande ; quoiqu'ils vissent cet établissement avec peine, les chanoines cédèrent une chapelle de la Ste Trinité au faubourg de Bizienne (1409). Le pape, Jean XXIII, approuva la fondation (1410). Le duc fit de riches donations : enclos, prairies, jardins et accéléra les travaux de l'Église ; il la vit consacrer (16 novembre 1441) sous le vocable de S. Yves, puis en mourant il laissa encore aux religieux d'importantes salines.

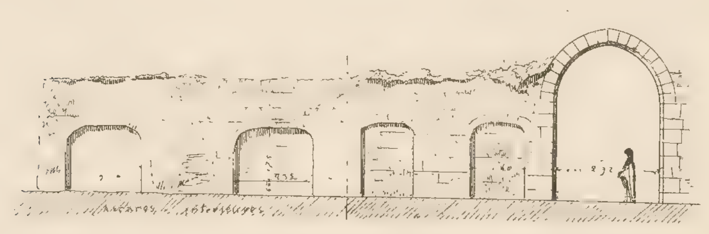
Les calvinistes commirent dans l'Église leurs déplorables excès, l'un d'eux brisa les statues de S. Fiacre et de S. Martin.

Pendant la révolution les dominicains de Guérande se séparèrent et montrèrent tous un grand courage. On vendit leur mobilier, le couvent devint une caserne, puis fut vendu aussi. L'acquéreur, un porcher, transforma 20 francs de numéraire en 20.000 fr. d'assignats, qui fut le prix de l'adjudication. Il fut contraint, malgré sa répugnance, à démolir l'Église et le couvent.

Tout a disparu sauf l'enclos dont les murs gardent quelques pierres anciennes ; M. Maurice de Bengy, un jeune archéologue plein d'avenir, en a fait l'exploration pour ce mémoire, il y a relevé un arc ogival de 2m90 de large, peut être l'entrée du couvent. L'Église après cette entrée devait s'ouvrir à gauche, près de là des restes d'arcatures semblent rappeler des sépultures et la présence d'une chapelle. Sur la face opposée à l'entrée on reconnaît encore une porte du moyen âge avec consoles.

BIBLIOGRAPHIE

« Réchac, p. 824.
« Morlent, *Précis historique sur Guérande*, p. 122. 8°. 1819 (L K7 3060).
« *Archives généralices*, G. 398.
« *Année dominicaine*, XIII, 9.
« *Notes pour servir à l'histoire de Guérande*, 1894 (L K7 29400).
« Boceret, *Les établissements hospitaliers et religieux de Guérande*, 1896. 8°. p. 27 (R. 13873).
« P. Chapotin, *Études historiques sur le diocèse de S. Brieuc*, p. 6.
« M. de Bengy, *Notes et relevés*.
« Léon Maitre, *Lettre du 12 déc. 1902*.



Ruines du couvent de Guérande.

GUINGAMP (Côte-du-Nord)

(*Ste Anne*).

Un historien breton généralement bien informé, Ropartz, nous dit que Pierre de Rostrenen jeta les fondements du couvent dominicain et que Alain de Bruc, évêque de Tréguier y introduisit les Frères le 14 décembre 1284. Albert-le-Grand rappelle que Charles de Blois, donna de beaux ornements, des châsses et qu'il fit exécuter en peinture les principaux saints de l'ordre et à leurs pieds son image et ses armoiries.

Une bulle de Jean XXIII (1413) nous apprend qu'après la prospérité première, le couvent était devenu misérable ; le dortoir, au lieu de trente religieux n'en abritait plus que seize. Une supplique des habitants nous apprend que l'Église était extrêmement longue, 208 pieds sur 33, qu'elle était terminée à ses extrémités par de grands pignons et que l'entrée se faisait par une porte monumentale (ampla quondam et magnifica).

Après les méfaits du prince de Dombes qui détruisit le couvent, les Frères obtinrent, pour le reconstruire le tiers de l'octroi. Ils bâtirent alors le couvent de Ste Anne, près de l'Église paroissiale de S. Martin. En 1645 on travaillait à remplacer cette vieille chapelle de S. Martin par une nouvelle Église. Le Père Geslin, céda à la ville l'emplacement de l'ancien couvent, puis obtint d'en reprendre possession. Le duc de Chaulnes, gouverneur de la Bretagne, leur permit d'y édifier une chapelle, enfin les Frères vendirent leur terrain aux augustins de Montbareil. Ce prix ne suffit pas pour acheter les constructions près de S. Martin.

Depuis 1676 jusqu'à 1789, l'enclos de Montbareil appartint à des dames du refuge qui élevèrent les édifices subsistants. Les jardins sont en pente sensible et exposés au midi, dans le bas une fontaine de pierre, sous le nom de S. Nicolas appartiendrait à l'origine du couvent.

Les sœurs de la Croix (1820) ont succédé aux dames du refuge.

Les sœurs du tiers ordre de S. Dominique s'établirent au milieu du XVIIe siècle dans le faubourg de la Trinité.

BIBLIOGRAPHIE

« Réchac, p. 837.
« *Archives générales de l'ordre*, K. 512.
« Ropartz, *Guingamp*. 1859. I. p. 118.
« P. Chapotin, *Histoire des dominicains*, p. 667.
« — *Études historiques, diocèse de S. Brieuc*, 59.
« — *Revue historique de l'ouest*, 1886 (L C. 18379).
« Ollivier, *Correspondance, documents, plan*.
« Legrand (abbé), *Renseignements*.
« Le Père Arlin a eu la bonté de faire une excursion à Guingamp au profit de notre mémoire pour rechercher les documents trop rares que nous cherchions.

HAGUENAU

L'origine du couvent d'Haguenau est peu documentée ; nous savons seulement, d'après les chroniques des Récollets, qu'en 1267, les dominicains de Strasbourg sollicitèrent du magistrat de Haguenau la cession d'un terrain pour leur Ordre ; on accueillit la demande en 1296 et les Frères s'installèrent sur la droite du Landweg au-delà du pont Holzbrücke. — L'emplacement est encore bien marqué aujourd'hui par le quartier militaire qui occupe une bonne partie des bâtiments conventuels.

Le couvent prit une rapide extension. En 1297, une dame Catherine de Keutzelin légua toutes ses propriétés de Gendestheim à la charge de célébrer un anniversaire à la chapelle de Ste Catherine de la nouvelle Église. Peut-être, les religieux à cette époque devinrent-ils acquéreurs de la carrière de pierres qu'ils possédaient en 1340 à Walfahetchoffen. La sage administration les rendit propriétaires de biens considérables.

L'Église ne semble pas avoir subi de grands changements jusqu'en 1770 où le besoin d'une restauration se fit sentir. - Elle resta debout pendant la révolution, et ne fut démolie qu'en 1804 par une décision inexplicable de la municipalité.

Tous ses souvenirs n'ont pas péri ; en 1802 à l'occasion de casernes qu'on voulait établir, des plans ont été relevés à grande échelle et nous ont conservé une des églises dominicaines les plus mémorables. Ils sont déposés aux archives de S. Georges d'Haguenau ; grâce au Père Berthier on nous a donné un témoignage de confiance très touchant en nous les envoyant et en nous permettant de les examiner dans notre cabinet. Nous les avons copiés et à leur aide nous avons essayé une restauration de l'ensemble avec ses trois nefs, ses lancettes, son cloître qui n'existe plus, et les murailles urbaines flanquées de tours pittoresques qui baignent leur pied dans la Moder.

BIBLIOGRAPHIE

« *Archives de S. Georges d'Haguenau, plan et relevé de l'an XI*. Nous y trouvons le plan du rez-de-chaussée, celui du 1er étage, les profils et élévation.

« Guerber, *Histoire de Haguenau*. II. vol. p. 135. gravure.

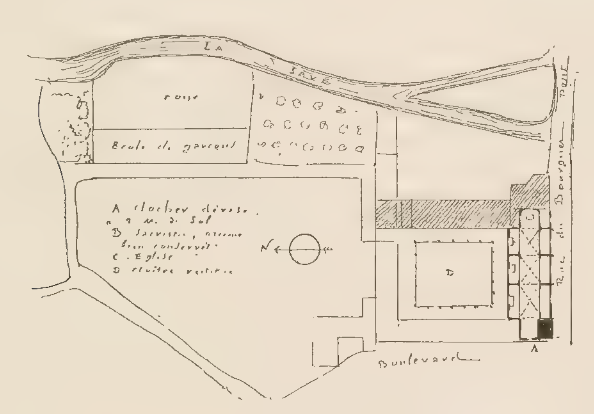
ISLE-EN-DODON (Haute-Garonne)

Bernard VIII, le 20 janvier 1371, fonda à l'Isle-en-Dodon un couvent des Frères Prêcheurs; il établit six religieux près de son château, au centre même de l'Isle et leur assigna pour revenu le bois des Thês, deux tuileries et les fours banaux. L'emplacement était vaste, l'entrée principale s'ouvrait en face du château. Cette Église de style ogival était plus grande que celle des comtes, elle pouvait recevoir sous ses voûtes les sépultures des grandes familles du pays.

En 1550, les religieux bénéficièrent d'un legs considérable.

En 1774, le maire et les consuls engagèrent un long procès au sujet du four banal.

L'Église vendue à la révolution devint un magasin à fourrage. Il nous en reste des vestiges importants dans l'intérieur des maisons bâties à sa place. Au côté gauche de la rue du Bourguet, quand on se dirige vers le pont, on voit un café installé dans l'ancienne sacristie gothique. La majeure partie du vieux couvent est convertie en maison d'école, l'autre appartient à MM. Jules et Alex. Hérail. Il n'est pas fort difficile de retrouver les lignes architecturales en les rattachant à ces points de repère.



Isle-en-Dodon. — Essai de restauration.

BIBLIOGRAPHIE

« Abbé Magre, *L'Isle-en-Dodon, Chatellenie du Comminges*, 1888.
« *Analecta sacri ordinis fratrum prædicatorum.*
« *Archives de la mairie.*
« M. Gajan, *Documents, phot. d'une stèle antique conservée à l'école.*

LANGRES

(Assomption.)

Les Dominicains furent appelés à Langres en 1231 par l'Évêque Hugues de Montréal, date certifiée par un acte de donation ; mis par ce prélat en possession de maisons et de jardins, ils trouvèrent, dans la charité de Langrais, un secours pour leurs constructions et une puissante recommandation dans une bulle d'Innocent IV. — Après s'être attachés à l'Église S. Michel, ils bâtirent une nouvelle église dans la deuxième moitié du xiiie siècle qu'ils dédièrent à l'Assomption.

En 1350, ils firent la précieuse acquisition du doigt de S. Thomas.

Le xve siècle est signalé par l'érection de leur grande tour carrée qui devait, pour eux, être l'occasion de tant d'ennuis (finie en 1495). On démolit, à cause de leur humidité, les chapelles des Saints-Couronnés et du S. Sépulcre, on démolit le grand cloître, on dégagea l'Église enfoncée dans le sol extérieur, on construisit un nouveau cloître de 69 pieds carrés, formé par l'Église au nord, par la sacristie, le chapitre, les dortoirs au-dessus, du côté de l'est, la bibliothèque à l'ouest, au midi par le réfectoire long de 120 pieds, et garni de chambres sur les côtés. Ces chambres, au nombre de quarante, prenaient leur jour sur le cloître et sur la grande cour.

Dans la suite, vers 1600, on bâtit encore un corps de logis, près de la porte cochère, au nord.

Ces édifices menaçaient ruine en 1751 ; on éleva un bâtiment à la place du grand dortoir, long de 151 pieds de large sur 30.

La révolution vendit et ruina ces édifices. — Le mémoire de Richardot nous en donne quelques souvenirs : La maison des dominicains consistait en un bâtiment exposé au midi, précédé d'une petite cour ; l'Église était au levant, et le cloître entre les maisons et l'Église. Le jardin était soutenu au nord par un mur en terrasse, au pied duquel s'étendait une plantation de gros arbres formant avenue devant l'Église, — au nord et au midi on trouvait les écuries et la basse-cour. Richardot abandonna les pierres à un entrepreneur en mettant à part celles qui provenaient des voûtes et des arceaux.

L'Église dont il ne reste plus le moindre vestige, s'élevait dans le jardin actuel de l'évêché ; les débris du couvent devinrent la propriété de M. de Chalancey où fut transféré (1848) l'évêché. Le Père Jacquier nous a fourni les plans et les documents qui nous ont puissamment aidé à reconstituer l'Église ; nous avons aussi, dans le plan de Gaignières, trouvé de curieux renseignements sur l'aspect général et sur la tour.

BIBLIOGRAPHIE

« Gaignières, Duviert, *Coll. de la bibl. nat.*
« Richardot, *La pratique de l'agriculture,* 1806.
« *Divers plans manuscrits.*
« Roussel, *Diocèse de Langres,* p. 348-370 (L. K³ 988).
« *Archives générales,* Reg. H. hh. 551-559, mémoire par le P. Jeantet, prieur.
« P. Chapotin, *Histoire des dominicains,* p. 192.
« *Magasin pittoresque,* 1848, p. 340.

LAUSANNE

(Ste Madeleine).

Les dominicains arrivés à Lausanne en 1234 construisirent un couvent en dehors de la ville, dans un lieu nommé Perabot; Jourdain de Saxe dirigea la première installation avec Reyner, docteur en théologie de Lausanne. Ils eurent d'abord des difficultés avec les chanoines qui leur reprochaient de s'être installés sur un terrain dont ils n'étaient pas propriétaires et d'avoir blessé les droits du chapitre. Les religieux eurent au contraire grandement à se louer du comte de Savoie. Pierre de Savoie (1268) leur fit des legs généreux, Louis de Savoie, seigneur de Wande (1361) se montra magnifique.

Nos pères avaient sous leur direction les dominicains d'Eschinie, près de Lausanne, dont le couvent fut établi en 1316.

Les calvinistes arrivés au pouvoir dispersèrent les dominicains.

En 1836, le couvent fut cédé à la ville qui transforma en halle les bâtiments claustraux. M. Naëf, un archéologue distingué avec lequel le P. Berthier nous a mis en relation, a pratiqué des fouilles (1895) sur l'emplacement choisi pour élever l'université, mais il nous dit qu'elles n'ont pas réalisé ses espérances; néanmoins parmi les restes découverts, nous signalons des bases de pilastres qui semblent nous reporter à deux époques diverses aux XIIIe et XVe siècles.

BIBLIOGRAPHIE

« Louis Lerade, *Dictionnaire du canton de Vaud*, p. 167, Lausanne, 1824 8°.

« Romande, *Cartulaire du chapitre de N.-D. de Lausanne, — Mémoires et documents de la Suisse* VI. 611. Lausanne 1851.

« Grémaud, *Monuments de Fribourg*, T. II et VI, 1851.

« Mulinen, *Helvetia sacra.*

« Vuillermet, *Le vieux Lausanne.*

« *Mémoires et documents publiés par la société Savoisienne*, T. VIII, communiqués par le P. Chapotin.

LAVAL

Les dominicains furent appelés à Laval (1485) par Guy XV en exécution des dernières volontés d'Isabeau de Bretagne, sa mère, qui en avait fait exprimer le vœu sur son tombeau des Jacobins de Nantes. Le père Mallet posa la première pierre du couvent de la *Trinquerie*, nom qui fut changé en celui de *N. D. de bonne rencontre.* Charles VIII autorisa cette fondation par lettre patente du mois de janvier 1488 et l'année suivante, le comte de Laval posa la première pierre de l'Église, dont, selon la chronique, la reine de Sicile sœur du comte,

« fit construire ce beau portail
« où est l'armoirie de Laval
« assis devant S. Vénérand
« qui leur fust grand avancement.
. . . .

Les dons affluèrent et firent oublier aux religieux leurs modestes débuts, où un poirier leur servait de campanile. Un riche marchand Jean Courte, donna 6.000 livres pour l'achèvement du chœur; Antoine de Coulonneau, maître d'hôtel du comte, construisit une grande chapelle voûtée où il fut enterré (1506). Robin Touillon, seigneur du Ifs légua 700 livres pour parfaire la nef et sa veuve Jeanne Roussard paya la grande verrière du pignon et le pavage de la nef. Le réfectoire, les cloîtres sont du prieur Liger. Notre chronique rimée exprime ainsi la beauté du prédicatoire :

« Leur prédicatoire nouveau
« qui du peuple fut trouvé beau.

Un riche prêtre, appelé Jean Talbot, contribua à la construction d'une chapelle du côté du cimetière, celles de droite furent dues à la famille Lemercier.

En 1573, un incendie allumé par la foudre consuma le clocher et menaça tout le couvent. En 1670, de belles verrières qui portaient les armoiries et les portraits des bienfaiteurs furent détériorées par la grêle. Le jubé passait pour un chef d'œuvre d'art et de richesse.

Au moment de la révolution, le couvent n'avait plus que 4 profès et un père. Après avoir servi au directoire, après avoir été transformé en atelier de salpètre, l'Église fut démolie et on éleva la préfecture sur ses fondations.

Si ces édifices ont disparu, ils nous ont laissé un précieux et rare souvenir des plans et coupes tracées avant la démolition à grande échelle ; nous en devons communication à M. le Cte de Waresquiel et à M. l'abbé Brouard, curé de S. Germain-le-Fouilloux, qui nous en a procuré un calque soigné.

BIBLIOGRAPHIE

« Abbé Brouard, *Plans des archives départementales.*

« Abbé Angót, *Dictionnaire hist. et topographique de la Mayenne* (L. K⁴ 2420).

« Le Père Chapotin, nous a communiqué de curieux documents manuscrits parmi lesquels une chronique rimée de Guillaume-le-Doyen, annales et chronique du pays de Laval.

« *Archives générales* G. fo 410 — K. 436.

LECTOURE

En 1276, le Frère de Pontiac, prieur d'Auvillars, avait de son propre mouvement choisi un lieu à Lectoure pour y bâtir un couvent ; on le blâma de n'avoir pas consulté ; cependant son idée se réalisa et le couvent fut institué en 1287. (An. Dom. MCCLXXVI frater Arnaldo de Ponciaco, prior Altivillæ, occupat locum in Lectora, altare erexit et tenuit ibi fratres). En 1296, Armand de Morlaas, cinquième prieur, changea la résidence des Frères.

Jean V, comte d'Armagnac (1472), ordonna la démolition du couvent trop voisin des fortifications de la ville ; l'Église ne fut pas comprise dans cette mesure car les fabriciens de la Plume la prirent pour modèle de celle qu'ils projetaient et qui est le seul souvenir que nous ayons du modèle. L'Église de Lectoure fut certainement démolie en 1562 par les Huguenots. Une petite chapelle que les dominicains élevèrent à la place de l'ancienne, contient une clé de voûte qui en provient, mais ce fragment et la galerie du cloître des XVIIe et XVIIIe siècles n'appartenaient aucunement au moyen âge et restaient en dehors de nos recherches. M. Lauzun qui porte à notre travail un si savant et si affectueux intérêt, n'hésite pas à nous détourner de les y comprendre.

BIBLIOGRAPHIE

« Bernard Gui, *Amplissima collectio.* p. 517.
« Barrère, *Description de l'Église de la Plume.*
« Cassassoles, *Notice historique sur Lectoure.* p. 145 (L K⁷ 3666).
« Tholin, *Architecture de l'Agenais,* 1874.
« — *Bulletin du comité des travaux arch.*
« Camoreyt, *Le clocher de Lectoure,* 1892. (L G j — 3865).
« — *Lettre du 1er août 1901.*
« Abbé Douais, *Archives historiques de la Gascogne,* 1885 (L K⁷ 3346).

LIÈGE

(Ste Catherine, Vierge et Martyre).

Quand on parcourt la rue du pont de l'Isle, une des plus animées de Liège, on se trouve en face d'une ancienne construction changée en brasserie, qui contient une salle couverte de deux voûtes d'arêtes. Ces voûtes reposent sur des piliers qui paraissent du XIIIe siècle ; c'est là que s'élevait le couvent dominicain de Liège démoli à la révolution et remplacé par le théâtre ; nous sommes devant les derniers restes des bâtiments claustraux.

Hugues de Pierpont, évêque de Liège, recommandait en mourant à son successeur (1229), cette fondation dominicaine dont l'emplacement ne fut déterminé qu'en 1234. — Le terrain fut choisi à proximité du pont qui reliait l'Ile de la Meuse à la ville ; on jeta les fondements et les frais de construction furent en partie couverts par Erasme Boulenger, Henry et Jehan de Neuvice, familles très dévouées aux Frères Prêcheurs qui gardaient leur sépulture. Le 13 août 1242, l'évêque de Liège, Robert de Torote consacra solennellement l'Église et la dédia à Ste Catherine.

A cette époque, la grande figure de S. Louis paraît partout et toujours. Son souvenir est marqué au couvent de Liège, par l'envoi d'une Ste Épine (1267) et d'un magnifique reliquaire que nous reproduisons à la suite de M. Helbig.

En 1427, un chapitre de 387 religieux, réuni dans le couvent, nous donne une idée de son étendue et de son importance. Après un incendie, l'Église fut reconstruite en 1674 ; une coupole italienne remplaça nos édifices gothiques. Le peintre Bertholet Flémalle qui vivait en relation d'amitié avec les Frères, leur avait préparé un plan somptueux. L'Église en forme de dôme rappelait Pierre de Rome et l'on comptait 1700 pièces de bois dans sa charpente. Les beaux reliquaires de S. Louis, les reliques furent données à la princesse Caroline (1803-1804) et sont aujourd'hui à Dresde.

BIBLIOGRAPHIE

« MONTFAUCON, *Monuments de la monarchie française*, XXVI. T. II.

« MÉRIAN, *Plan de 1626.*

« *Voyage littéraire de deux bénédictins,* 1724. II. 182.

« MARTÈNE, *Amplissima collectio,* IV. p. 1098-1251-1260-1261-1342. V. 69-253.

« J. HELBIG, *Les reliques et les reliquaires donnés par S. Louis, roi de France, au couvent des dominicains de Liège,* 4°, 1881.

« J. HELBIG, *Dessin de la croix du jubé. Correspondance et documents fournis avec une amitié et une libéralité qui nous ont laissé les plus affectueux souvenirs.*

« THÉODORE GOBERT, *Les rues de Liège anciennes et nouvelles,* 1897.

« — *Correspondance et documents.*

« P. CHAPOTIN, *Histoire des dominicains,* 1898, p. 313.

LILLE

Couvent des Dominicains

(S. Jacques Majeur).

S. Dominique chargea en 1219 les religieux de Gand de prêcher en passant à Lille ; cependant leur établissement dans cette ville n'eut lieu qu'en 1224, sous le gouvernement de Jourdan de Saxe. La comtesse Marguerite leur donna des preuves d'une bienveillance éclatante. Cependant l'histoire de leur couvent est une histoire de ruines. Ces traverses commencèrent avant la fin du XIIIe siècle. Philippe-le-Bel attaquant cette ville réduisit en cendres le couvent et le faubourg où il s'élevait. De 1296 à 1344, ce couvent fut incendié cinq fois. Les pauvres religieux suppliaient qu'on les reçut à l'abri des remparts, ils se voyaient toujours repoussés, et restaient ballottés entre les incendies du faubourg et l'insuffisance des demeures intérieures.

Enfin (1578) les espagnols décidèrent la démolition du couvent dans le faubourg, et les dominicains durent se retirer dans le refuge que le connétable Robert leur avait donné en 1368; ils obtinrent de Philippe II l'hôpital Grimarez qui leur était contigu et avec cette annexe ils commencèrent une construction qui fut achevée en 1588. Leur Église n'avait que deux nefs ; ils voulurent en ajouter une troisième, mais la maçonnerie décintrée trop vite s'écroula. Loin de se décourager, ils jetèrent le fondement d'une nouvelle Église ; le chœur, le clocher, l'Église tout fut achevé en 1672. Cet édifice constitue les dernières ruines tant de fois répétées. La révolution nous l'aurait à son tour dérobé si le souvenir n'en avait été conservé dans un plan de nivose an VI. M. l'abbé Dewez a eu la bonté d'en prendre copie pour nous aux archives de l'administration hospitalière.

BIBLIOGRAPHIE

« Louis Richard, *Histoire du couvent dominicain de Lille et de celui des dominicaines dits de Ste Marie de l'Abbiette* (1782) (L. K7 4007).

« Millin, *Antiquités nationales*, V. LVI.

« Cousin, (*Bibl. communale de Lille*), *histoire chronologique du couvent des Frères Prêcheurs.*

« *Année dominicaine*, VIII, p. 241.

« Demay, *Sceaux de Flandre*, 7469 — 7474.

« Père Chapotin, *Histoire des dominicains*, 66.637.

« Abbé Dewez, *Histoire de la paroisse de S. André*, 1900.

LILLE

Monastère des Dominicaines de l'Abbiette.

Marguerite, fille de l'empereur Baudoin IX, fit une convention avec le chapitre de S. Pierre pour acquérir un terrain le long de la Deule, en vue d'y construire un monastère de dominicaines. Les constructions furent achevées au bout de trois ans, et permirent de consacrer l'Église en 1279. Cette année, celle de la mort de la bienfaitrice vit l'Abbiette tout à fait terminée et meublée ; l'aspect du monastère était magnifique et gracieux (magnifica constructio..... gratiose se offerebat). Les dons affluèrent encore après l'achèvement ; ceux notamment de Guy de Dampierre (1293), de Henri de Luxembourg, le futur empereur Henri VII (1308-1313) dont la sœur y était religieuse.

Cette fondation de la piété princière ne devait pas subsister longtemps ; elle fut comprise dans les incendies du faubourg de S. Pierre par Philippe le Bel. Le monastère rétabli, fut de nouveau détruit dans la guerre de Philippe de Valois (1339). Emu de ce désastre, ce prince donna aux religieux un abri dans la ville, quatre arpents de terrain sur la paroisse S. Maurice, et leur accorda la demeure de Baudoin et Daubechicourt. — Les religieuses s'étendirent par la suite et commencèrent une longue prospérité matérielle. Cette prospérité se manifesta par l'expansion de la vie monastique au dehors et par de nombreuses fondations, celles de Valenciennes, Bruges, Arras, Tournay, etc.

BIBLIOGRAPHIE

« Même littérature qu'au précédent article.

LIMOGES

(Ste Marie).

Pierre Cellani, envoyé par S. Dominique à Limoges, trouva un accueil empressé auprès de l'évêque Bernard de Savène, et surtout auprès d'un veillard Guy de Closel, âgé de 124 ans, qui devait succéder à Bernard et vivre jusqu'à 140 ans. Cellani, malgré ces bonnes volontés, ne jugea pas le moment encore propice et il revint l'année suivante. Les Frères s'établirent alors au-delà du pont S. Martial et, en attendant une Église définitive, ils se servirent de celle de Ste Félicité ; ils élevèrent rapidement des bâtiments conventuels ; Guy de Closel construisit à ses frais presque tout le dortoir. L'éloignement de la ville offrait un obstacle à la mission des Frères. Ils se décidèrent à changer leur résidence, ils achetèrent sur la paroisse de S. Michel de Pistorie, pour la somme de 6000 sols, un terrain qui les rapprochait. Gérard de Frachet, alors prieur, avait donné son patrimoine, sans équivaloir à la somme due. Il se désolait, lorsqu'un chapelain du Dorat, Aimeric de Palmut, envoyé vraiment par la Ste Vierge, leur apporta l'argent nécessaire. Les Frères l'accueillirent avec une reconnaissance qui lui survécut, ils lui firent de magnifiques funérailles et l'enterrèrent dans leur chapitre.

Nous conservons encore l'Église qu'ils élevèrent et qui sert maintenant de paroisse. Jadis fort longue, elle a été coupée en deux parties. Elle conserve au nord un portail ogival de style très pur et qui s'ouvre, auprès d'anciennes chapelles ; de l'autre côté le cloître lui était rattaché mais il a disparu.

On possède, au musée de Limoges, l'inscription : funéraire d'Aimery de Palmut et de Guillaume de Beaumont, les grands bienfaiteurs. Parmi les morts reçus dans ce vieux couvent, on comptait Gérard de Frachet et le célèbre chroniqueur Bernard Gui.

BIBLIOGRAPHIE

« *Dictionnaire d'épigraphes, 1852, pour les épitaphes.*

« Ducourtieux, *Limoges d'après les plans anciens, correspondance.*

« P. Chapotin, *Histoire des dominicains.* p. 37.

« Marguerite de Waresquiel, *Deux Frères Prêcheurs, publie le plan, le portail, l'épitaphe de Palmut, etc.*

« Louis Guibert, *Anciens dessins de Limoges*, 1900 (L G J 3787). *Une curieuse vue de Limoges ; étude sur Beauménil qui dessinait de 1746 à 1786.*

LIMOUX (Aude)

(*S. Martin*).

Limoux possède un de nos plus anciens couvents ; S. Martin fut donné en 1207 par Béranger, archevêque de Narbonne au monastère de Prouille. L'année suivante S. Dominique en confia l'administration au F. Guillaume Claréa qui en prit possession le 17 mars 1208.

En 1261, les consuls s'occupèrent de restaurer l'Église ; un traité intervint entre un maître maçon, Pierre Michel prêtre et les consuls. Pierre s'obligea de remettre l'Église à neuf.

Dès l'origine, S. Martin fut desservi par les Frères Prêcheurs. On parla de transformer ce sanctuaire en cathédrale, mais les dames de Prouille refusèrent.

Des travaux importants signalèrent peut-être le xve siècle qui occasionnèrent la consécration de S. Martin. Les documents nous apprennent qu'on construisit une crypte (1533), une flèche (1596).

Depuis cette époque on constate des changements considérables; le cloître a été démoli, le chapitre et les bâtiments conventuels ont disparu et fait place au logement des sœurs de Cluny qui tiennent un asile d'aliénés. Le campanile refait, l'église remaniée, la façade surhaussée, la rose agrandie, des contreforts d'un aspect peu gracieux gardent peu de traits intacts du moyen âge. Le cadre lui-même a bien changé et les murailles urbaines qui limitaient le couvent au nord-ouest ont été renversées. Heureusement, le Père Berthet, nous a fourni le plan de l'Église, et l'abbé Destrem, le vénérable archiprêtre de Limoux, un plan de 1730, qui nous ont permis d'essayer une restauration générale. Le cloître n'existe plus sur le plan du xviiie siècle, mais il nous rappelle le chapitre avec son abside curieuse.

BIBLIOGRAPHIE

« Réchac, p. 697.
« Fonds-Lamothe, *Notice historique de Limoux,* 1838 (L K⁷ 4088).
« P. Berthet, *Communication du plan de l'Église.*
« Destrem, archiprêtre de Limoux, *Plan des archives, documents.* Mai 1901.
« *Les analecta parlent de la fondation à l'année 1311.*

LISIEUX

(N.-D. du Pré).

Les historiens les plus autorisés fixent la fondation du couvent de Lisieux à 1248. Ce couvent s'éleva dans l'île de Putangle, formée par la rencontre de la rivière de Gacé, de l'Orbec et de la Touque. Sur la rive gauche de la Touque, un hospice (1160) s'appelait N.-D. du Pré, dont le vocable fut adopté par les dominicains pour leur église. Les bâtiments s'ouvrirent à eux, mis à leur disposition par l'évêque Guillaume du Pont-de-l'Arche. — Des bienfaiteurs facilitèrent aux religieux le rachat de certaines charges, la construction de chemins voisins et l'agrandissement de leur résidence.

Il est probable que l'Église rebâtie au XIVe siècle, conserva le vocable de la Ste Vierge ; nous voyons son image orner leur sceau au milieu des arceaux d'église. — Parmi ces empreintes, la plus remarquable est celle dont la matrice appartient à M. Duvivier qui nous l'a communiquée ; elle montre la madone recevant les hommages des pères agenouillés devant son trône (Demay 3092. — Archives nationales n° 9731). — Un autre sceau que possède M. Caillé porte aussi cette image bénie.

L'ancien couvent était assez vaste pour recevoir en 1530 un chapitre général qui réunit 500 religieux.

En 1562, les huguenots détruisirent le couvent et son Église. Les ruines, longtemps délaissées, ne purent être relevées que dans la dernière partie du XVIIe siècle. Un document de 1675 nous instruit de la détresse des religieux. Le couvent put être renouvelé en 1777 comme on peut le supposer dans une gravure de M. Puchot.

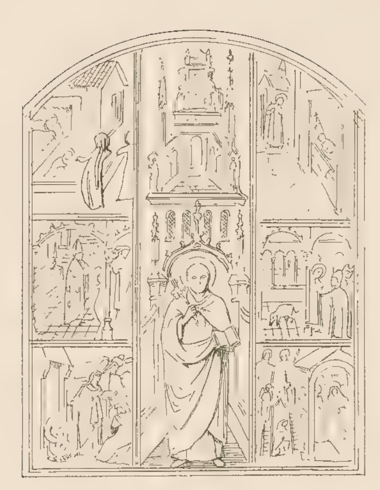
Le Père Bonnefond, capucin, nous présente l'Église comme grande, bien percée et bien ornée, — un état du couvent, dressé en 1715, comme vaste, haute, claire, avec un chœur surélevé, à gauche une chapelle du rosaire. Un plan terrier de 1789 marque pour les édifices la forme d'un Z. — En 1790, l'Église fut transformée en club. Les bâtiments du couvent qui subsistent ont été utilisés pour la Sous-Préfecture.

On garde dans la sacristie de S. Pierre une statue de la Ste Vierge, en bois doré, qui provient, dit-on, des dominicains.

BIBLIOGRAPHIE

« Louis de Bois, *Histoire de Lisieux*, 1845, 2 vol. in-8°.
« Guillemeth, *Histoire de Lisieux*.
« Vasseur, *Notice sur les Mathurins ou la Maison-Dieu de Lisieux*.
« P. Chapotin, *Histoire des dominicains*, p. 368.
« Puchot, *Notes et renseignements divers*.
« Abbé Quille, *Nombreux documents et photographies* communiqués avec la plus grande obligeance.
« *Archives générales de l'Ordre*.

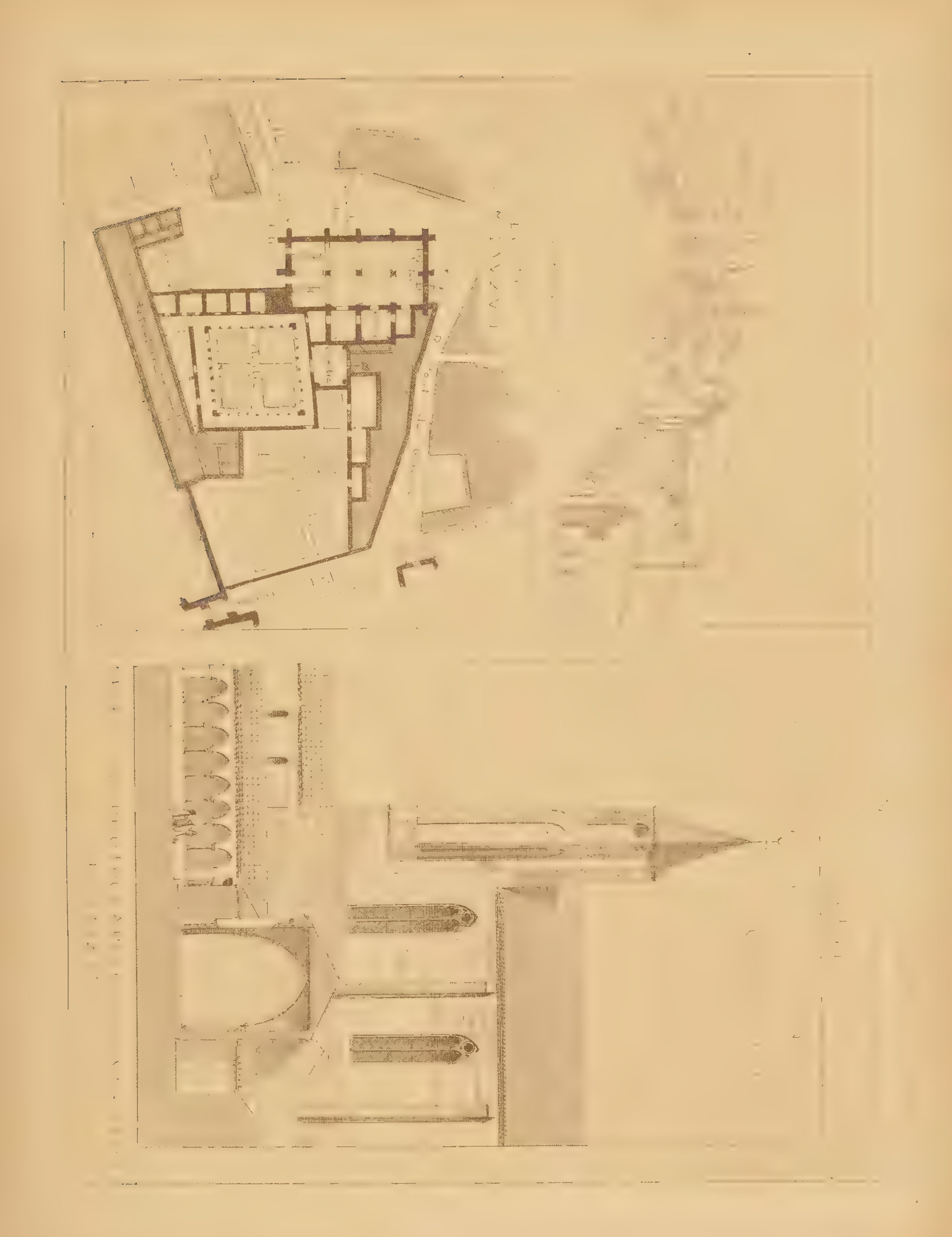
FIN DU PREMIER VOLUME.



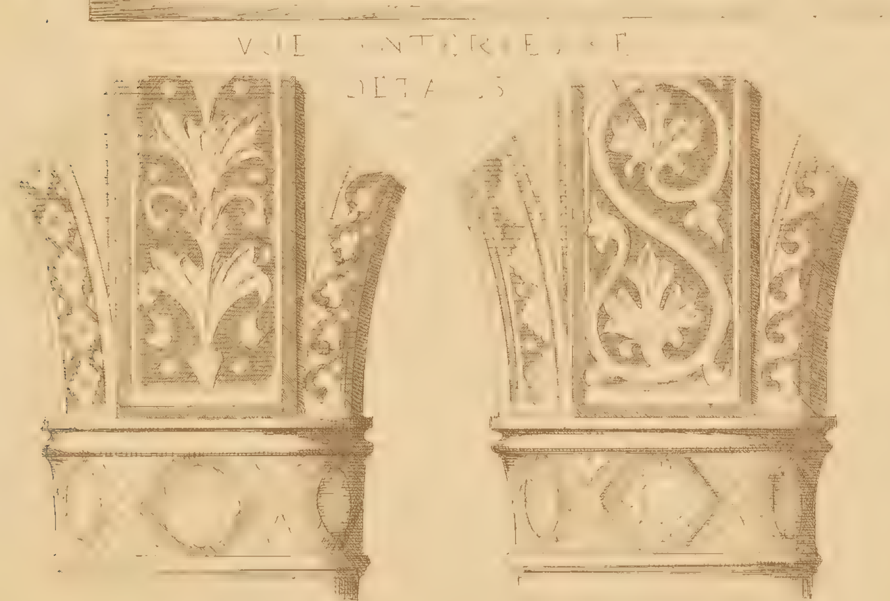
S. Dominique.
Bibliothèque nationale. Latin 9.473, f. 178.

BAR-LE-DUC. — IMPRIMERIE EMILE COLLOT.



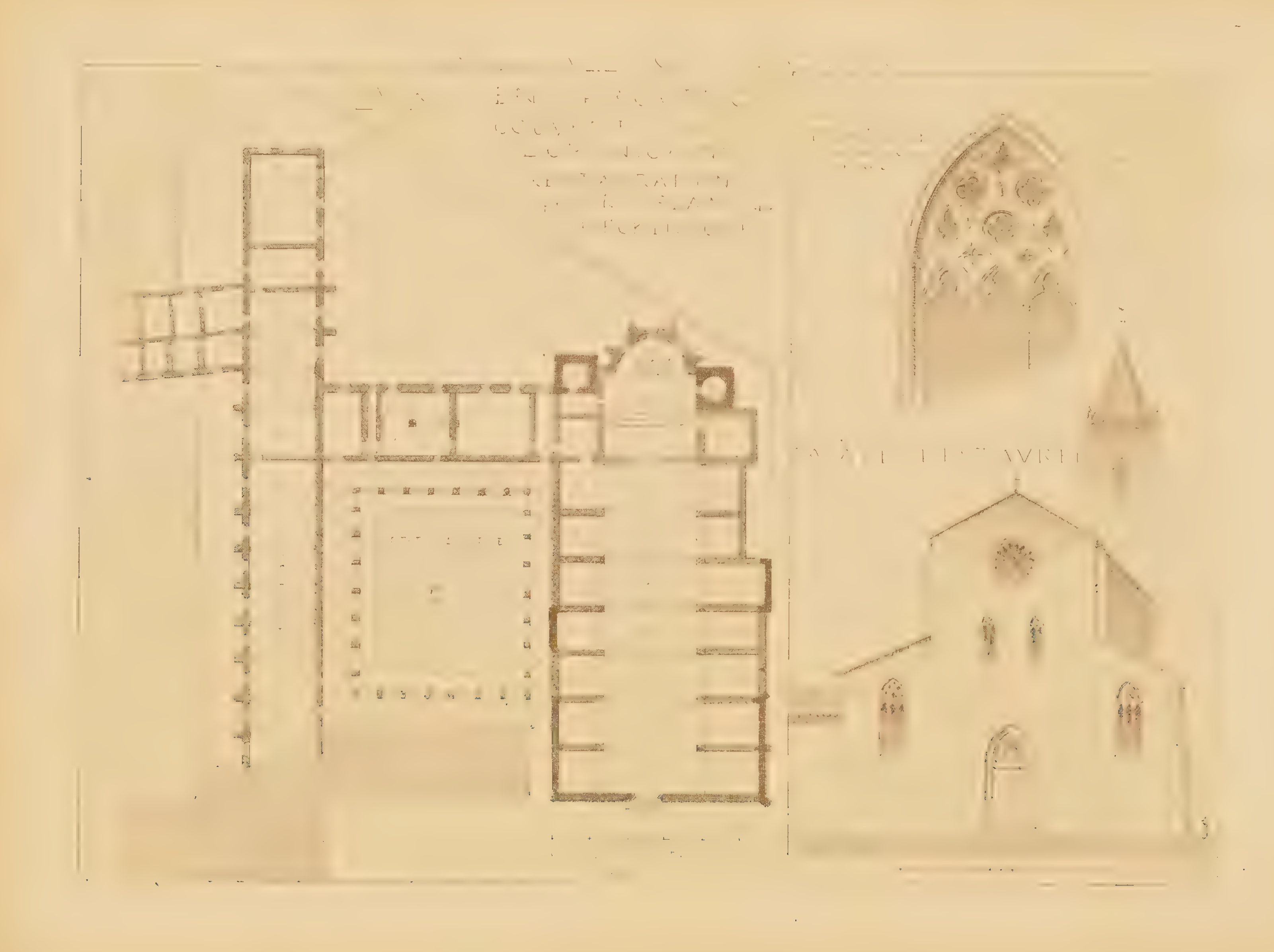






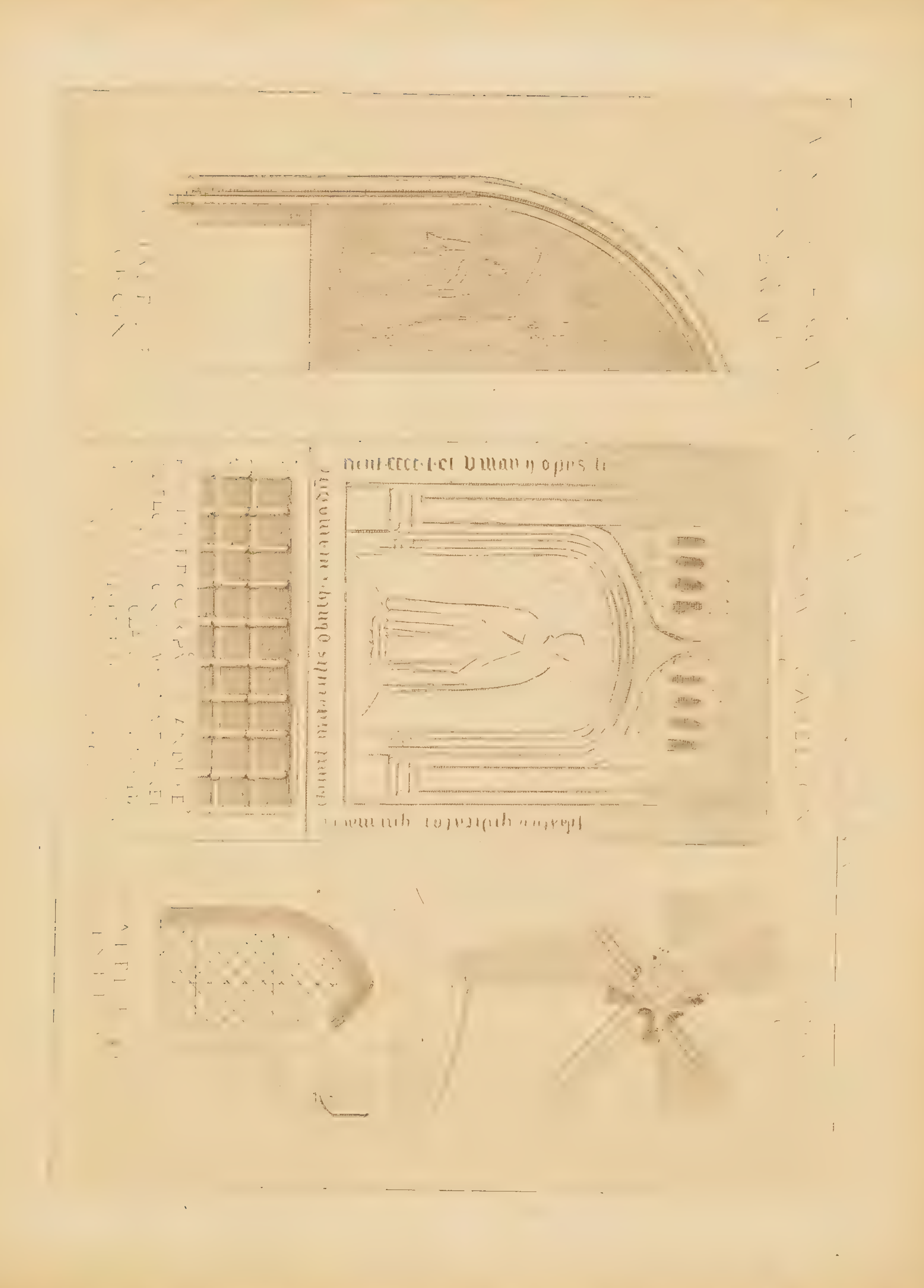


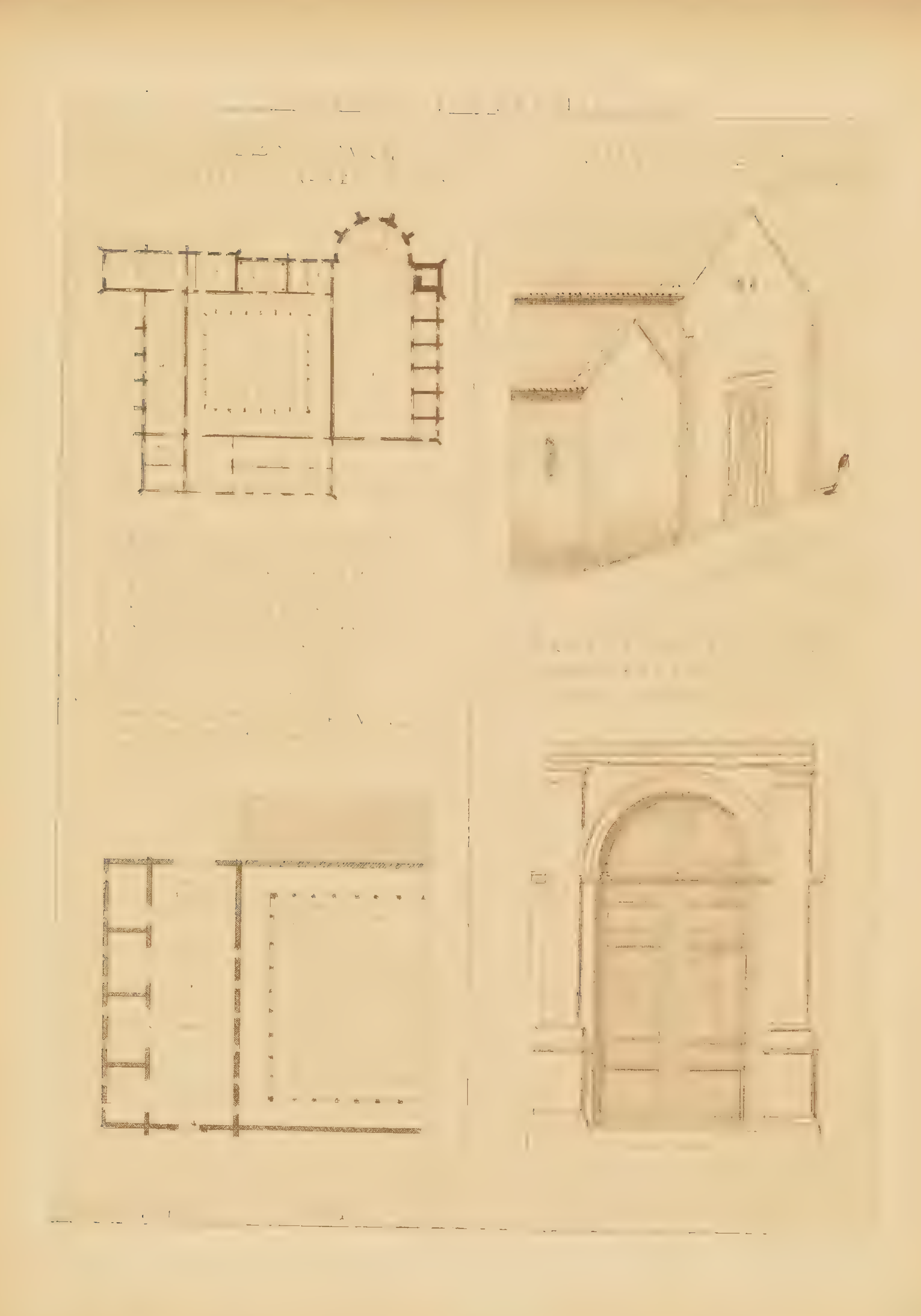
VUE GENERALE

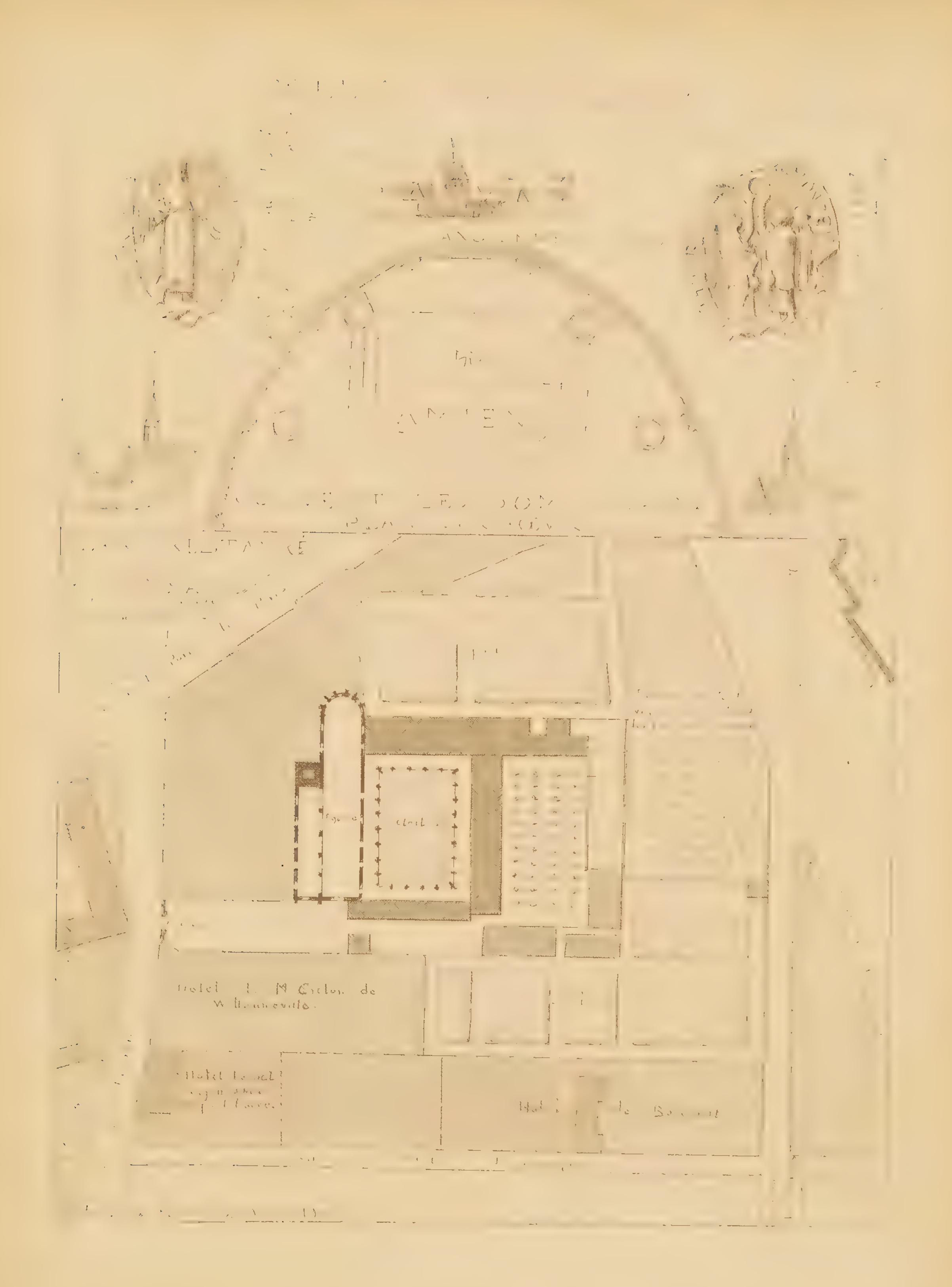




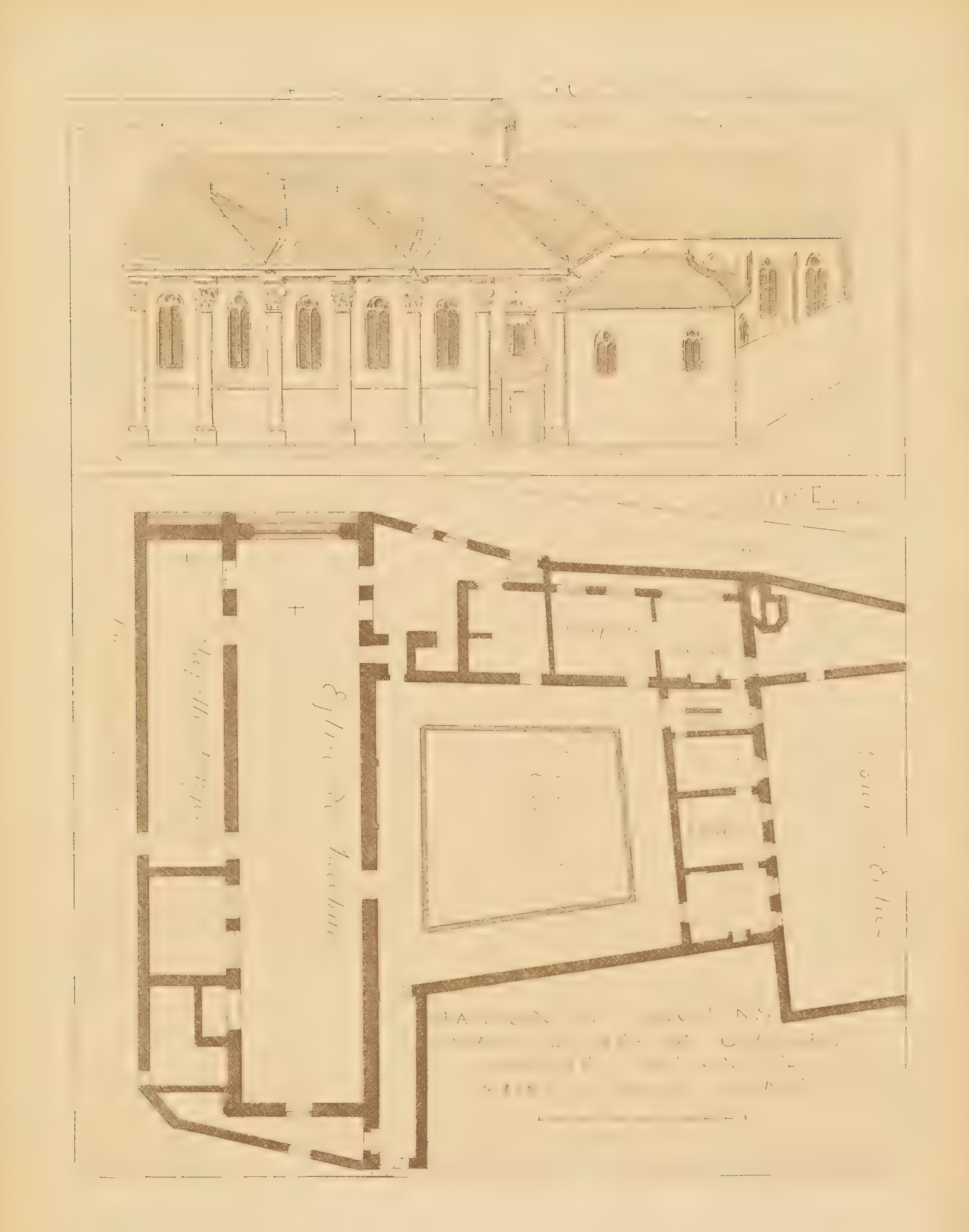




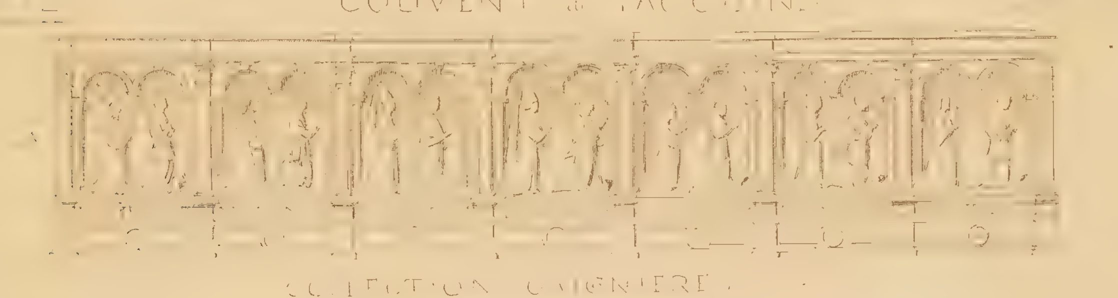








COUVENT des JACOBINS



COLLECTION GAIGNIERES

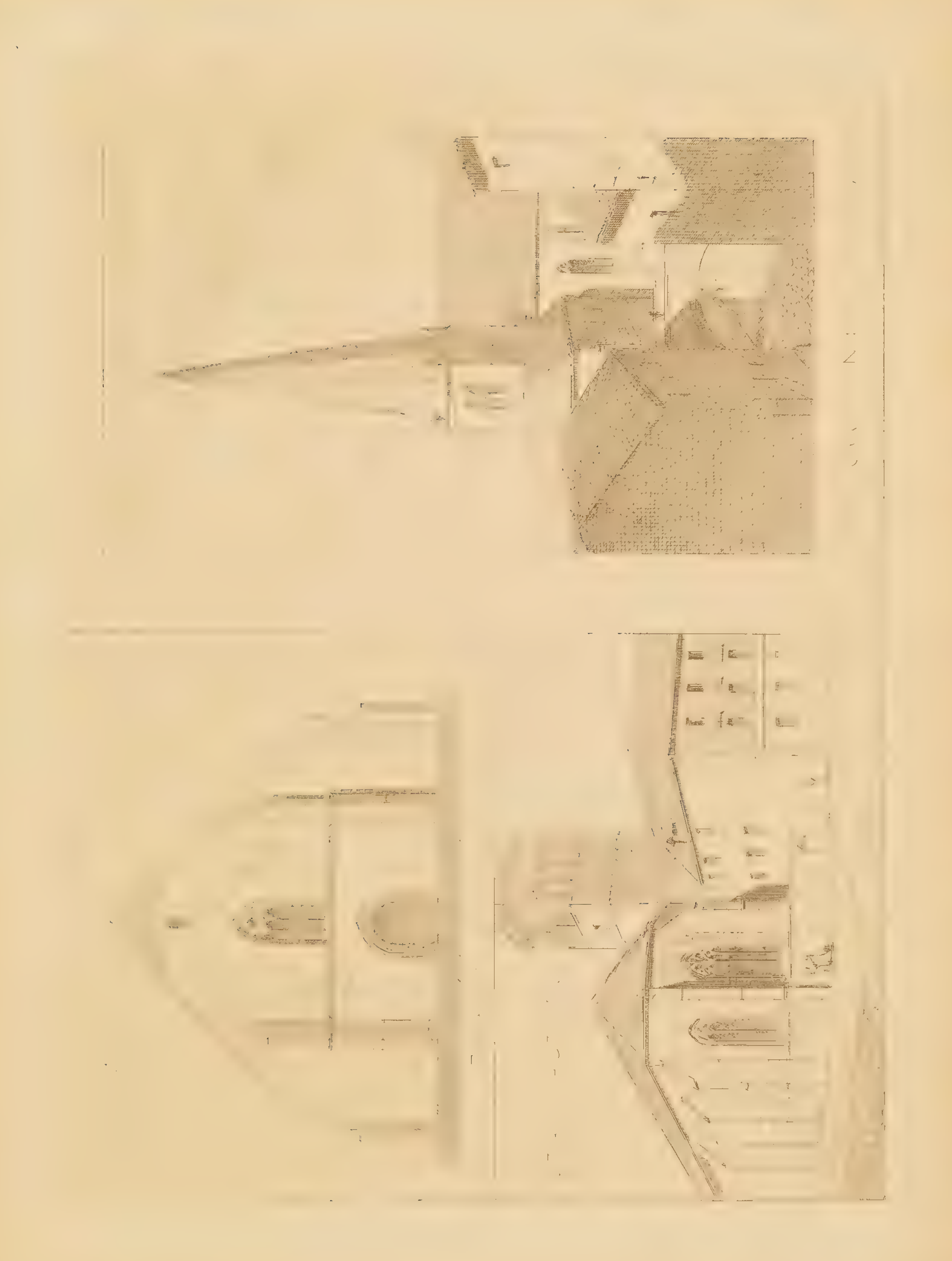


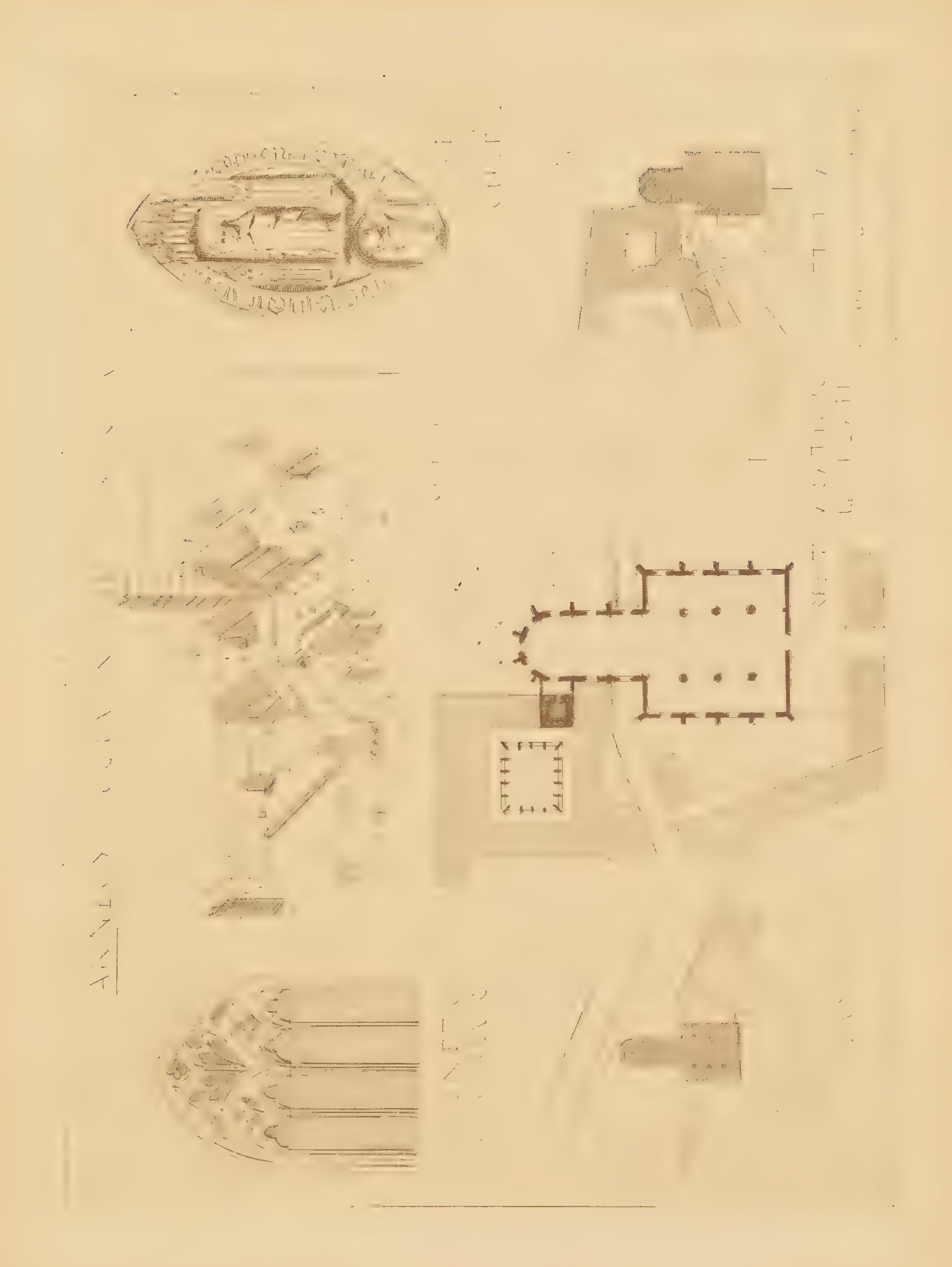












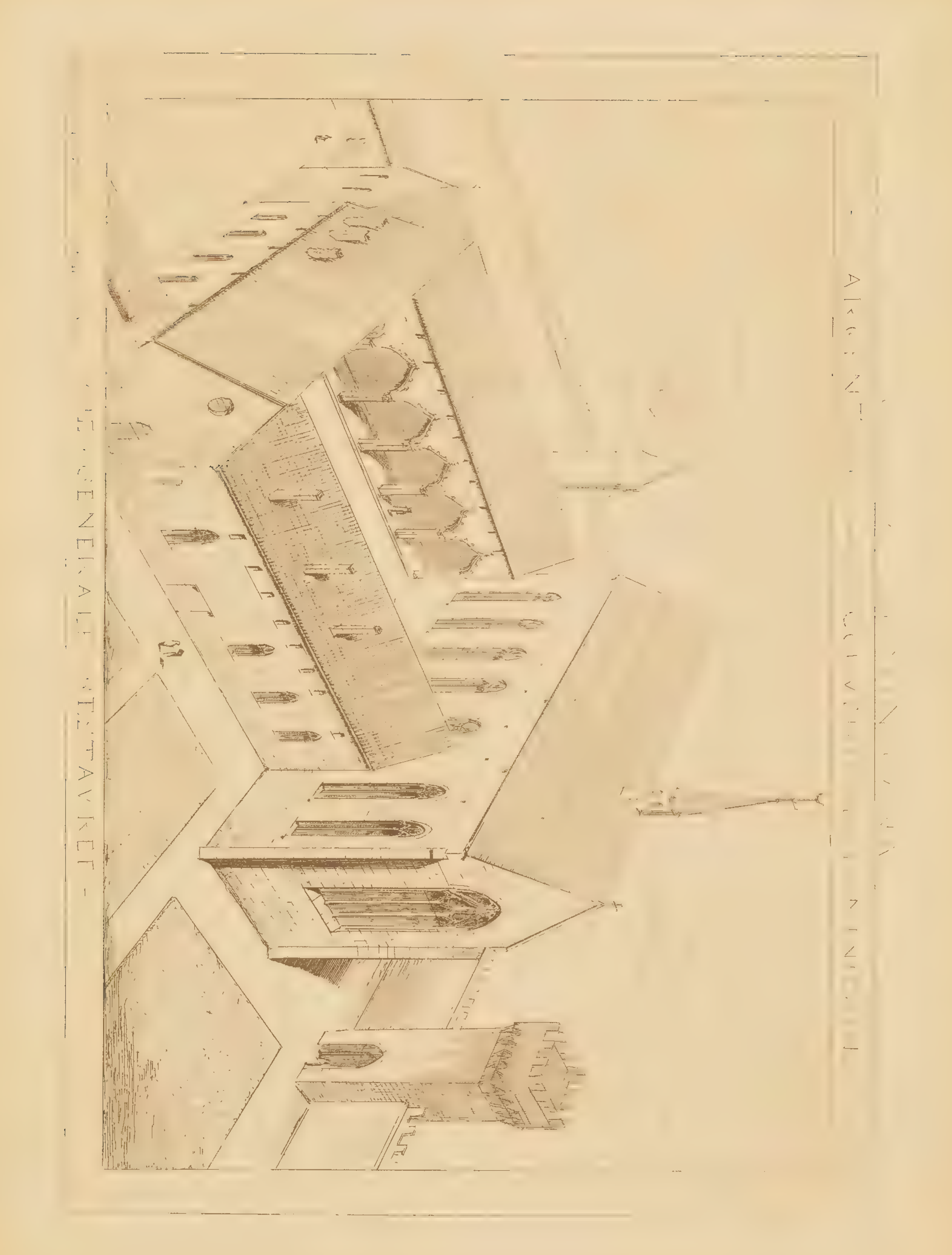
GALLIA DOMINICANA

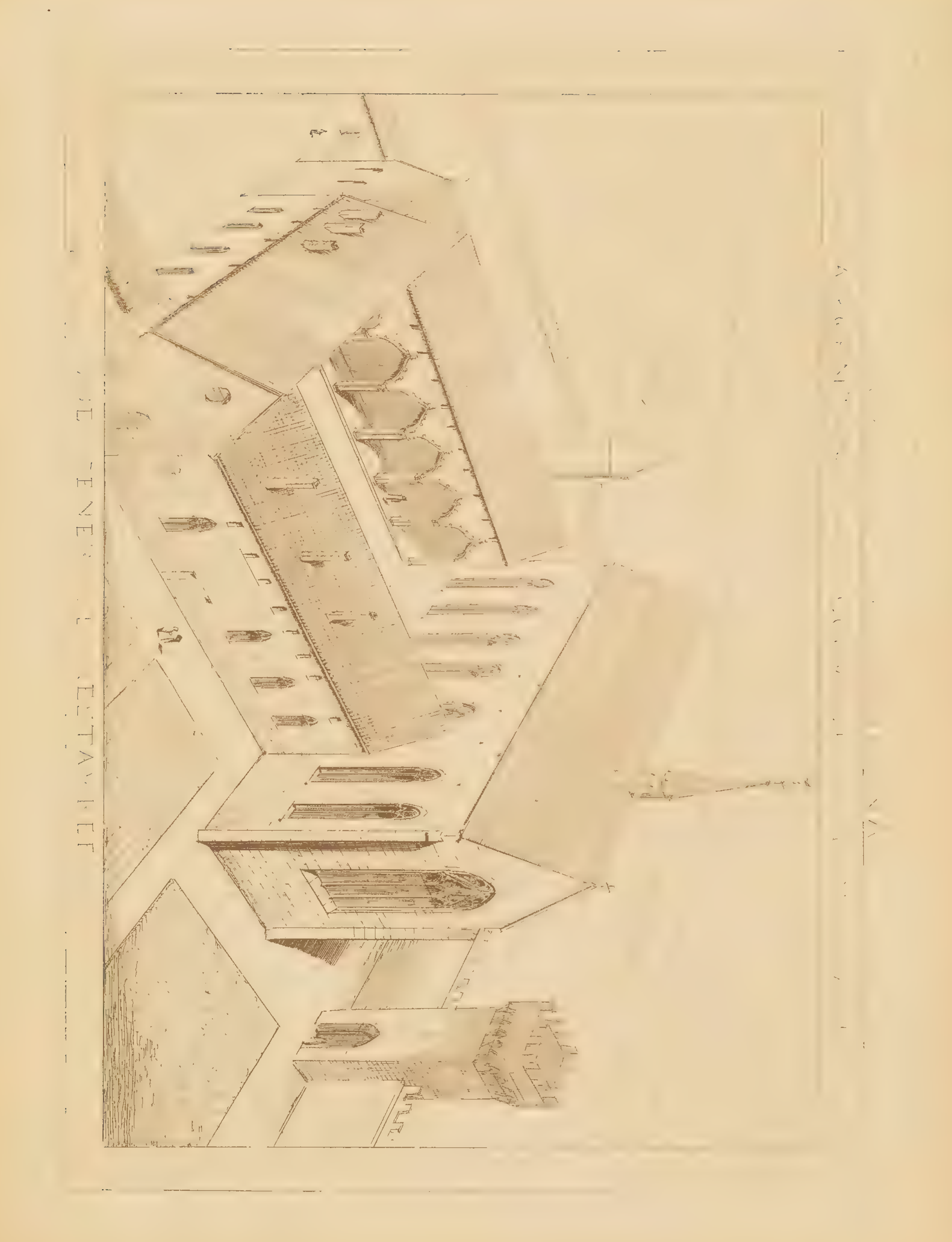
ANNECY

COUVENT DOMINICAIN

DÉTAILS INTÉRIEURS

VUE DU CHŒUR





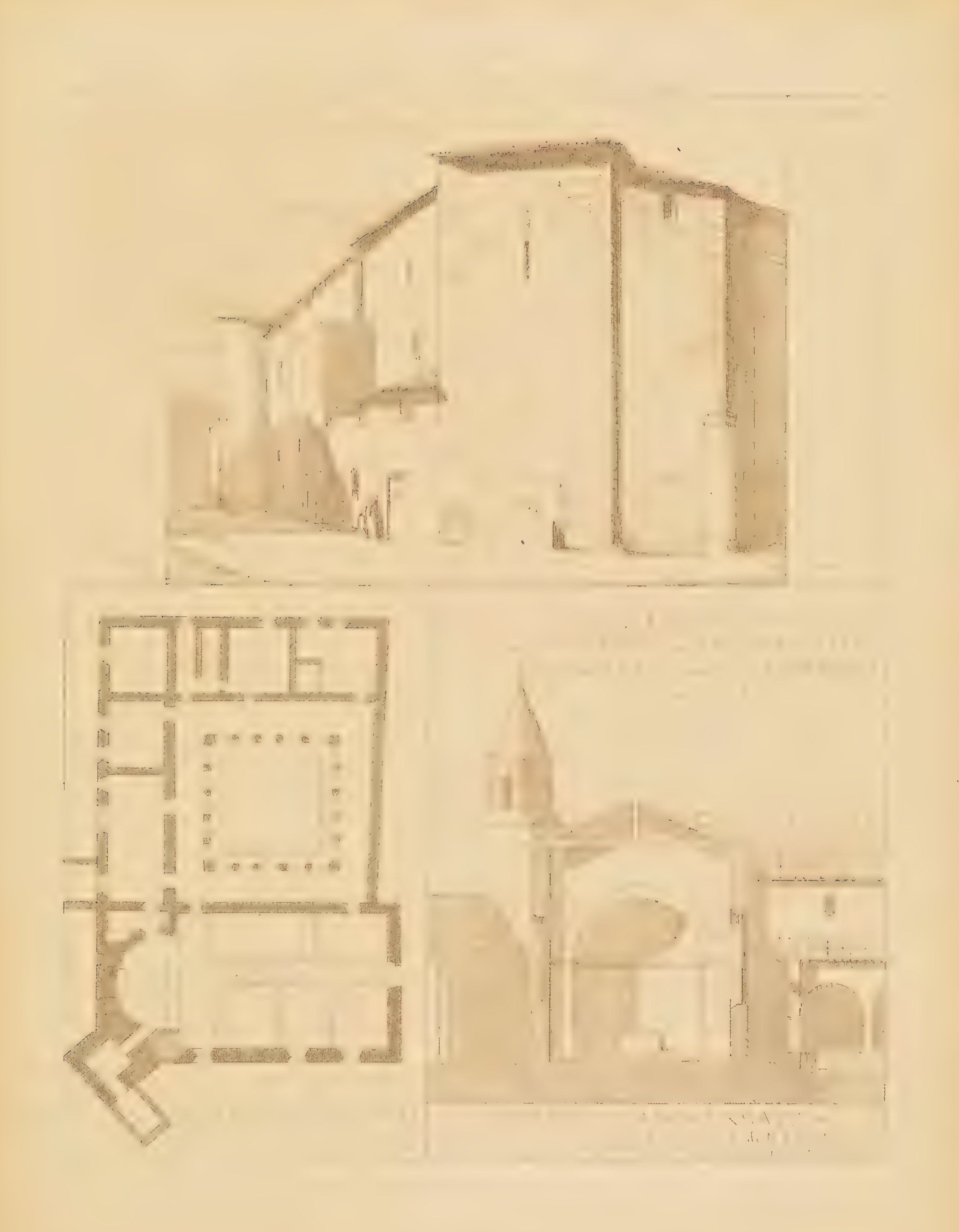


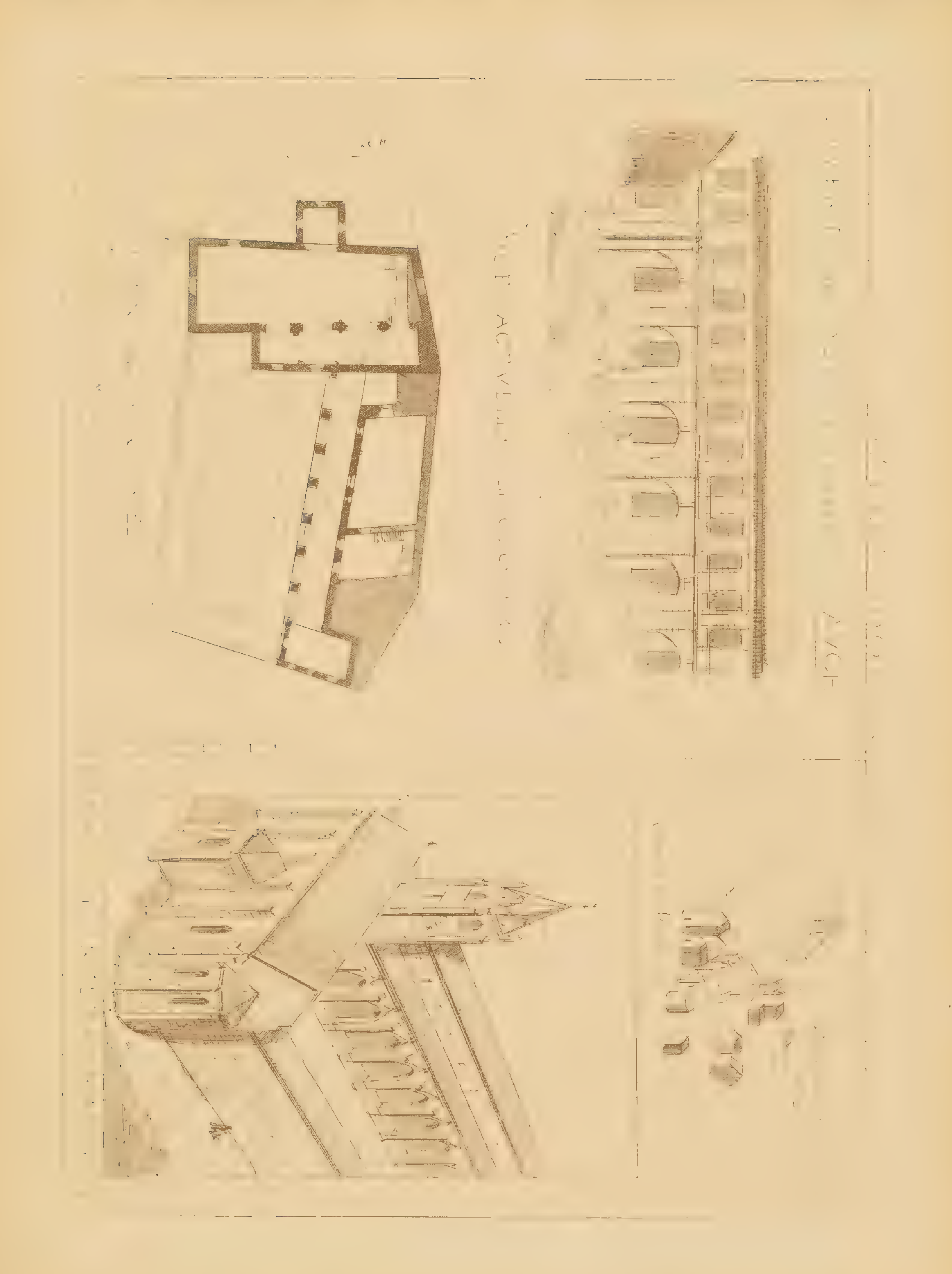


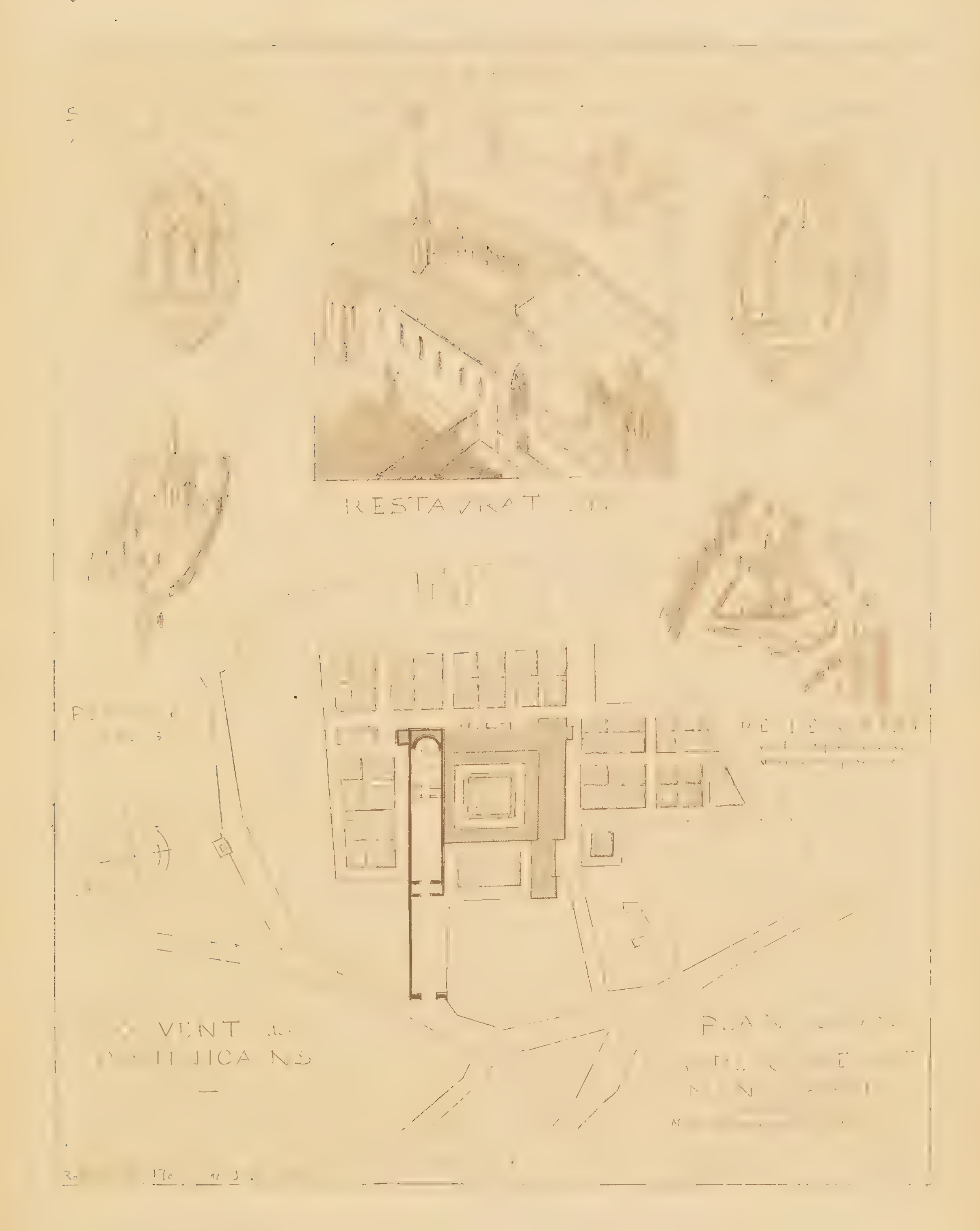


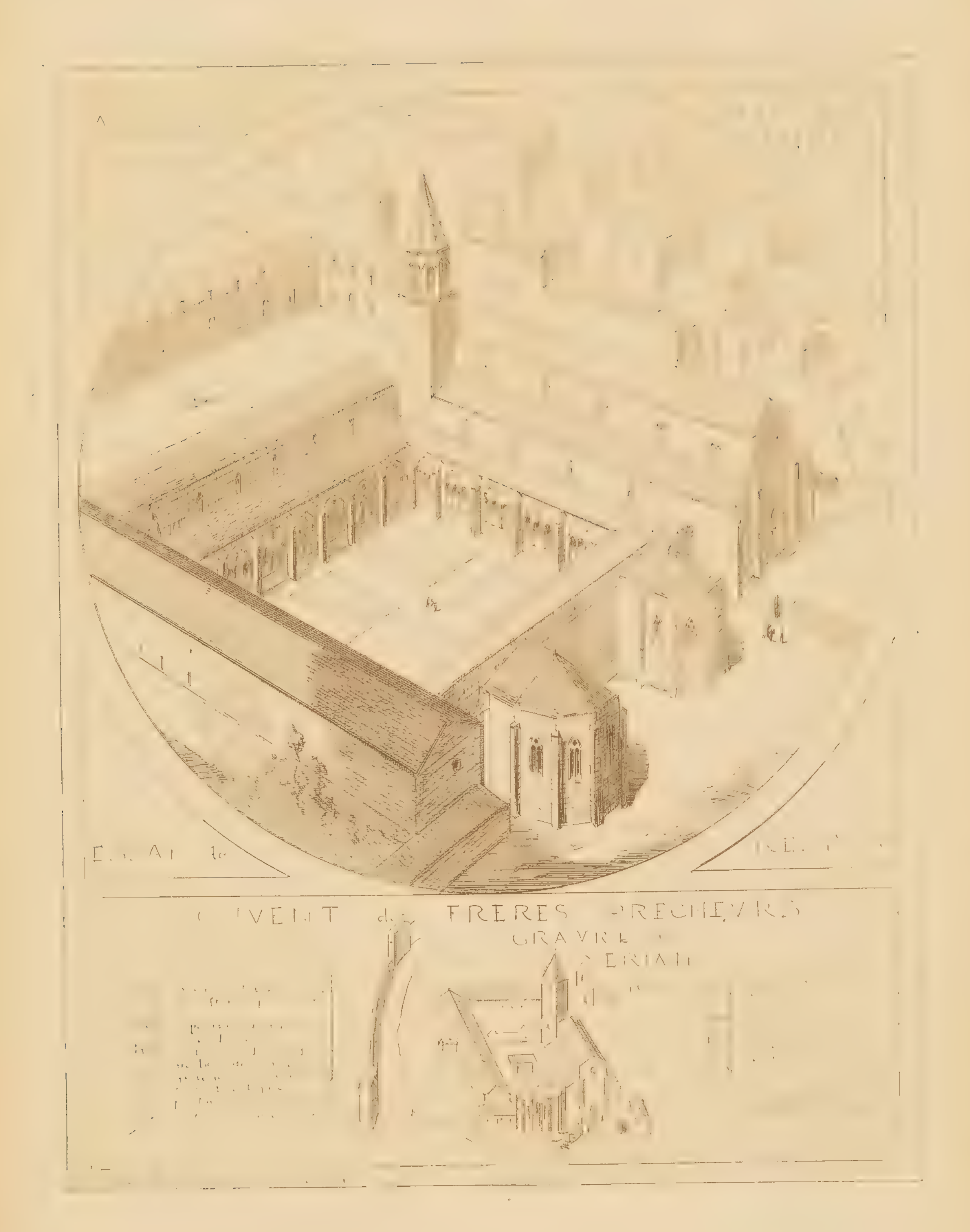




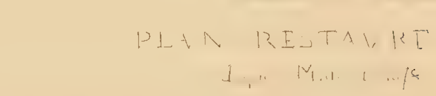







FRERES

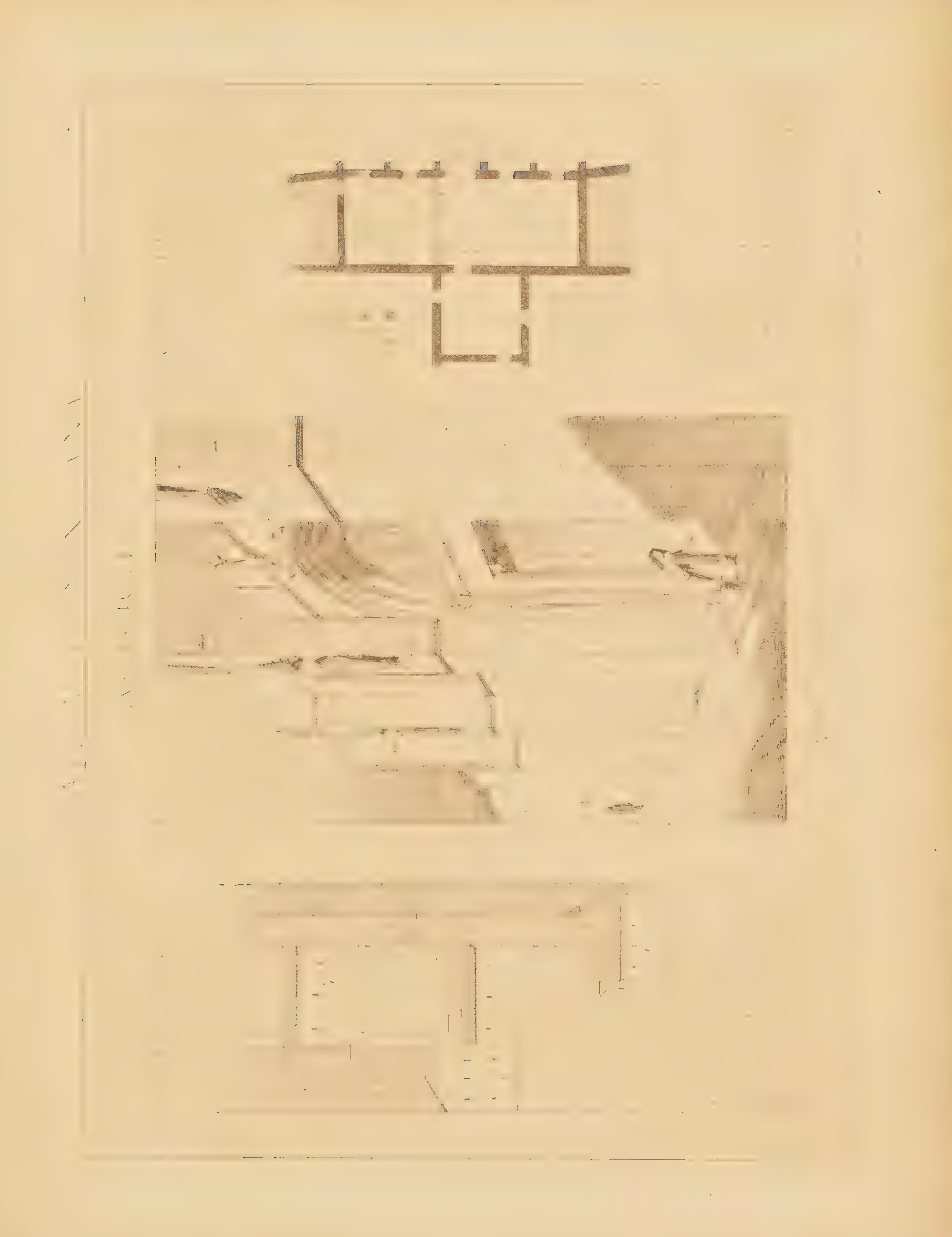
GRAVURE

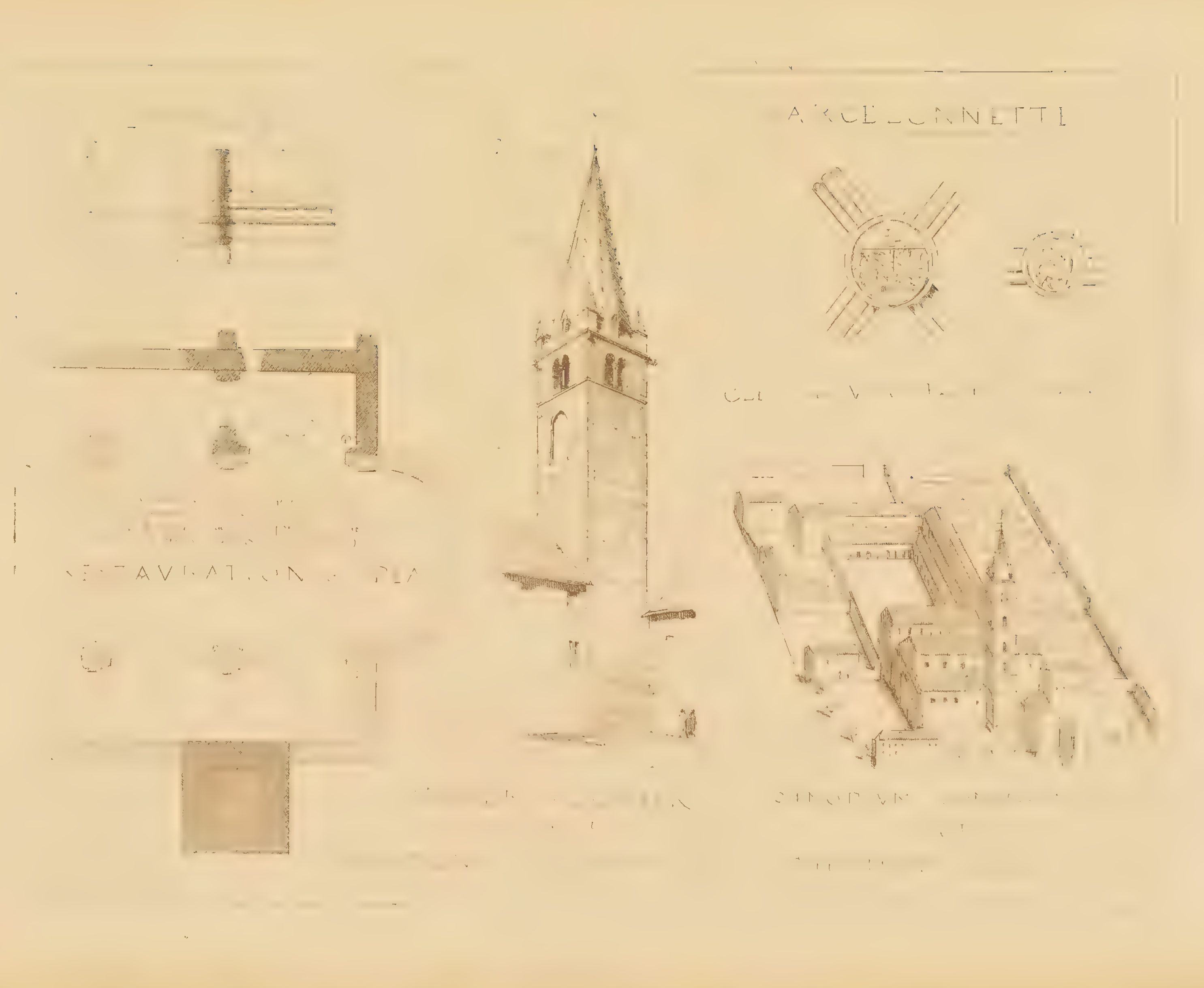


PLAN RESTAVRÉ



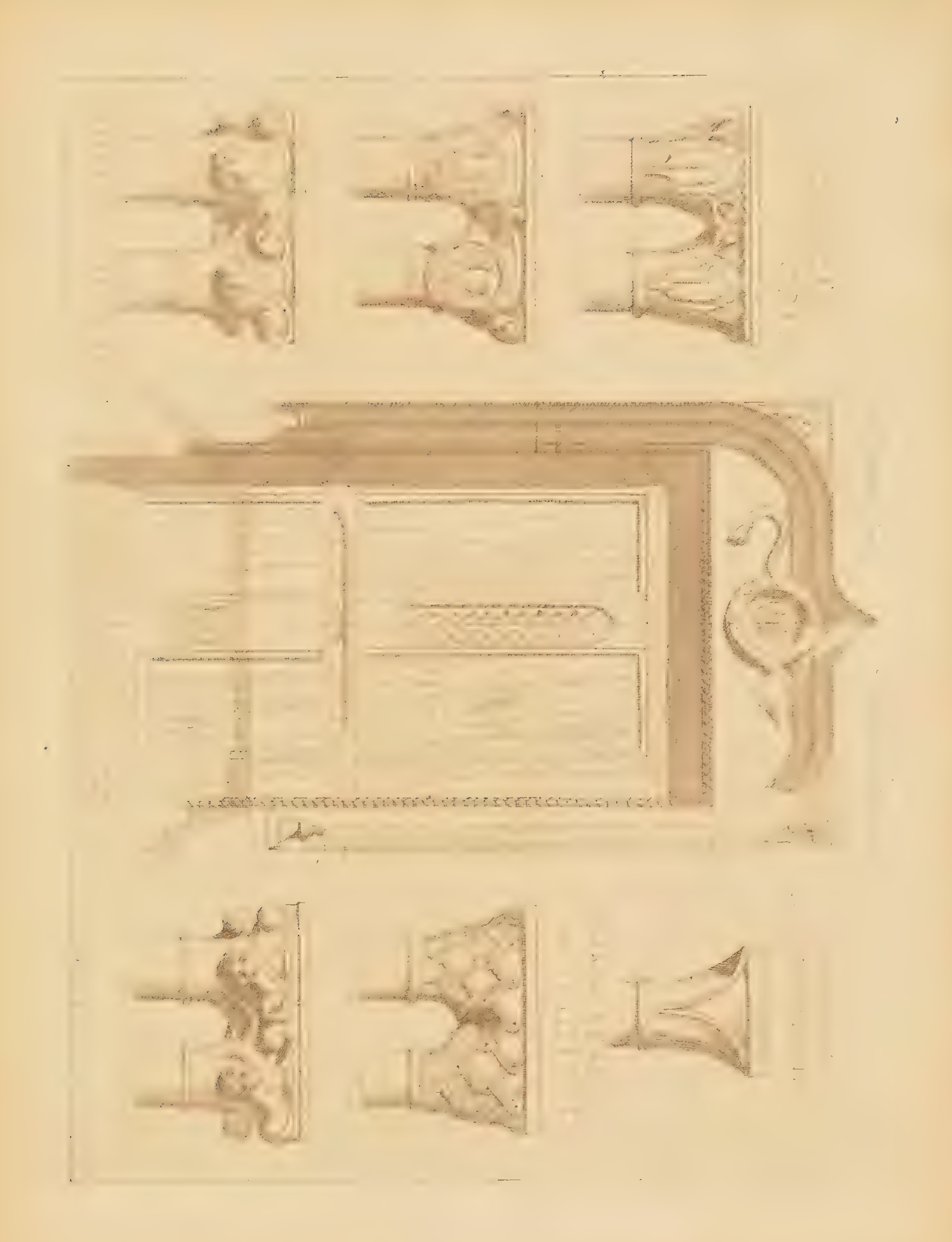








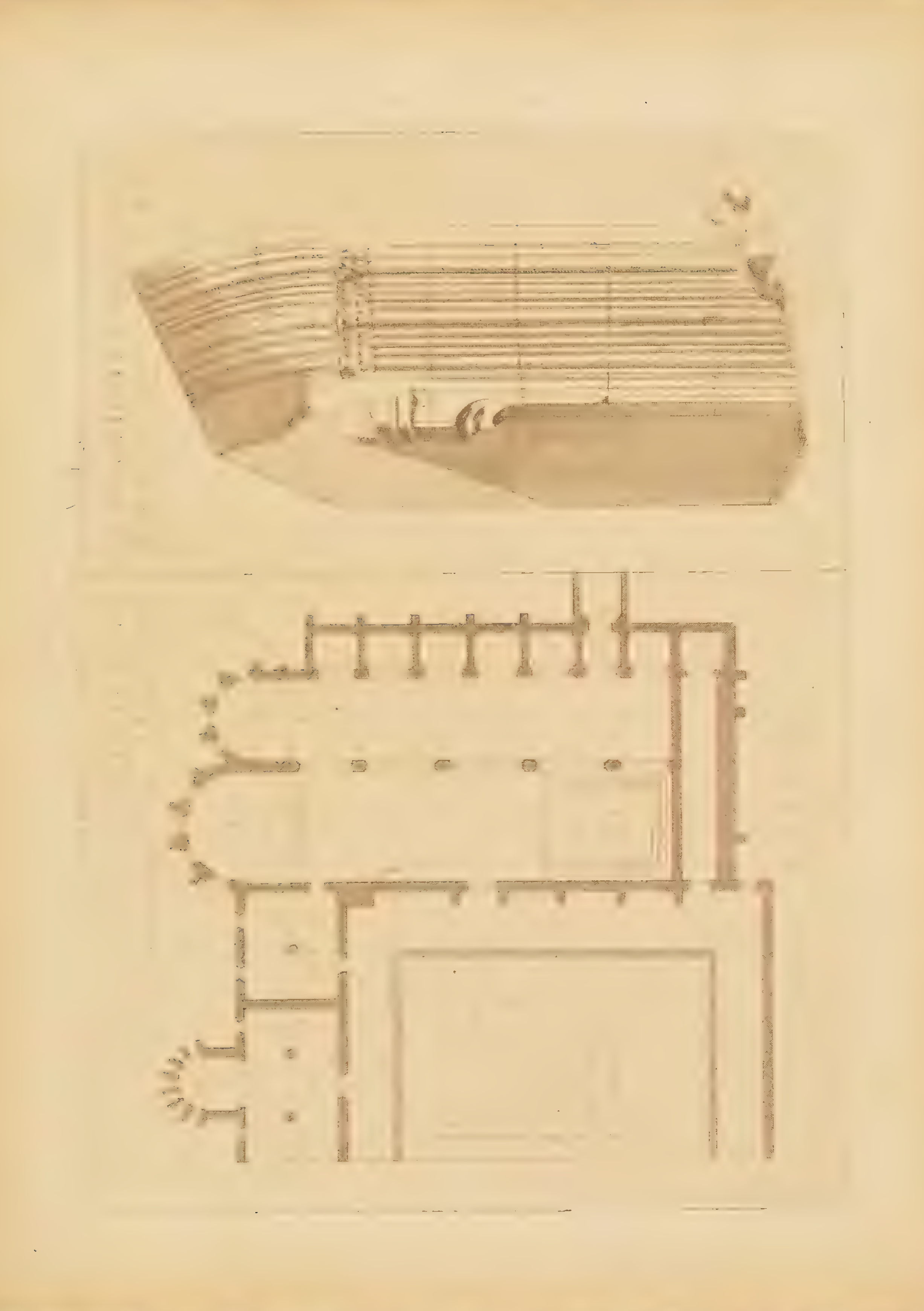
DOMINICANA



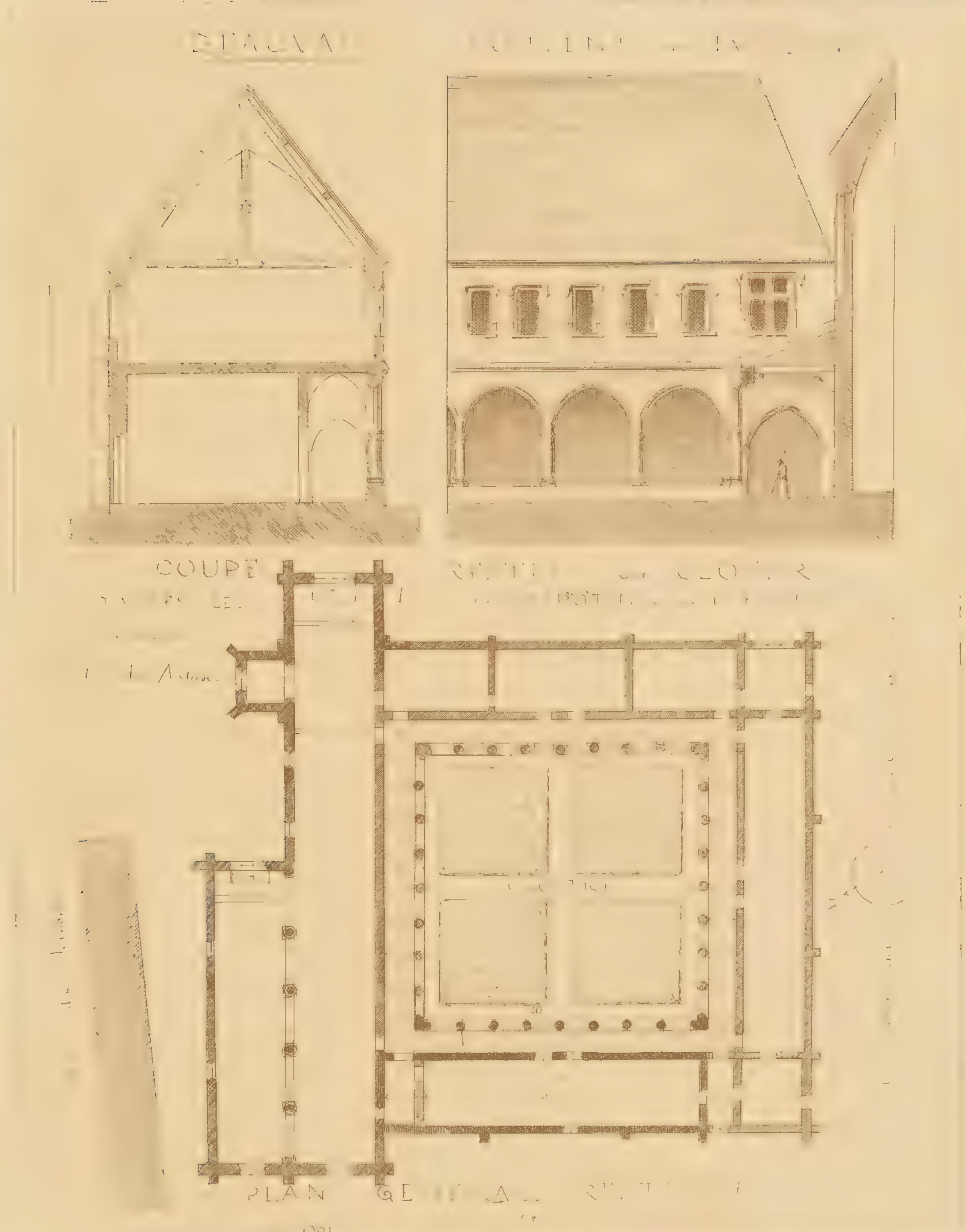






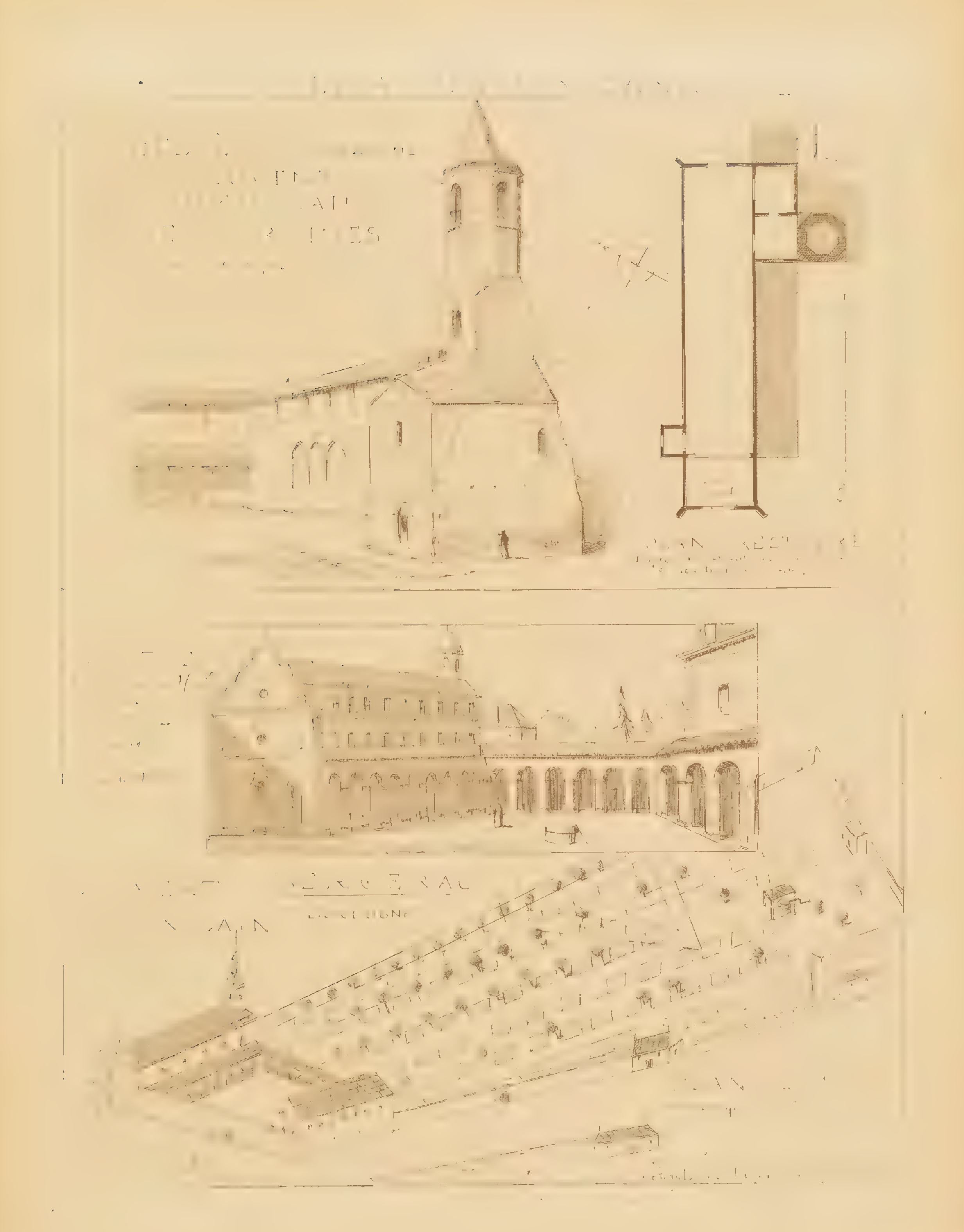





COUPE
PLAN











[illegible]

[illegible]

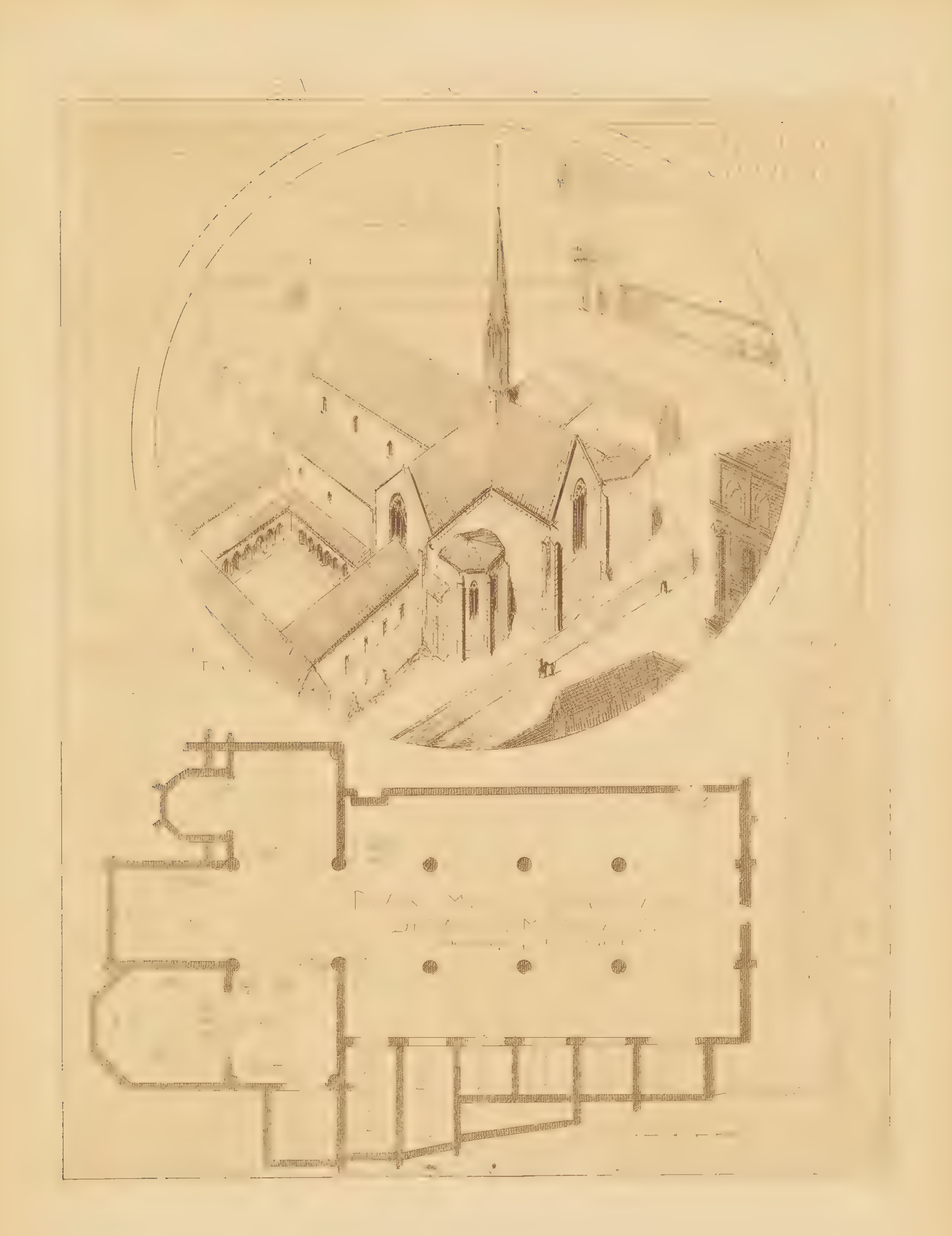
[illegible]

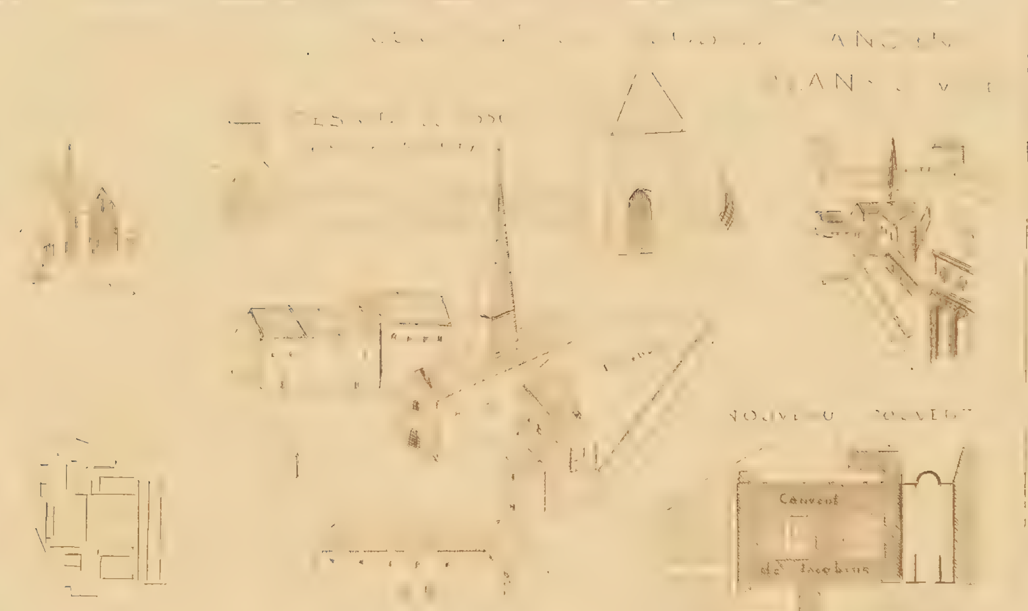


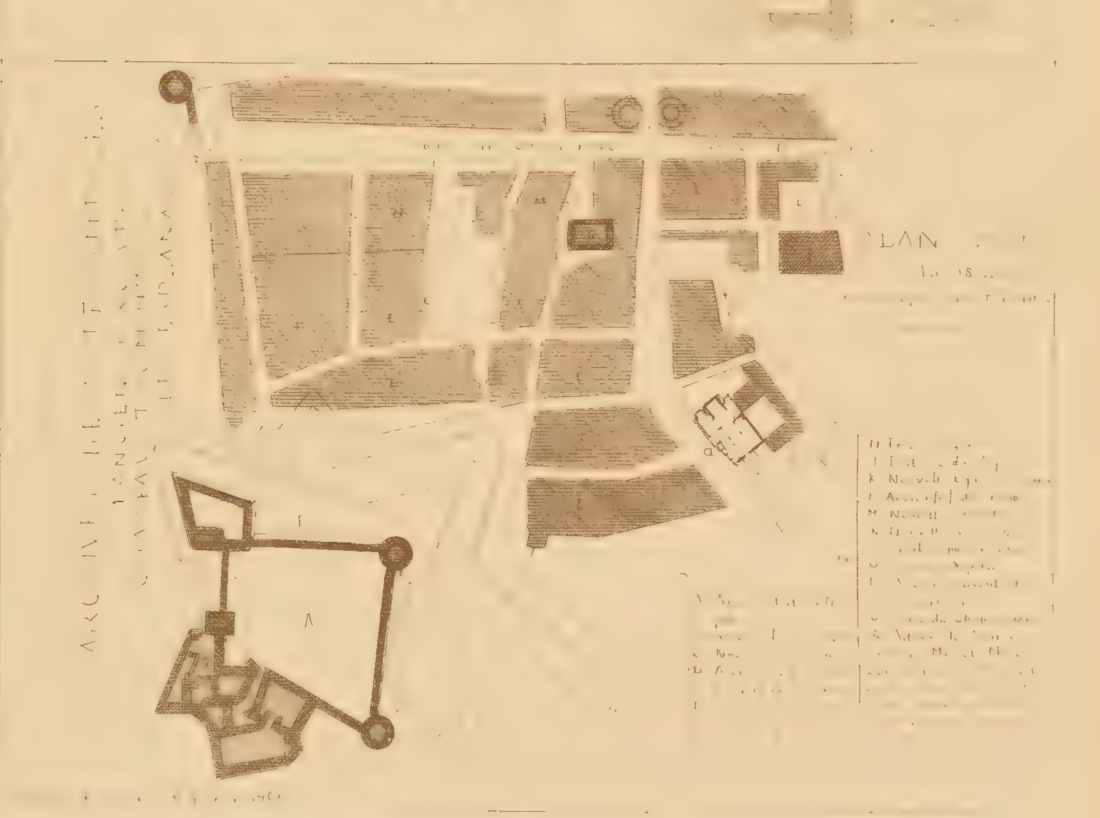
PLAN

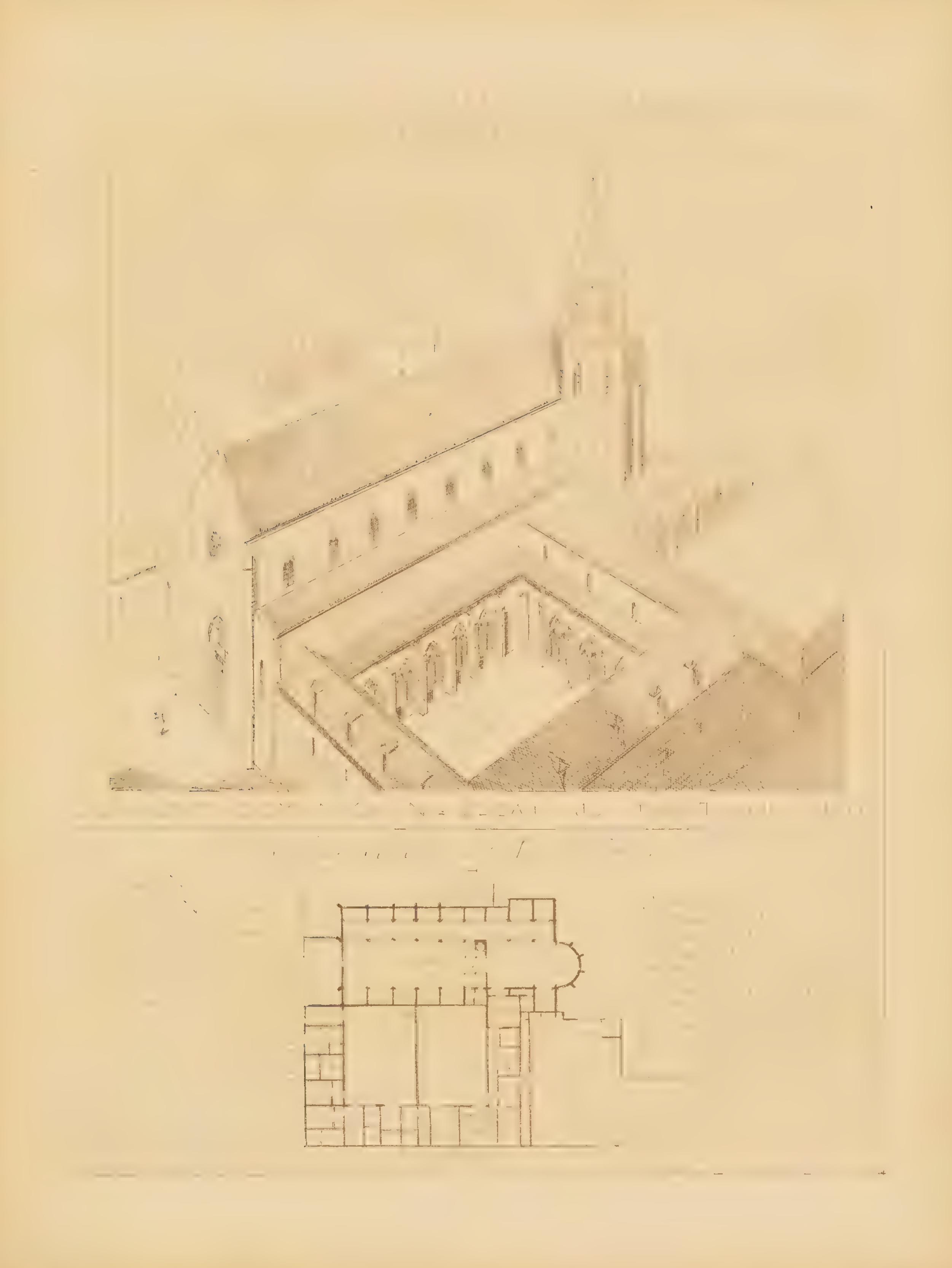


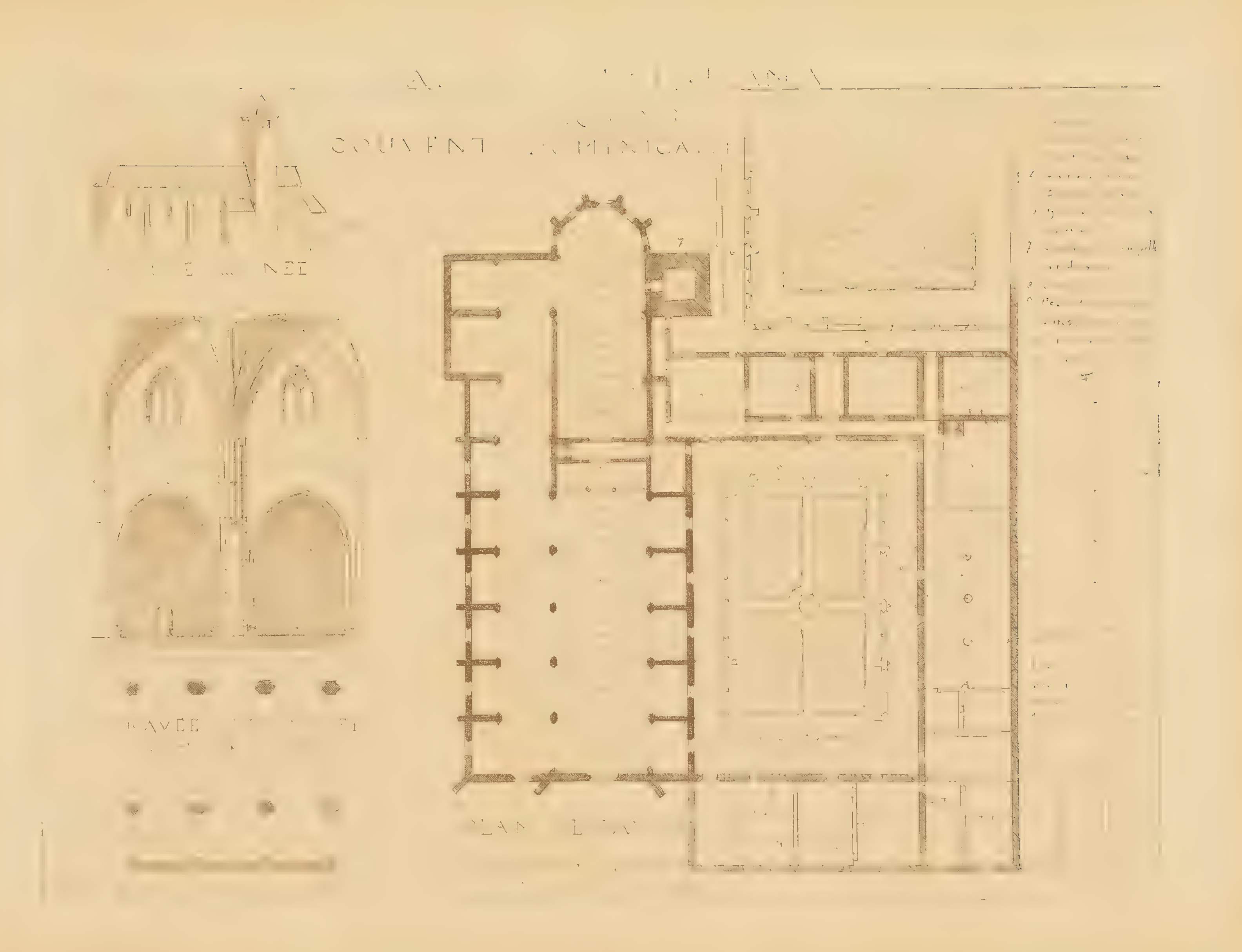




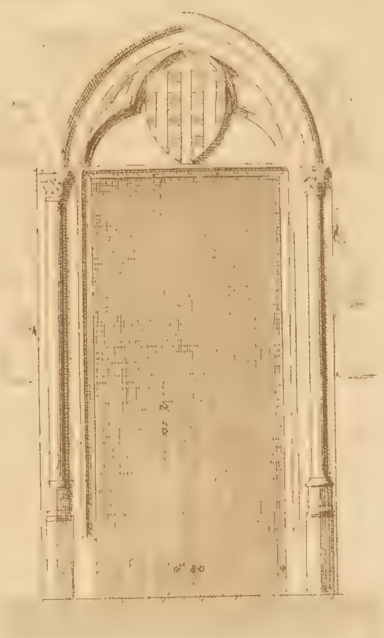

Couvent



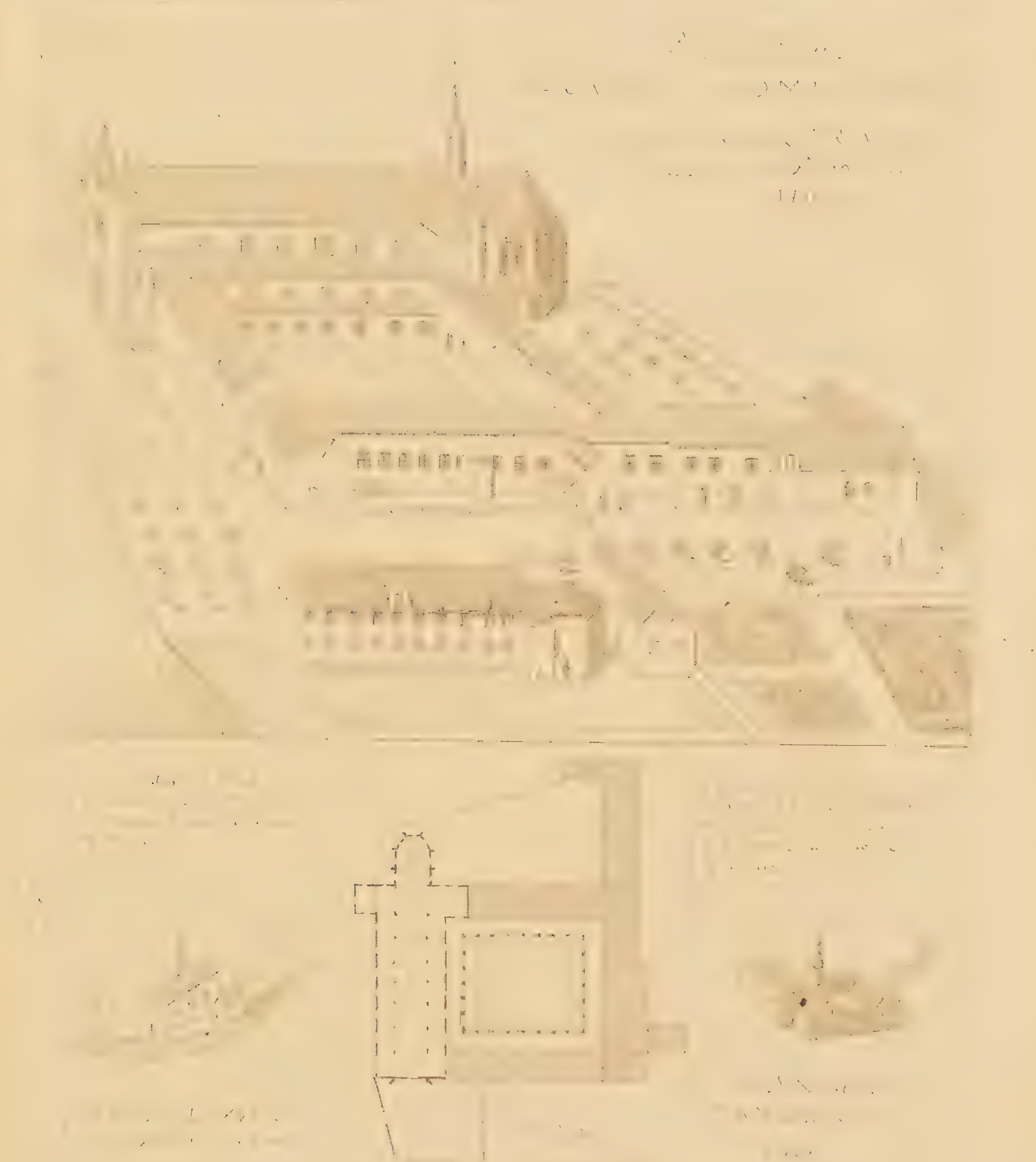


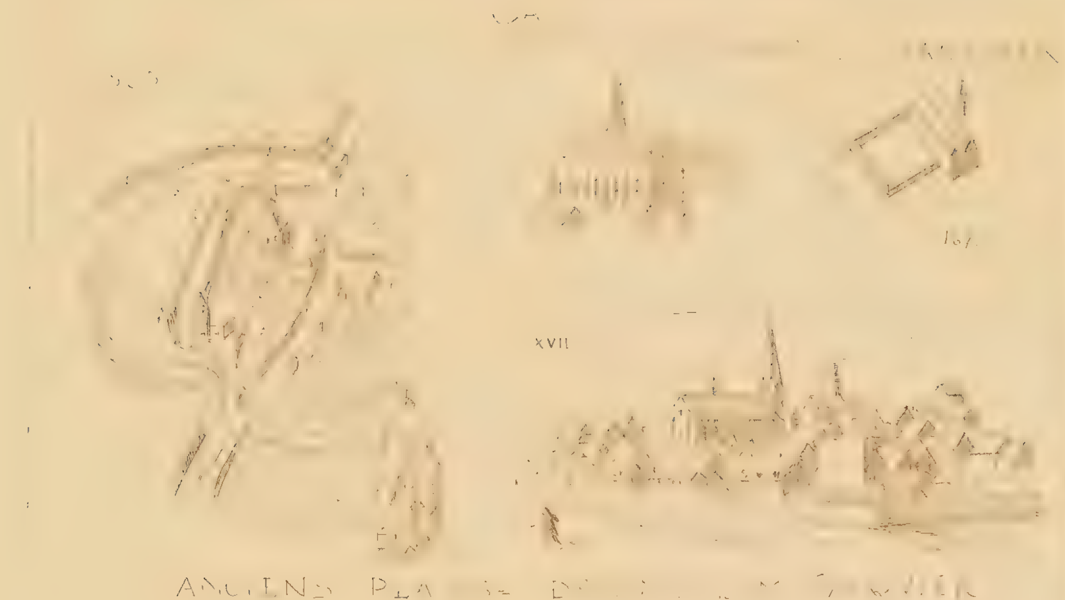


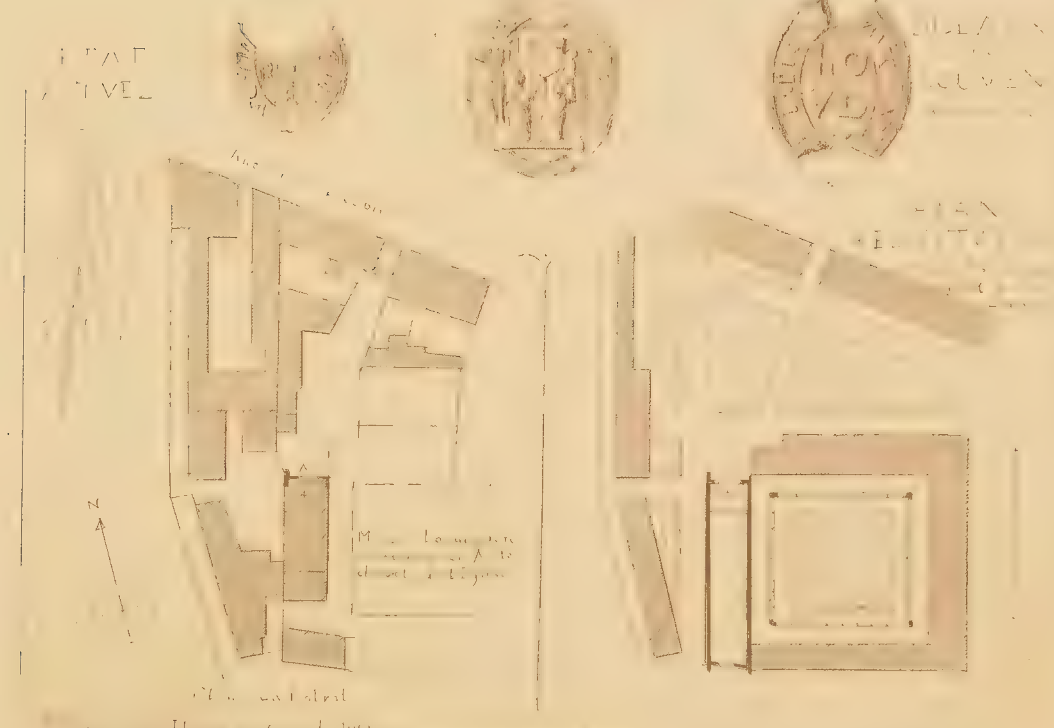


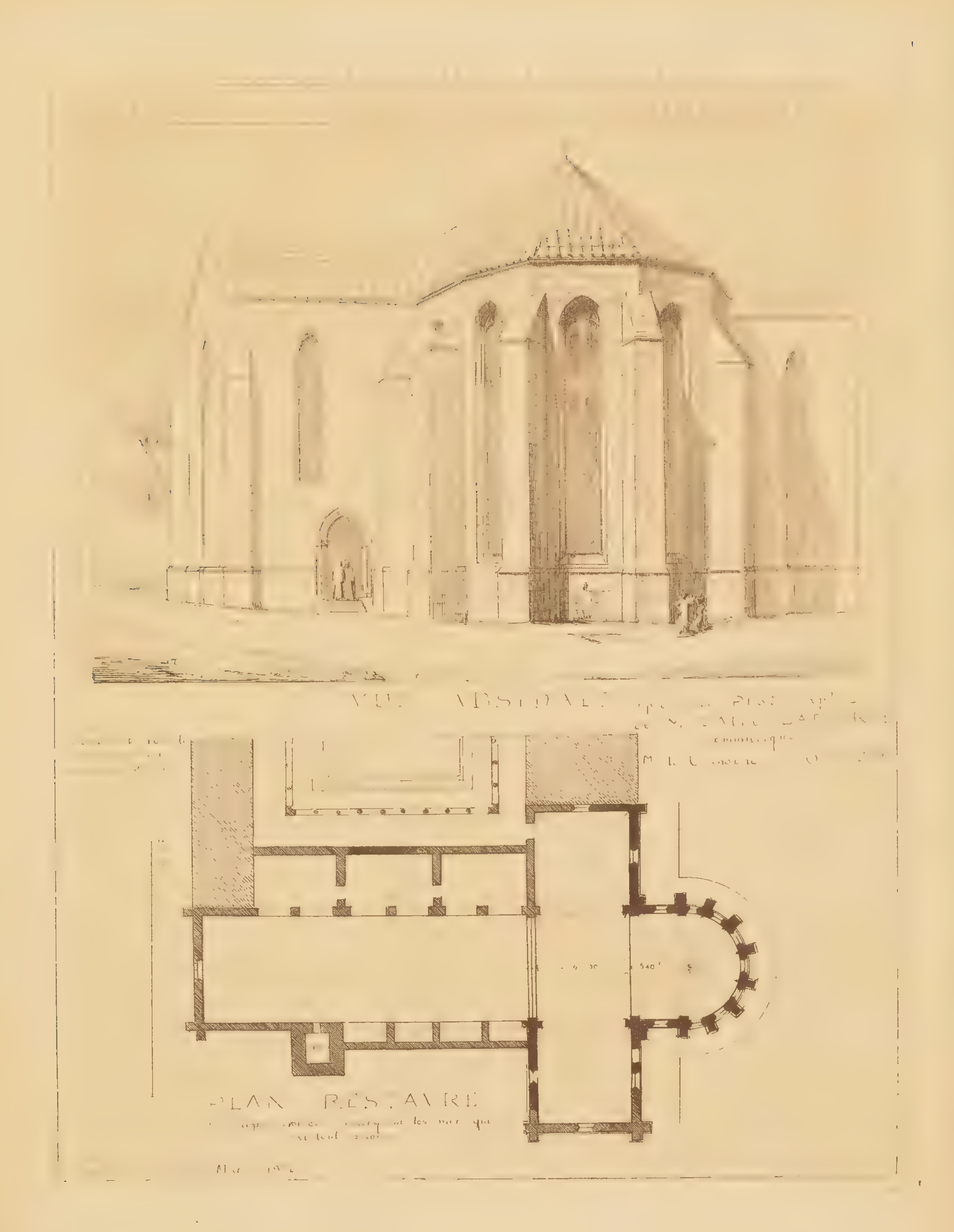


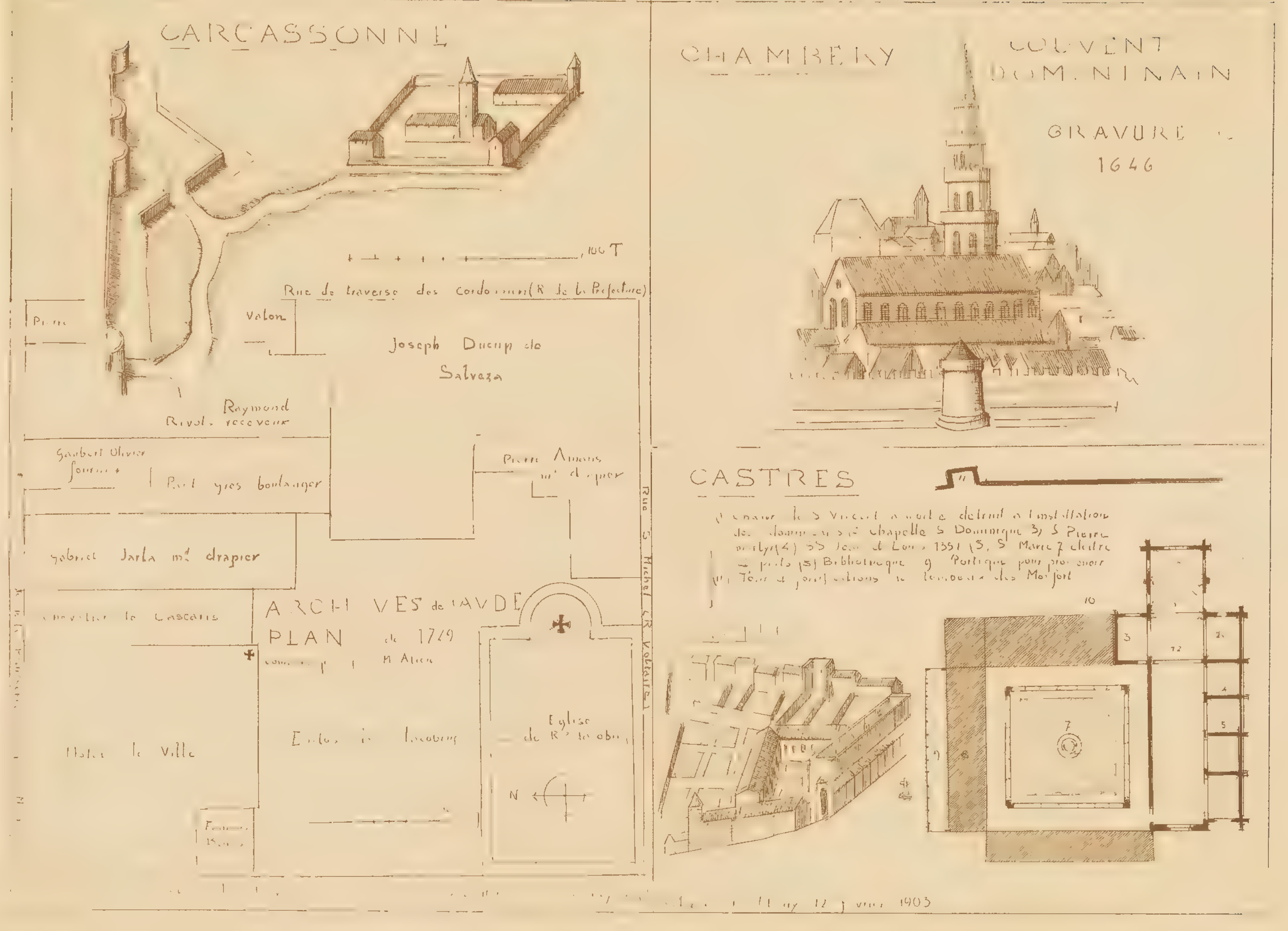


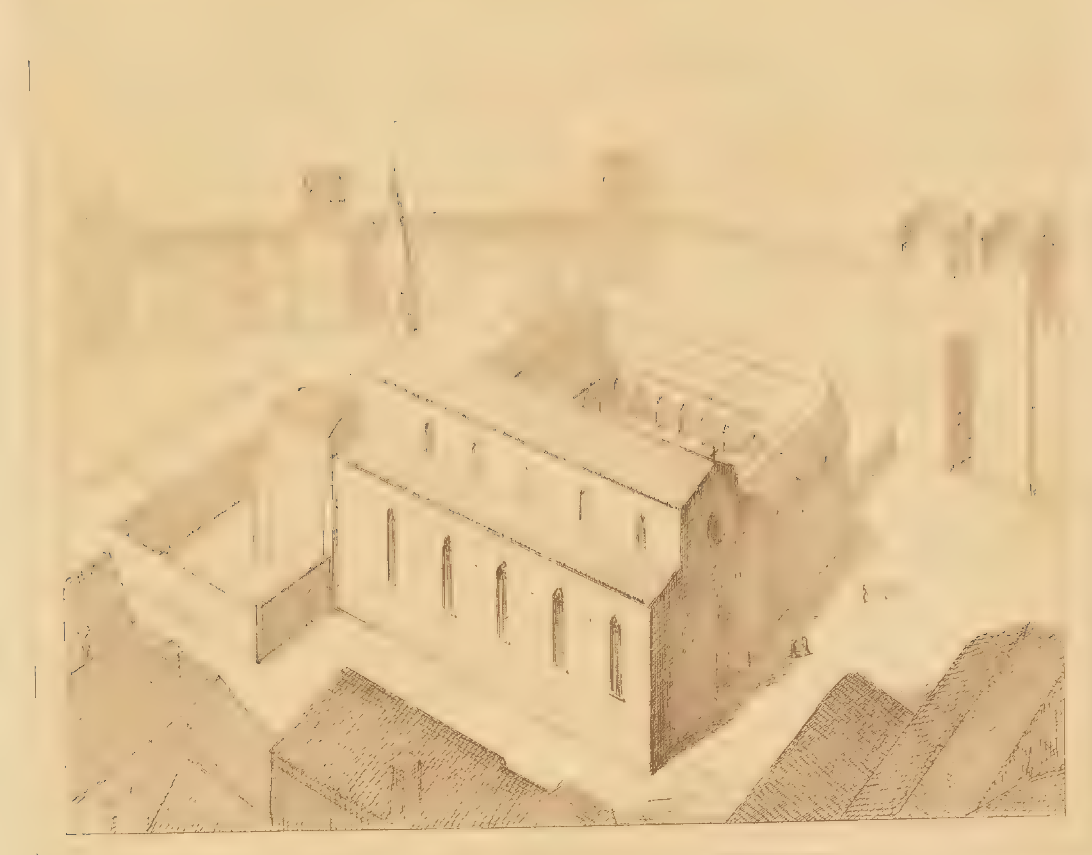


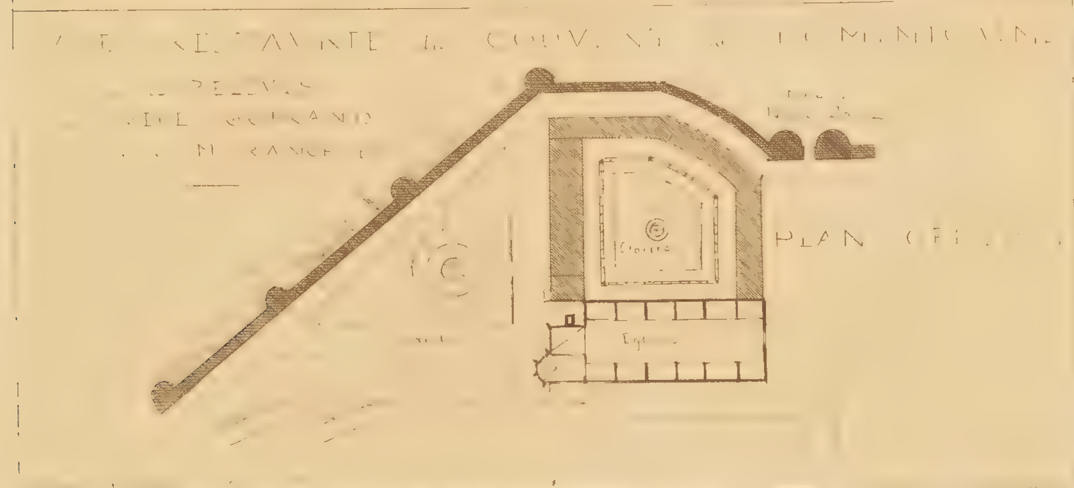

XVII




VUE ABSIDALE
PLAN RESTAVRE


GALLIA DOMINICANA
CARCASSONNE
100 T
Rue de traverse des Cordonniers (R. de la Préfecture)
Valon
Joseph Ducup de Salvaza
Raymond Rivol, receveur
Pierre Amans md drapier
Port yres boulanger
Gabriel Jarla md drapier
ARCHIVES de l'AUDE
PLAN de 1779
Eglise
Hôtel de Ville
Rue S. Michel (R. Voltaire)
CHAMBERY
COUVENT DOMINICAIN
GRAVURE 1646
CASTRES
1646




PLAN
Cloître

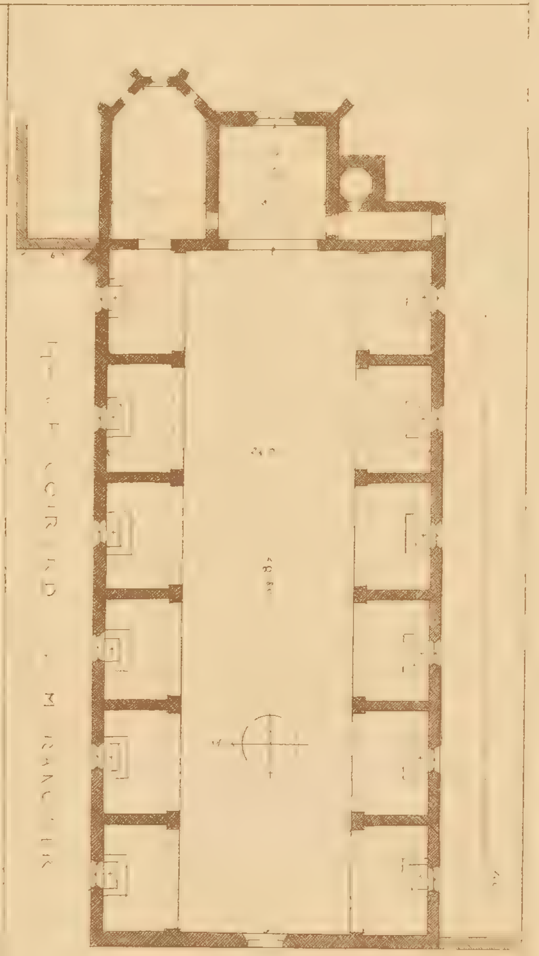


CARPENTRA

VENT DOMINICAIN







PLAN de l'EGLISE



DOMINICANA

MARNE

DOMINICAINS

PLAN

30 Re...

31 Cloître

32 Chapitre

PLAN Barbet

PLAN de



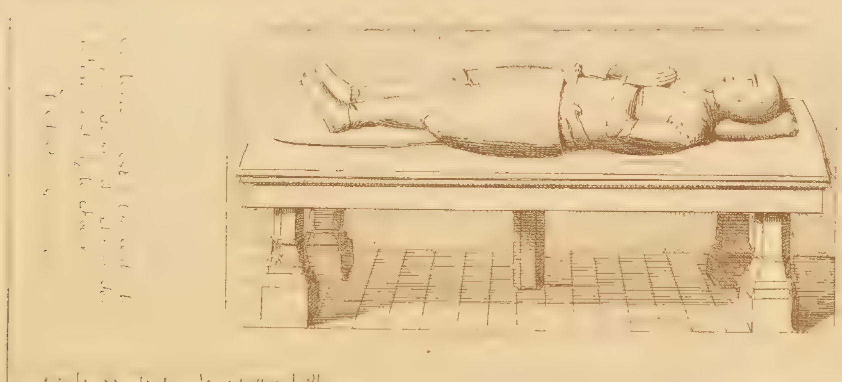


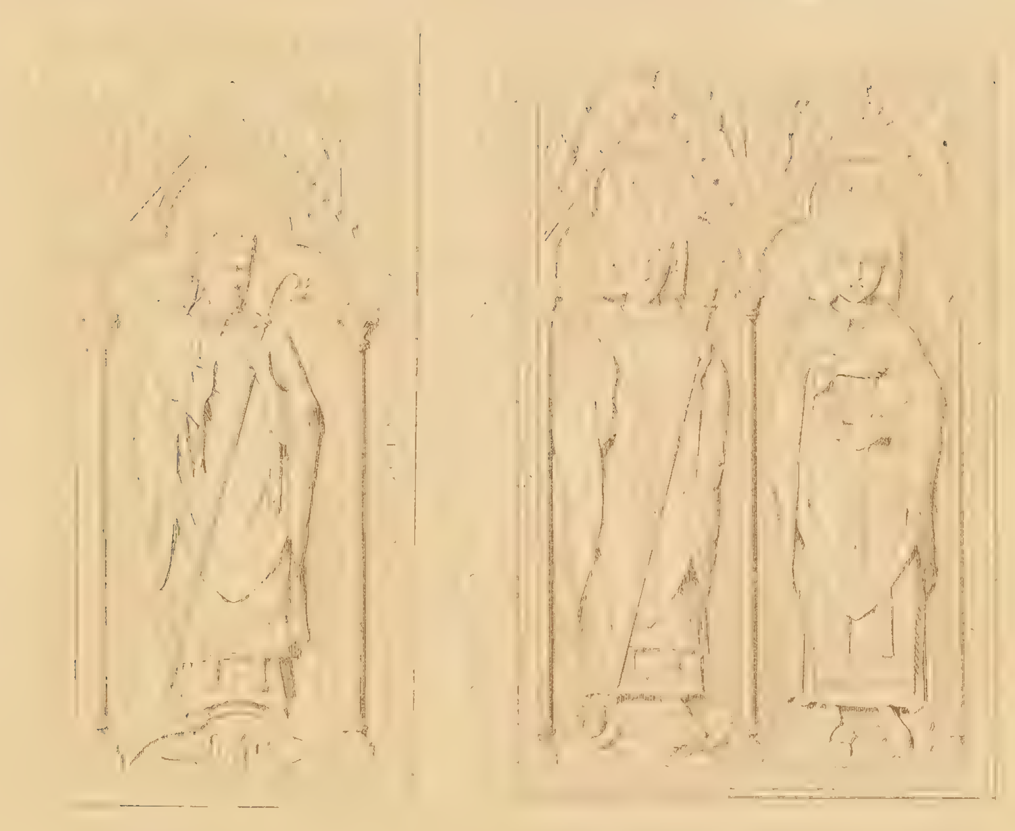


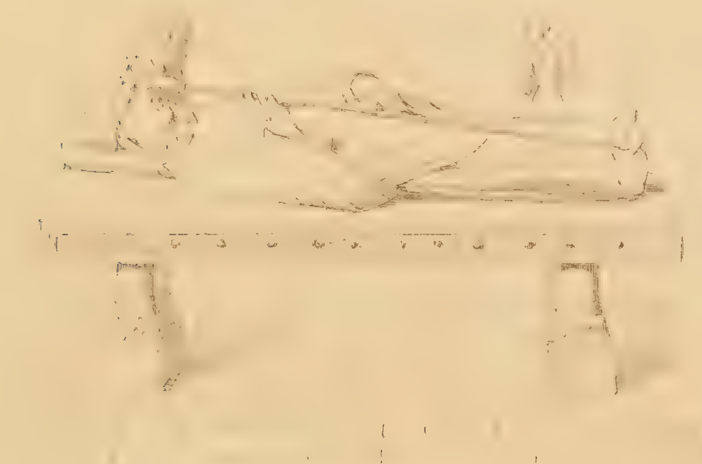

Parloir



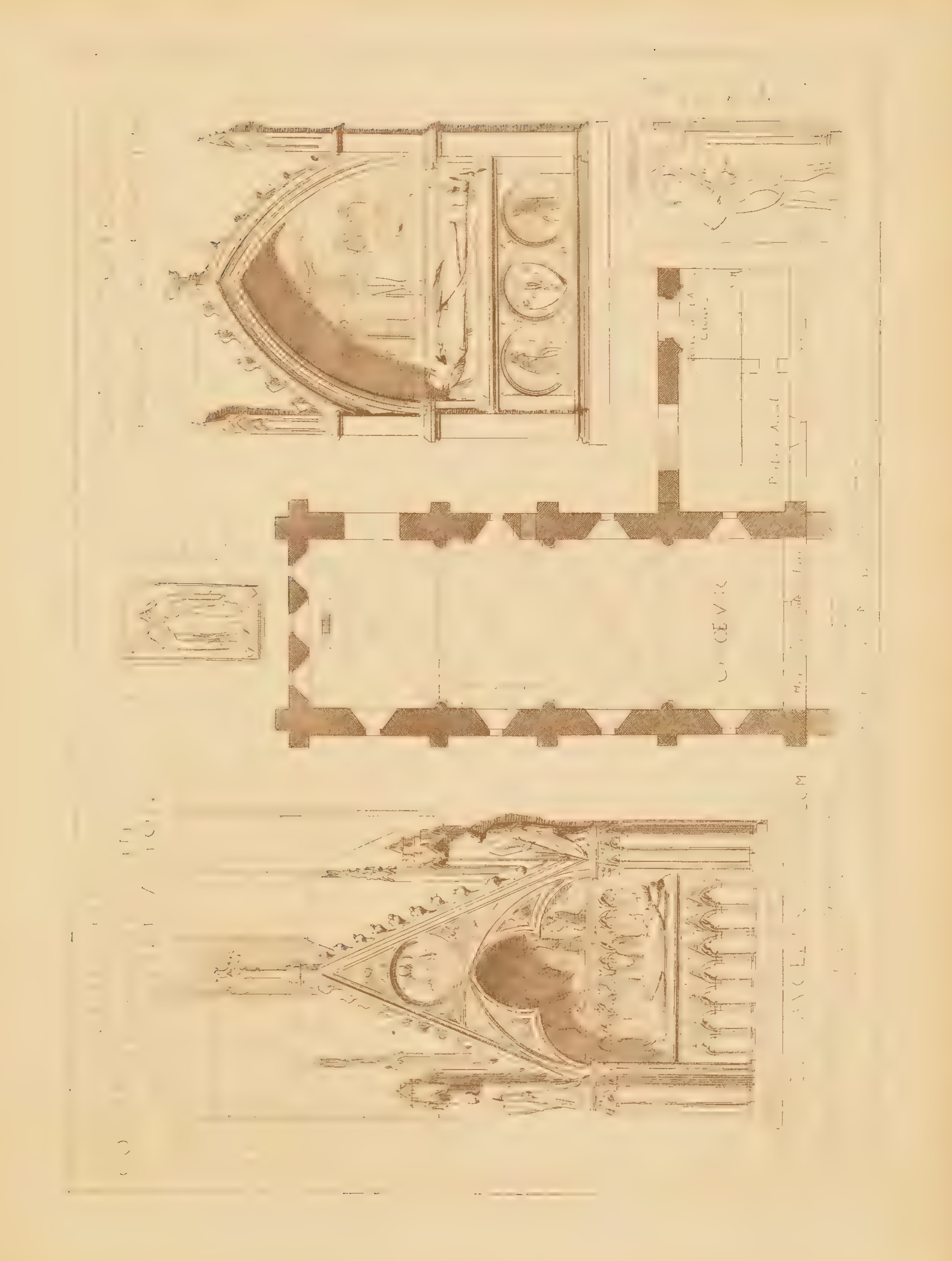
C[illegible]ARTRES – COU[illegible]N[illegible] de [illegible] TOMBEAVX

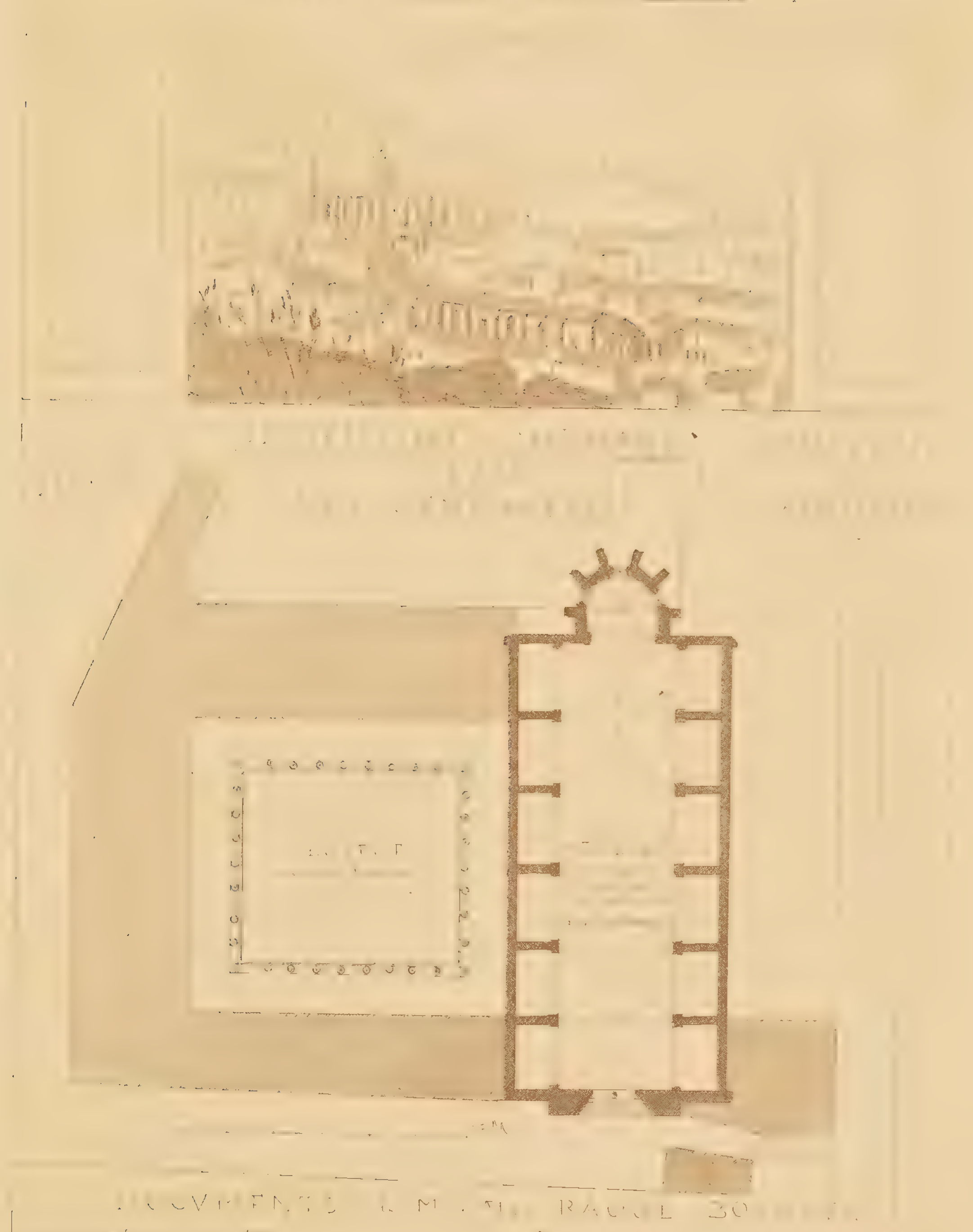










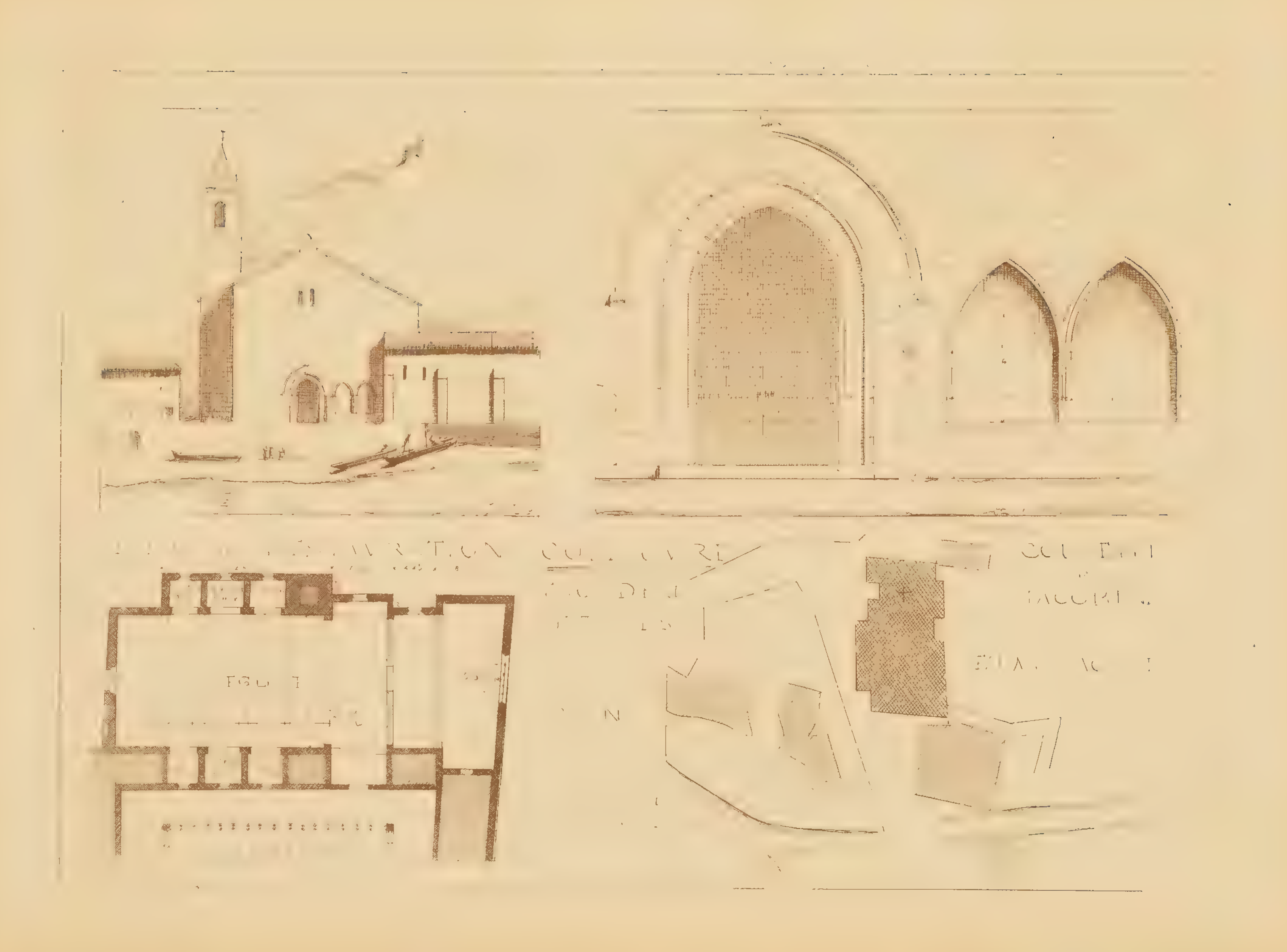


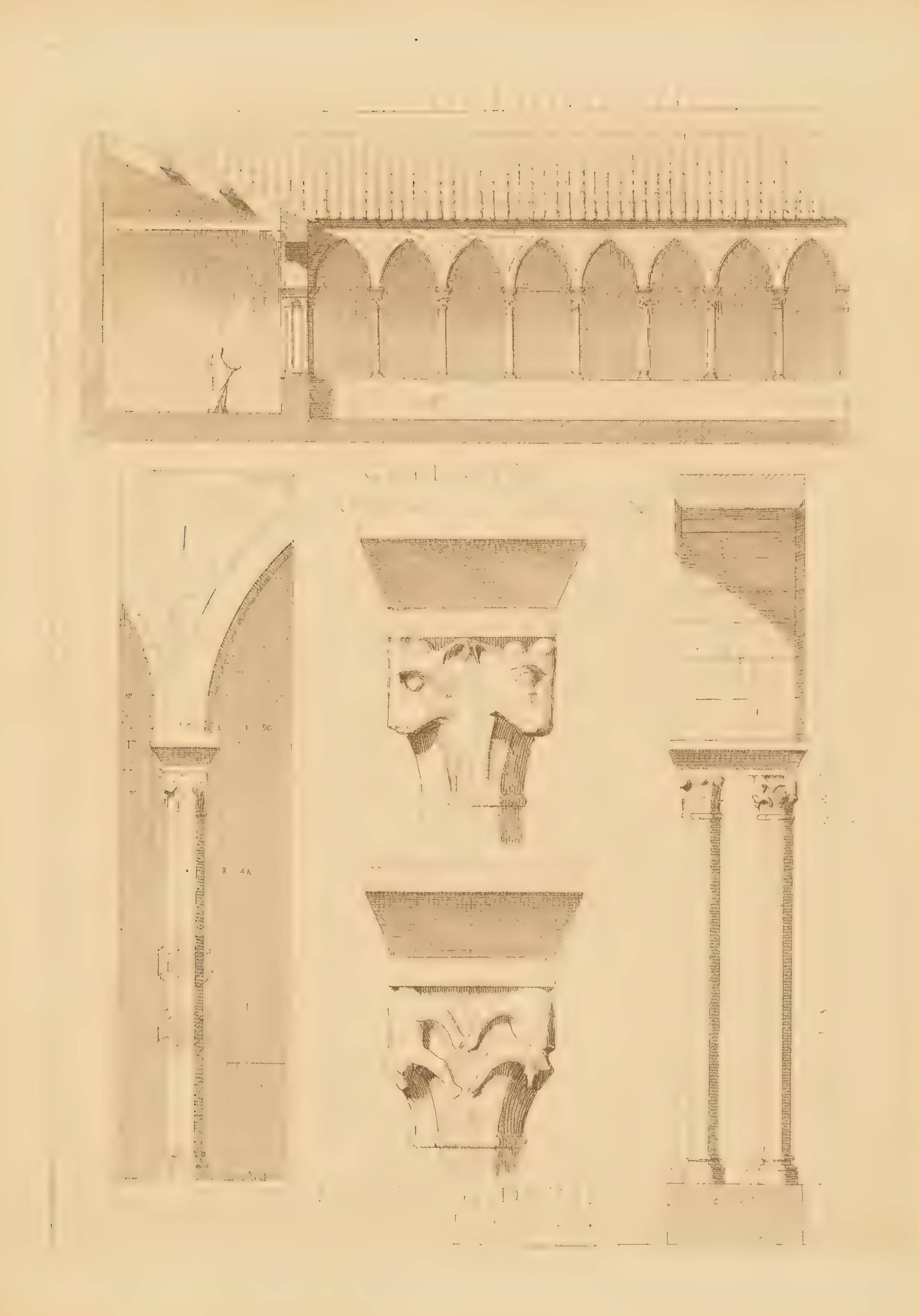
…NICANA

COUVENT … JACOBINS

PORTAIL

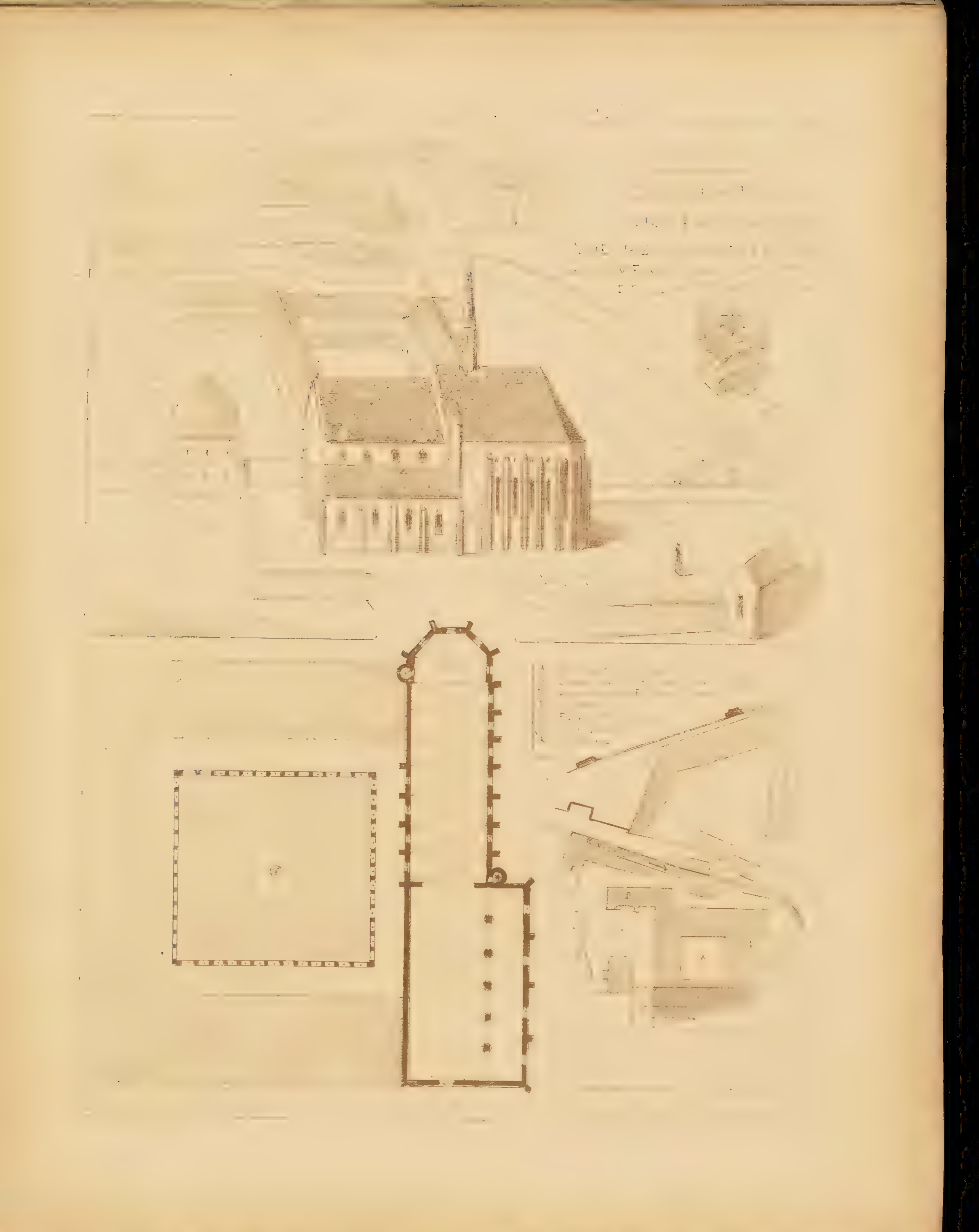
VUE INTERIEURE

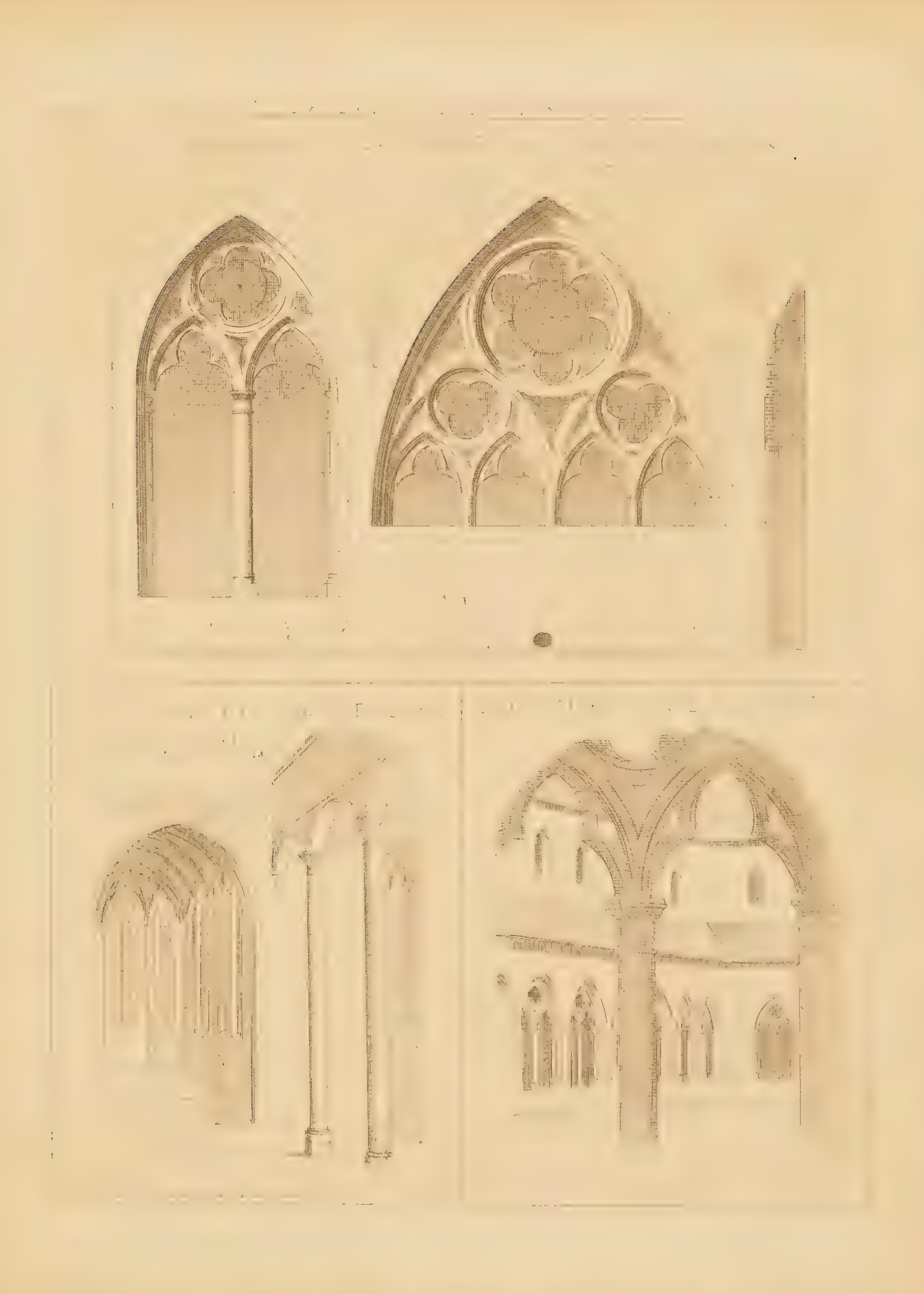






COLMAR COUVEN NTERLINDEN

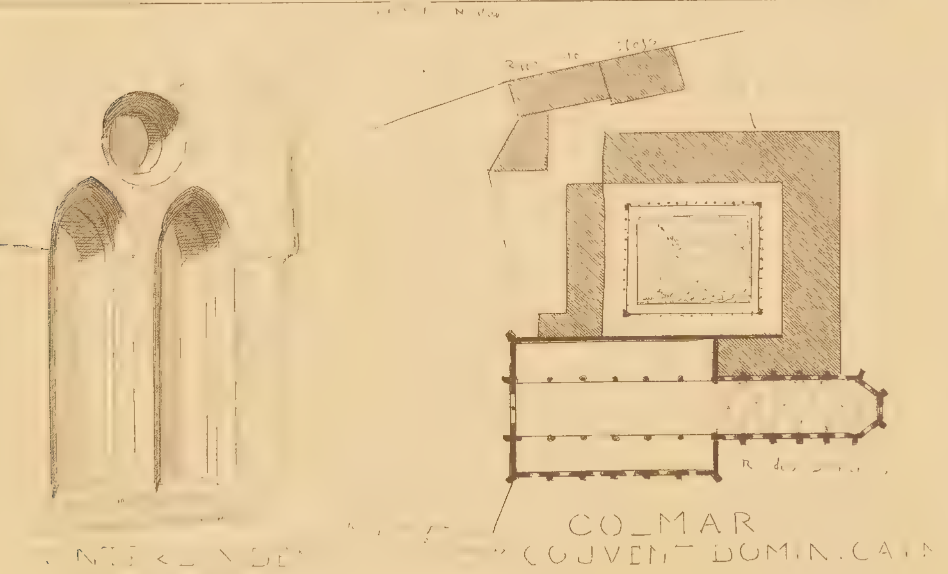




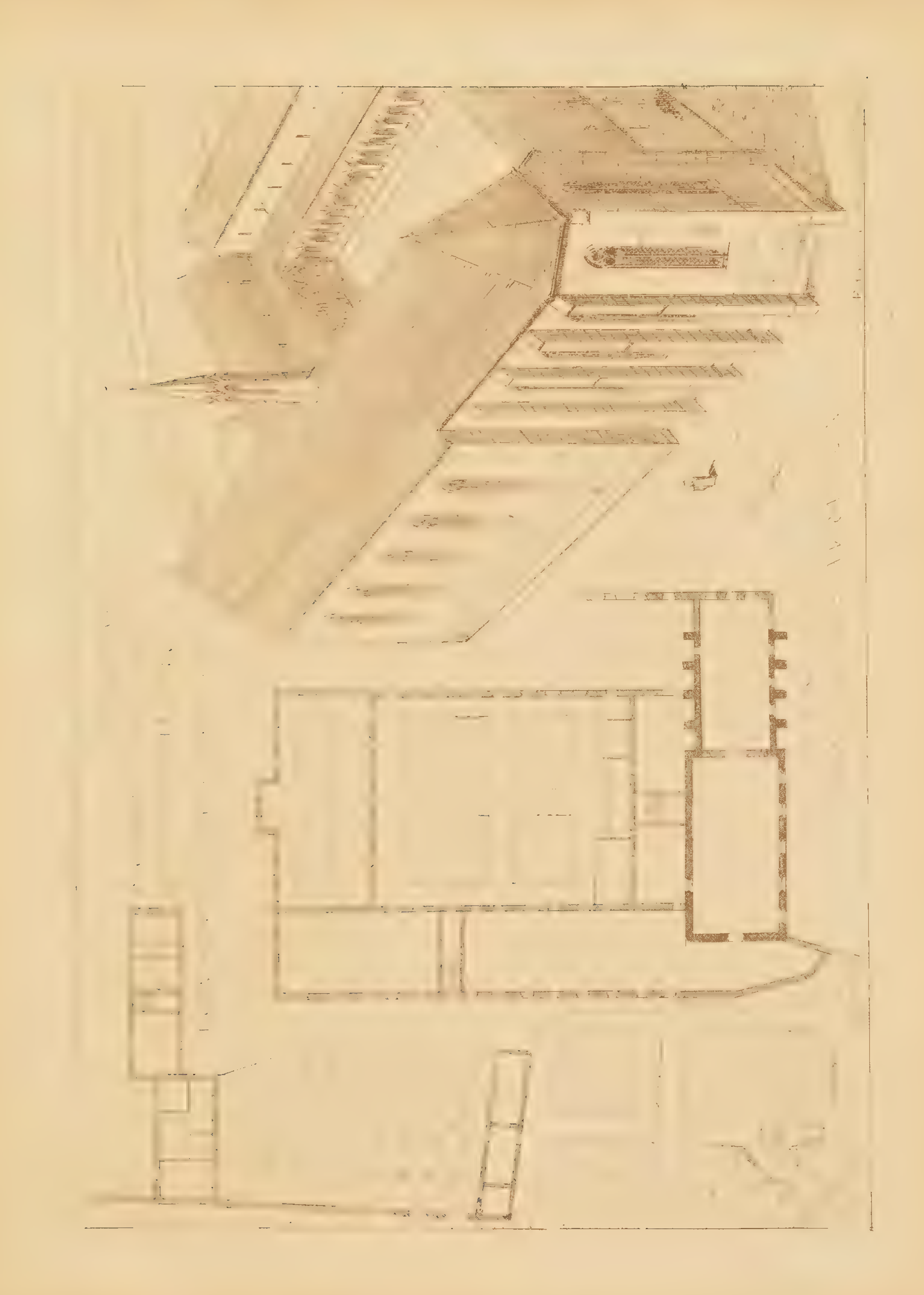
ALSACE DOMINICAINE



COUVENT DES DOMINICAINS = VUE LATERALE



COLMAR
COUVENT DOMINICAIN



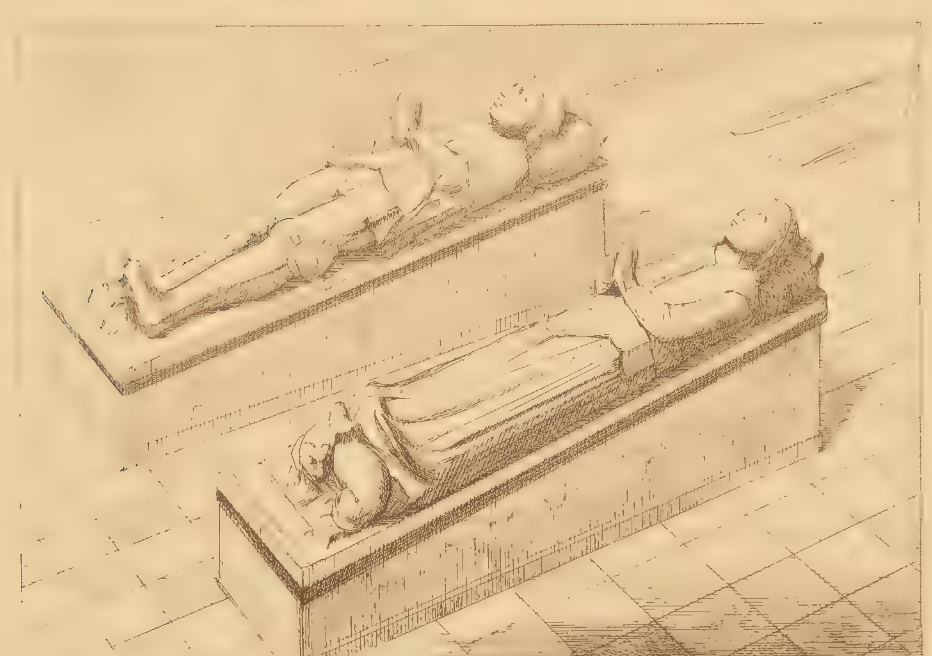
GALLIA DOMINICANA

COMPIEGNE — COUVENT DE

PLAN

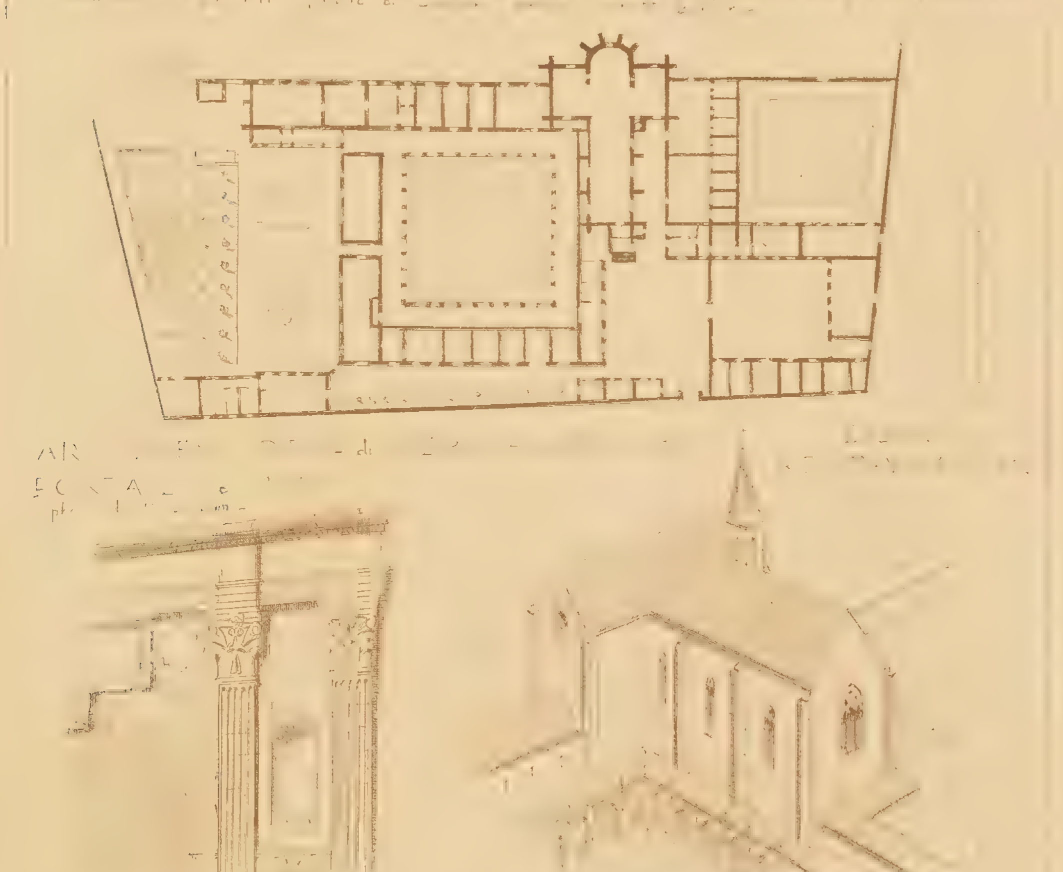
PLAN

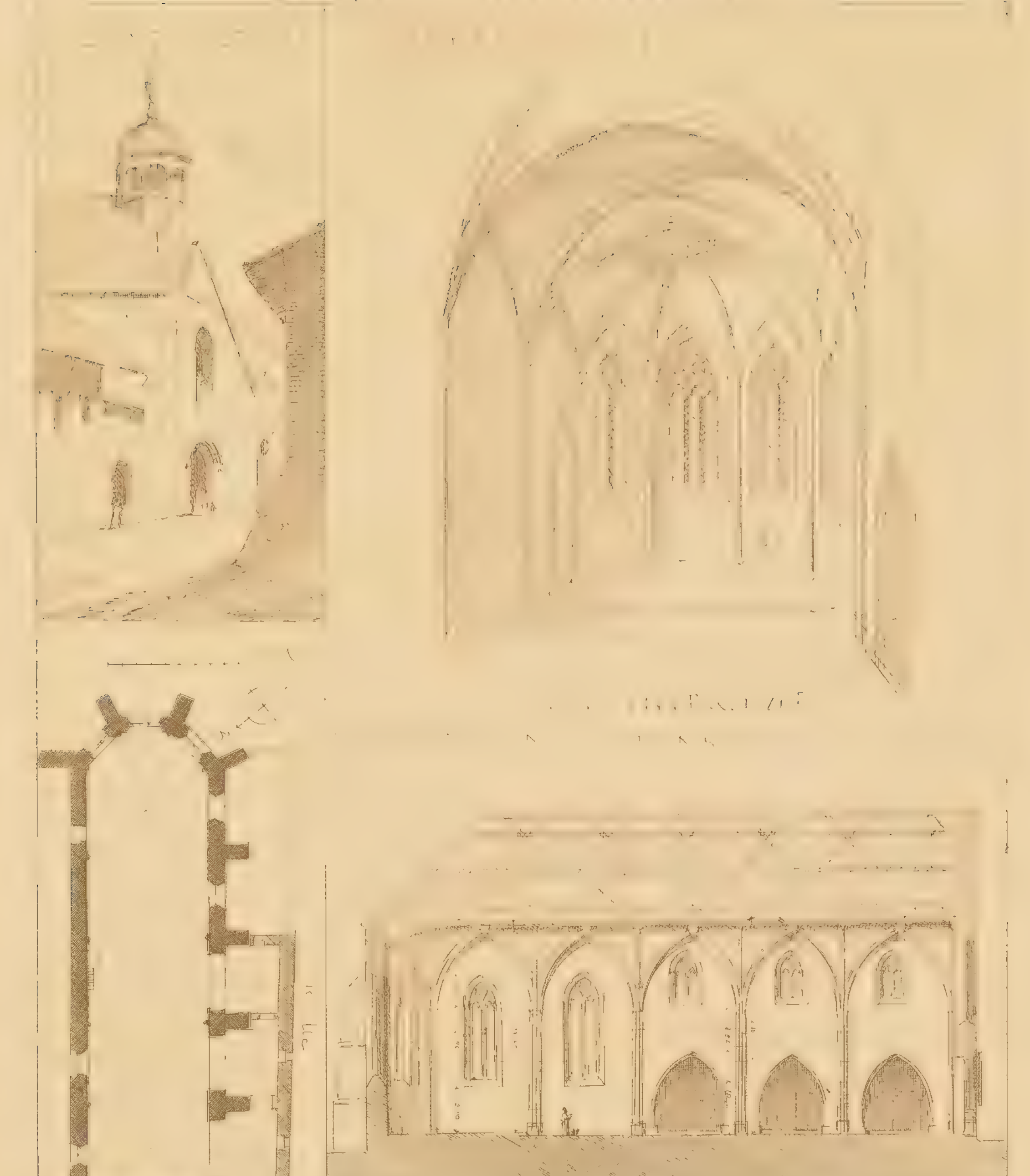




VUE … CHOEUR







COUPE LONGITUDINALE

COVTANCES COUVENT

PLAN

A ...
C Parloir
D Entrée
E Chapelle
H Refectoire
L Epitaphes sur les murs de la Chapelle et du refectoire
M Chapelle publique

Cloitre

+ CIDEUANT·GIST
M·GUILLAME·HA
Y· CLERC QVI TRE
PASSA·L AN·M·C
CC·LXI·LE XVIIII
IOUR·DE AUC·DIE
X AIE MERCI·DE·
LAME·DE LUY AM
EN·PATER·NOSTER

EPITAPHE de GVILLAVME HAY

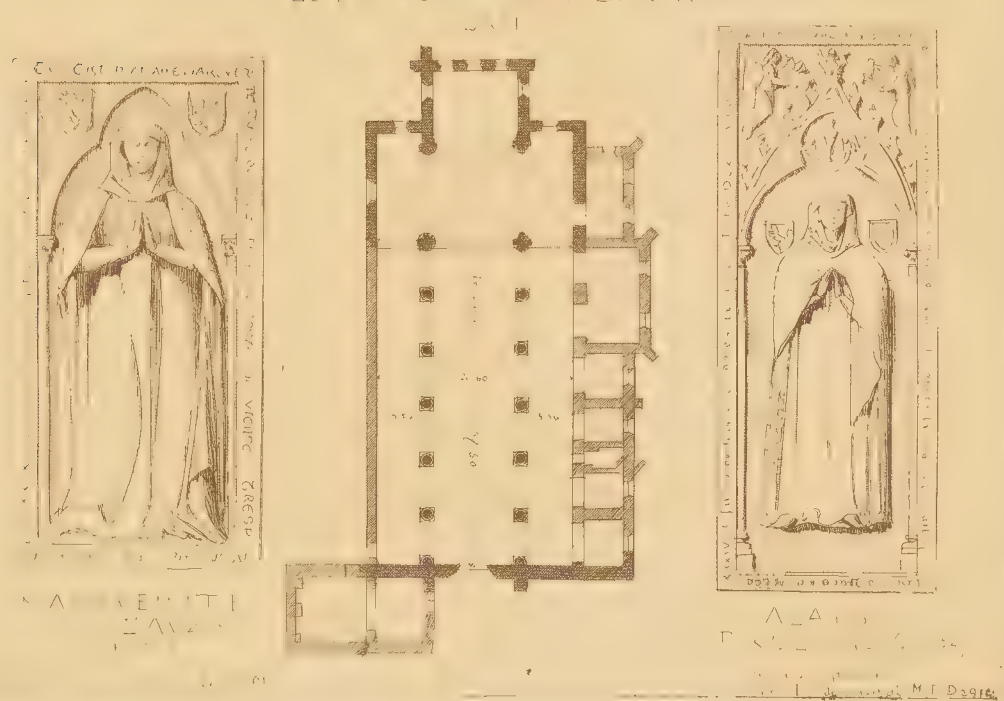
FAÇADE ORIENTALE

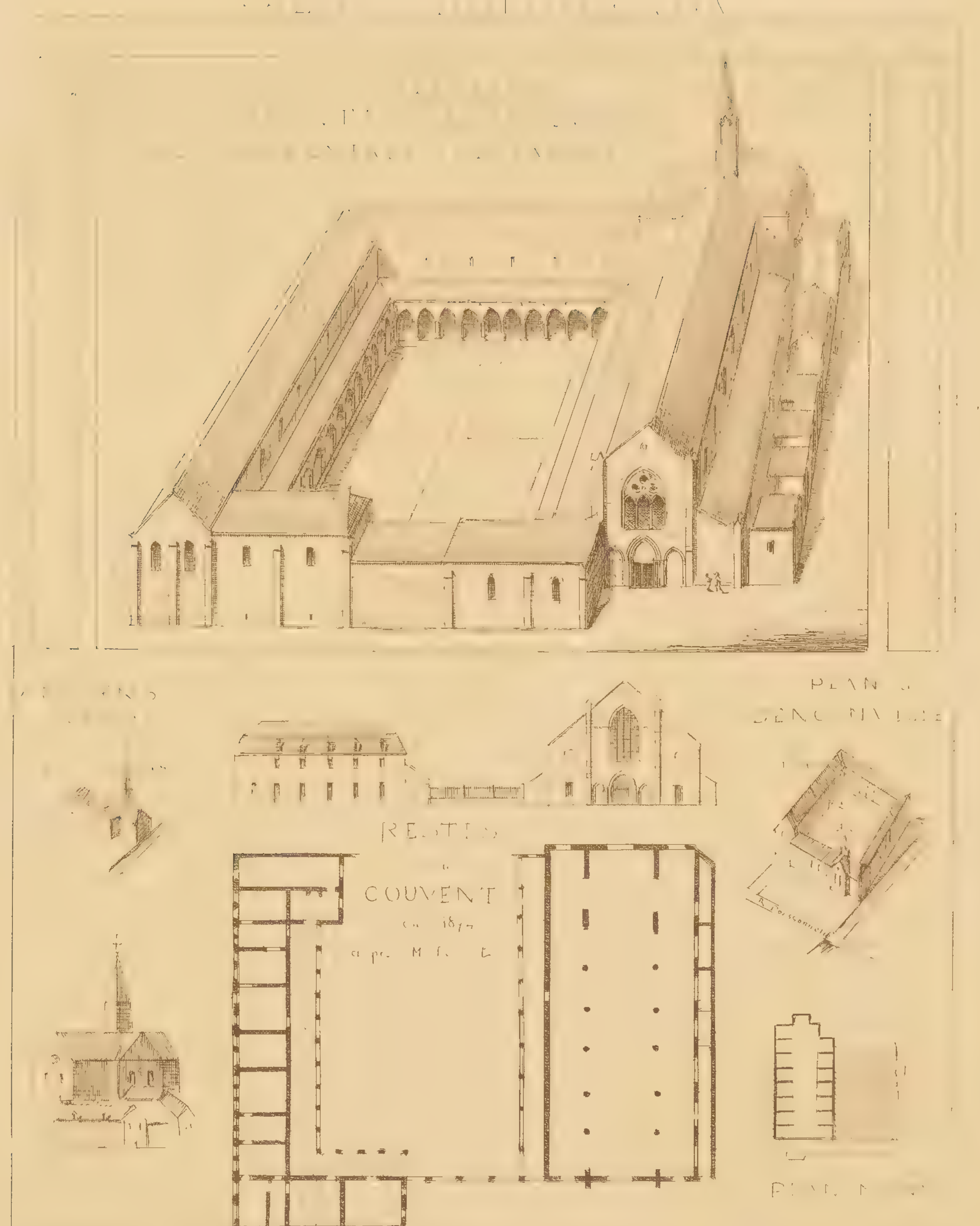
DESSIN

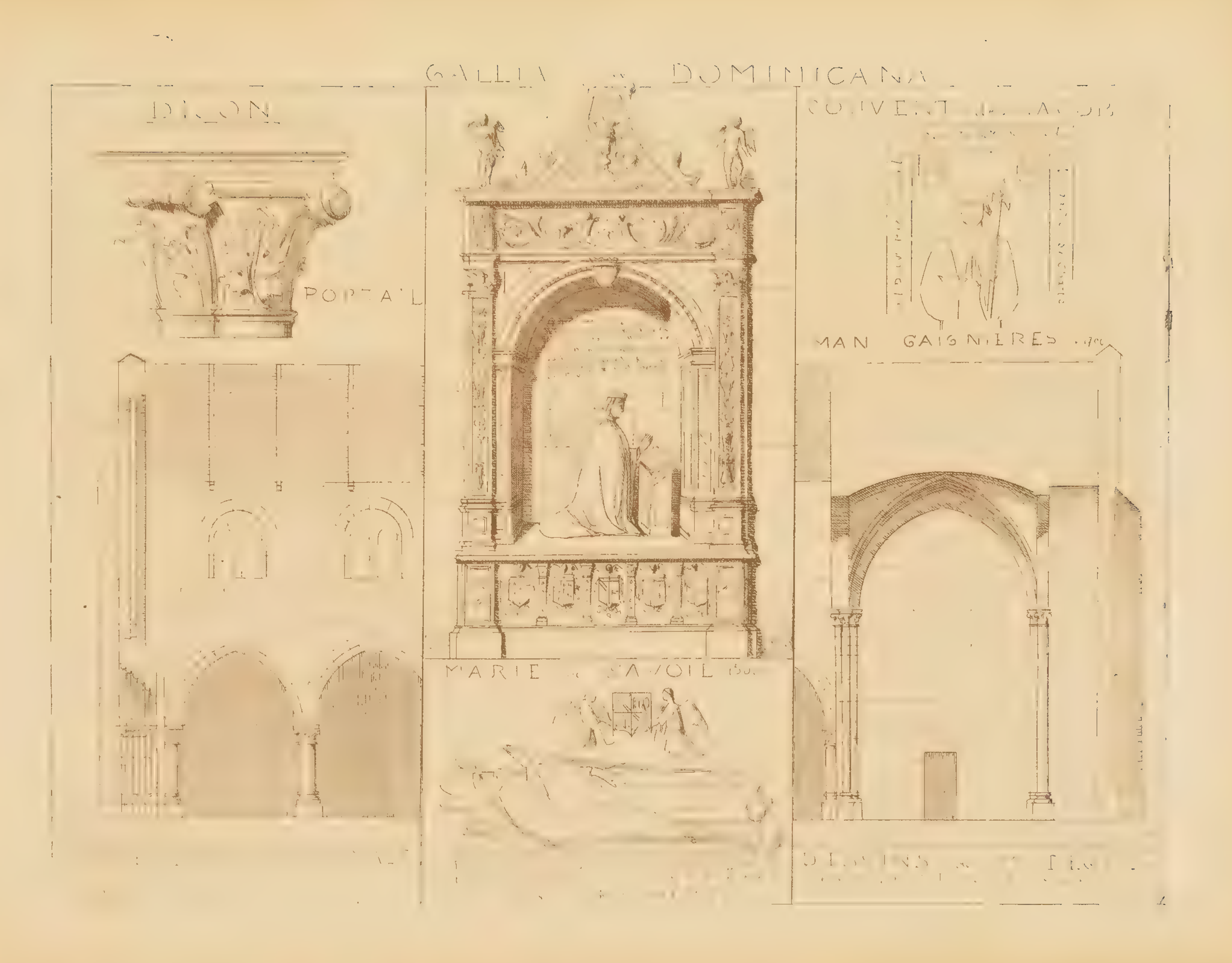
Cy devant gissent hônestes p...
... Mait... en son vivant ...
...ntances lequel decede le XIX jour ...

GALLIA DOMINICANA

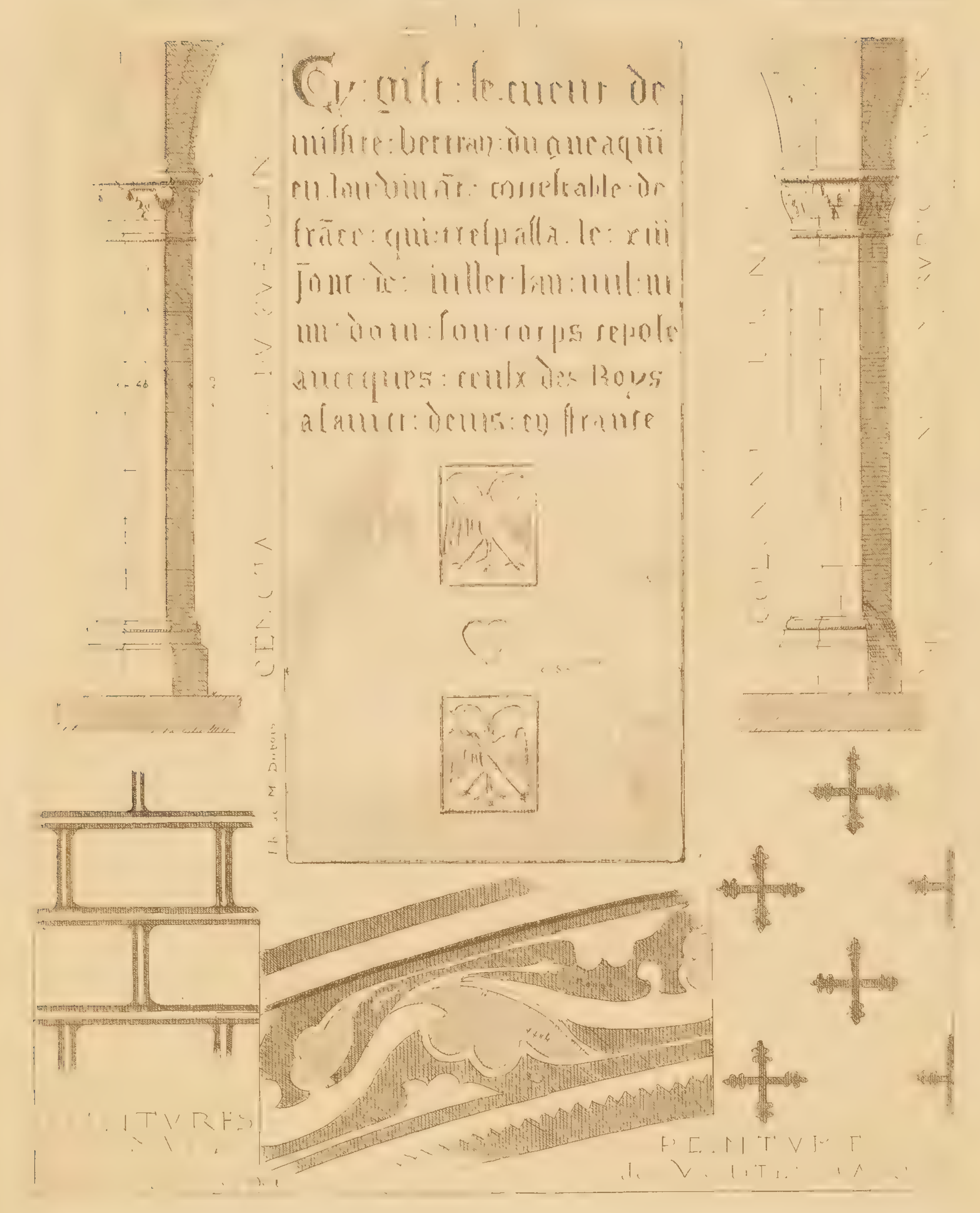




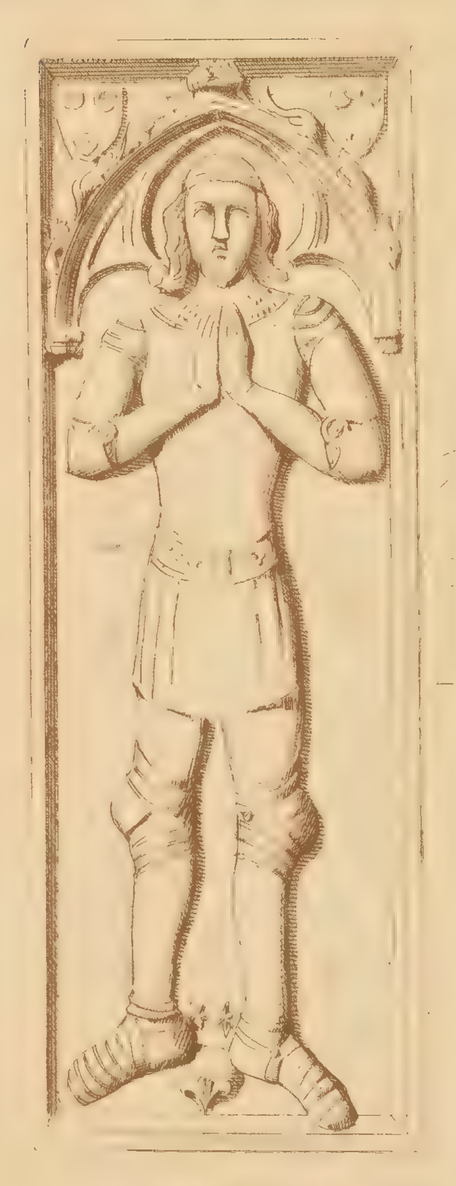

RESTES
COUVENT

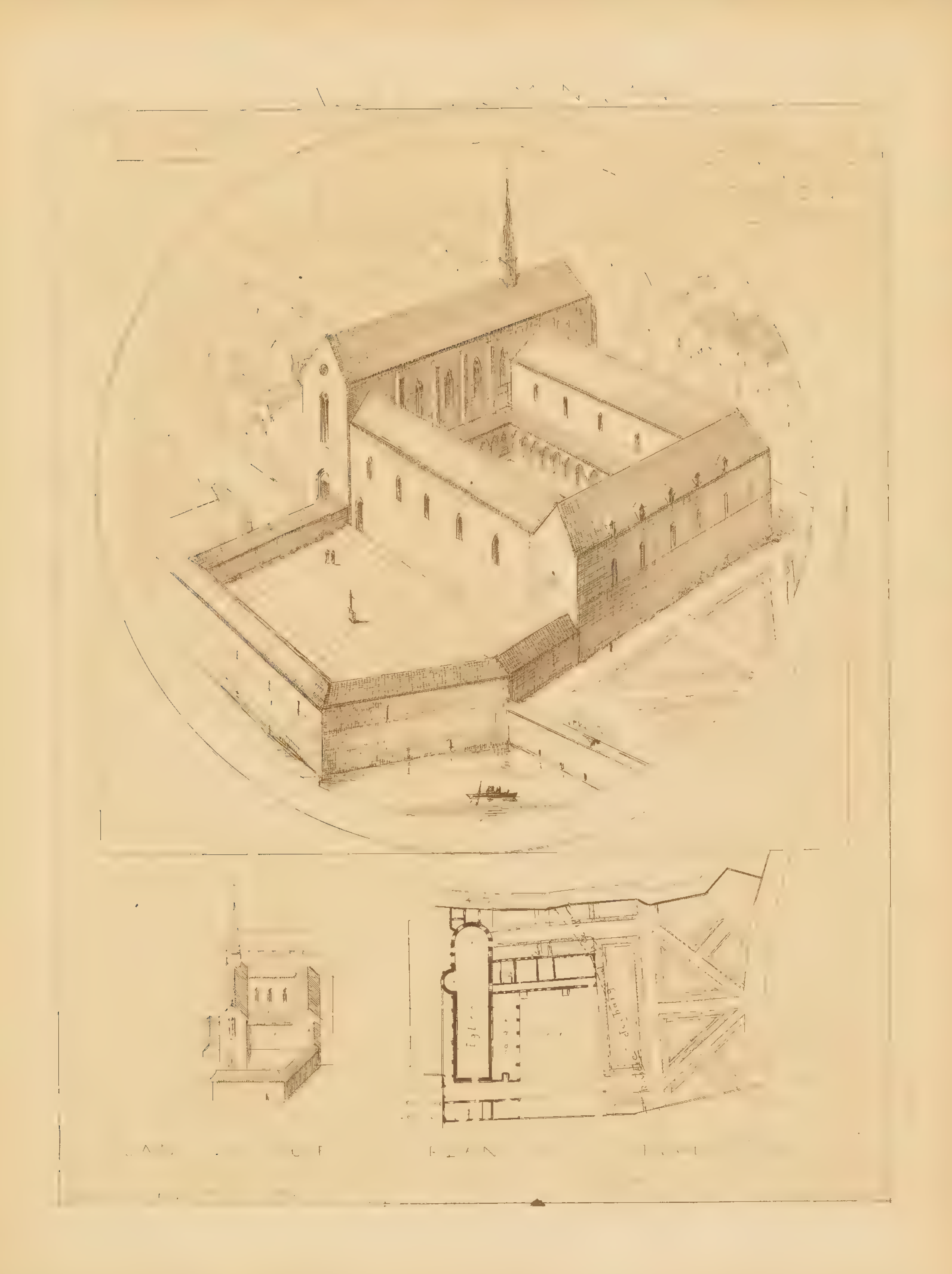

GALLIA DOMINICANA
DIJON
PORTAIL
MAN GAIGNIERES
MARIE




Cy : gist : le cueur de
messire : bertran : du guesquin
en son vivant : conestable : de
frãce : qui : trespassa : le : xiii
Jour : de : juillet : lan : mil : iii
iiii : dont : son : corps : repose
avecques : ceulx : des : Roys
a saint : denis : en ffrance

















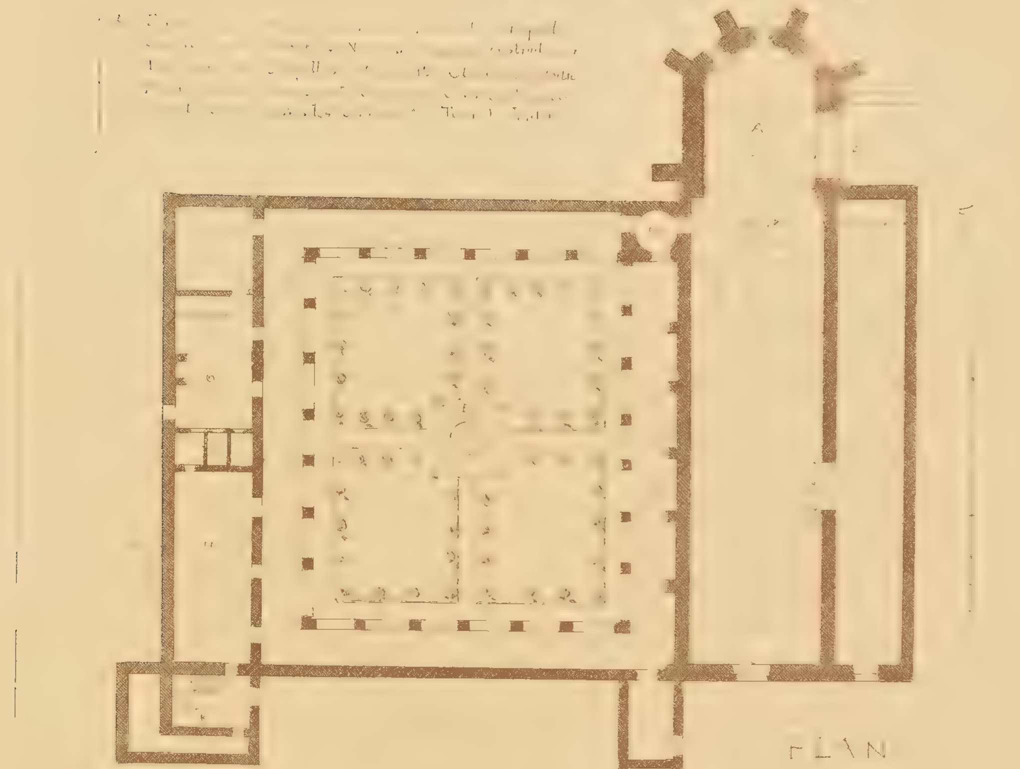


DRAGUIGNAN
COUVENT DES DOMINICAINS
ESSAI DE RESTAURATION
[illegible]

… DOMINICANA

DRAGVIGNAN

… DOMINI…







GALLIA DOMINICANA

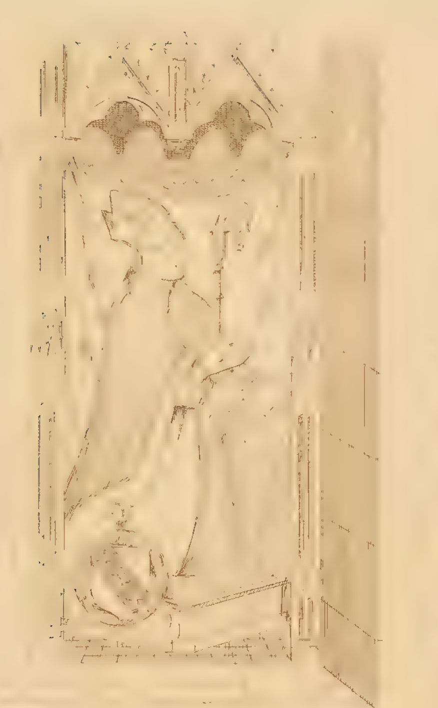
DRAGUIGNAN

– COUVENT DES DOMINICAINS –

– COUPE LONGITUDINALE – DÉTAILS –

Relevé par M. AZAM

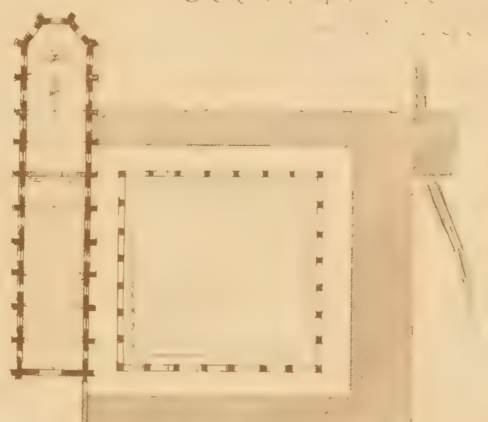
PLAN





EVREVX



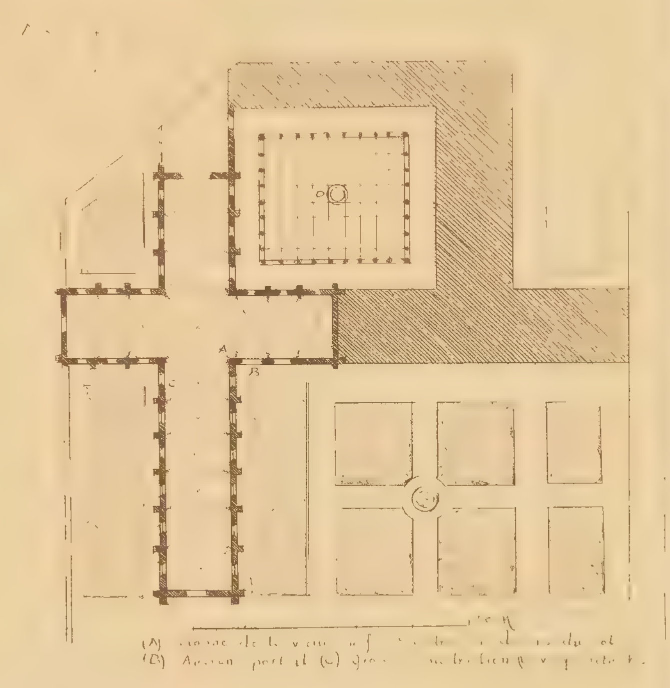








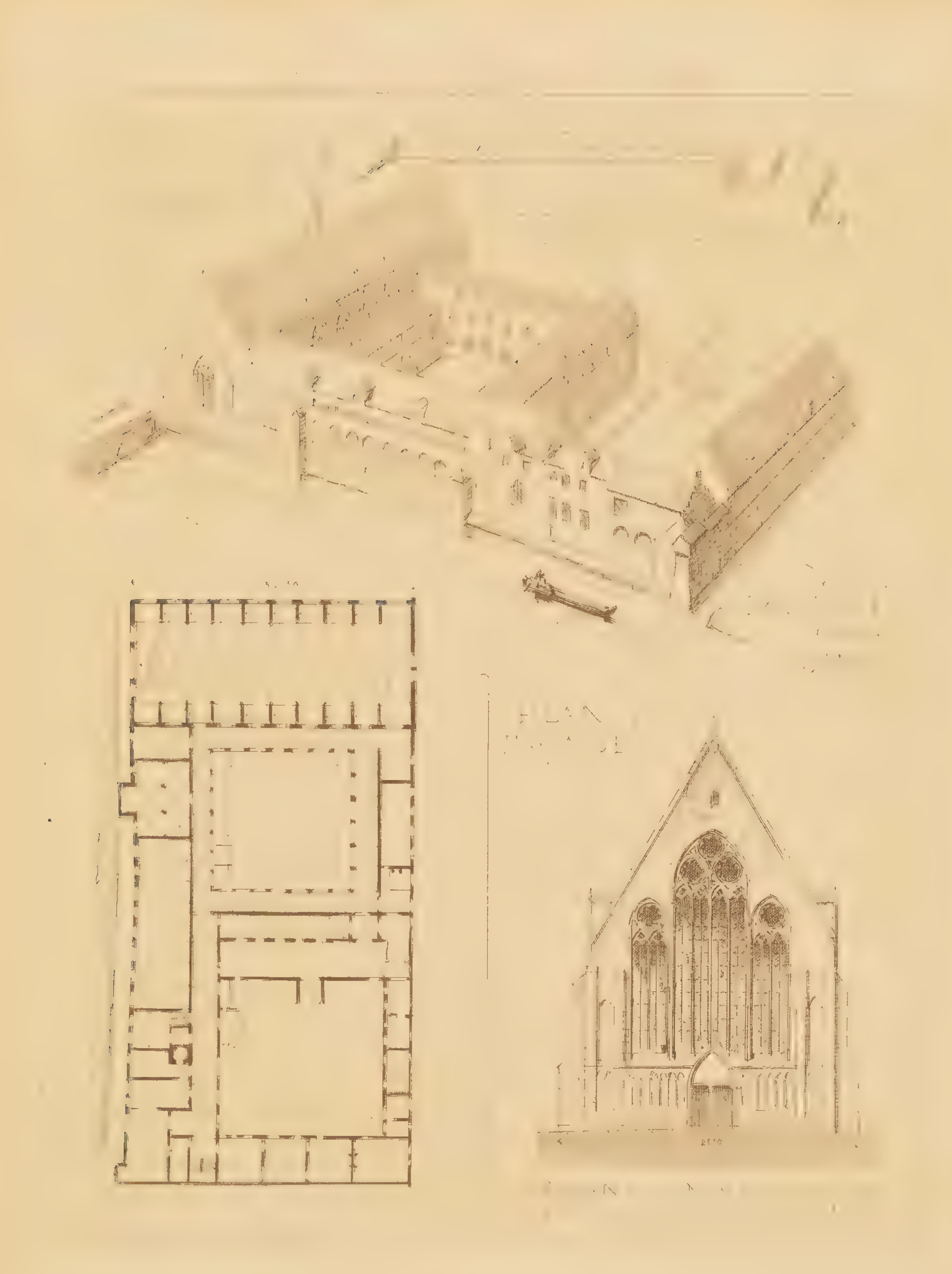
COUVENT des DOMINICAINS
ESSAI de RESTAURATION



PLAN d'après les ANCIENNES RUINES
et DONNÉES de M l'ABBÉ MASSABIE

Rohault de Fleury [illegible] février [illegible]





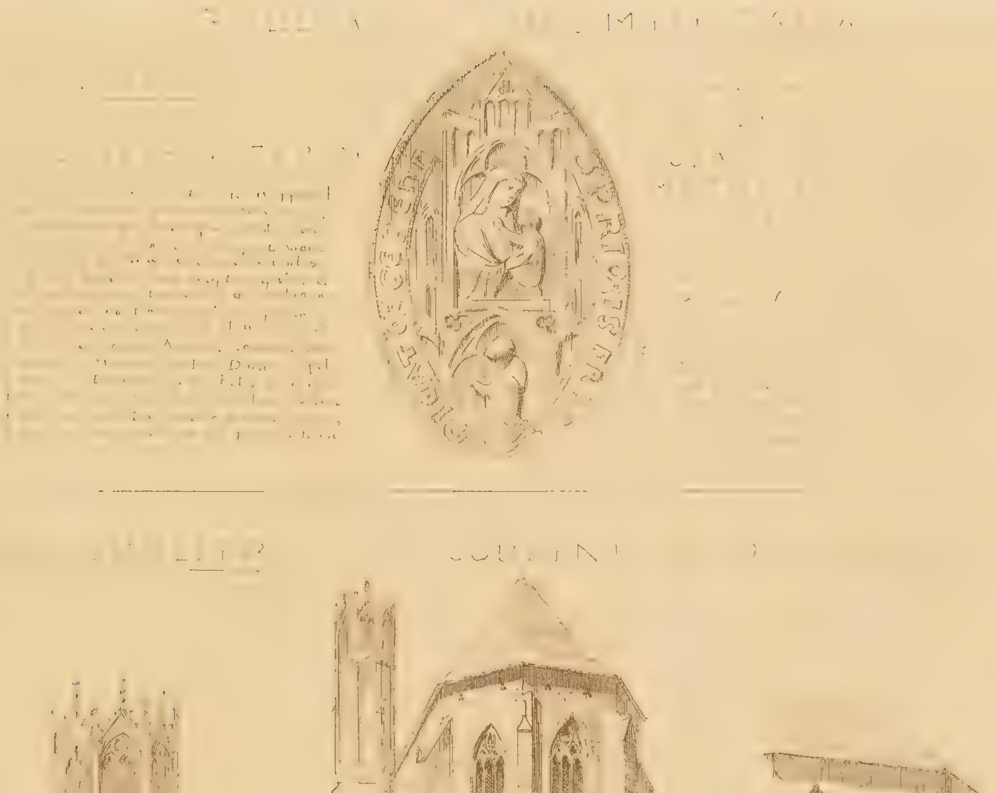
GALLIA DOMINICANA

GAND



COUVENT des DOMINICAINS

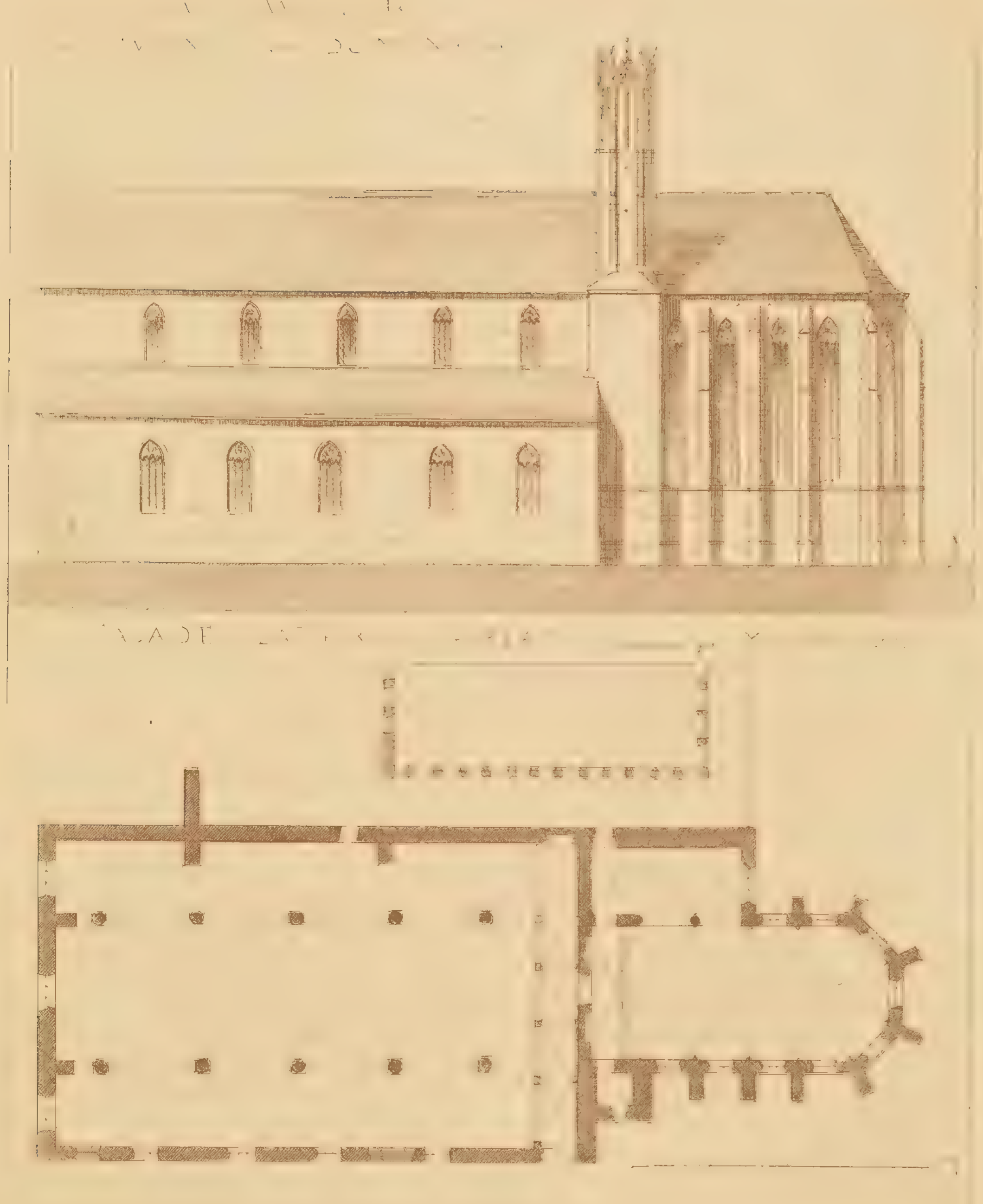
ANCIEN TABLEAU BIBLIOTHEQUE de GAND

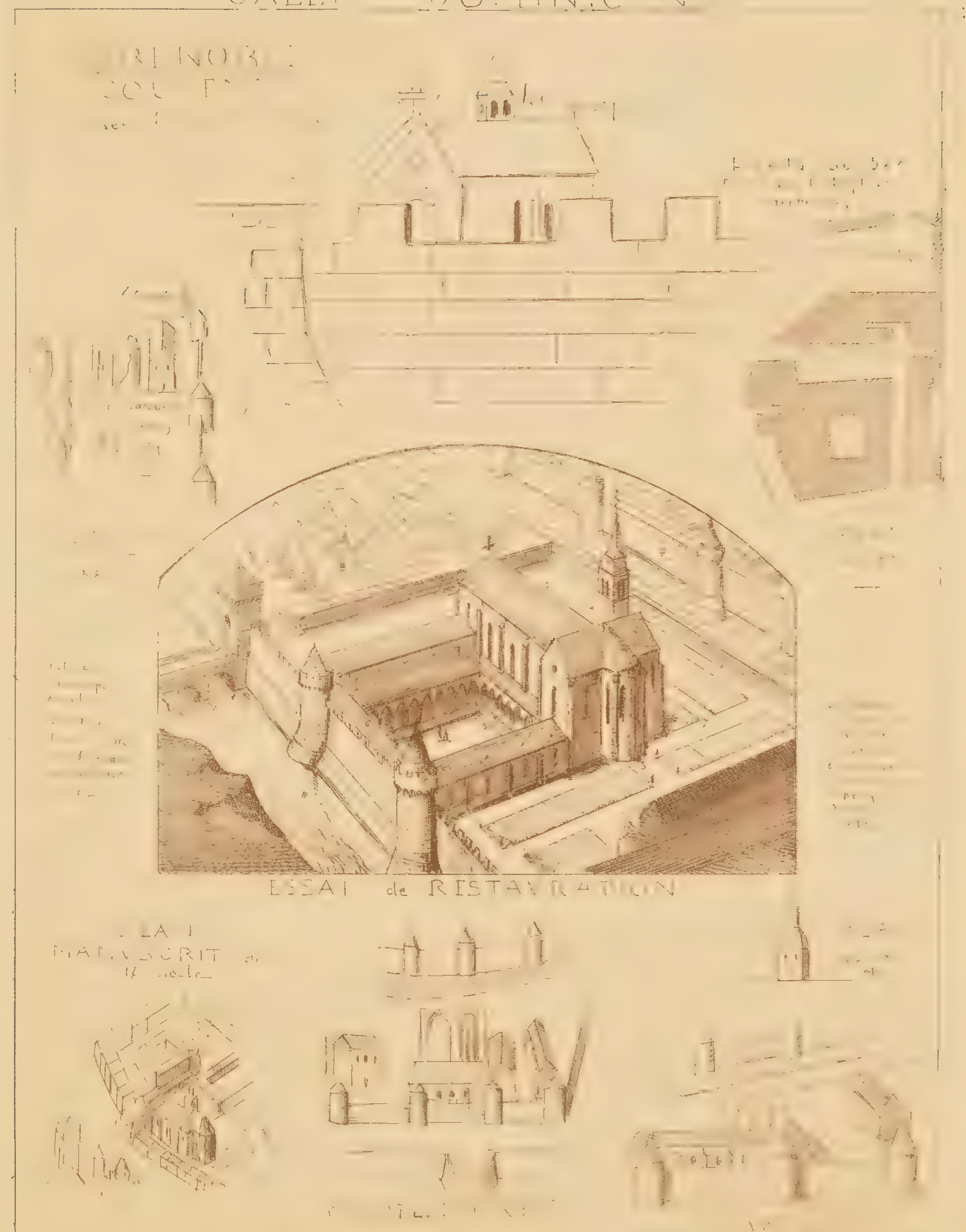



DETAILS

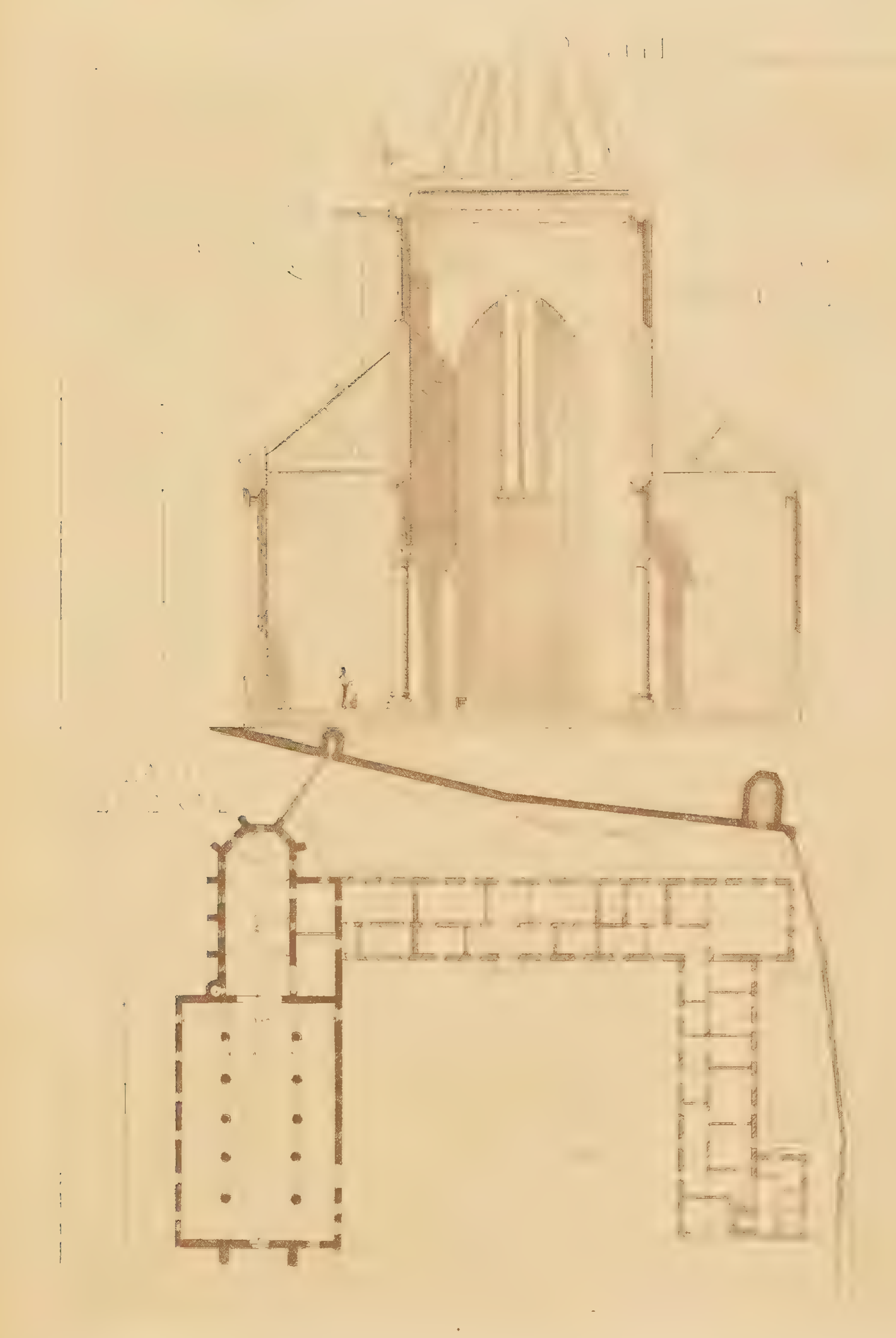


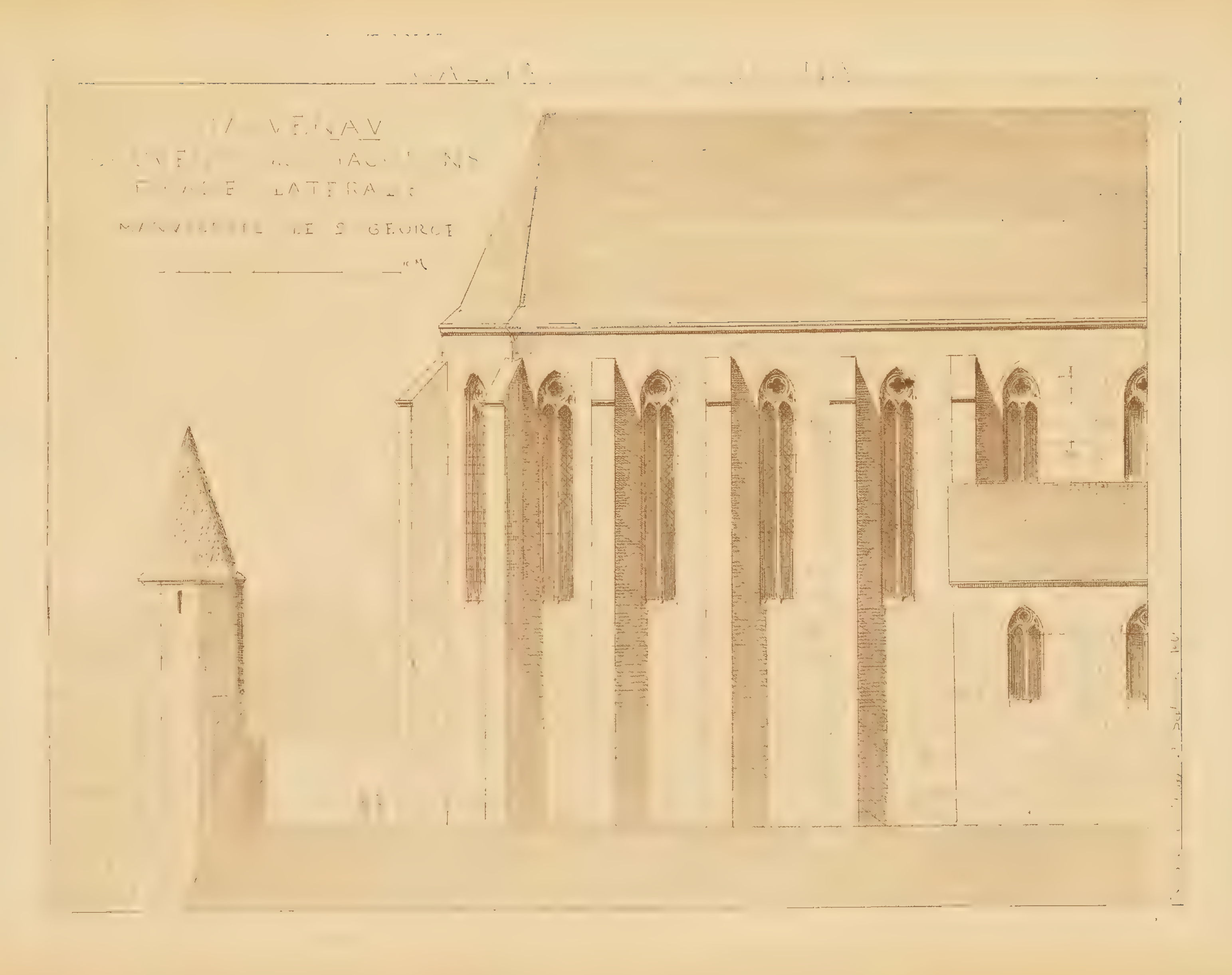
COUVENT des DOMINICAINS
VUE et ESSAI de RESTAURATION

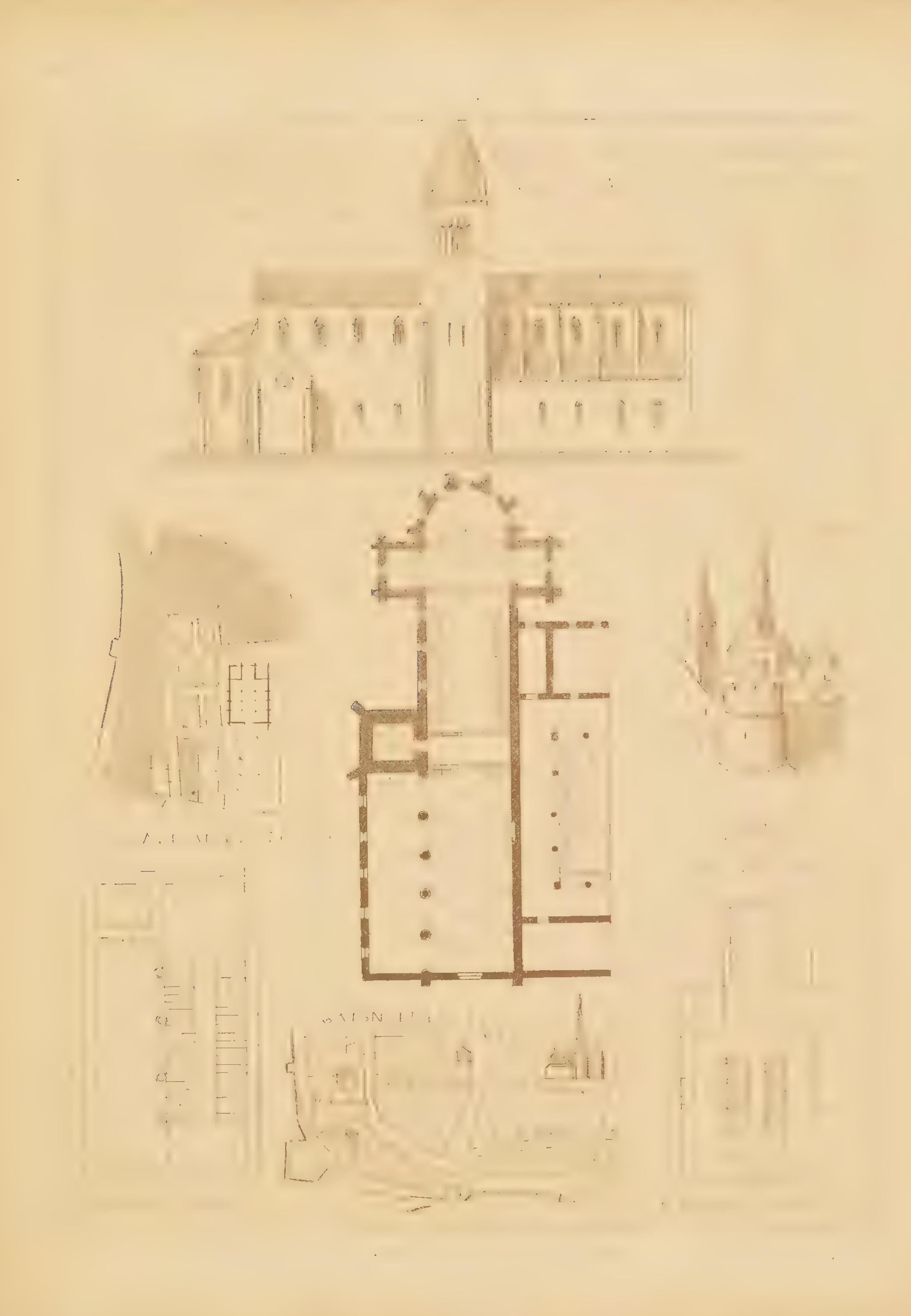



ESSAI de RESTAURATION






LATERALE
GEORGE



LAUSANNE

…VENT … BIN.

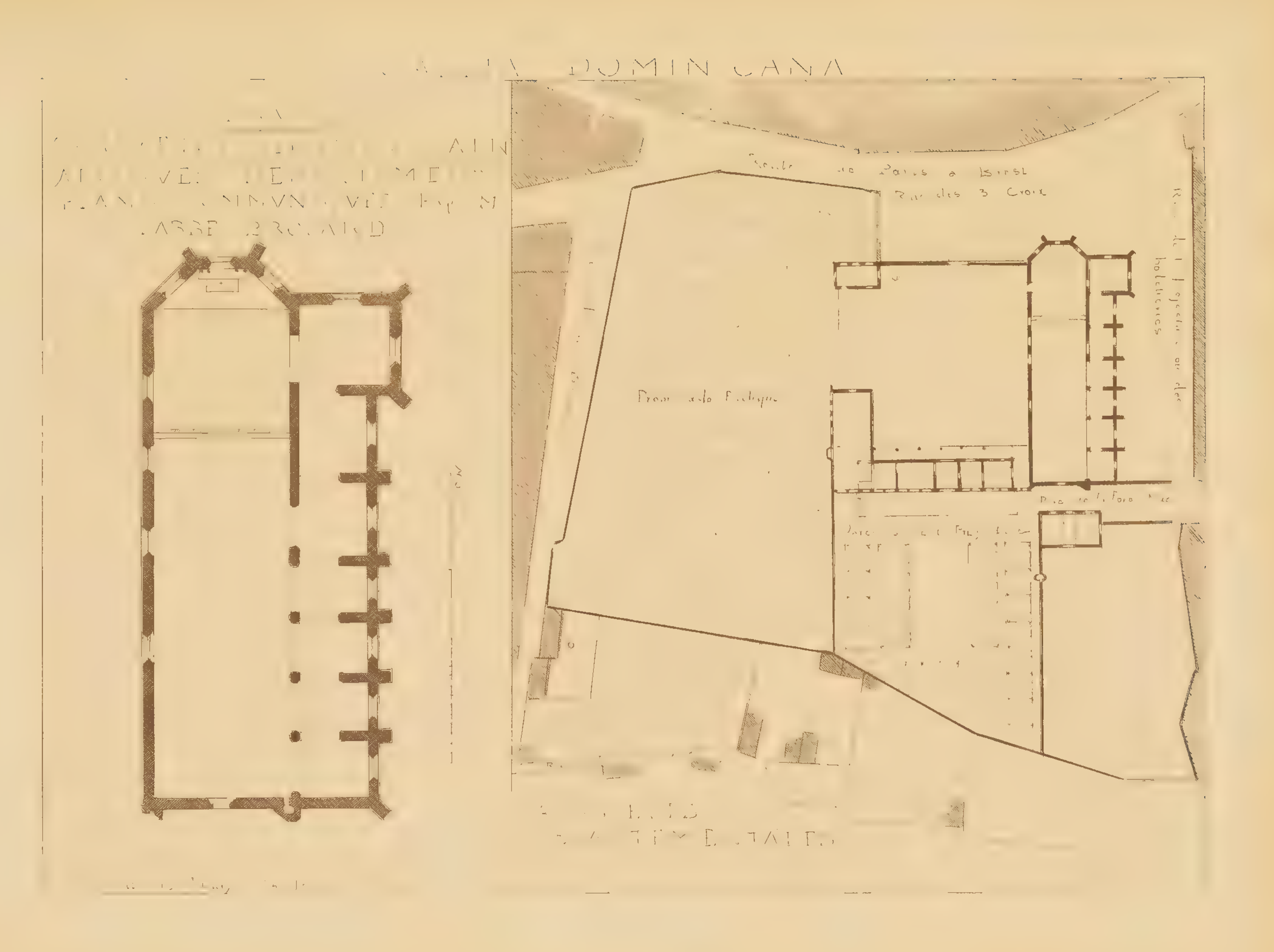
FRAGMENT…

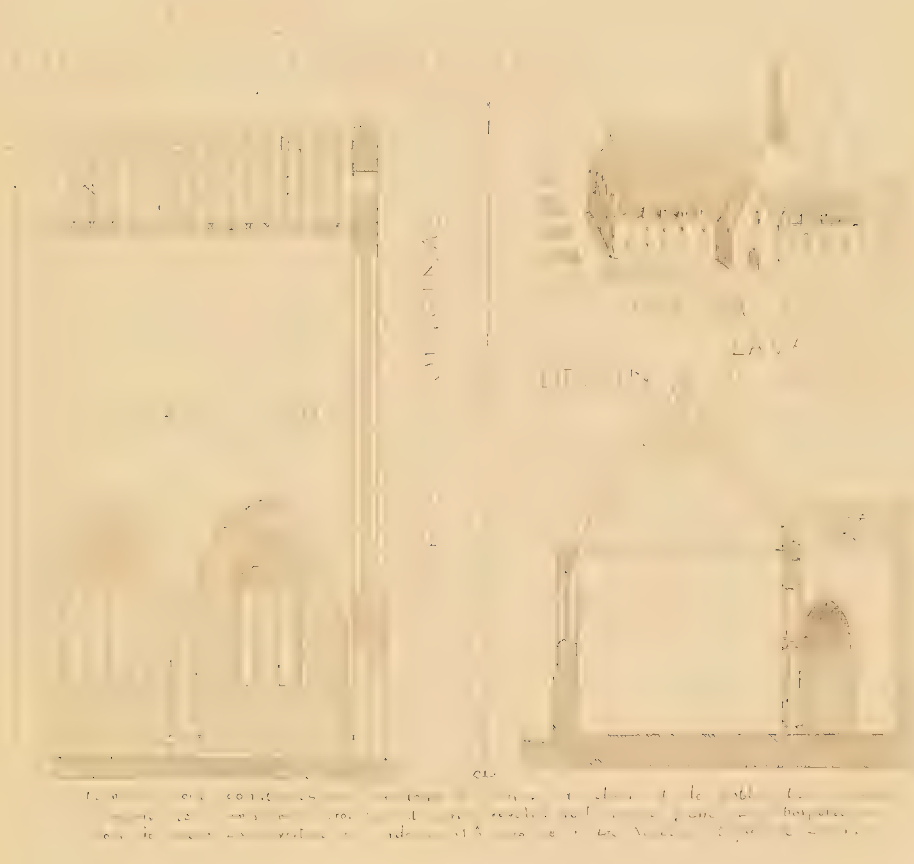
PLAN

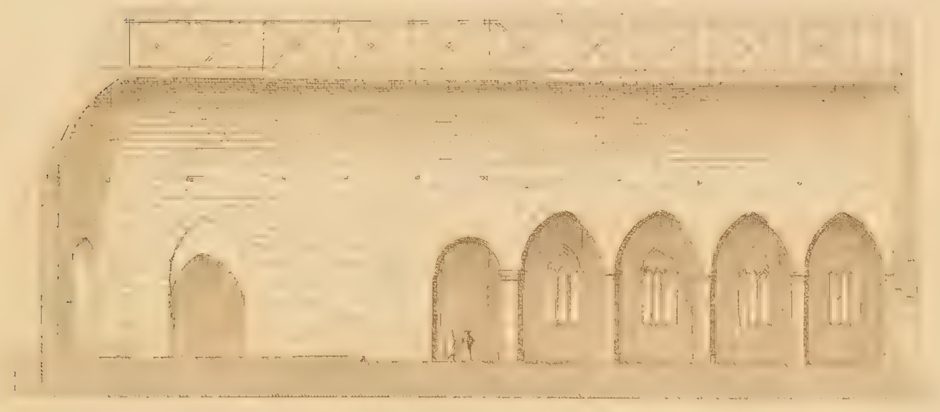
… NAF

1893




Rue des 3 Croix



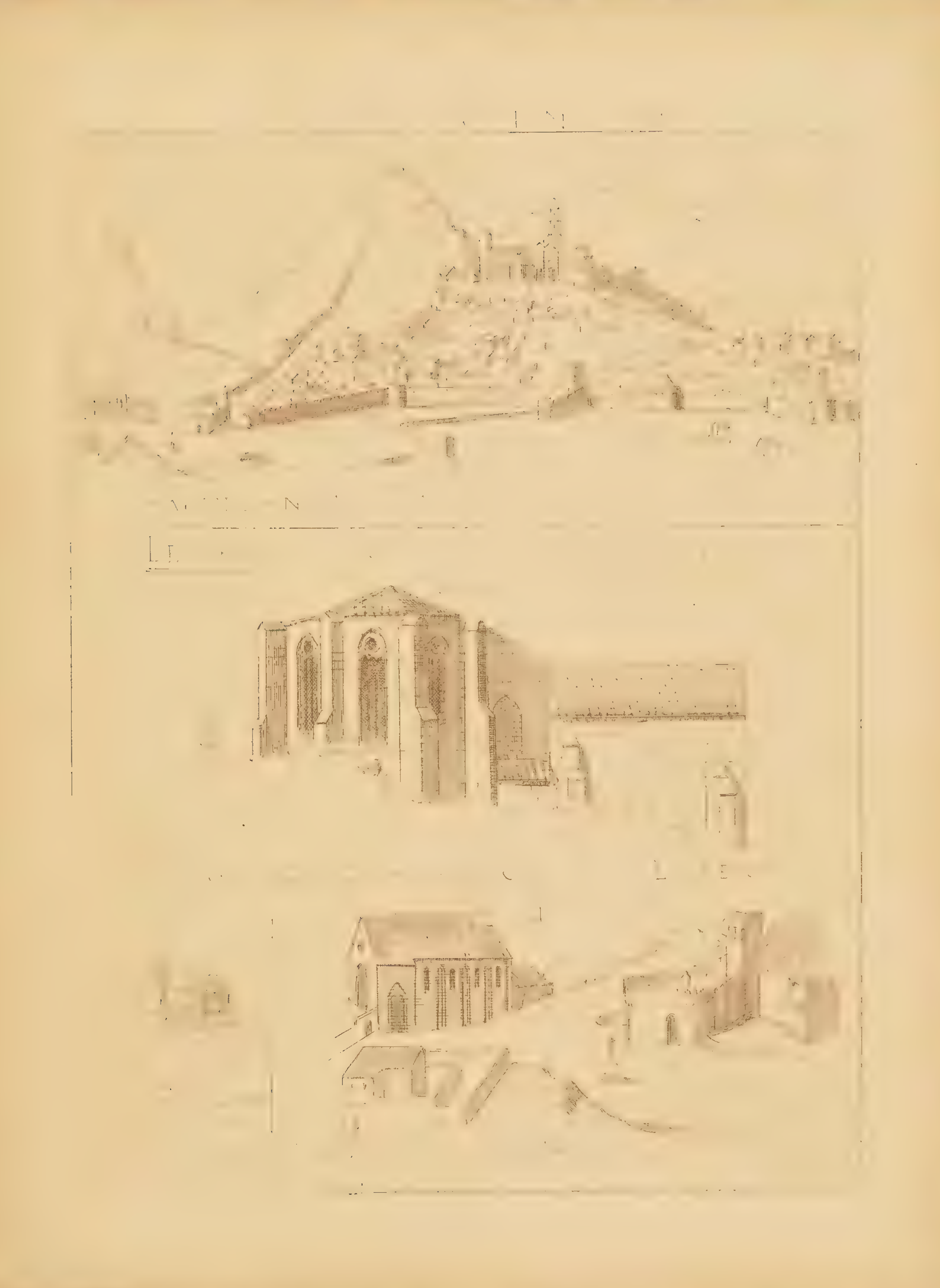




V — COUVENT … St LAURENT

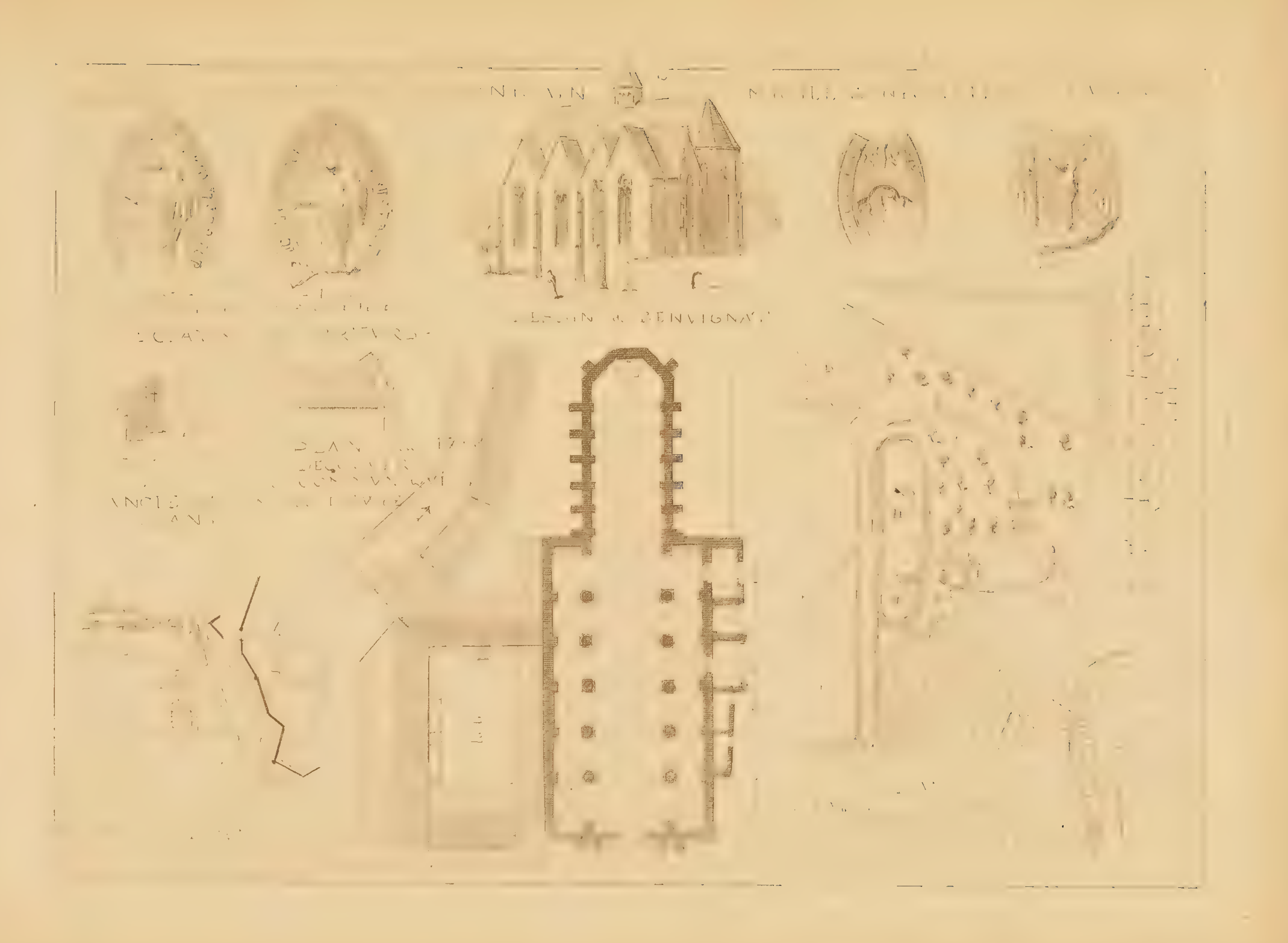


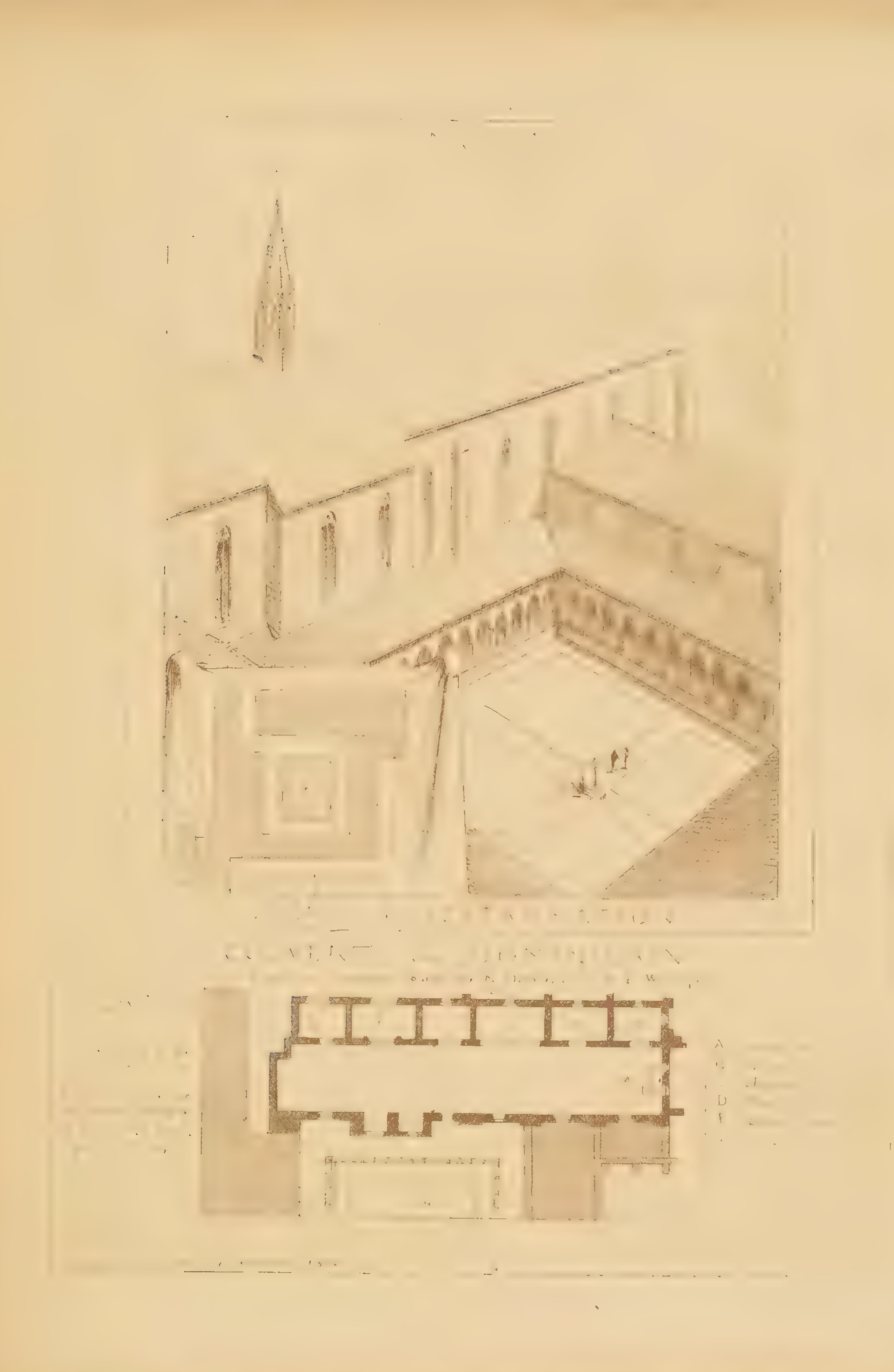












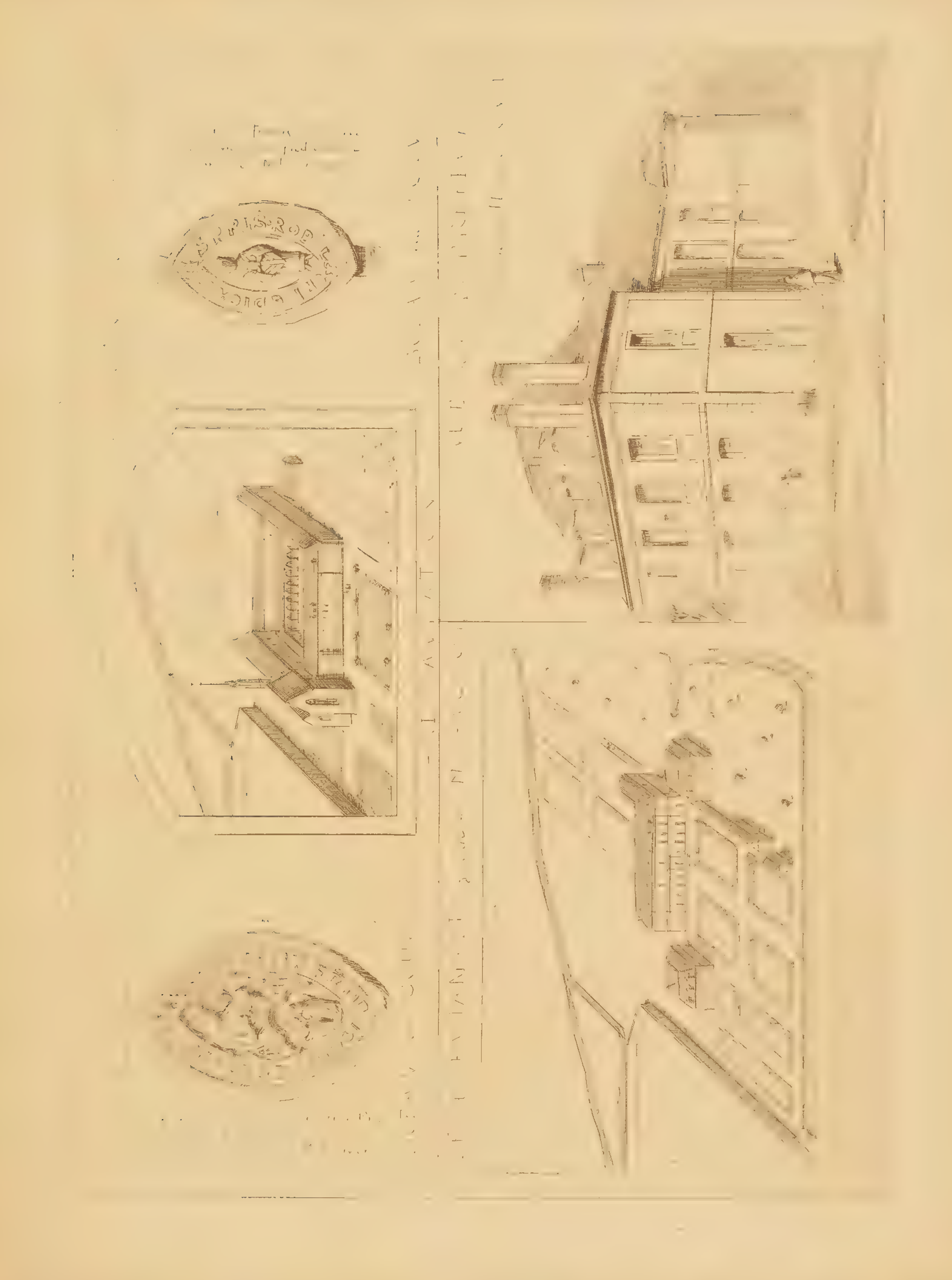


COU/EN … ACOB NS … REST/ /RE

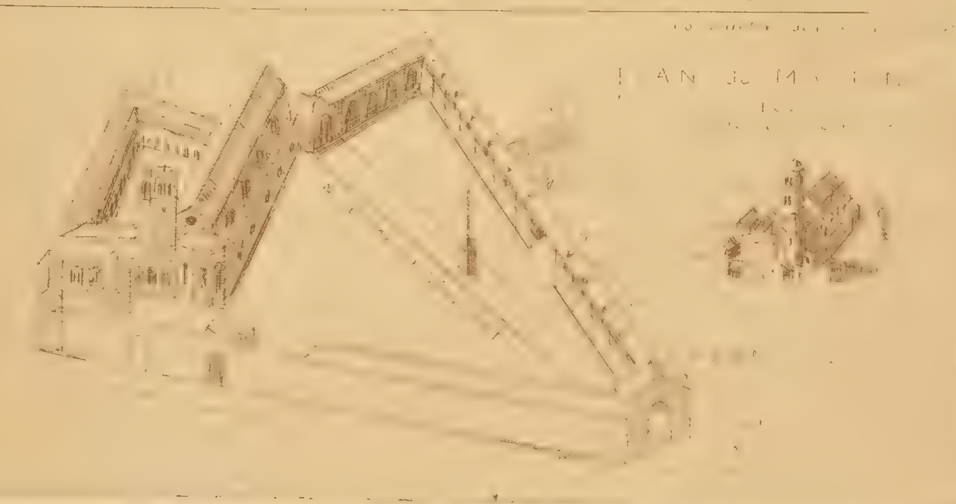
… SOE R de CLUNY







ESSAI DE RESTAURATION



GALLIA DOMINICANA

LYON
JACOBINS

RESTAVRATION
DV PLAN
d'après le PLAN de 1719
et DOCVMENTS
du P. CORMIER

Gd REFECTOIRE

REFECTOIRE

CLOITRE

S. ANTOINE

CHAPITRE

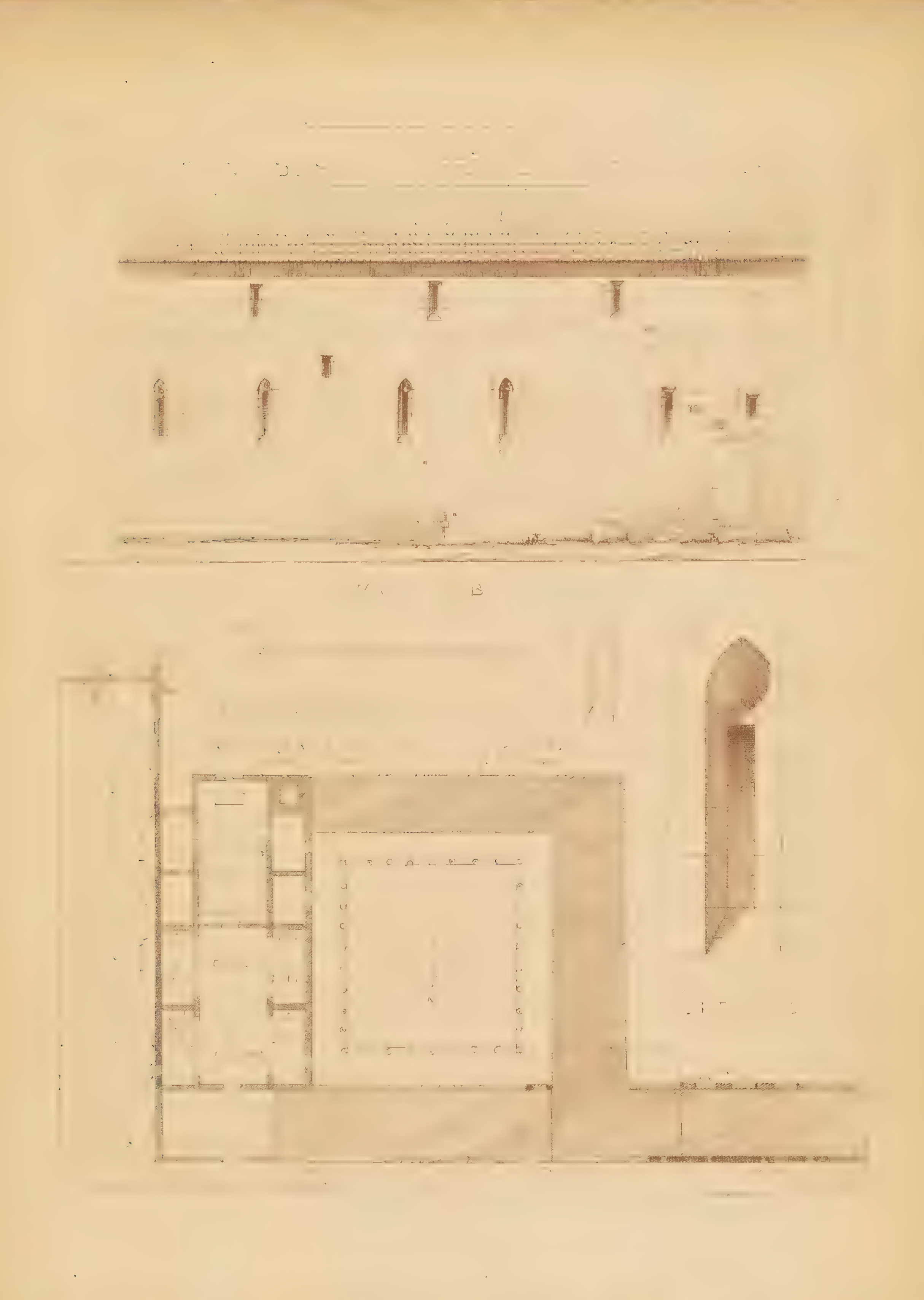
CHOEVR

EGLISE

VESTIBVLE



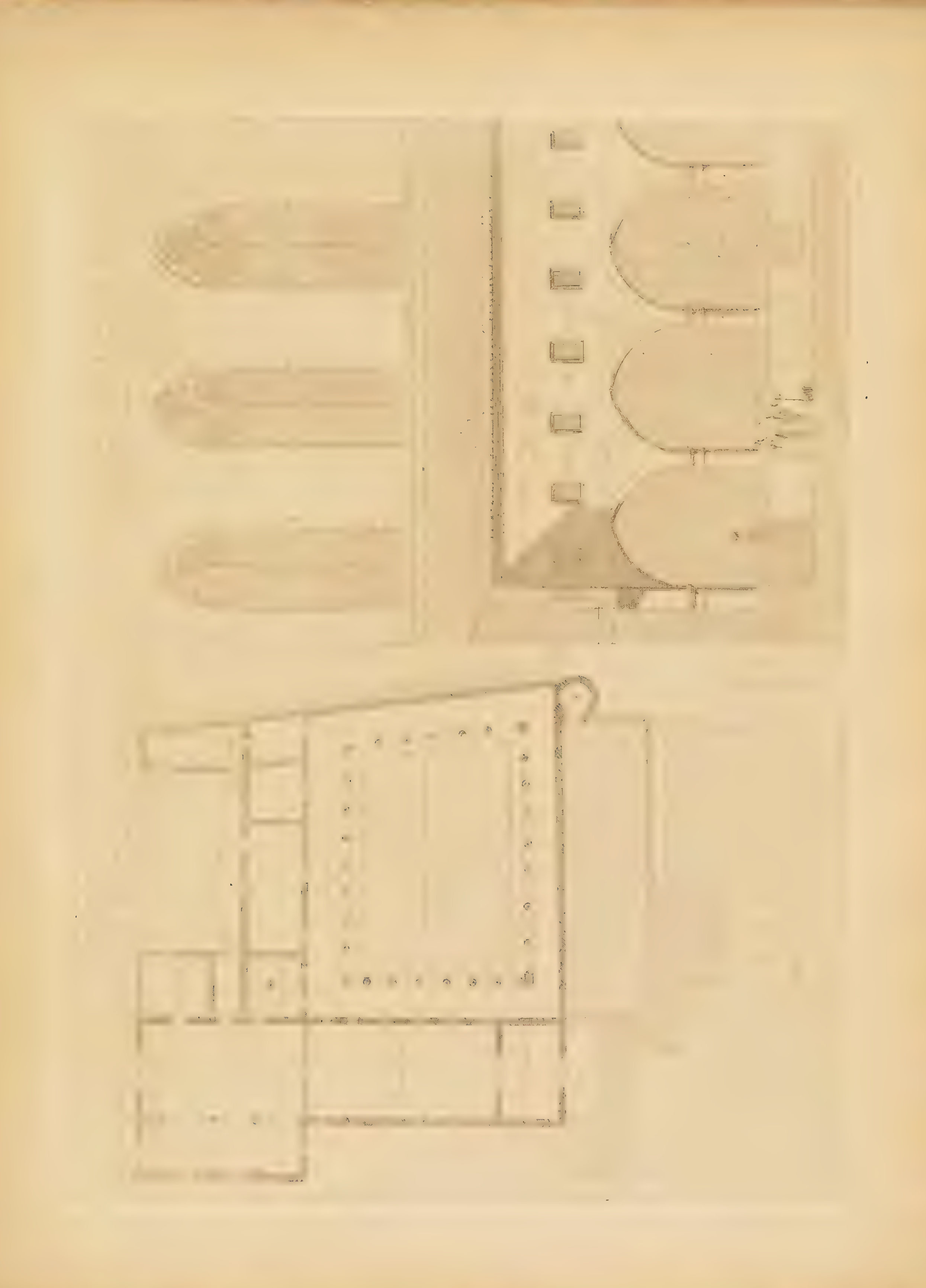




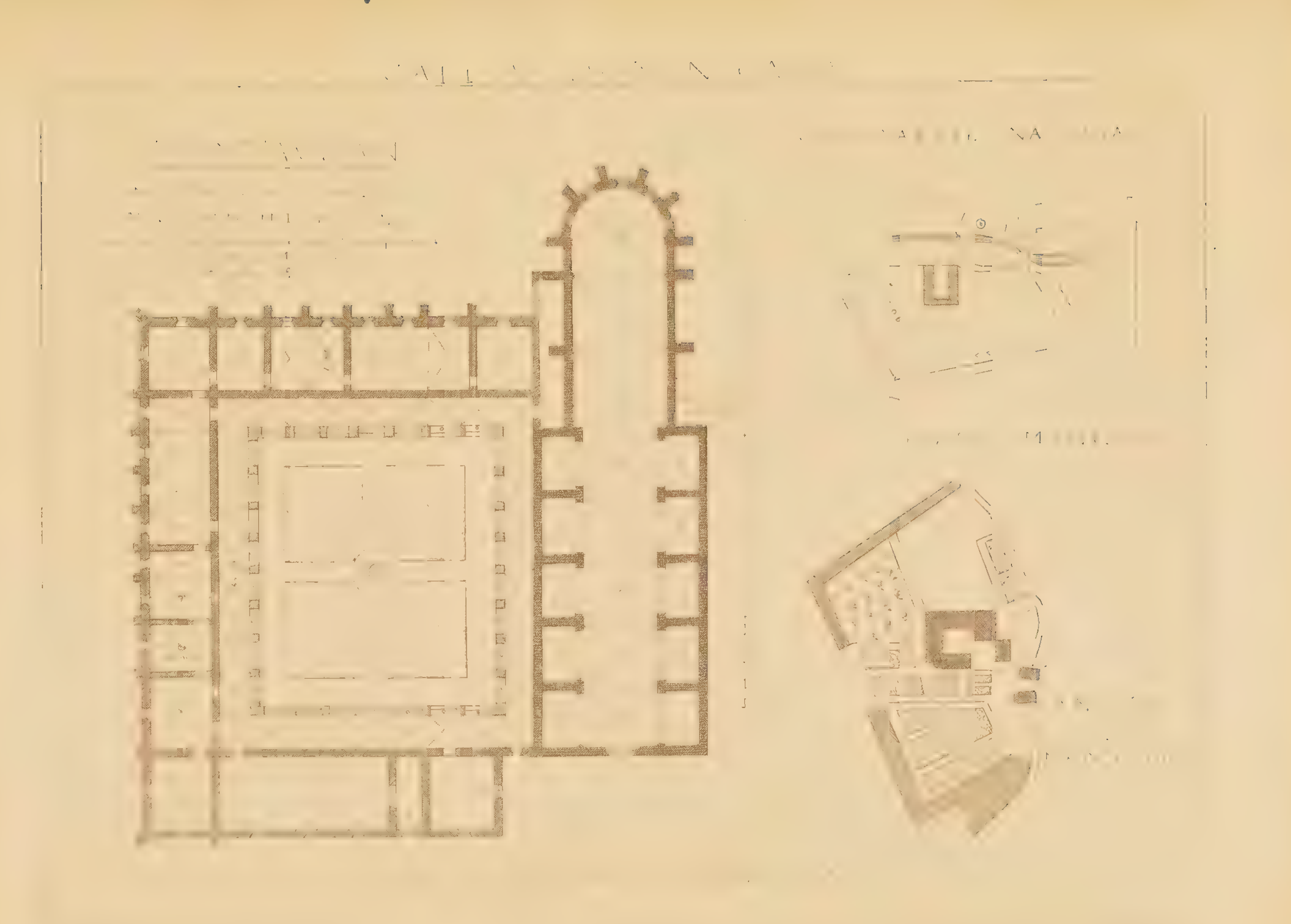


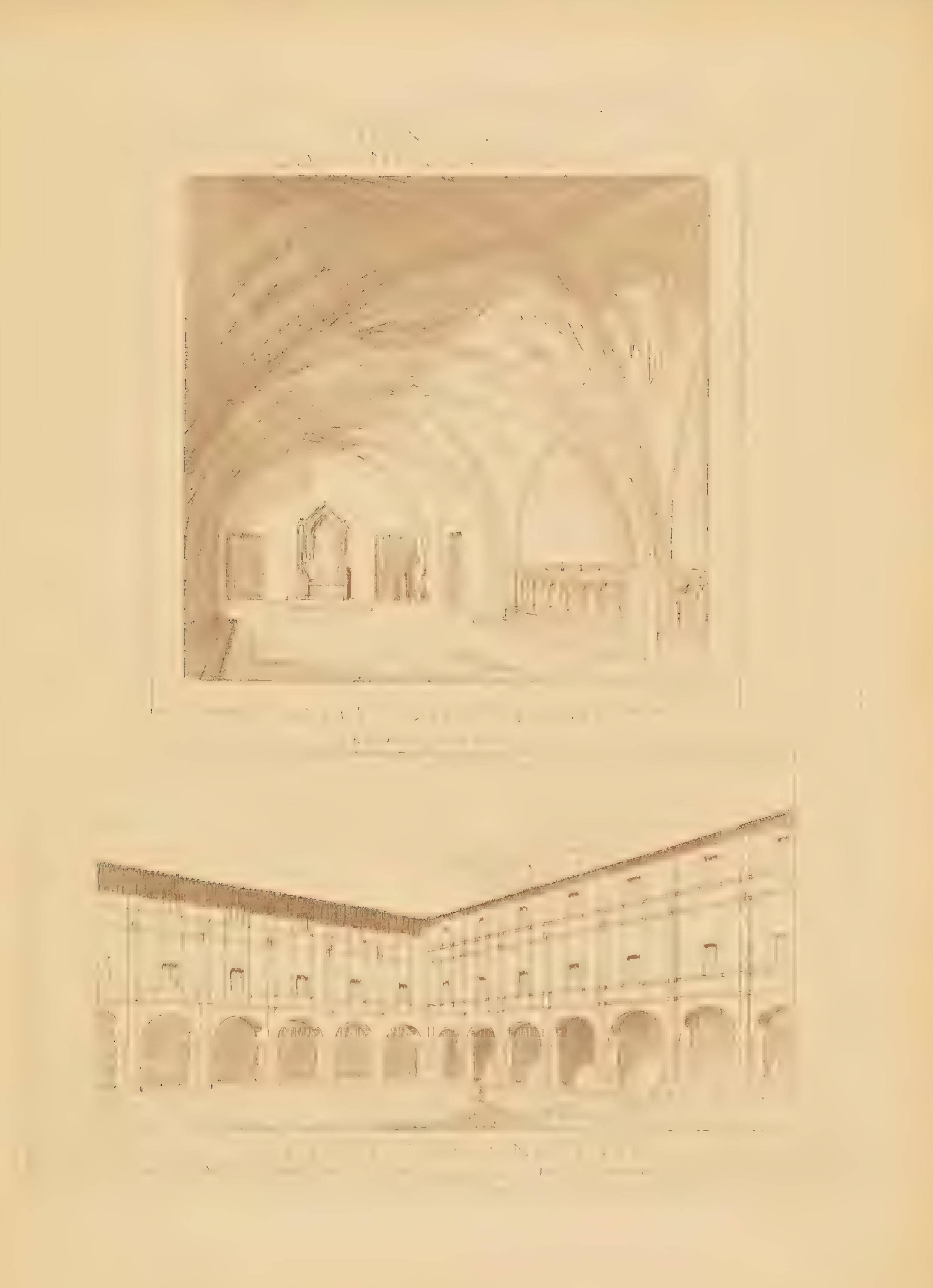














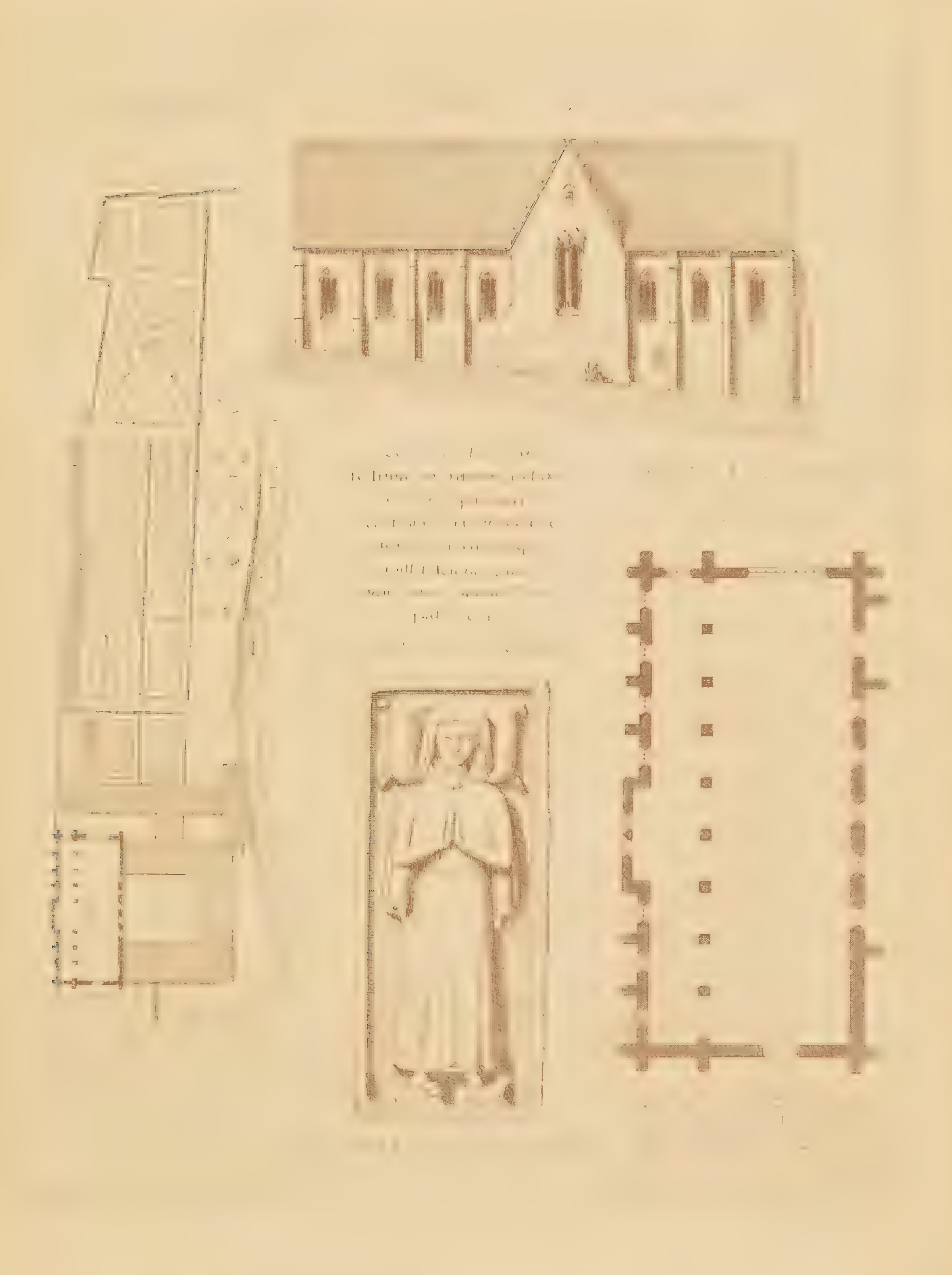


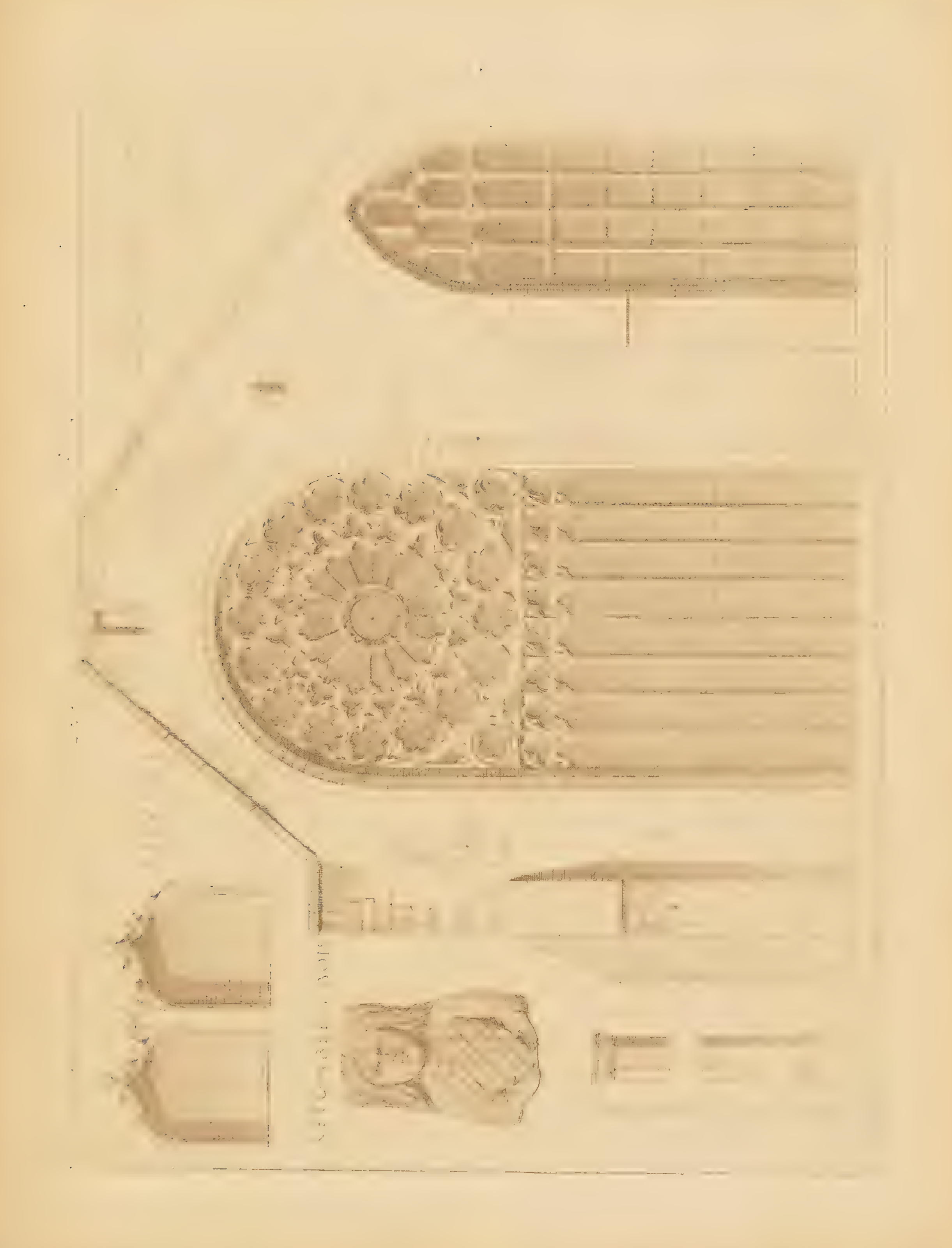














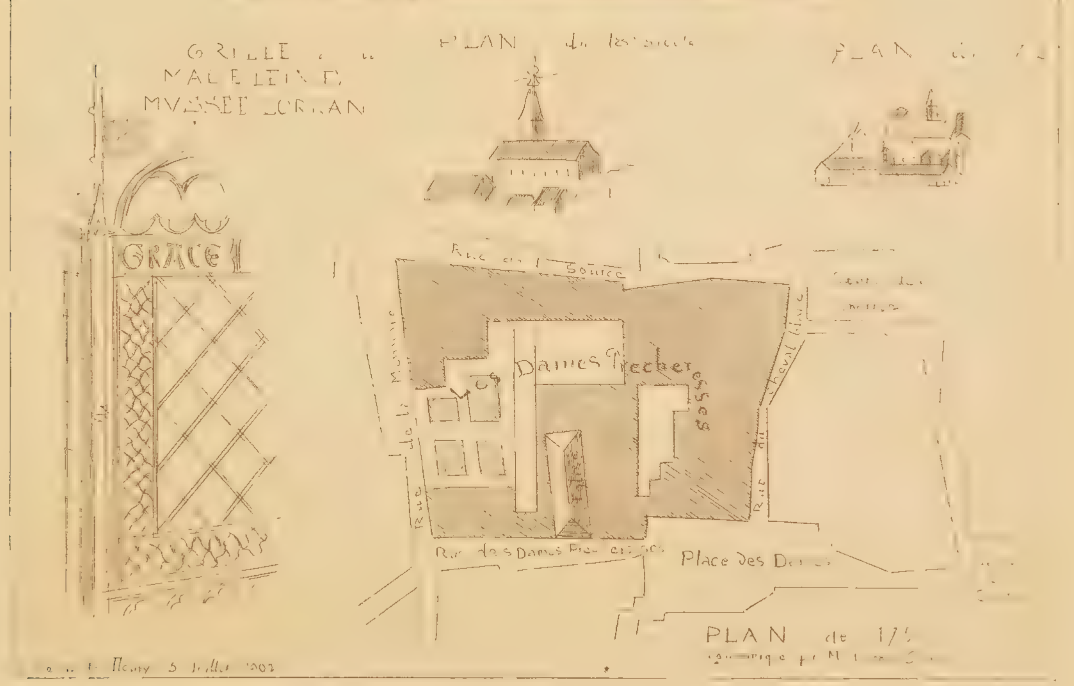
BASSE COUR

LÉGENDE

NANCY

LÉGENDE

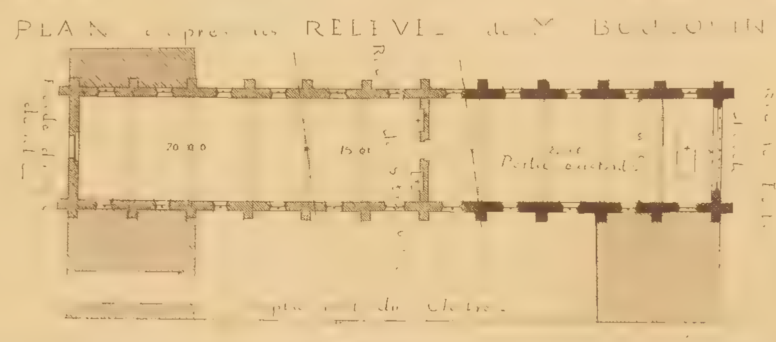




Henry 5 Juillet 1903

COUVENT d. JACOBINS = ESSAI DE RESTAURATION

PLAN d'après les RELEVÉS de M. B[illegible]

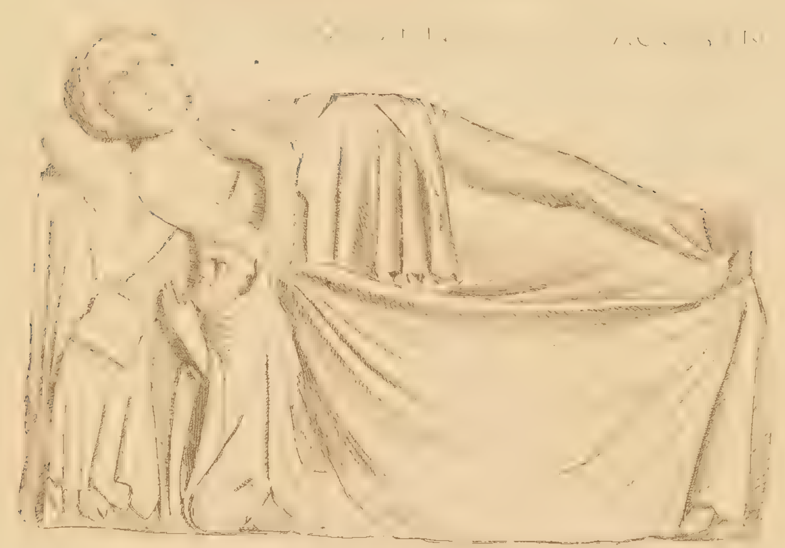




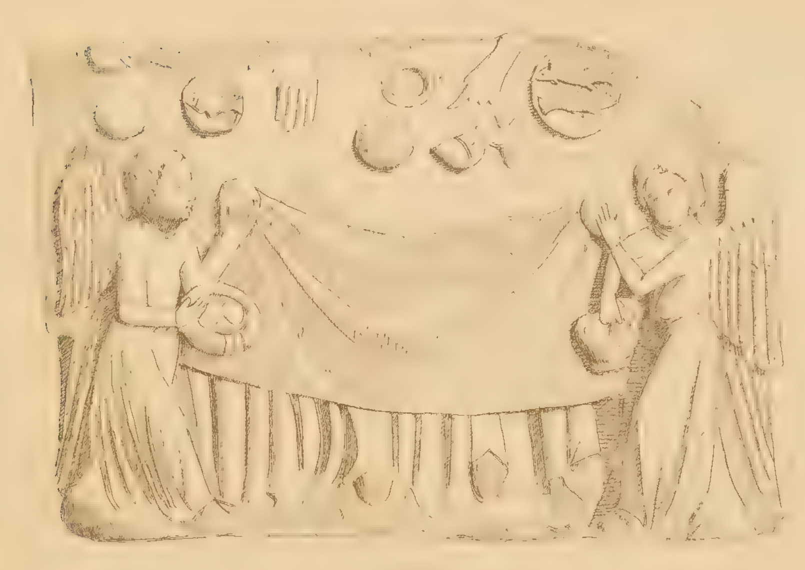




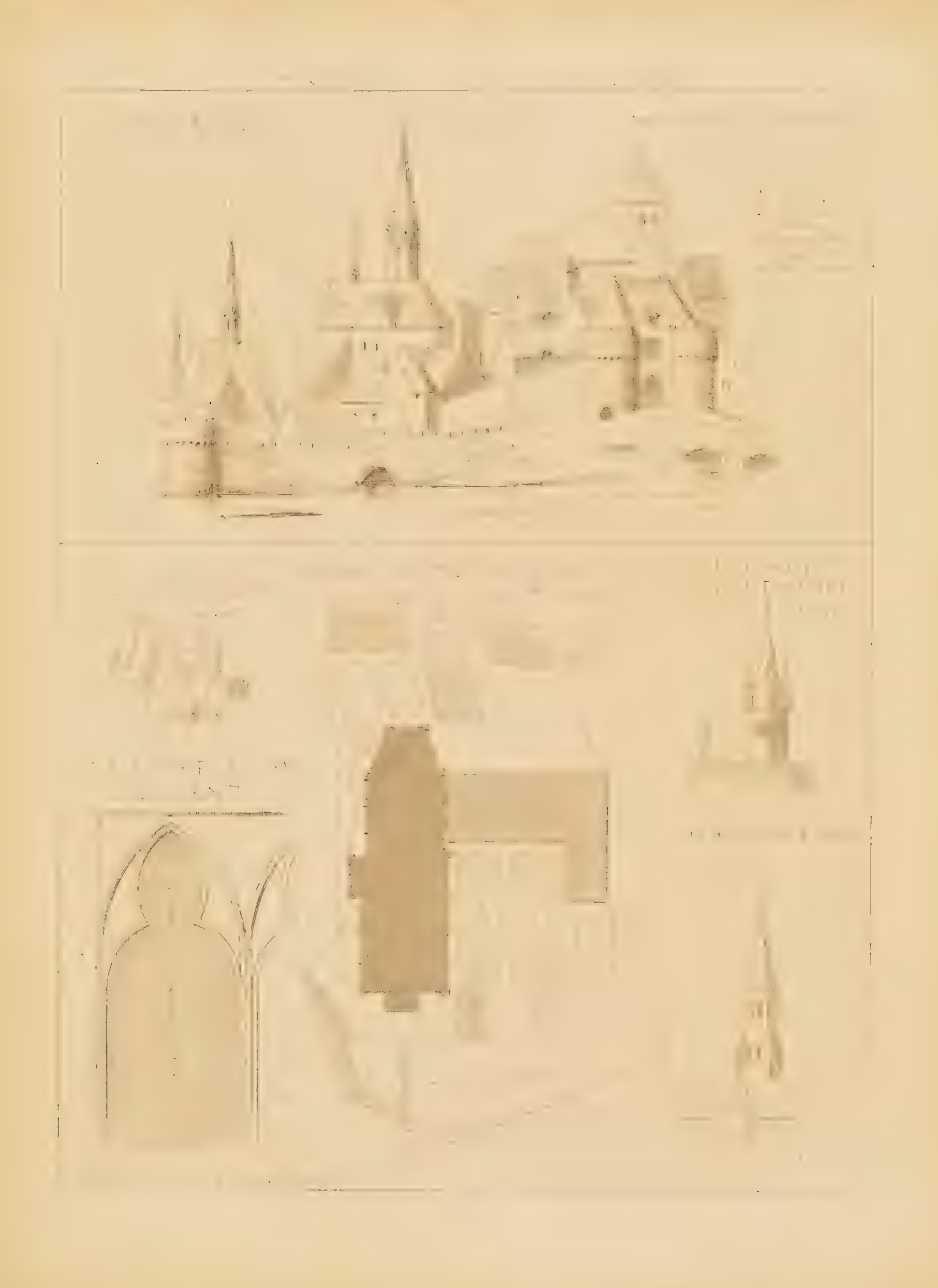




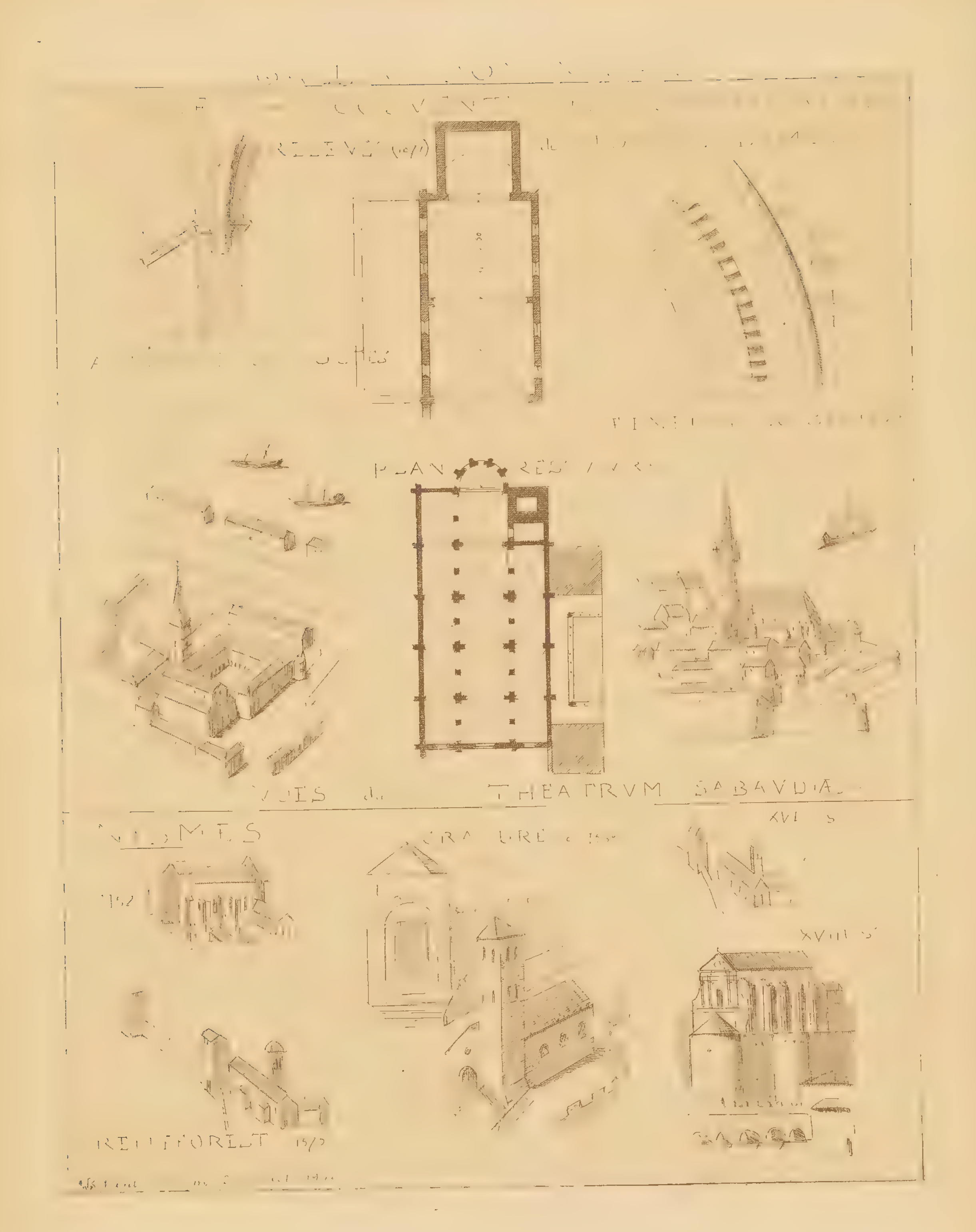
MONUMENT FUNERAIRE



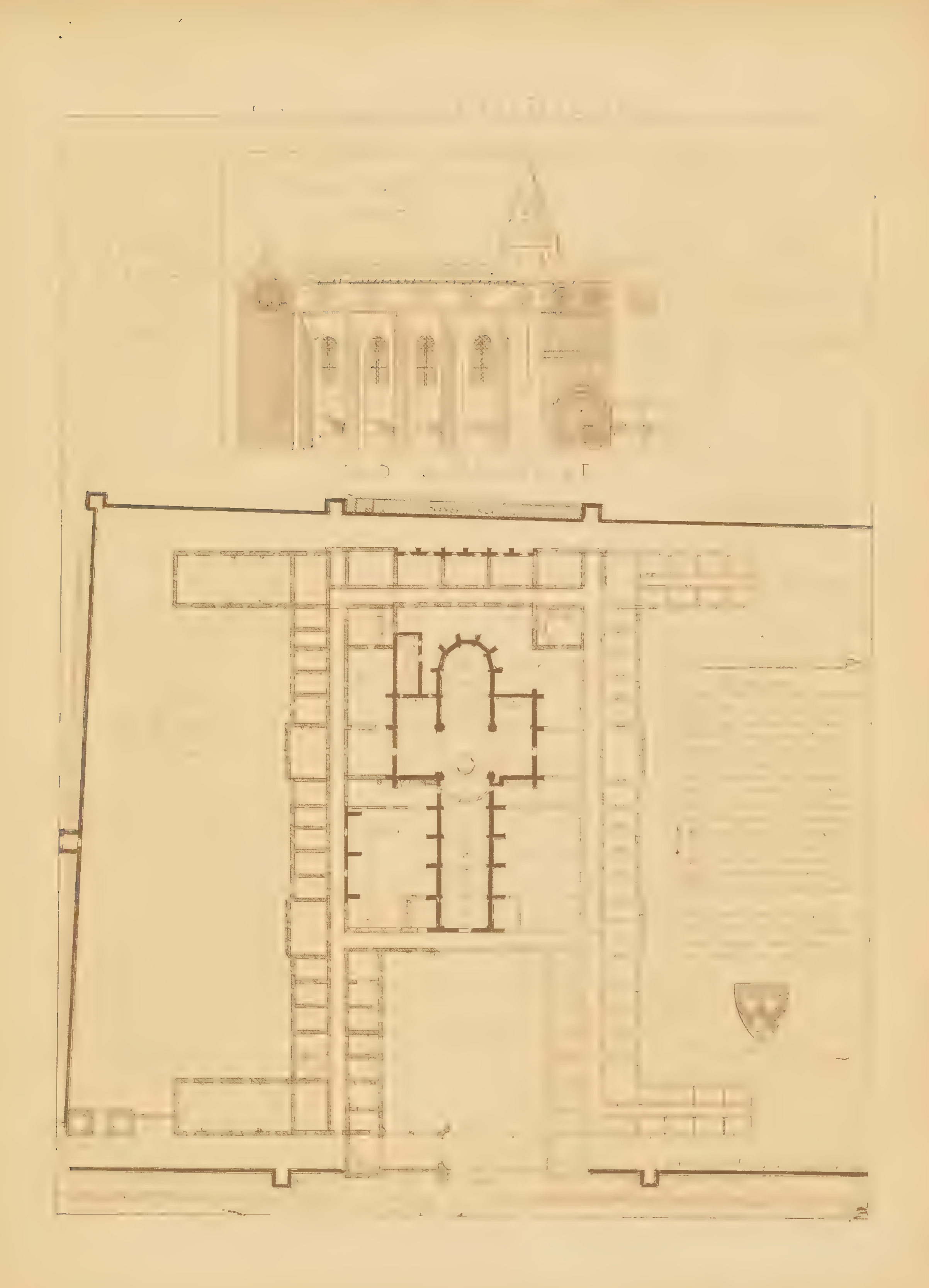







PLAN
VUES
THEATRVM SABAVDIÆ
XVI S
XVIII S



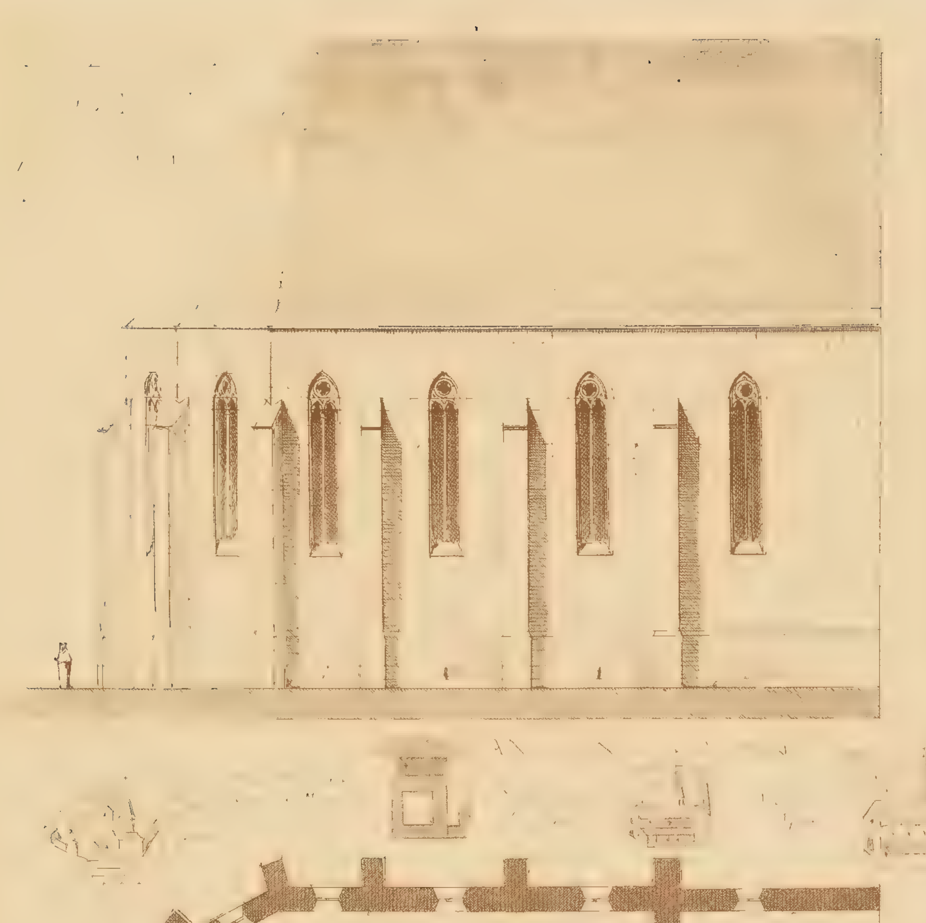






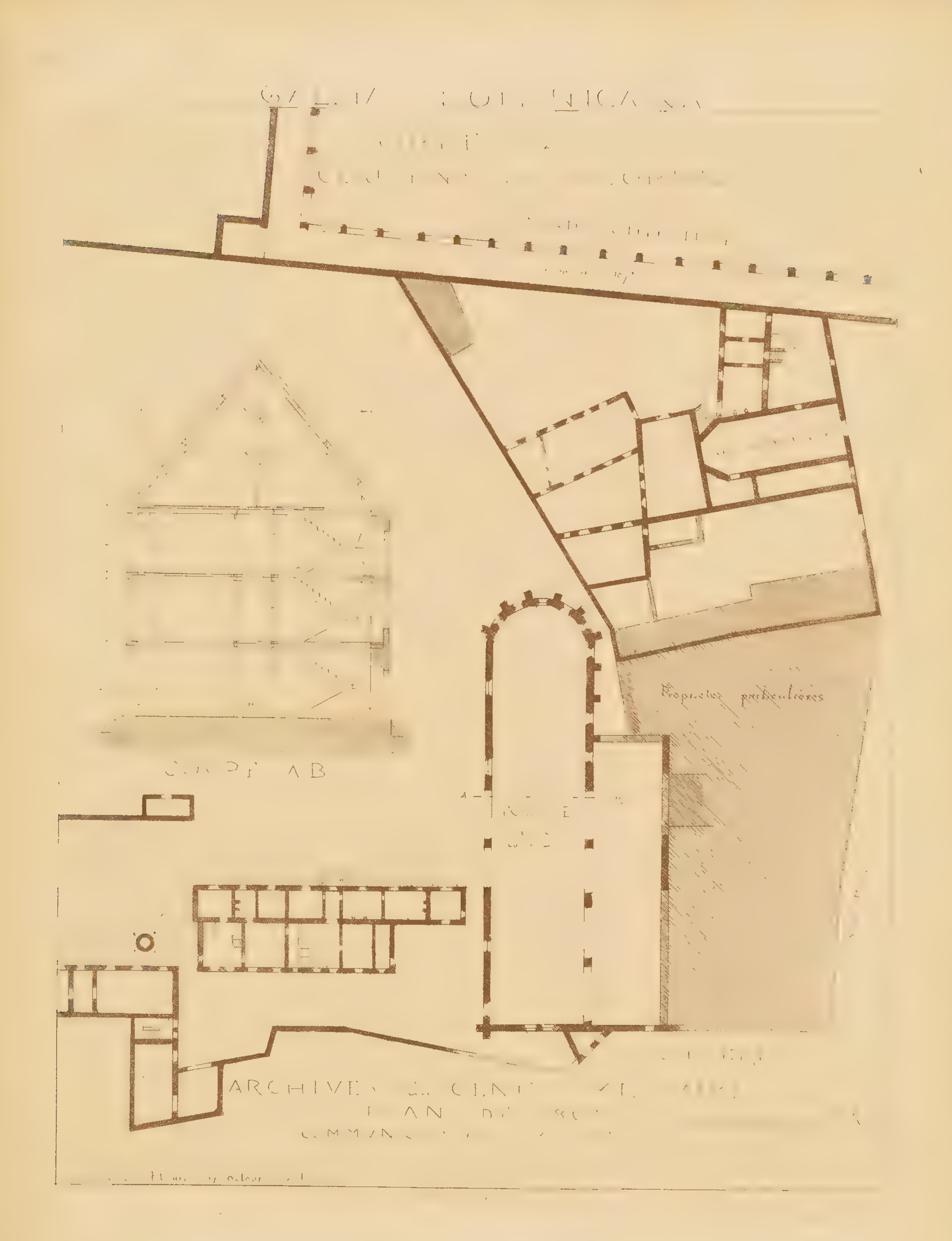
ORLEANS

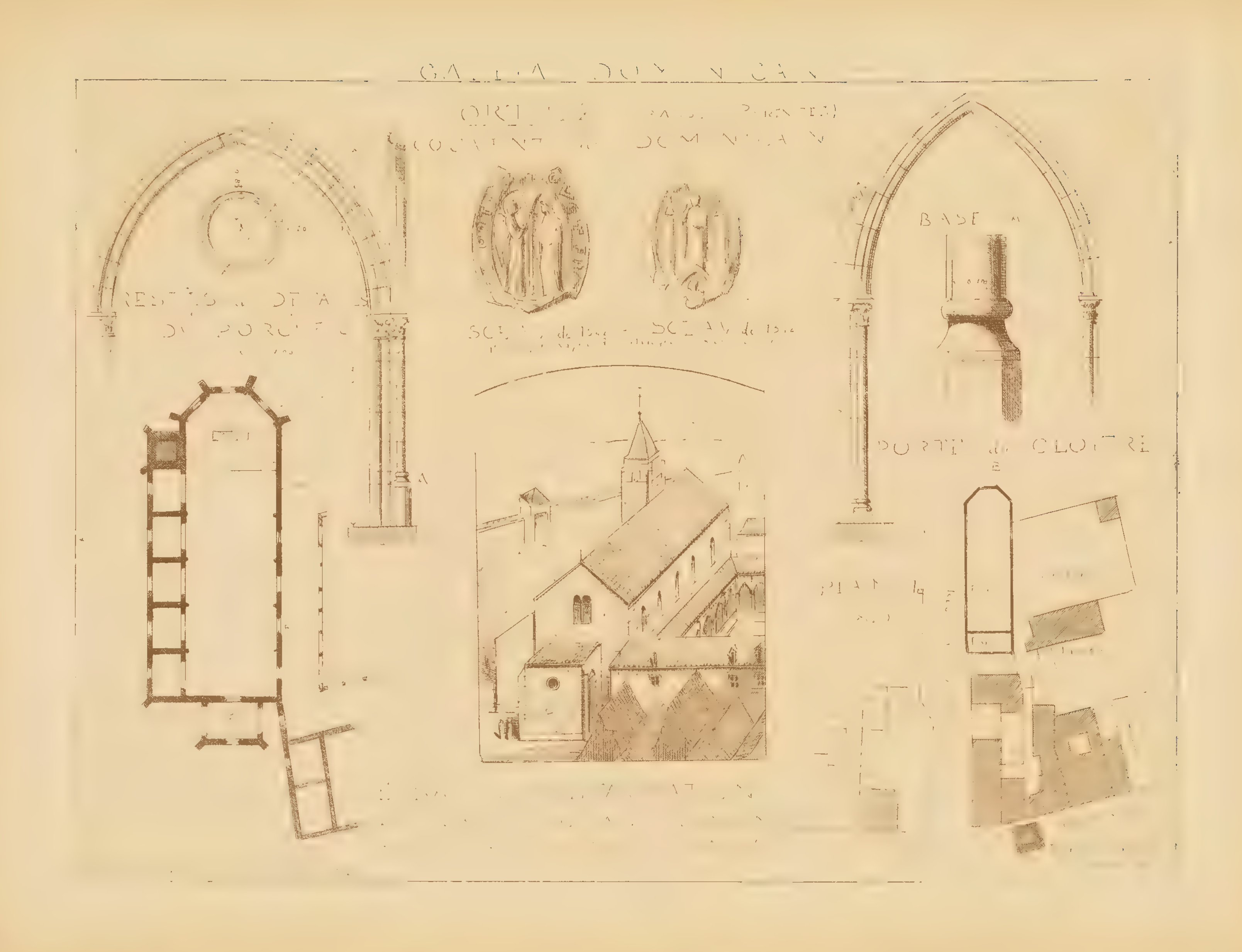
[illegible]VENT de [illegible]ACOBINS — VUE RESTAVREE



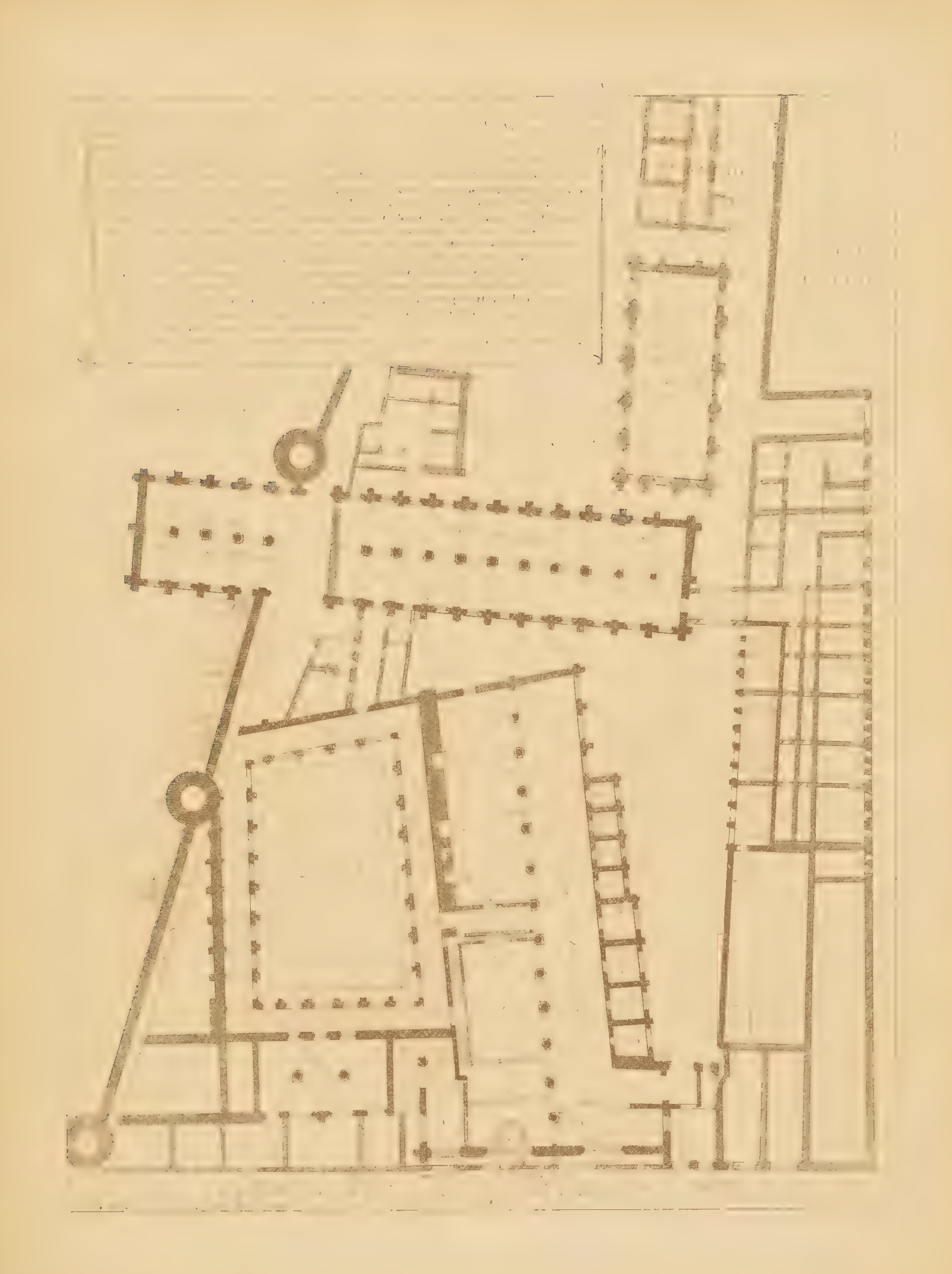
ARCHIVES

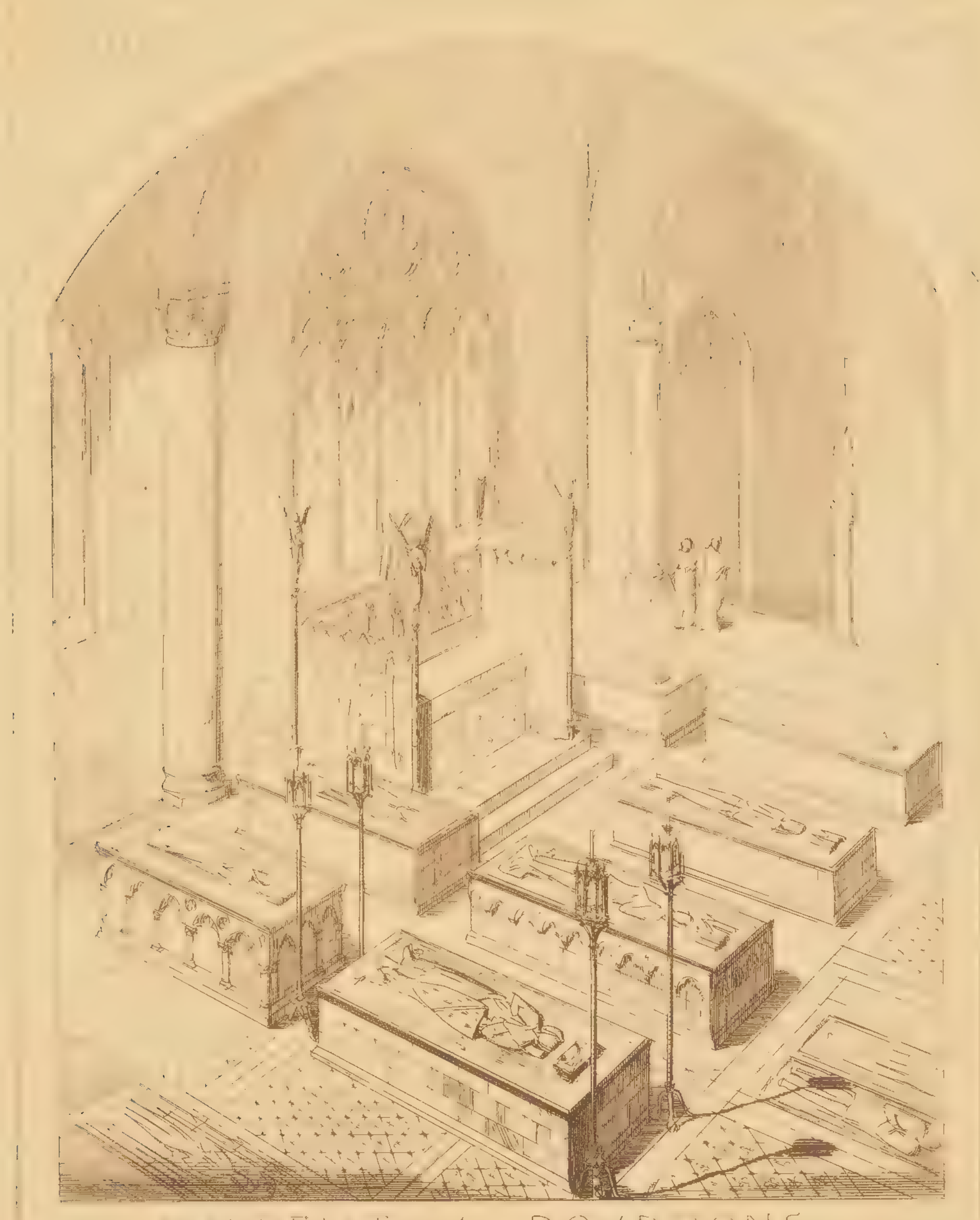
PLAN


Propriétés particulières


BASE
CLOITRE

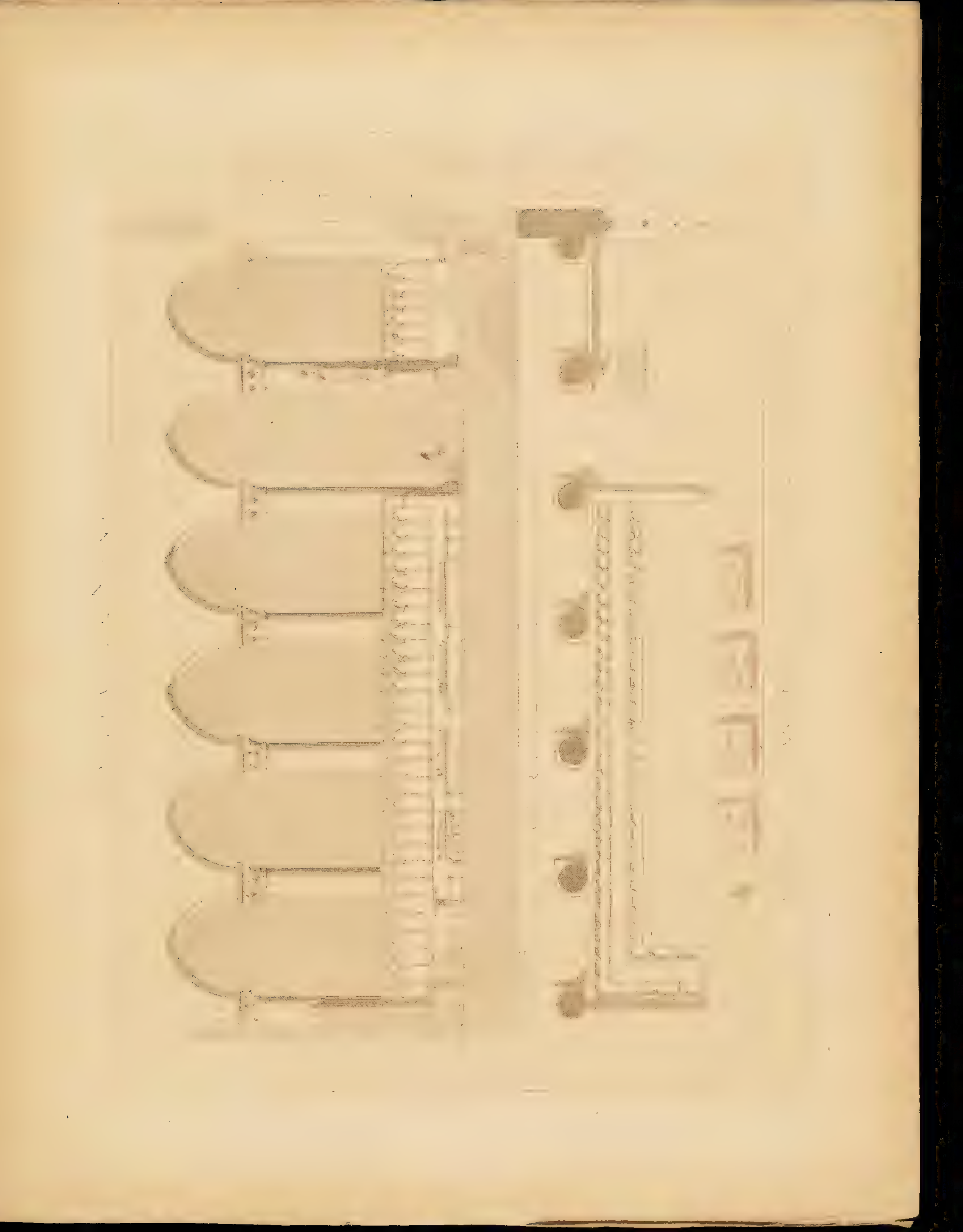






CHAPELLE des BOVRBONS

ESSAI de RESTAVRATION

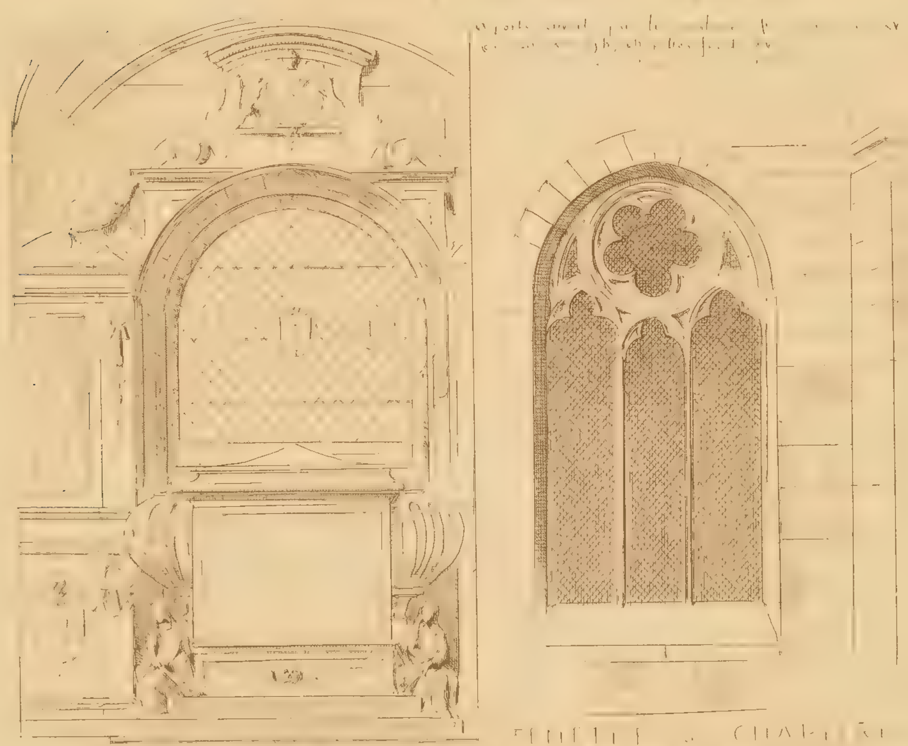




CONVENT



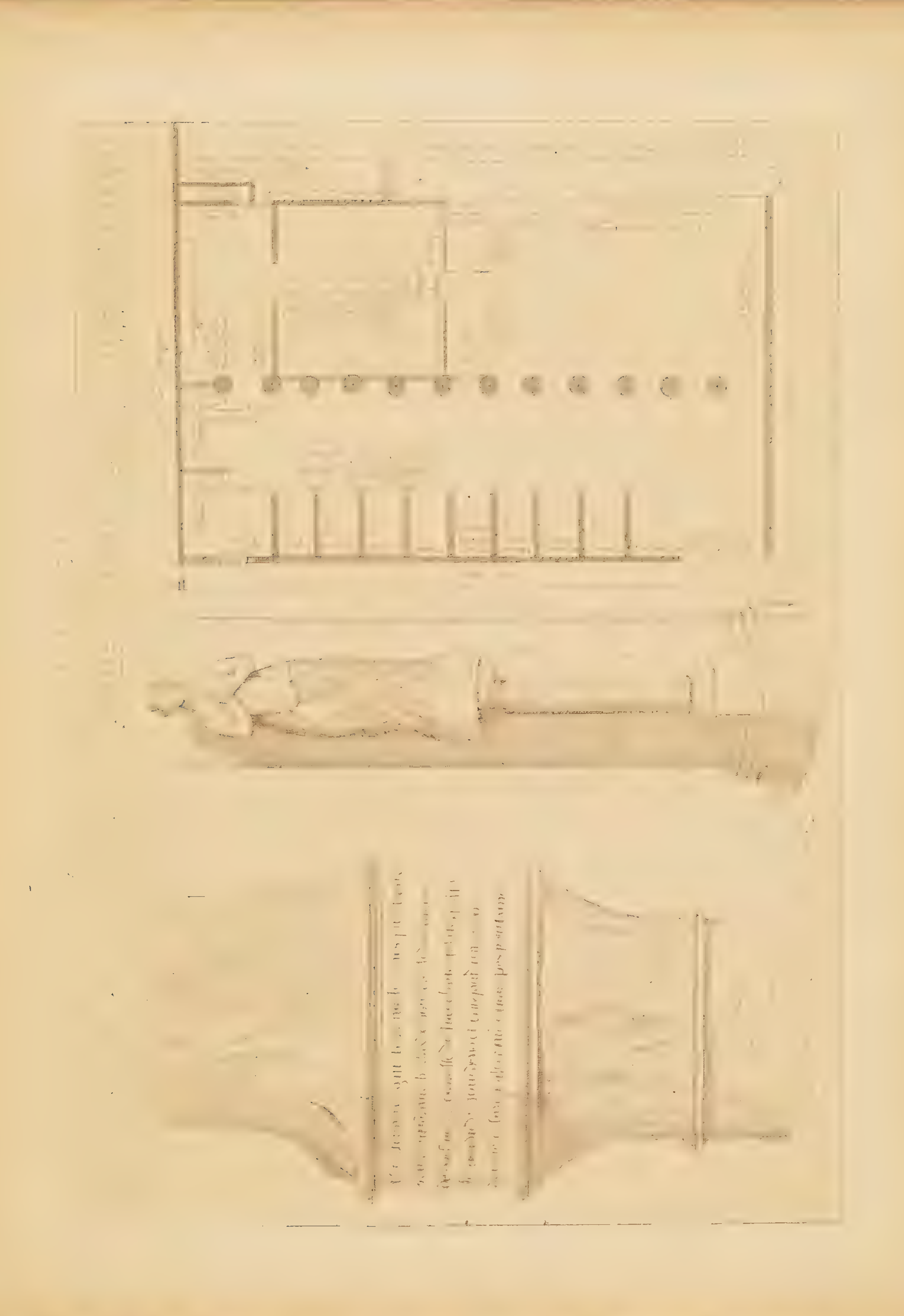
VUE PRISE ... COUR



FENÊTRE ... CHAPELLE

CHAPELLE ... GAIGNIÈRES

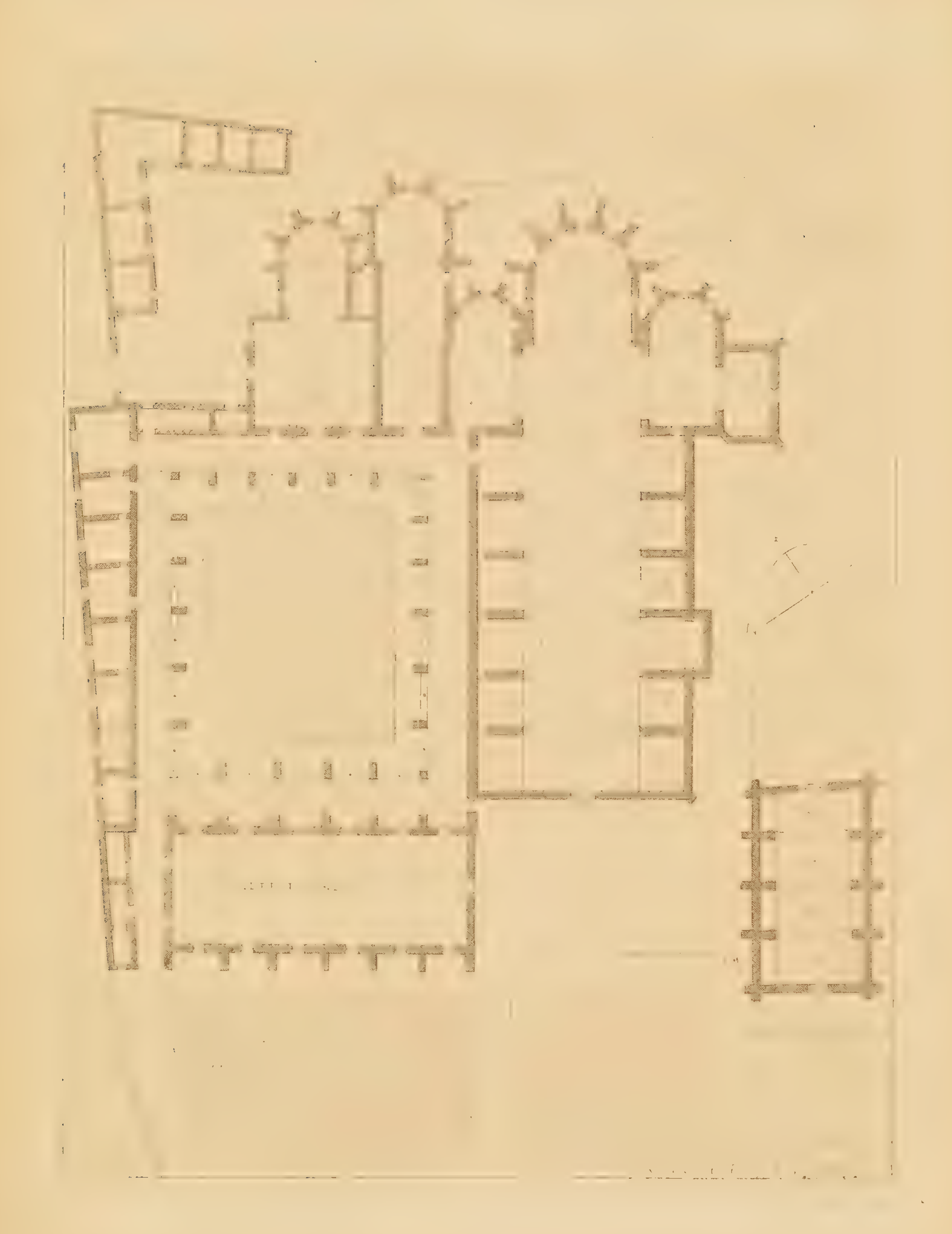


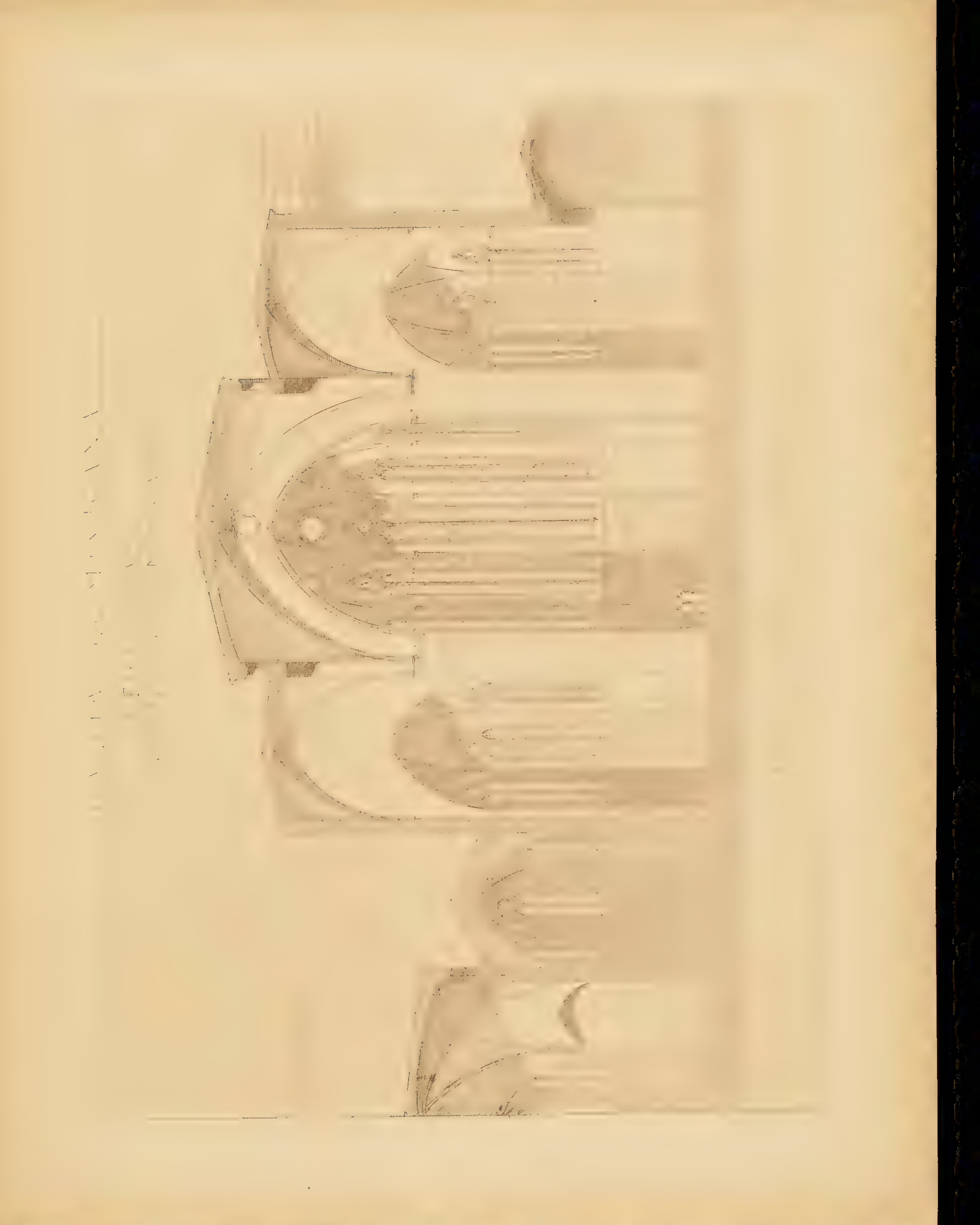


B PONTIVS



DV CLOITRE -



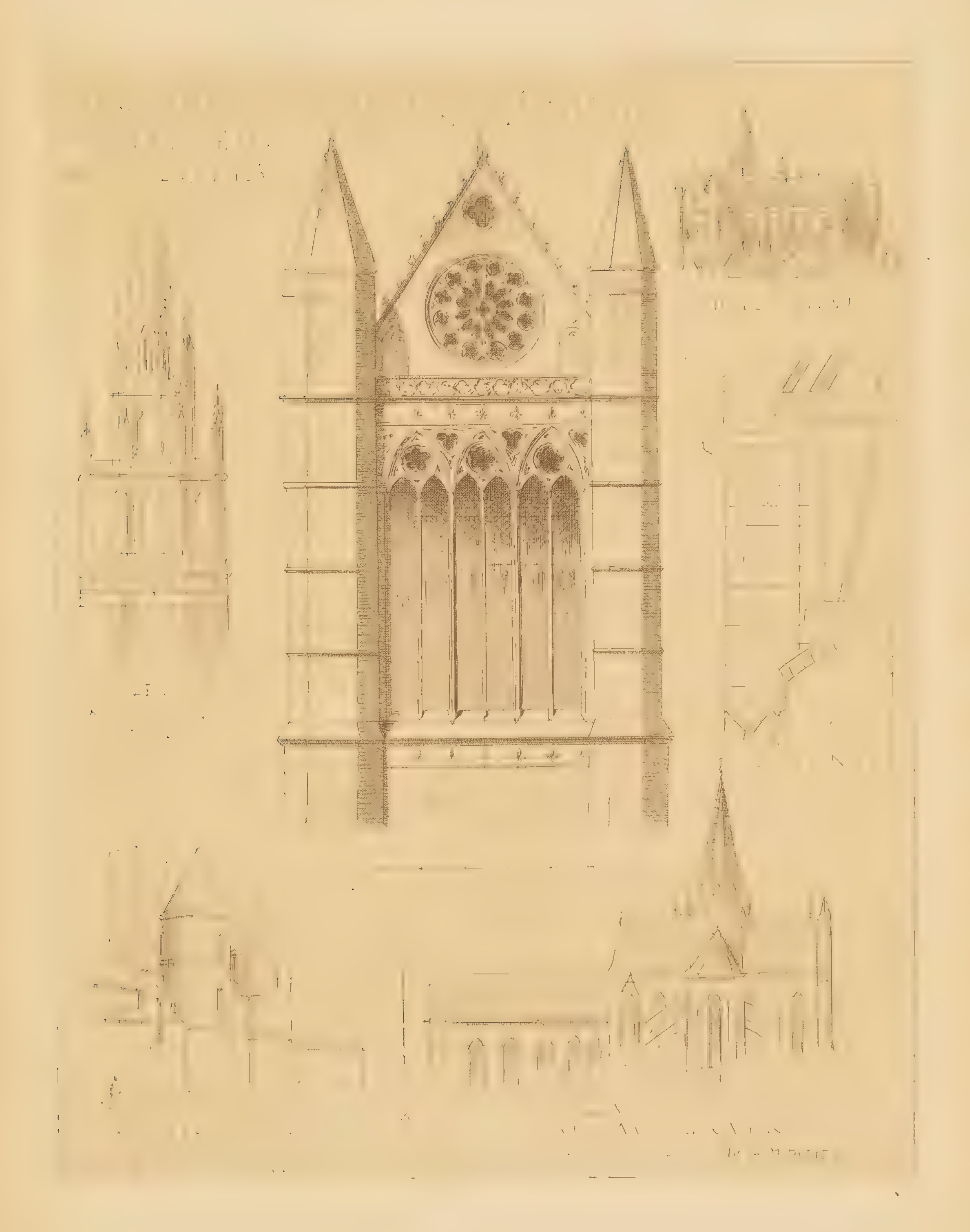


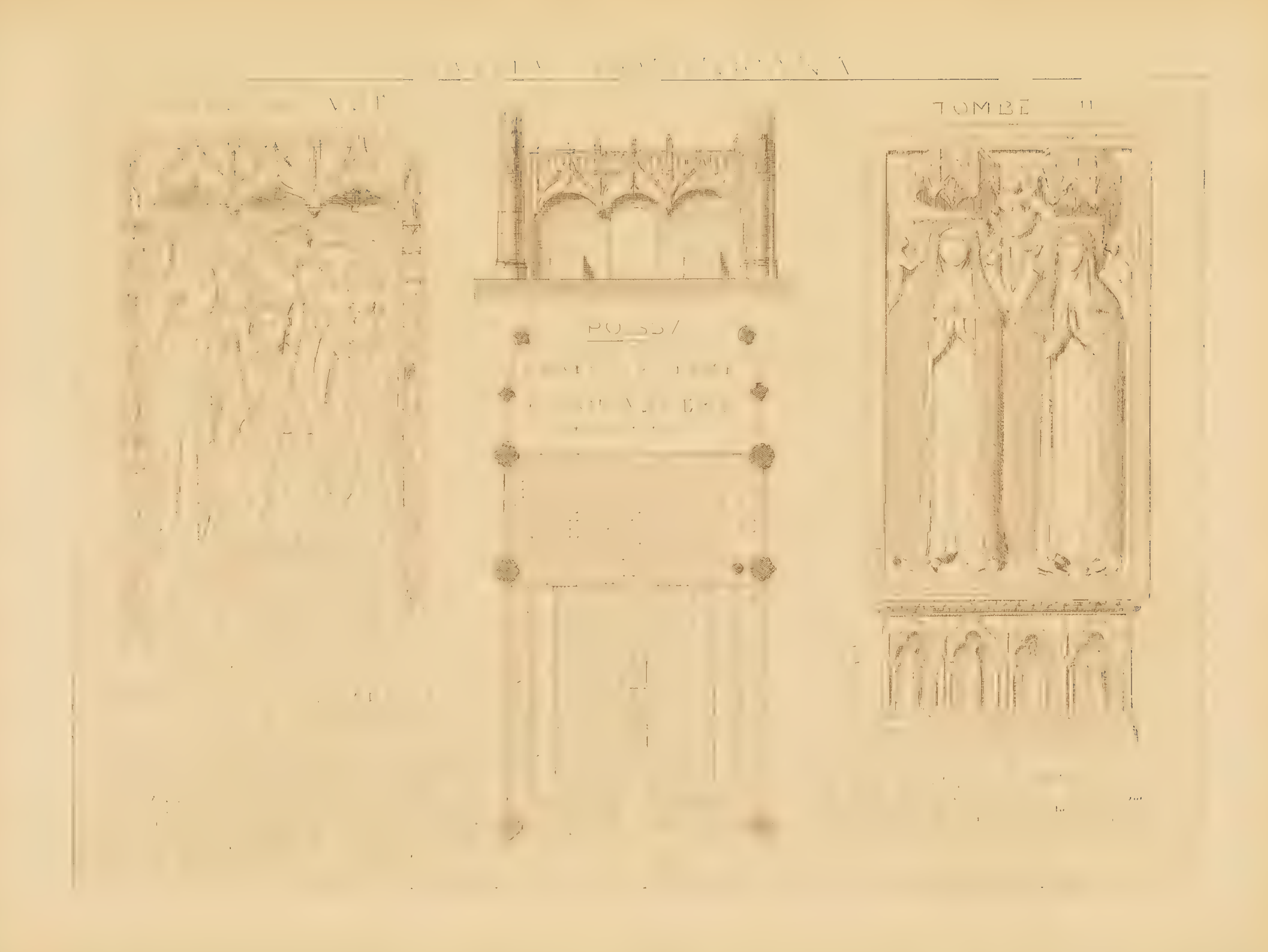




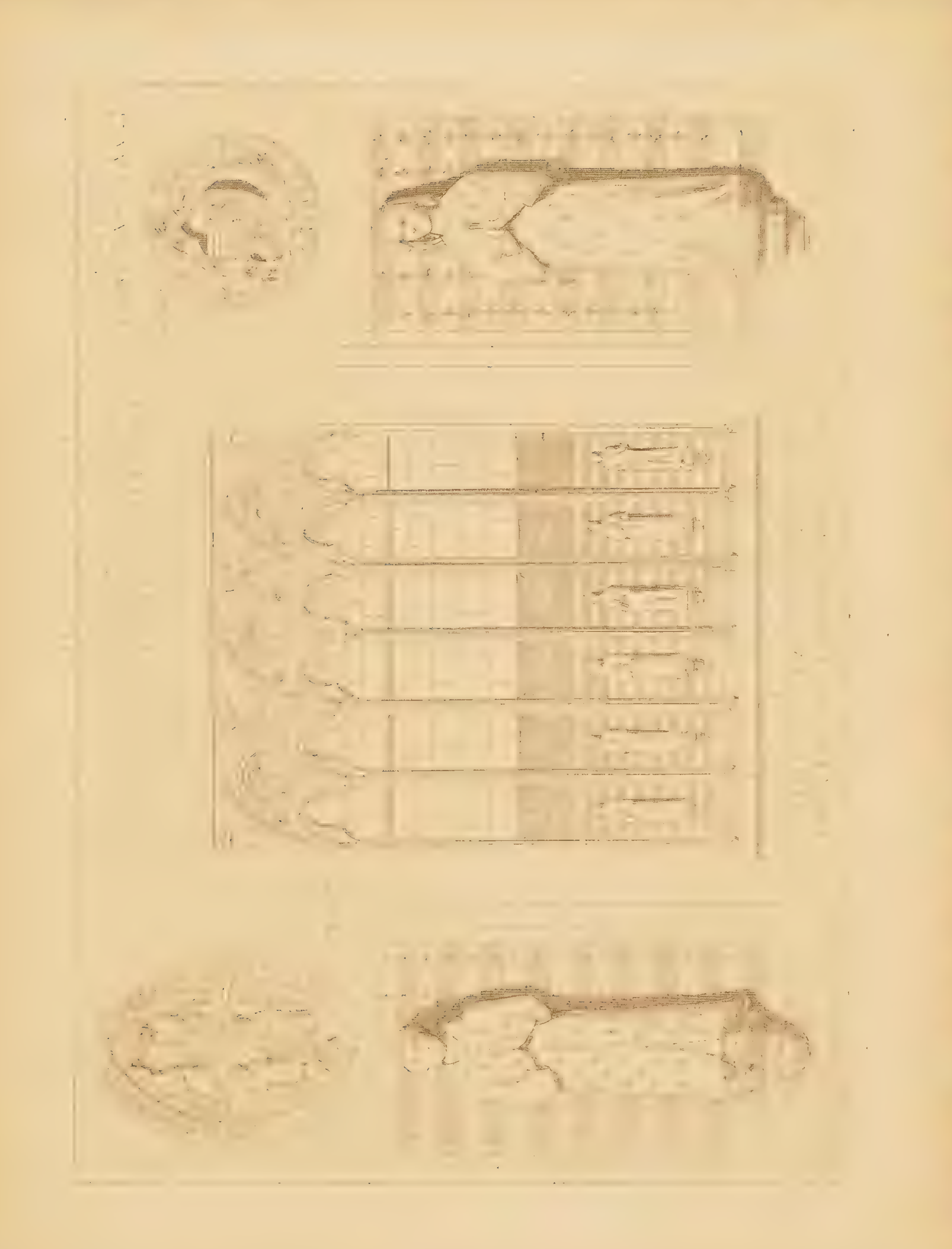







TOMBE II





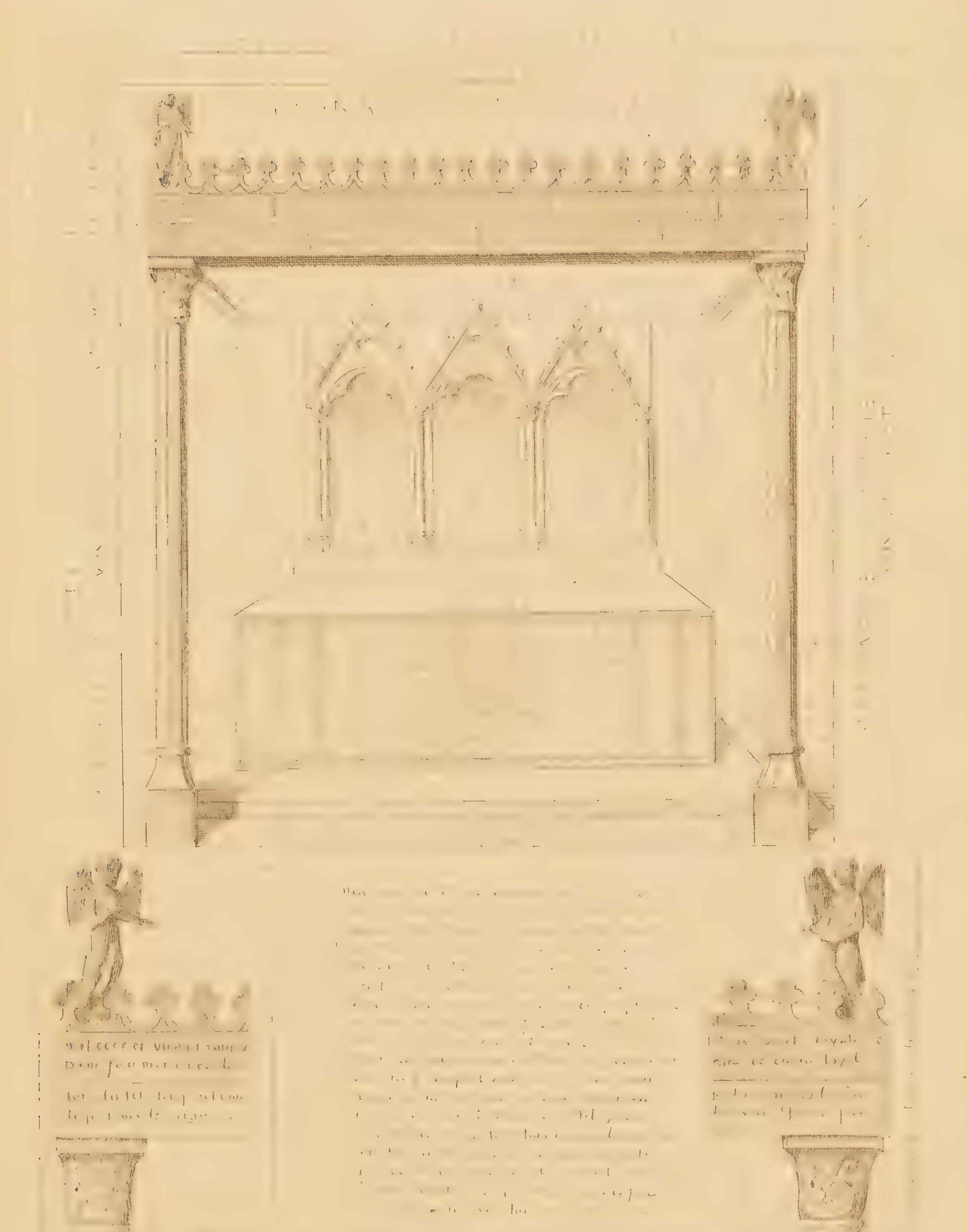
MONASTÈRE ROYAL

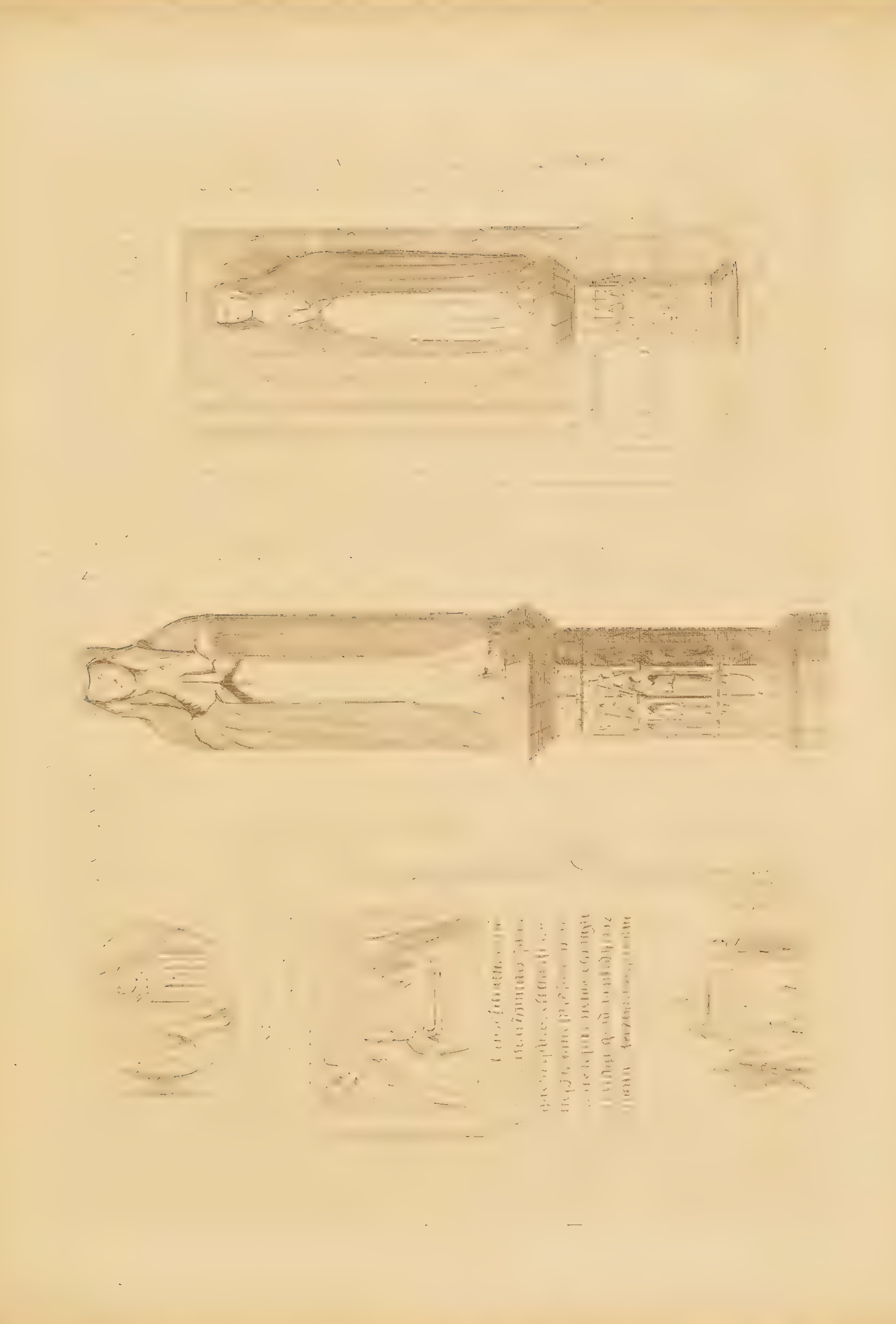
MARIE DE CLERMONT



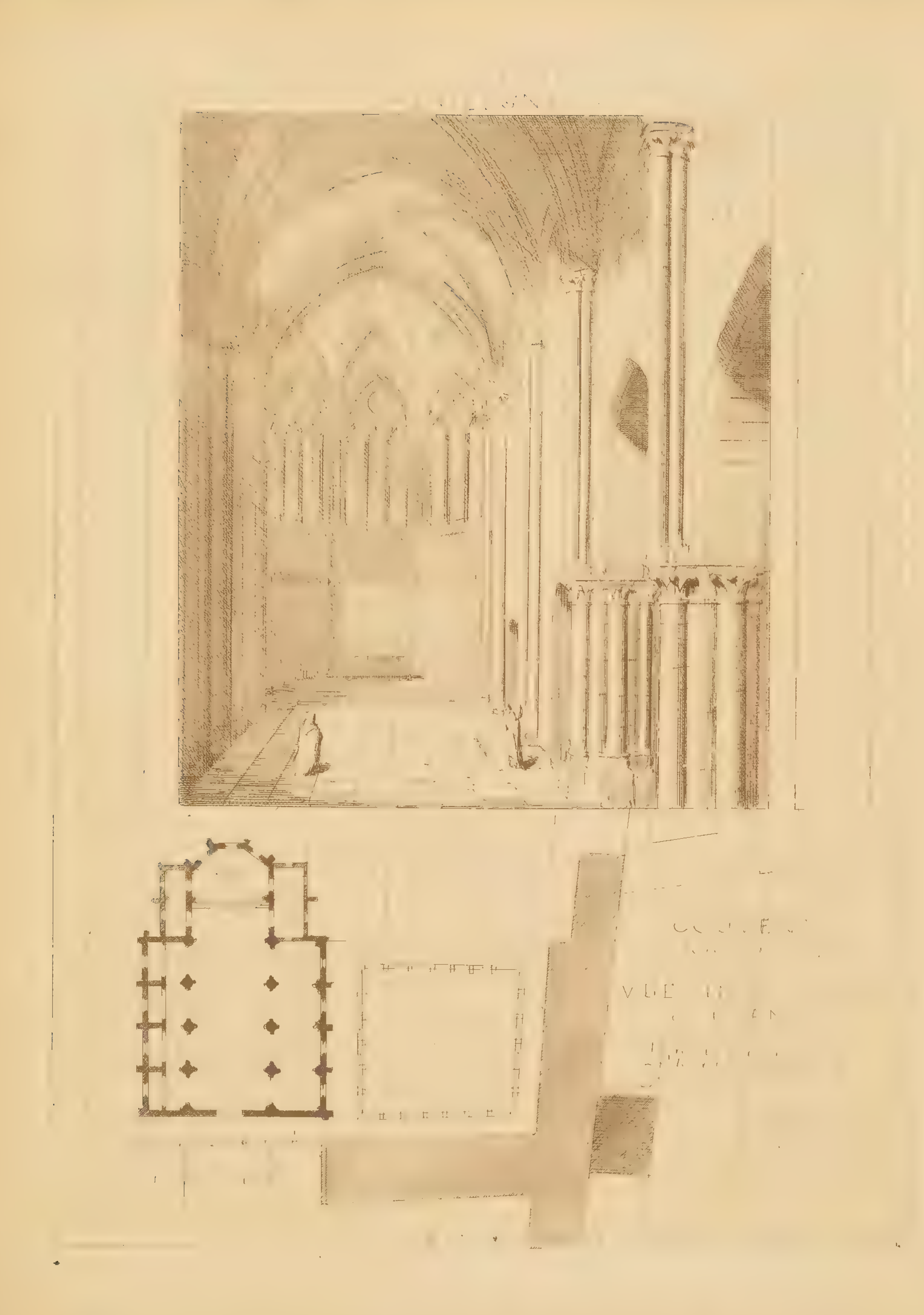


De la dedicace. Et mourut ledit Jehan en



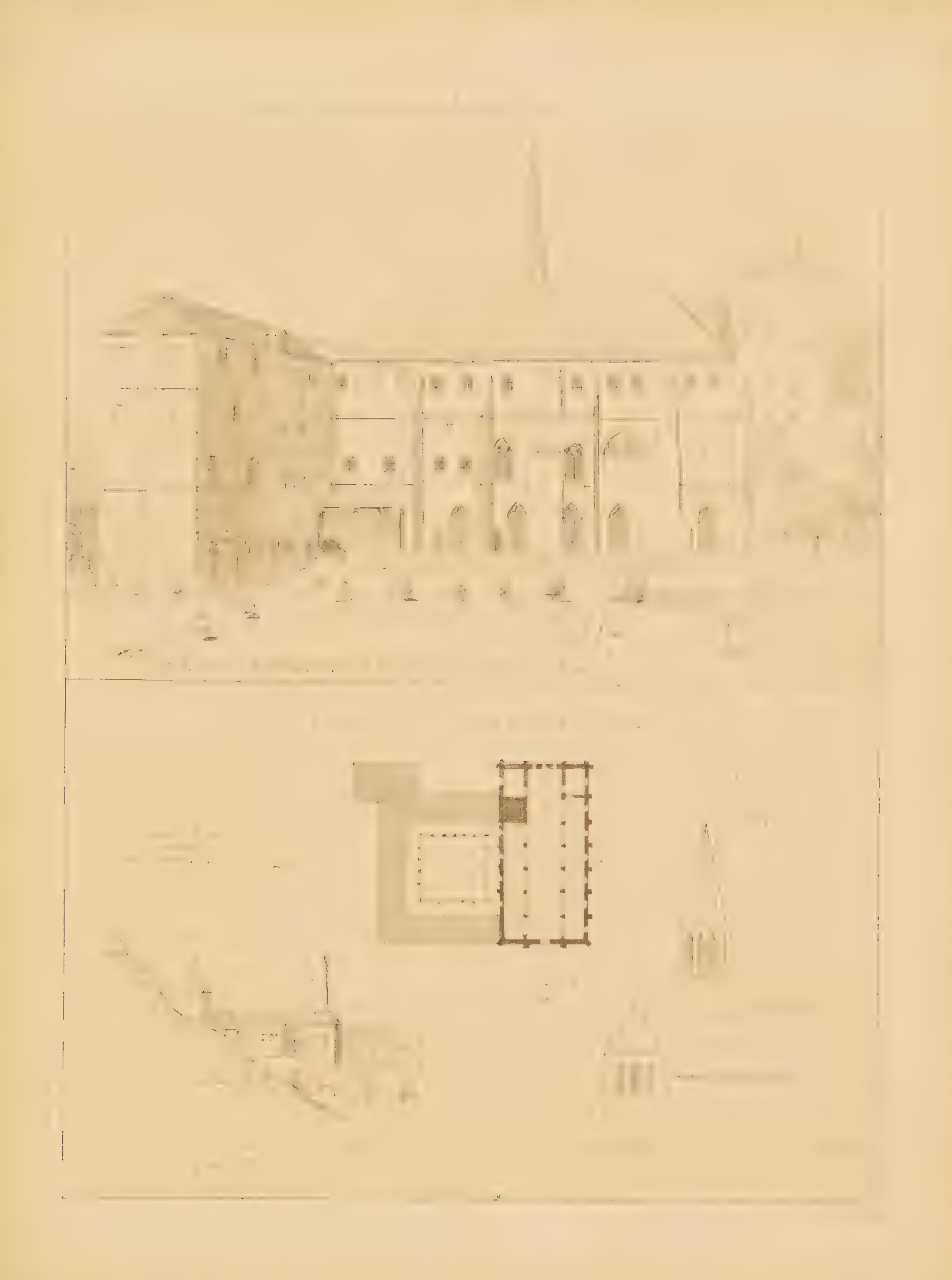








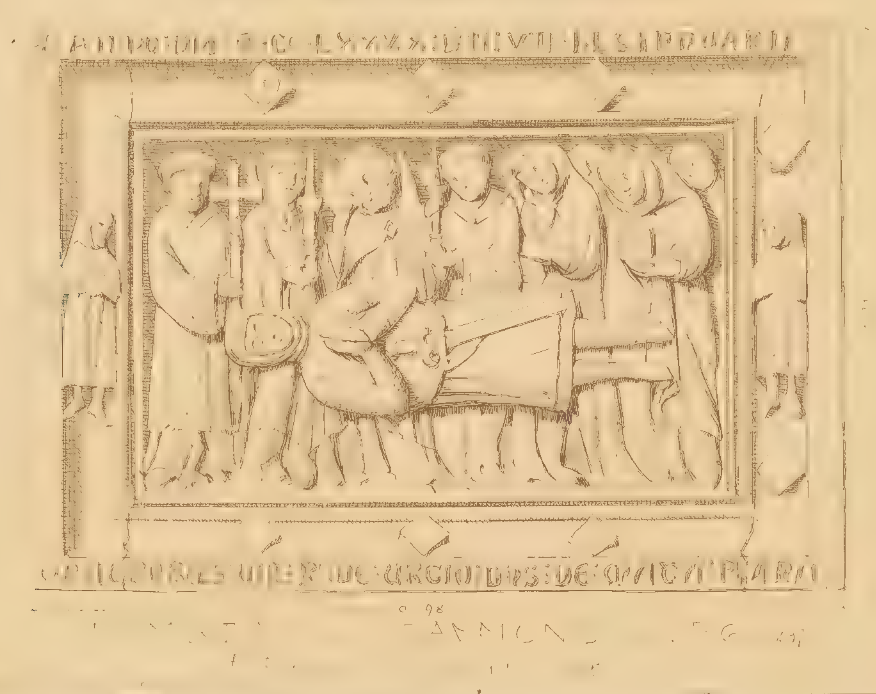












BA.. A DOM NICANA

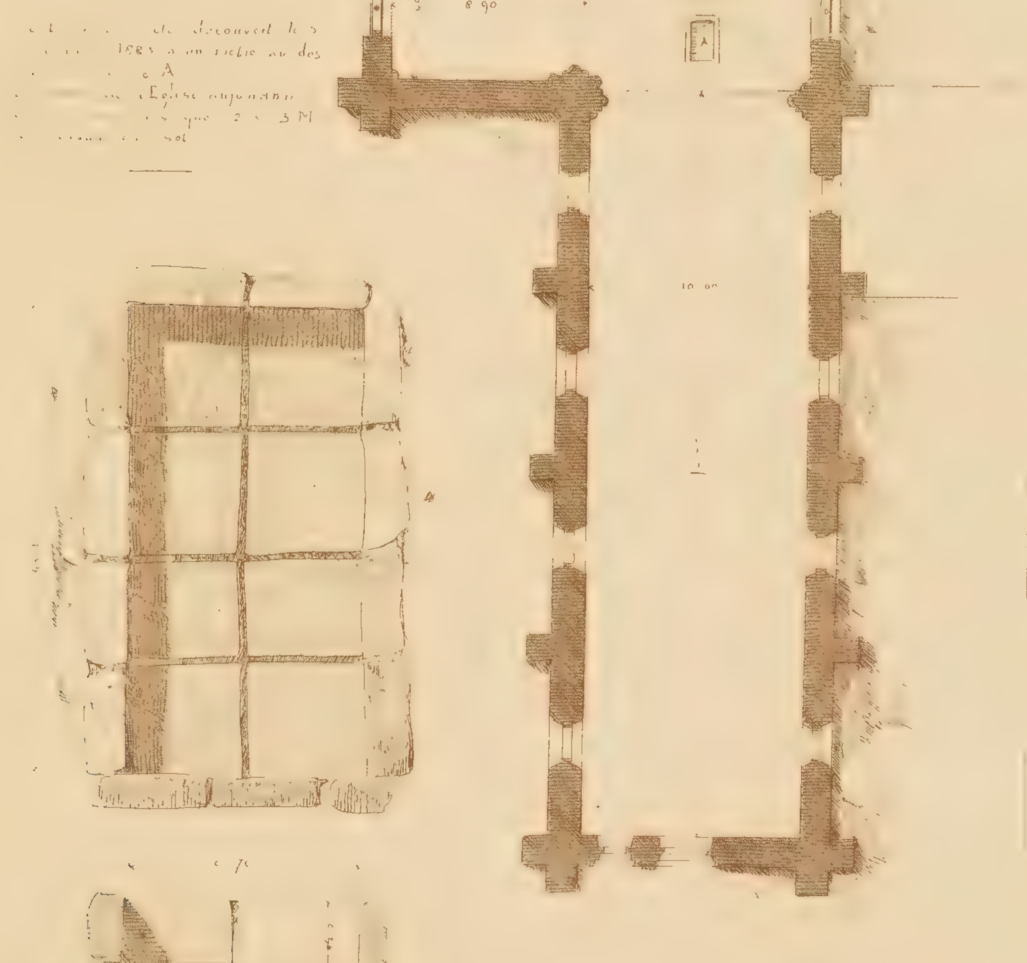
QU MPER.E

COUVENT des DOMINICAINS

PLAN COMMUNIQUÉ PAR M. L'ABBÉ ABGRALL

TOMBEAU DE
JEAN DE MONTFORT

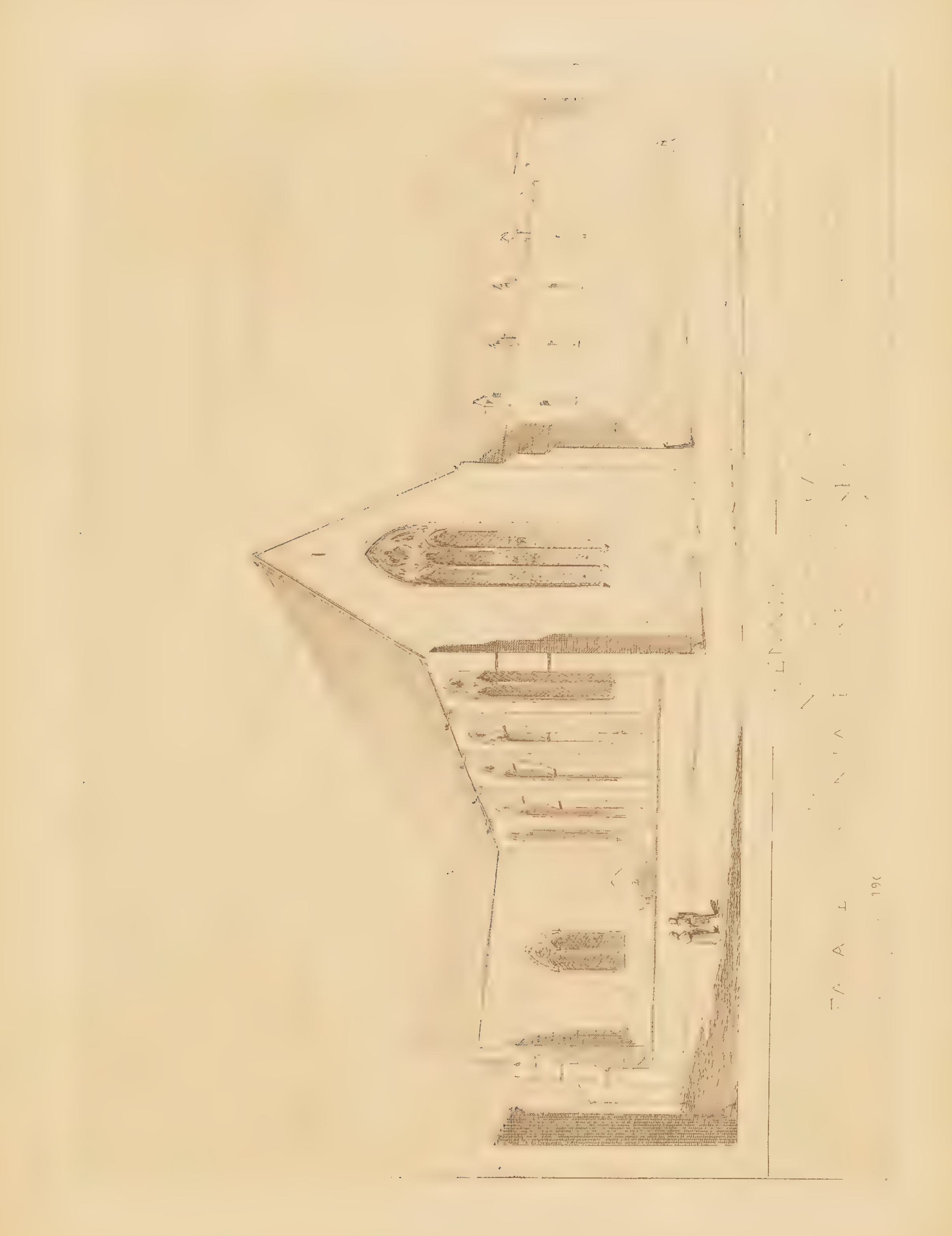
... découvert le ...
... 1883 ... au ... des ...
... A
... Église aujourd'hui ...
... que 2 à 3 M
... sol













GALLIA DOMINICANA

RENNES — COUVENT des DOMINICAINS









Place publique

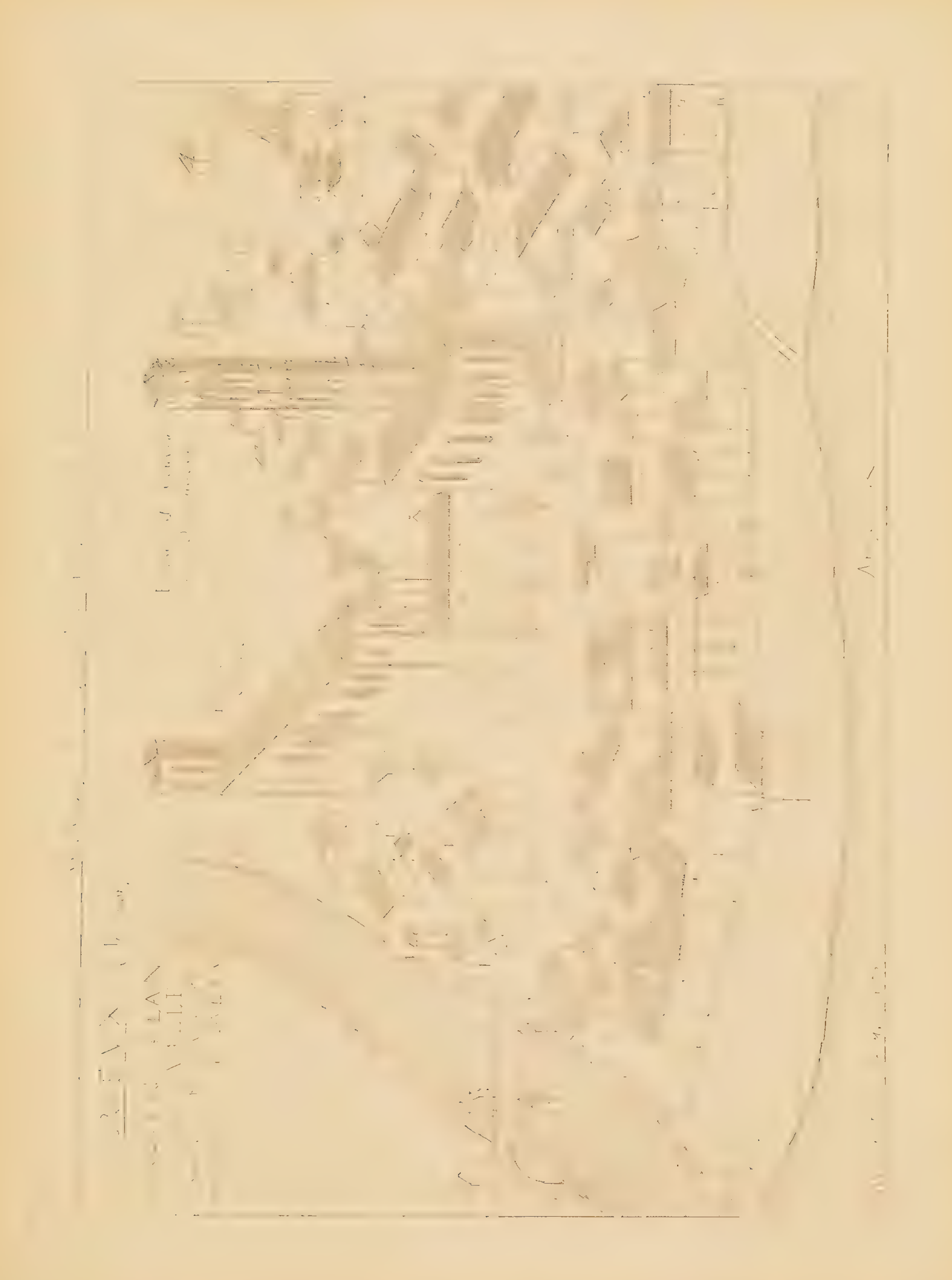
RESTAVRATION

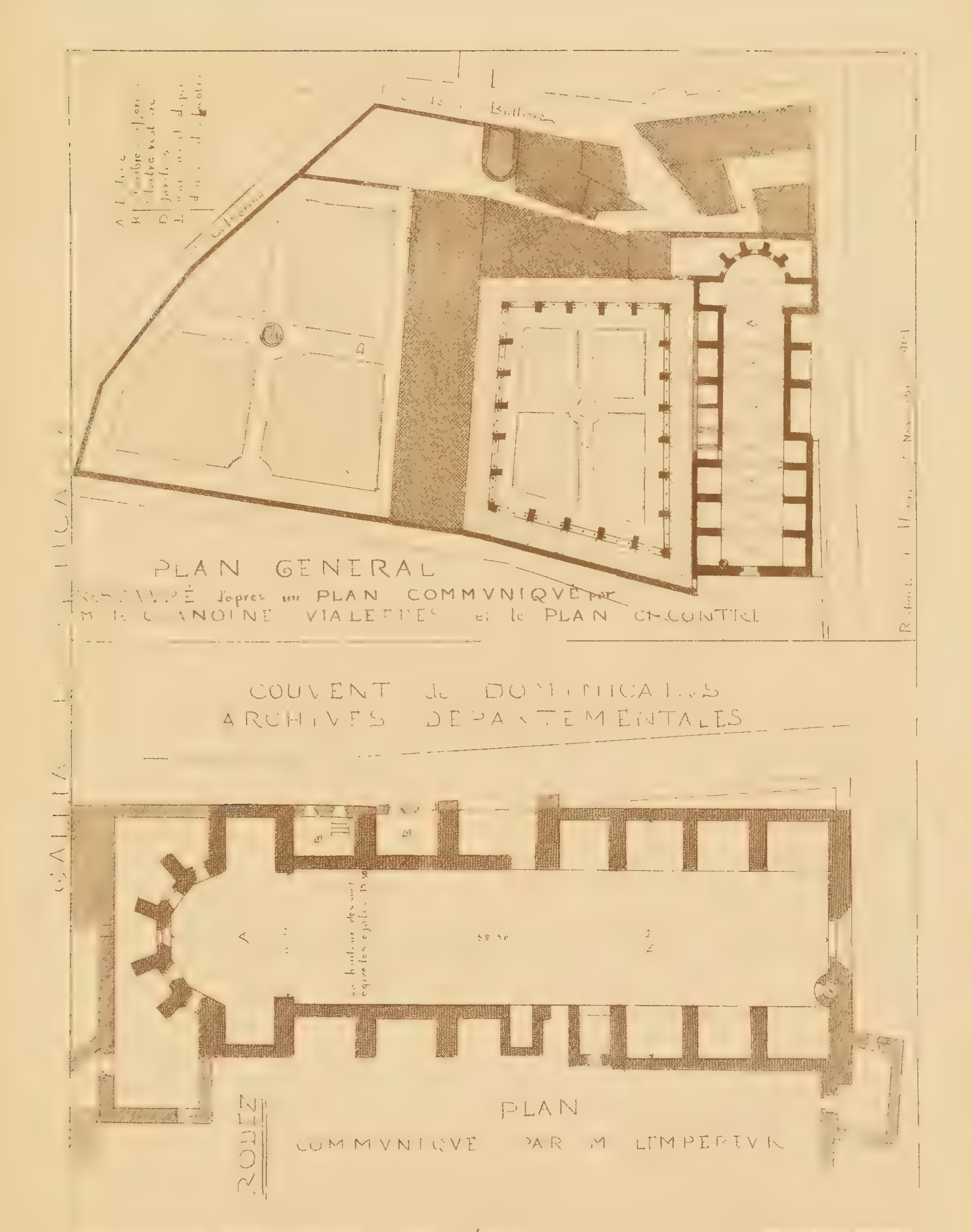
par le P SELVA

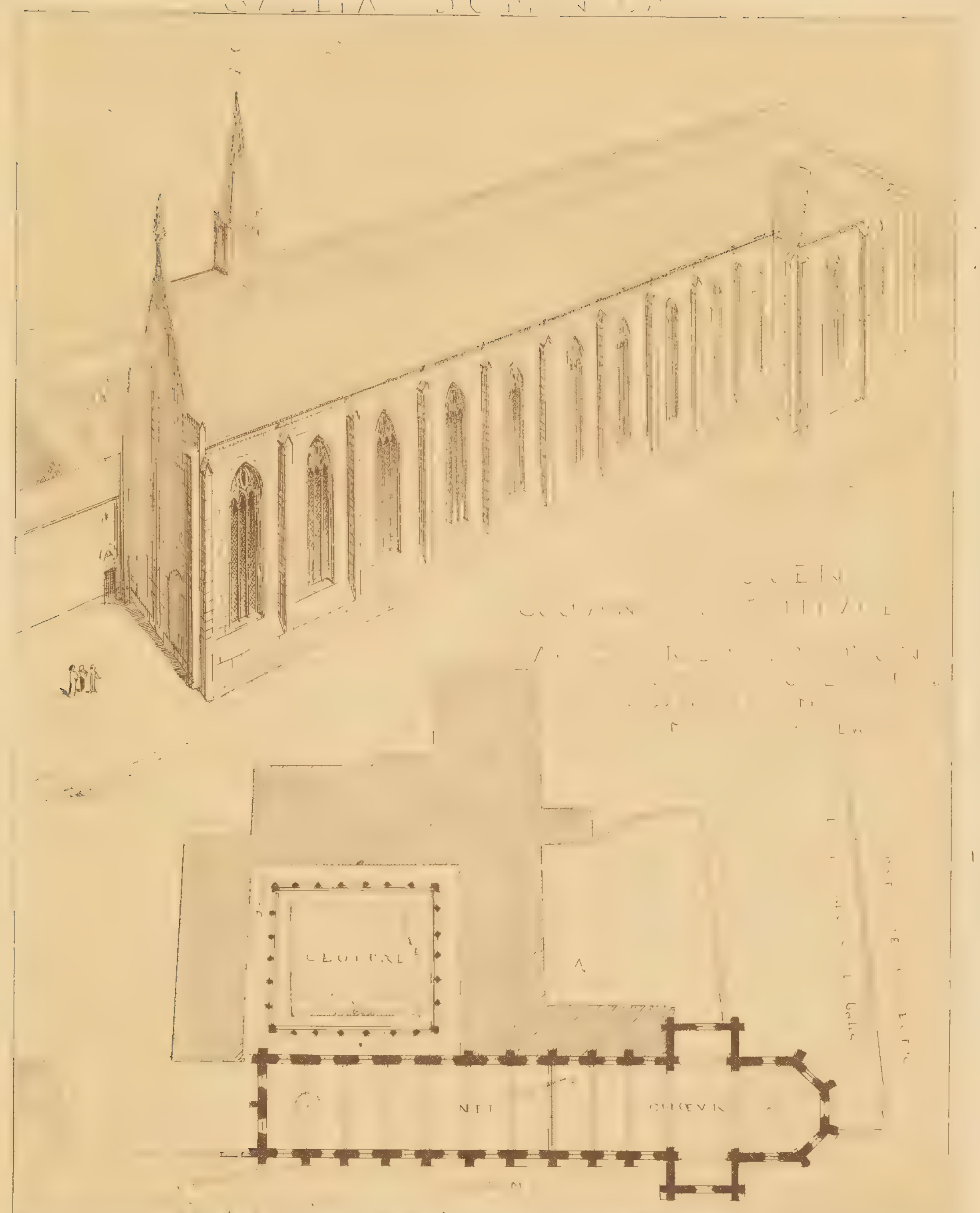
Sur les mesures du Père Parent

Rohault de Fleury 23 Mars 1902

nouvelle maçonnerie




PLAN GENERAL
PLAN COMMVNIQVÉ
COUVENT
ARCHIVES
PLAN
RODEZ



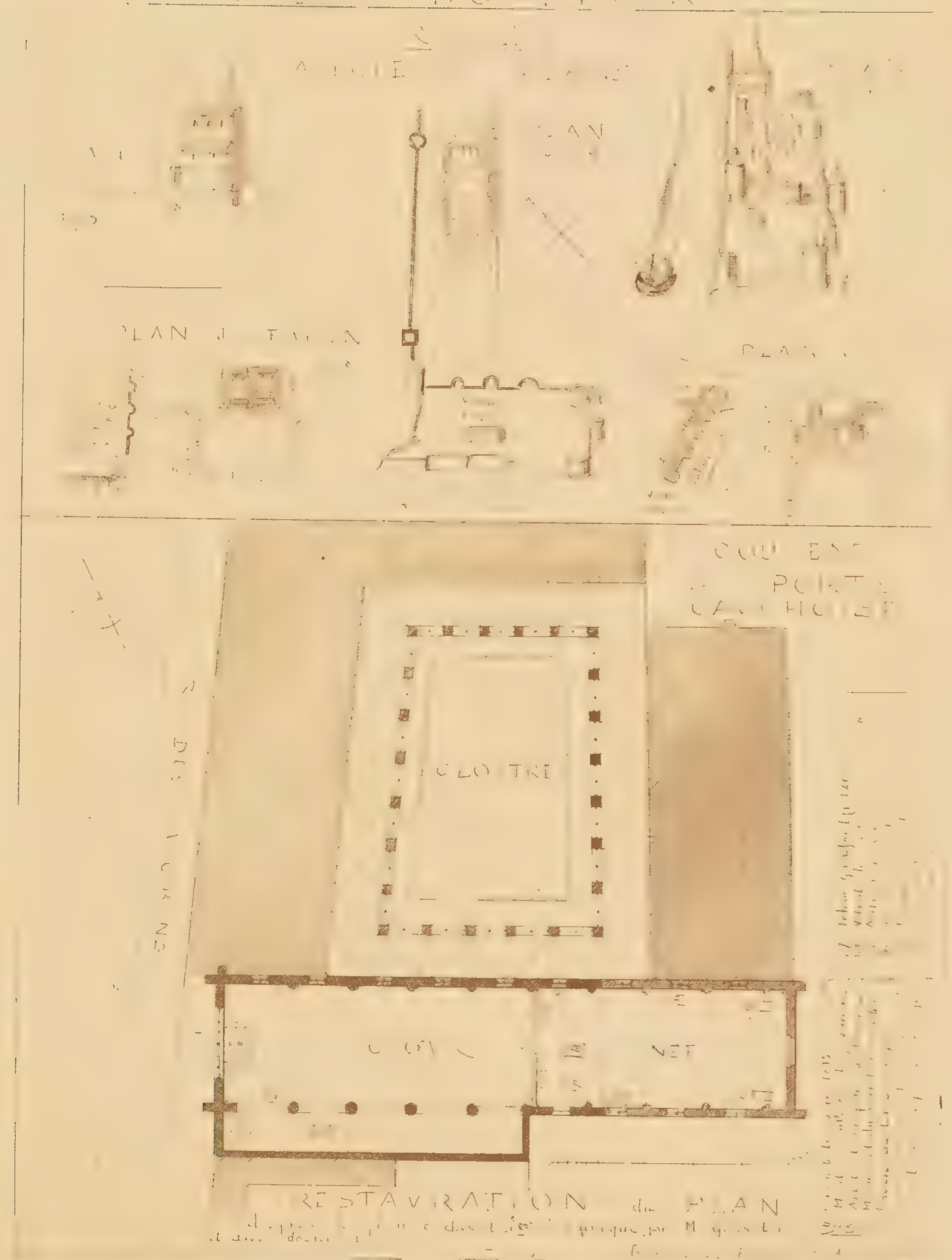


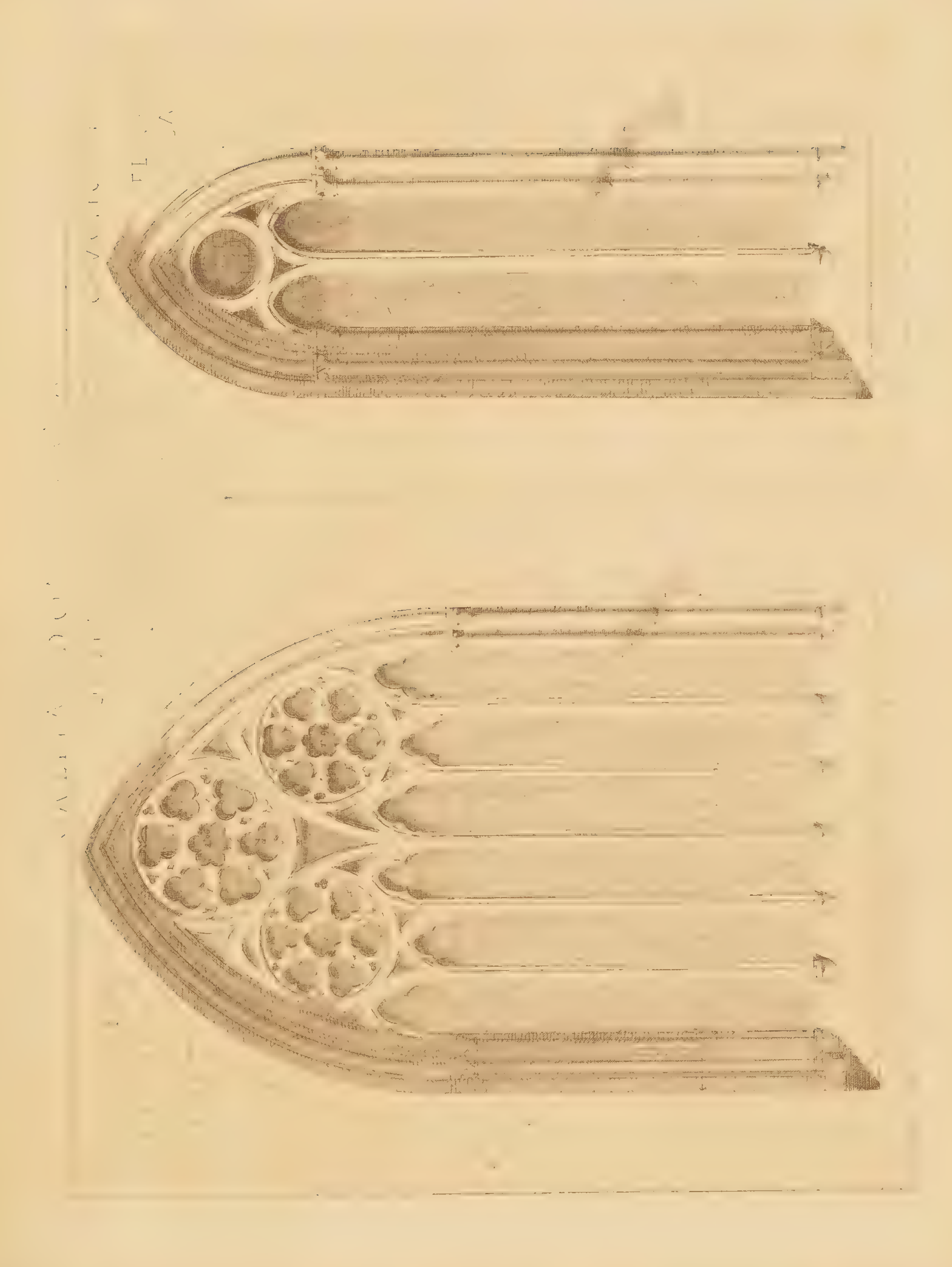


GALLIA DOMINICANA



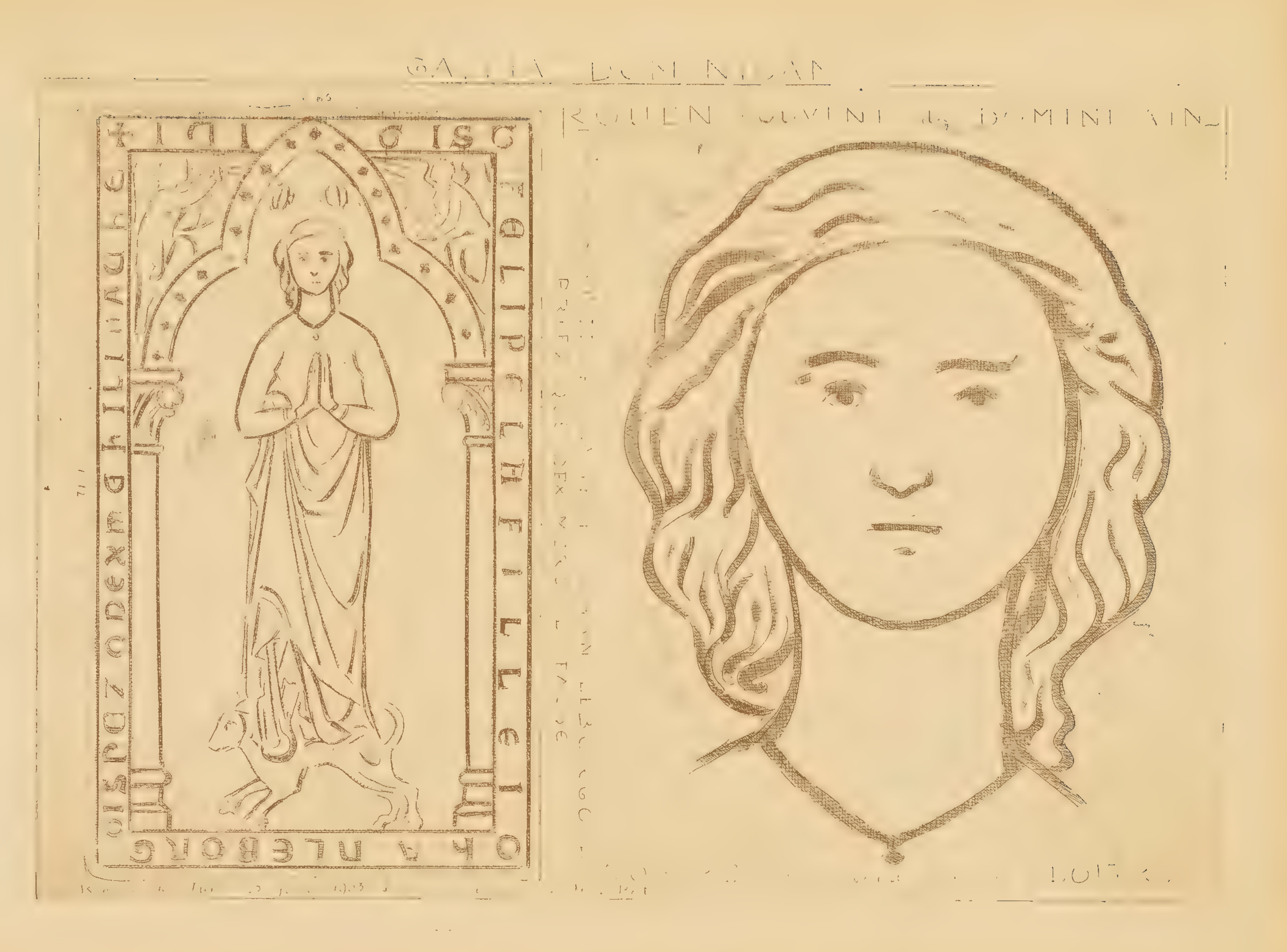



CLOITRE
NEF
RESTAVRATION du PLAN








FELIPE LA FILLE



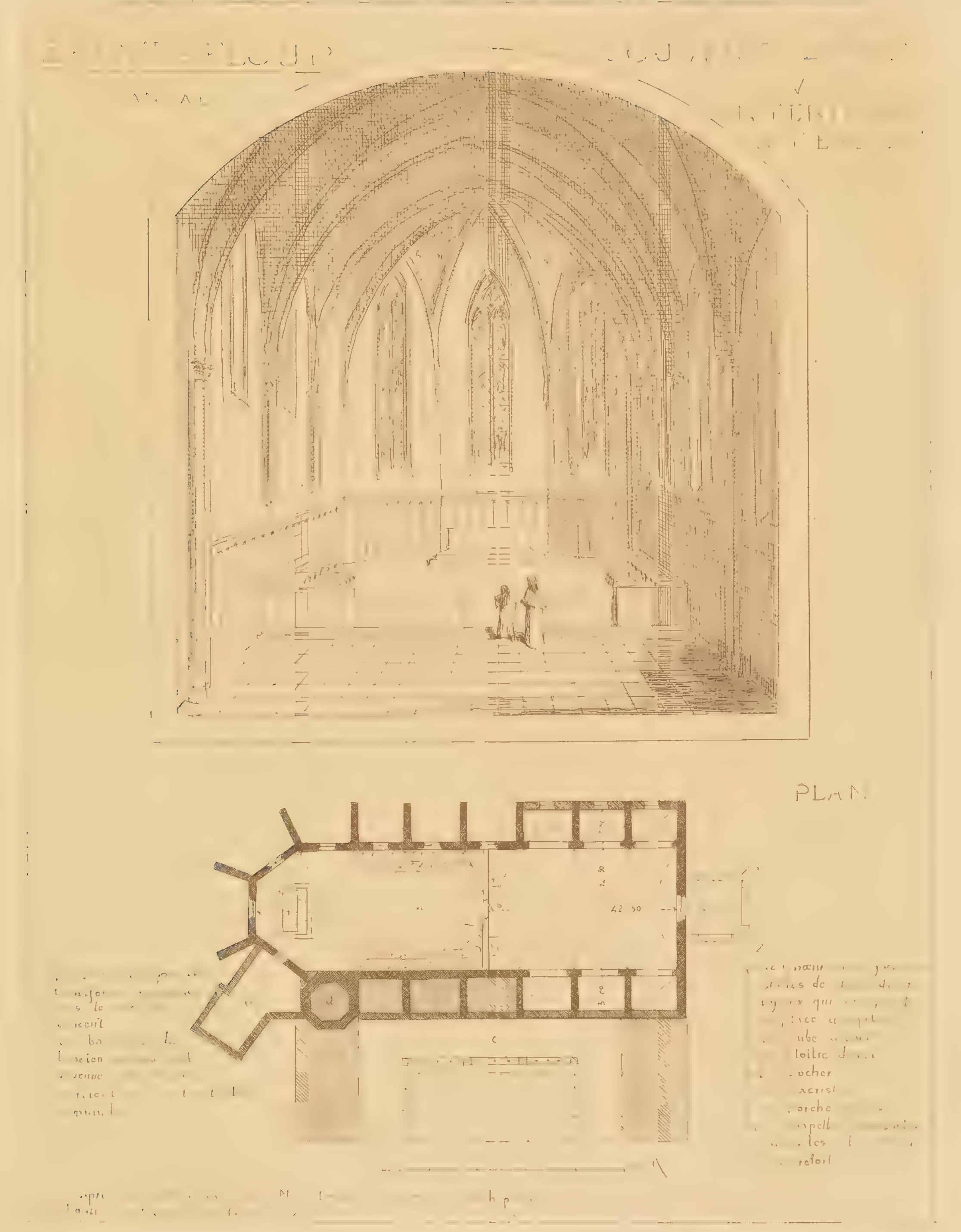






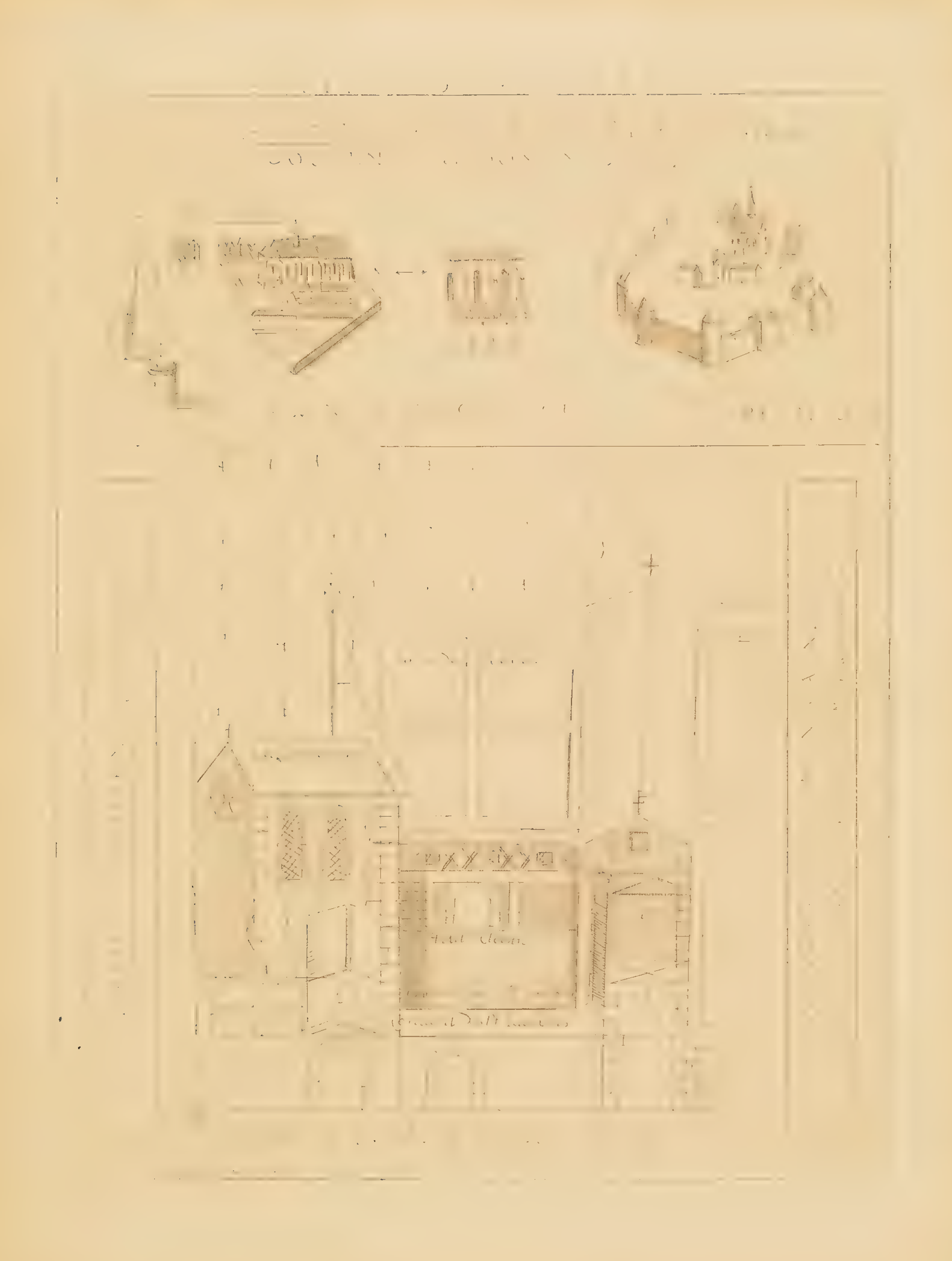


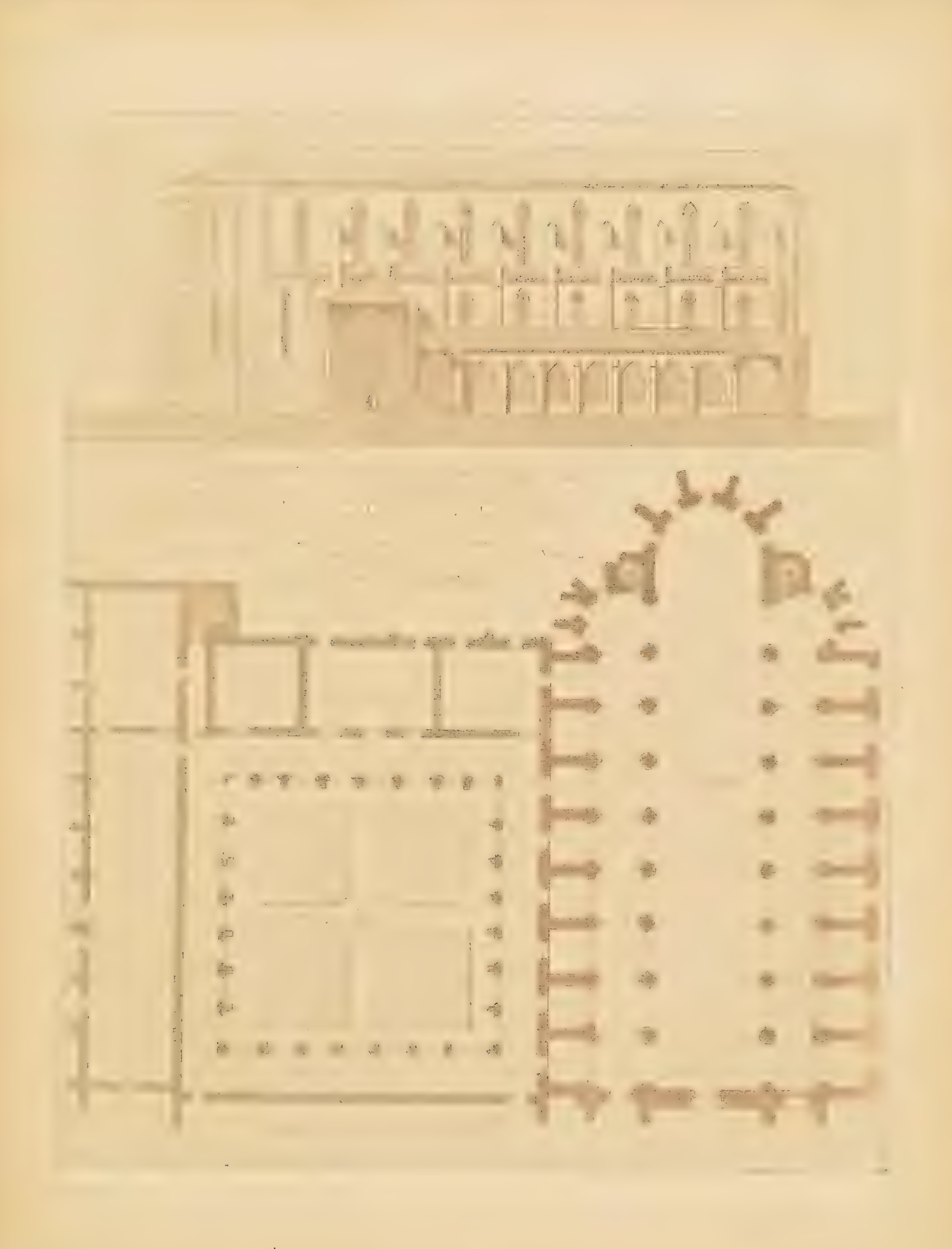



PLAN









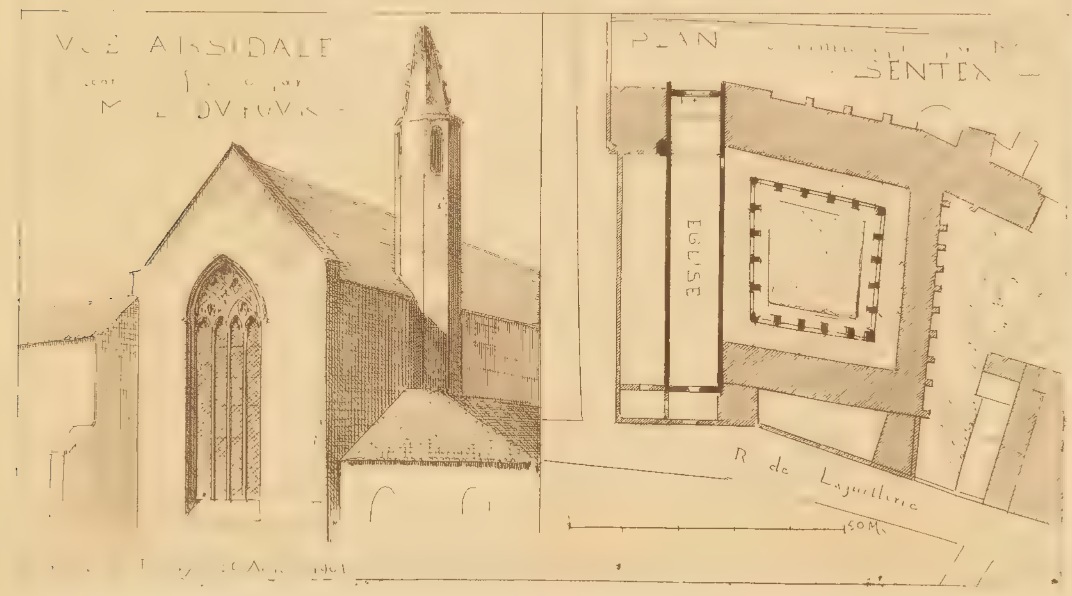


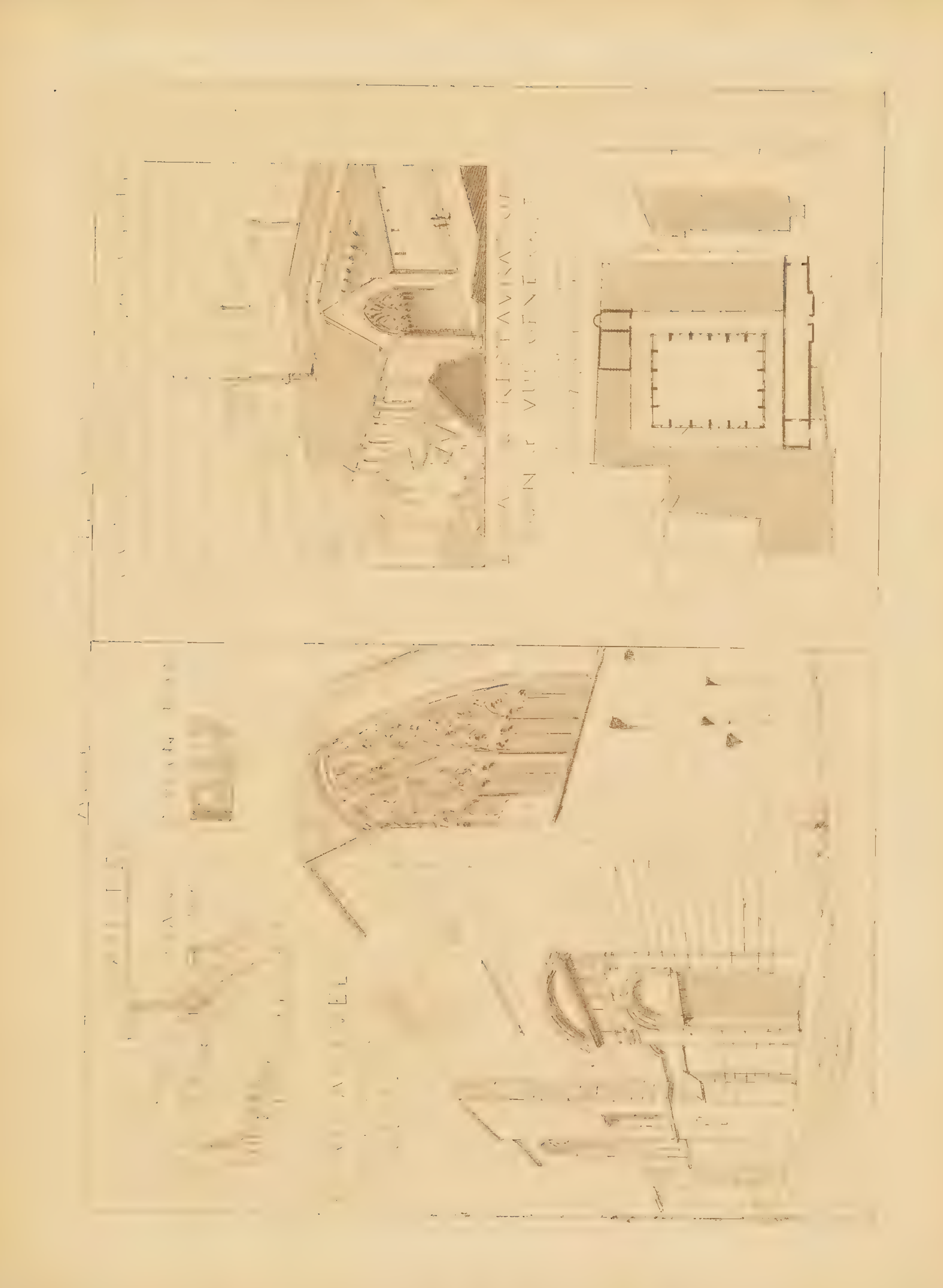


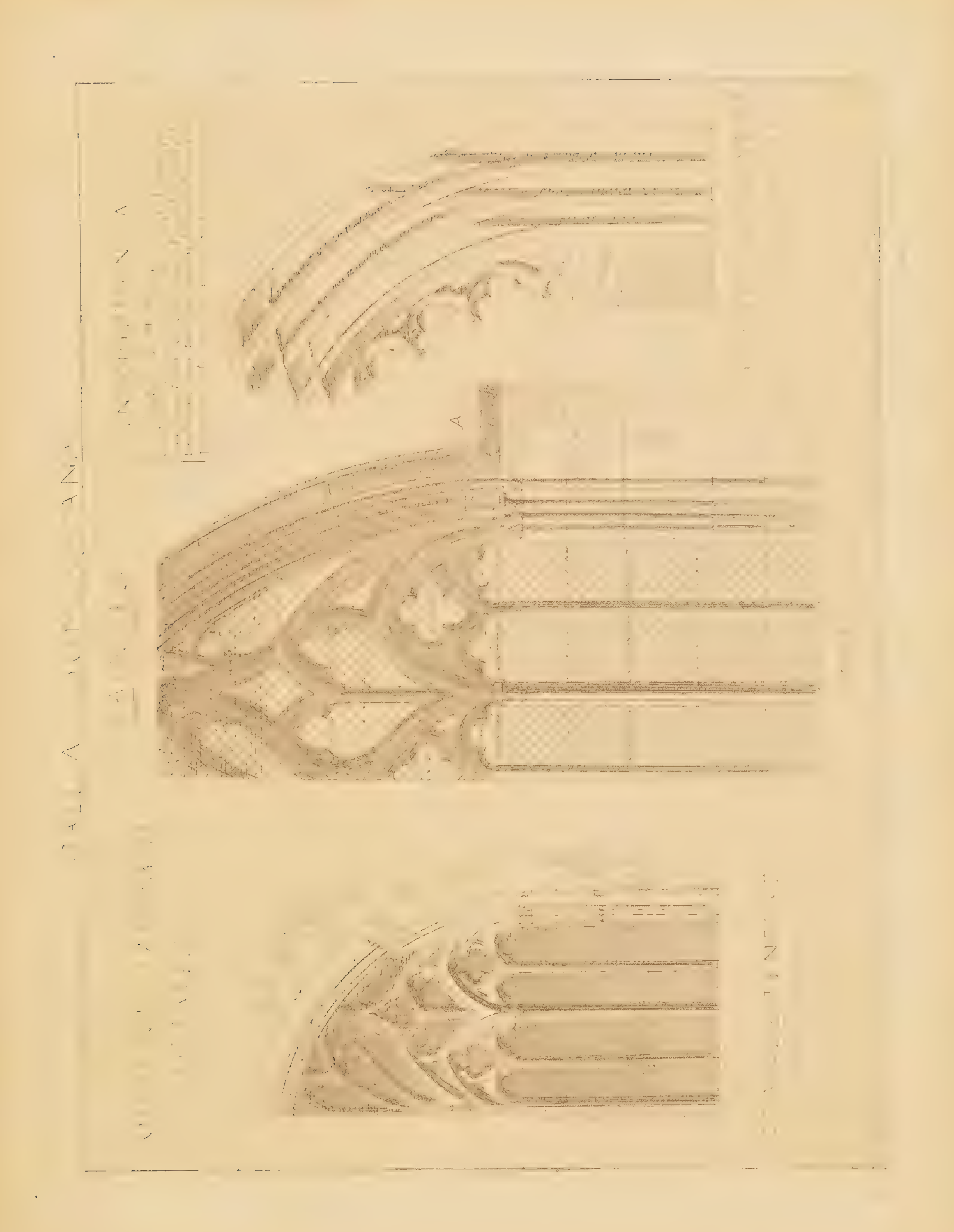




VUE GENERALE RESTAUREE



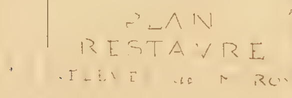


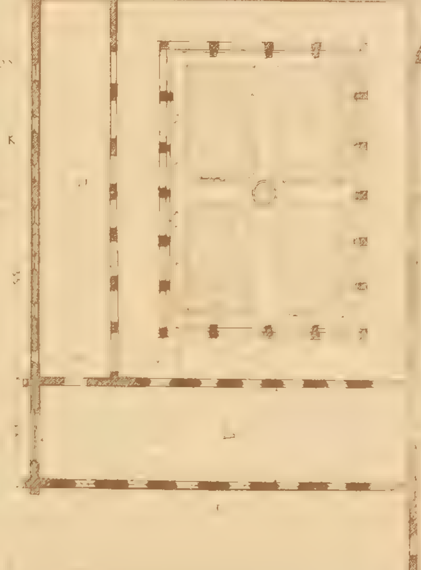


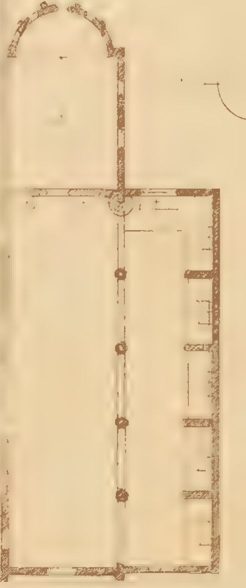


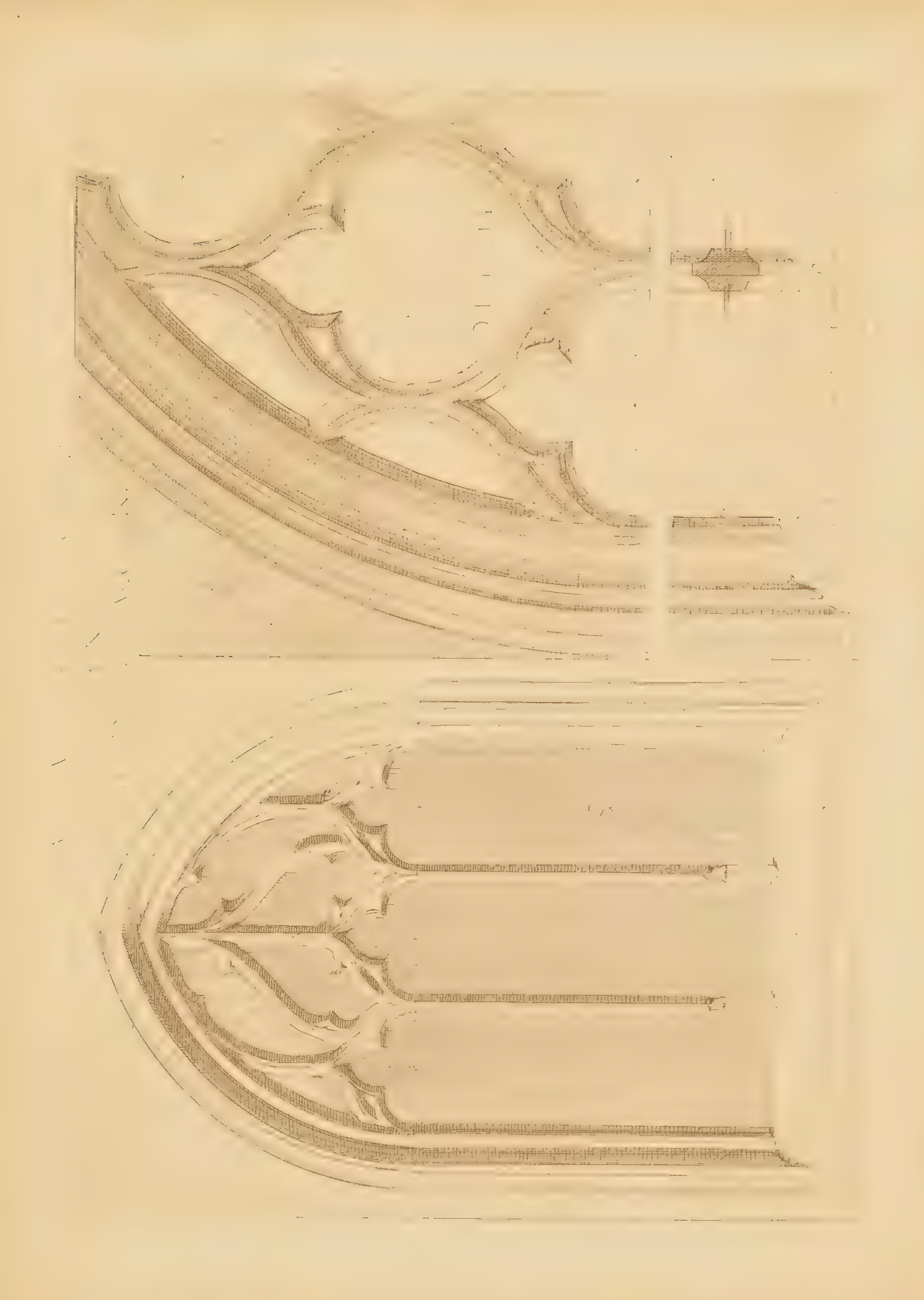


VUE du REFECTOI









GALLIA DOMNICANA

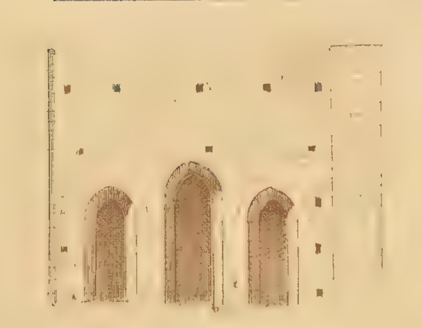
OMINICAIN DE

MERID

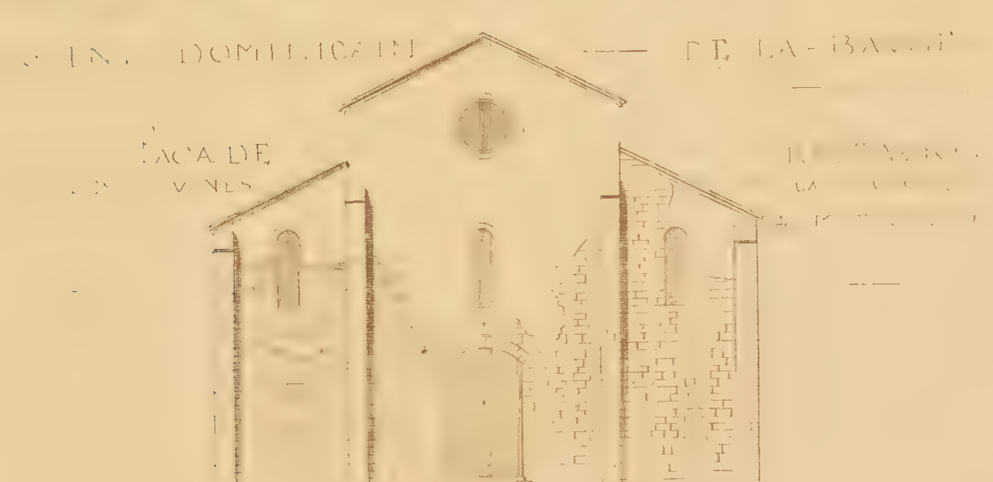
CLOCHER

ETAT ACTUEL

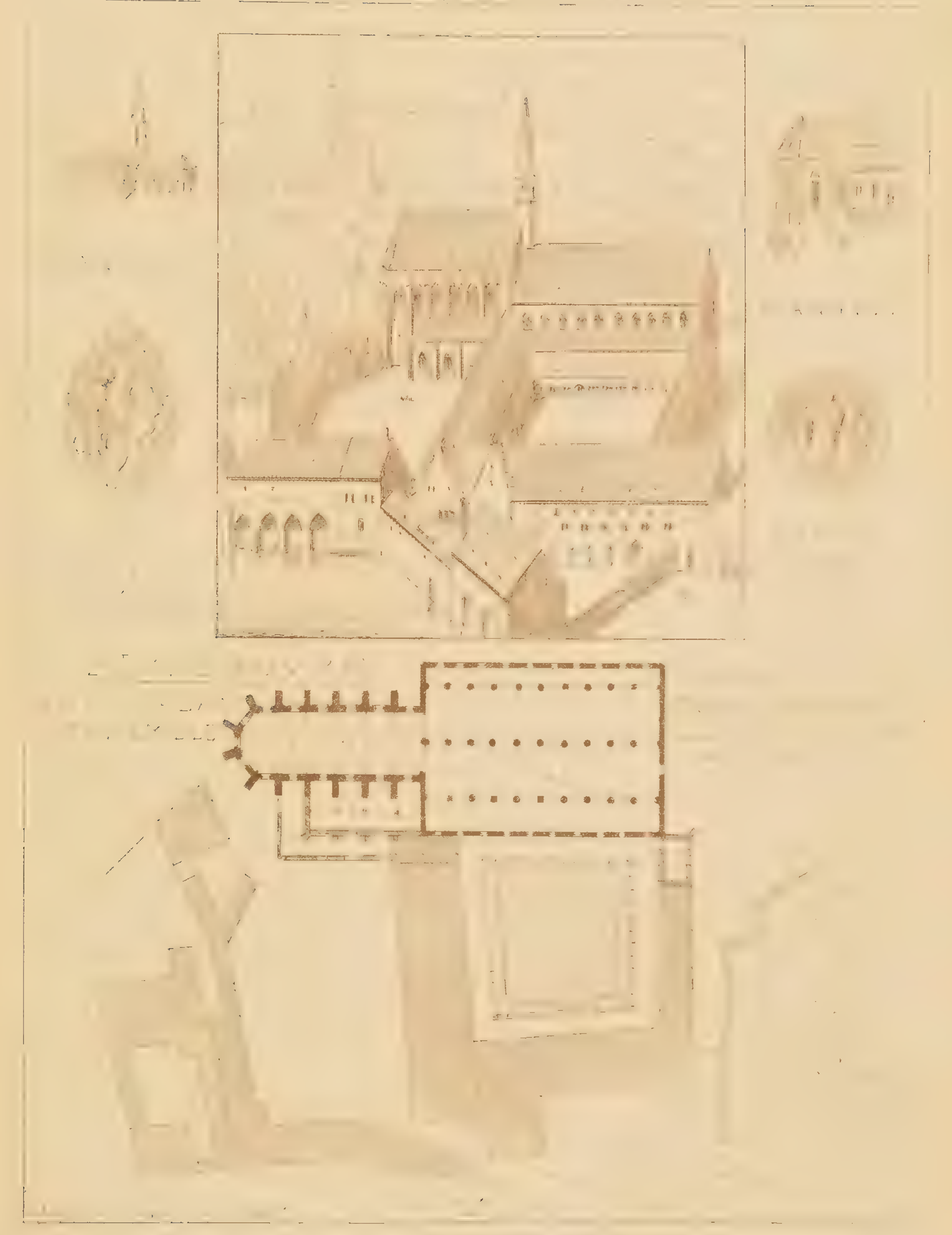
EYSSERIC

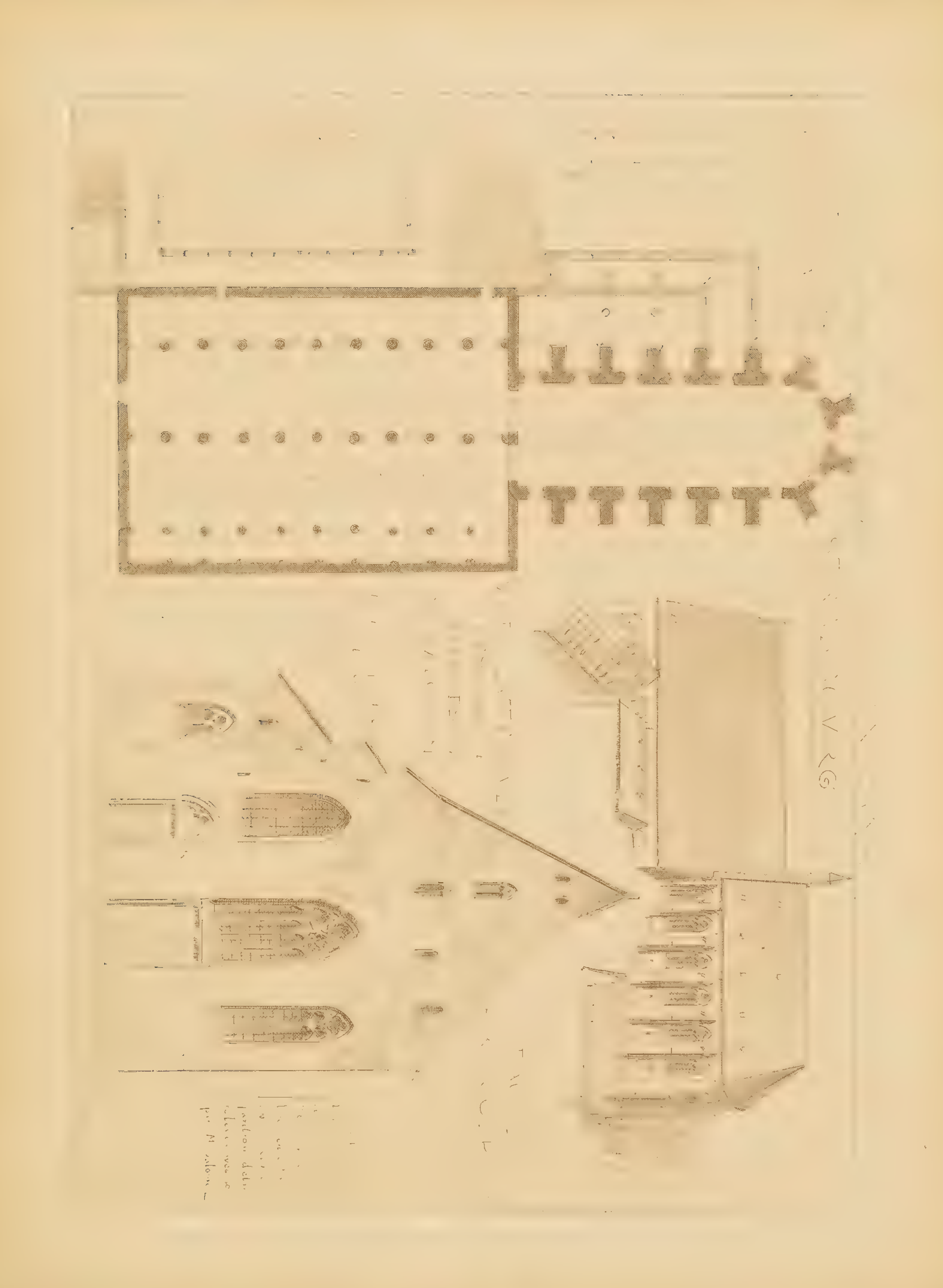



d'après
1843


FAÇADE


DESSINS







…LIA …MIN… ANA

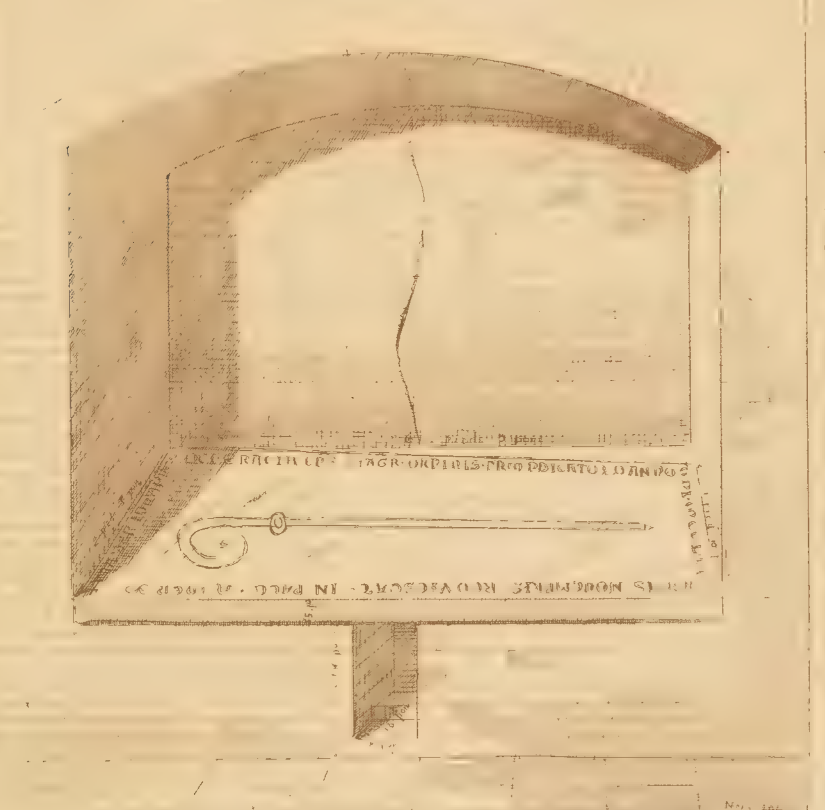
STRASBOURG



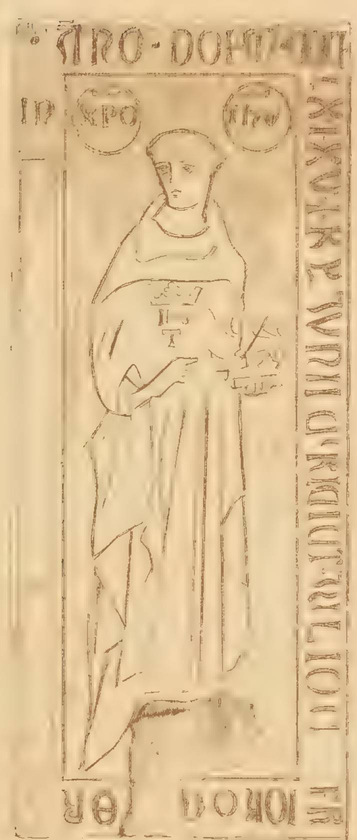
DESSIN DE M. SALOMON

– ANCIENS PLANS

MONASTERE SS AGNES & MARGUERITE

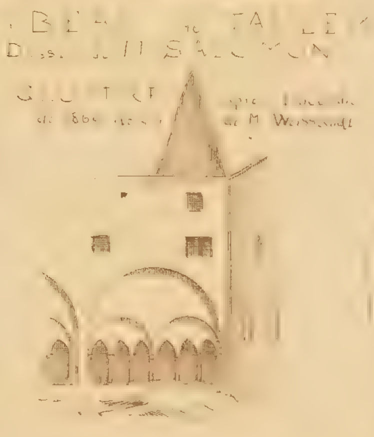




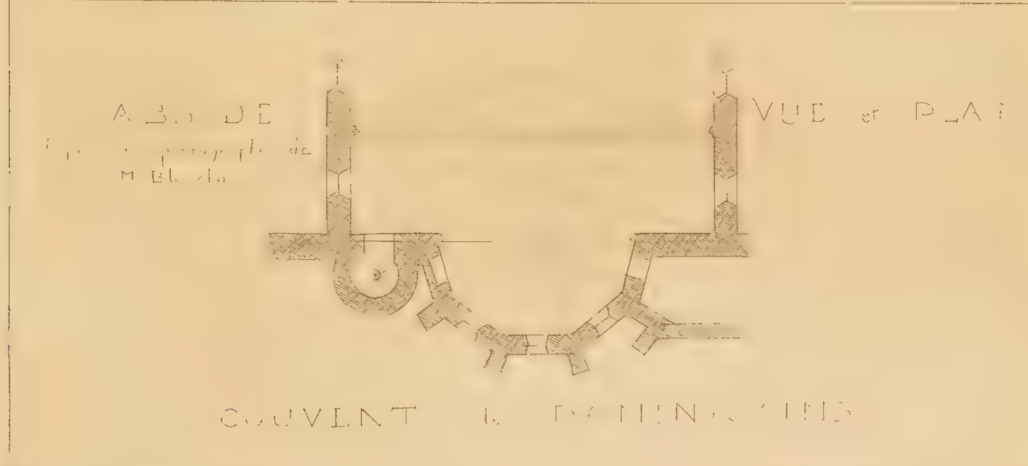

ANO · DOMINI
IN XPO IHU

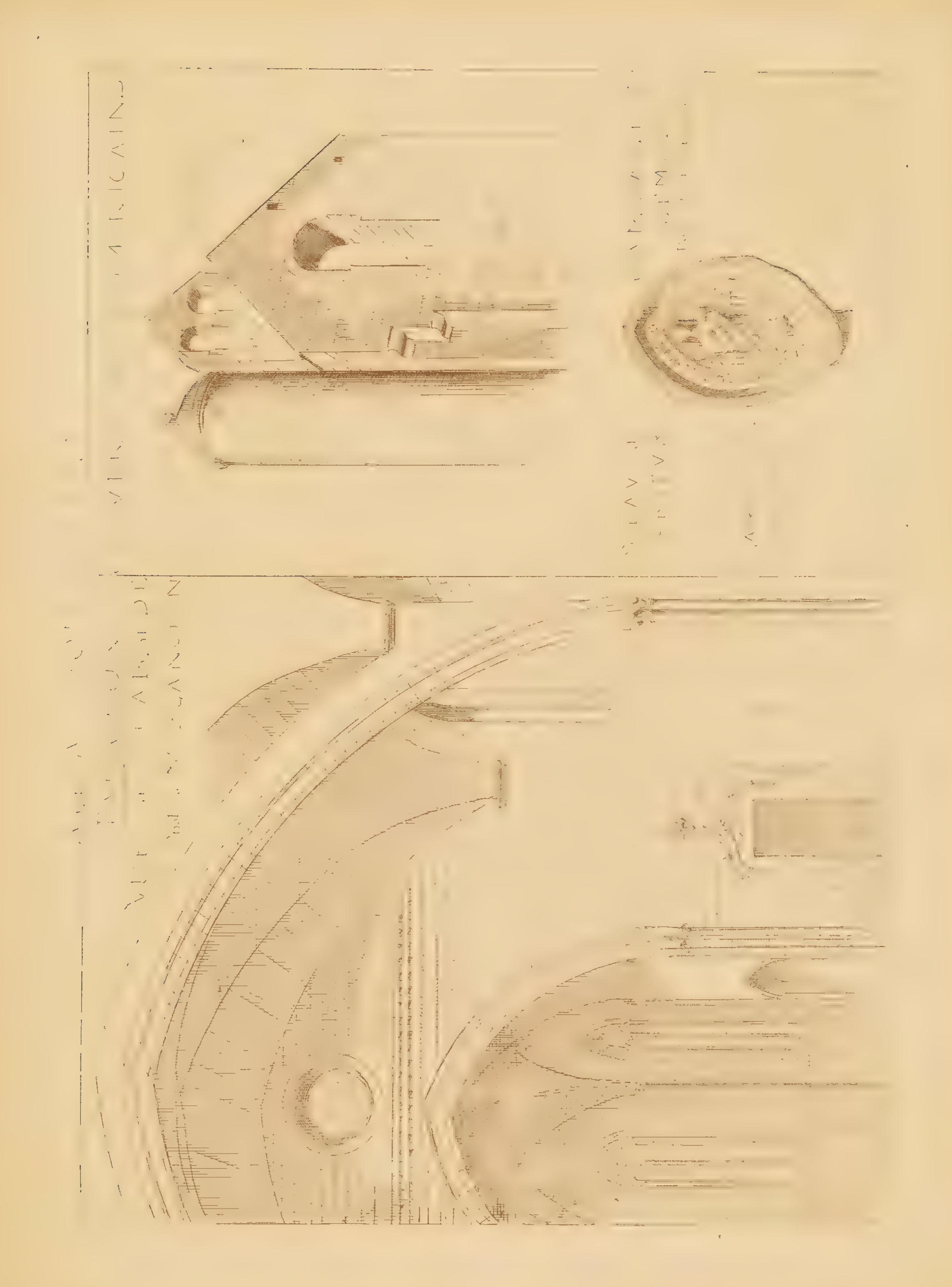






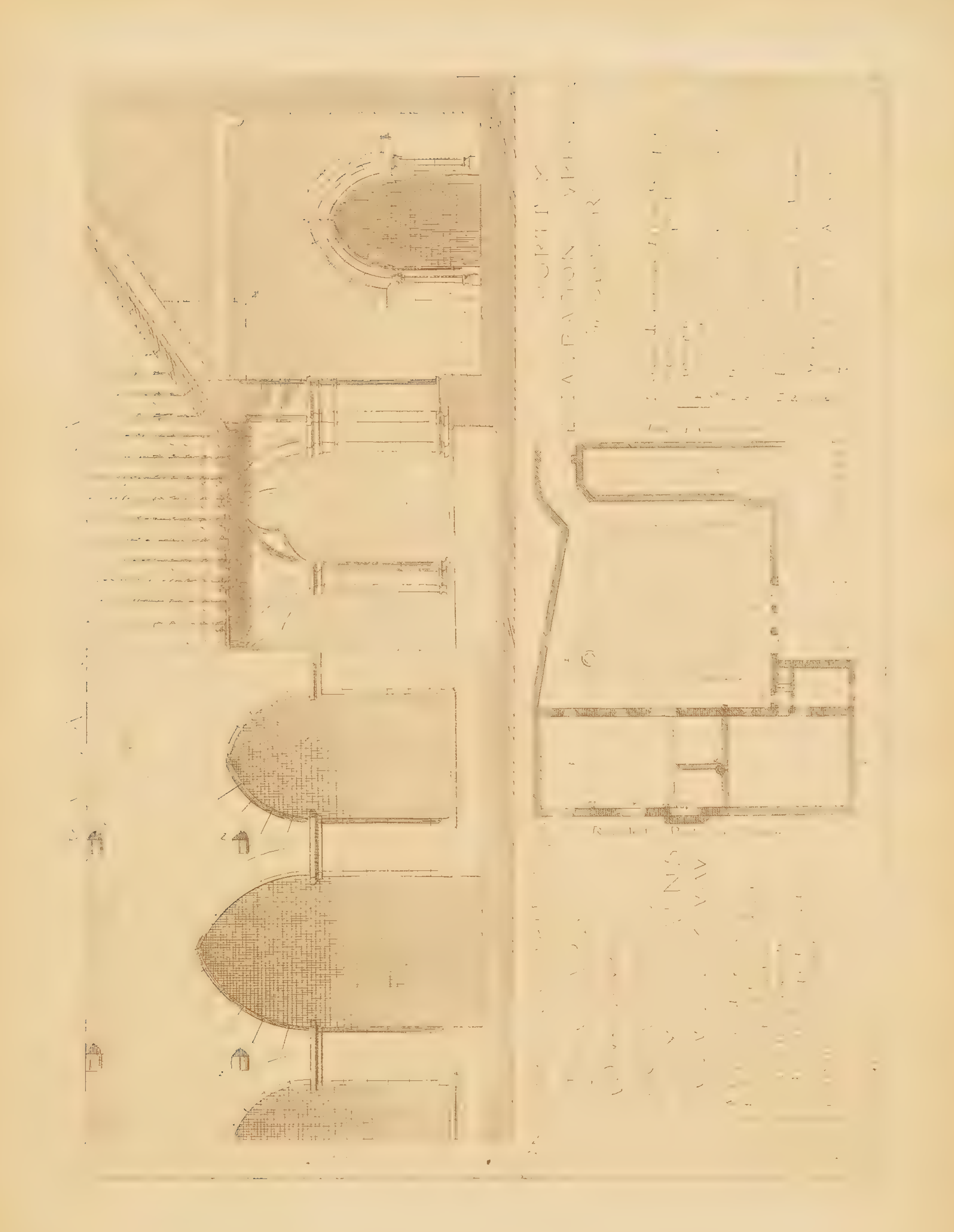



VUE et PLA
COUVENT





VUE GENERALE RESTAVREE



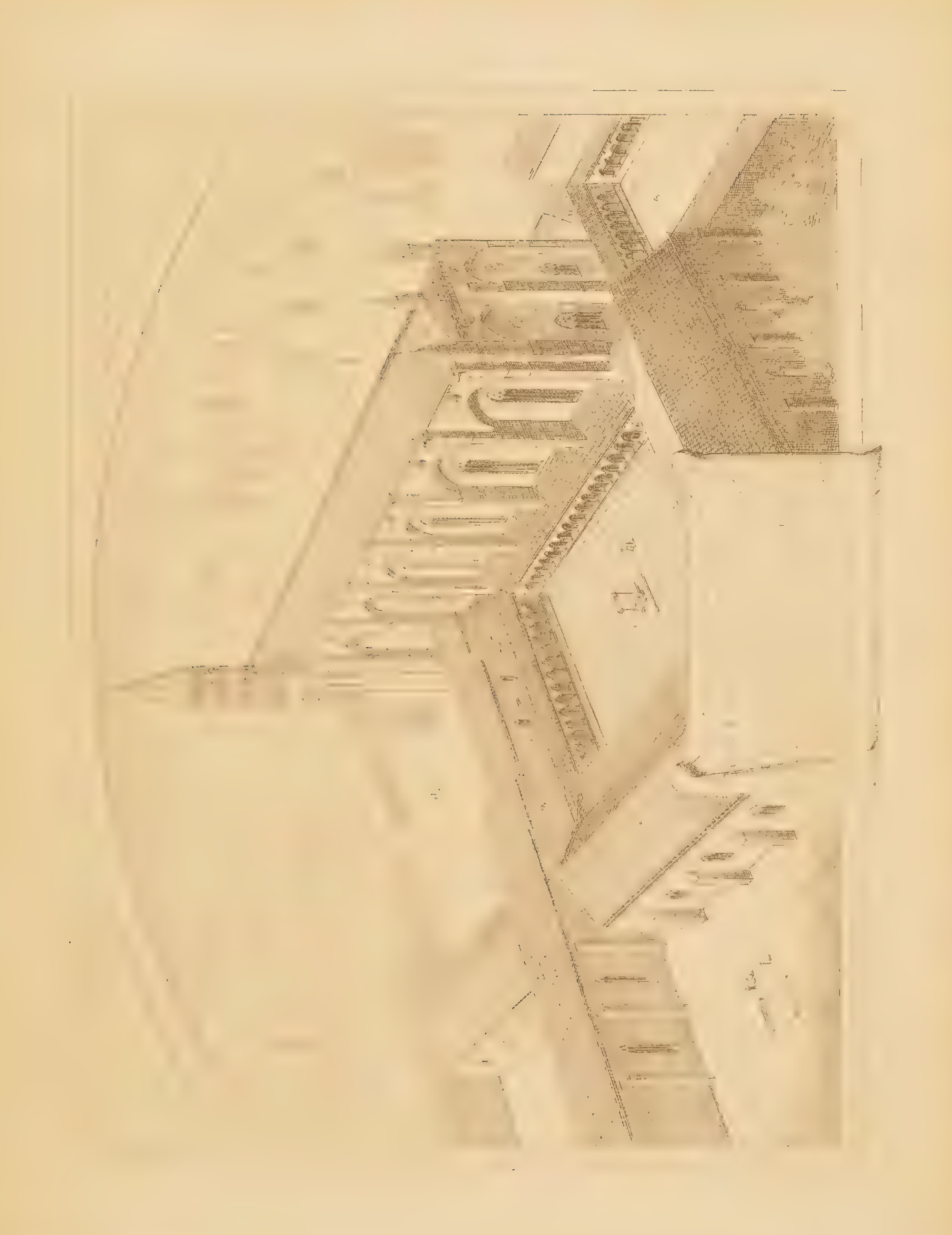

VUE

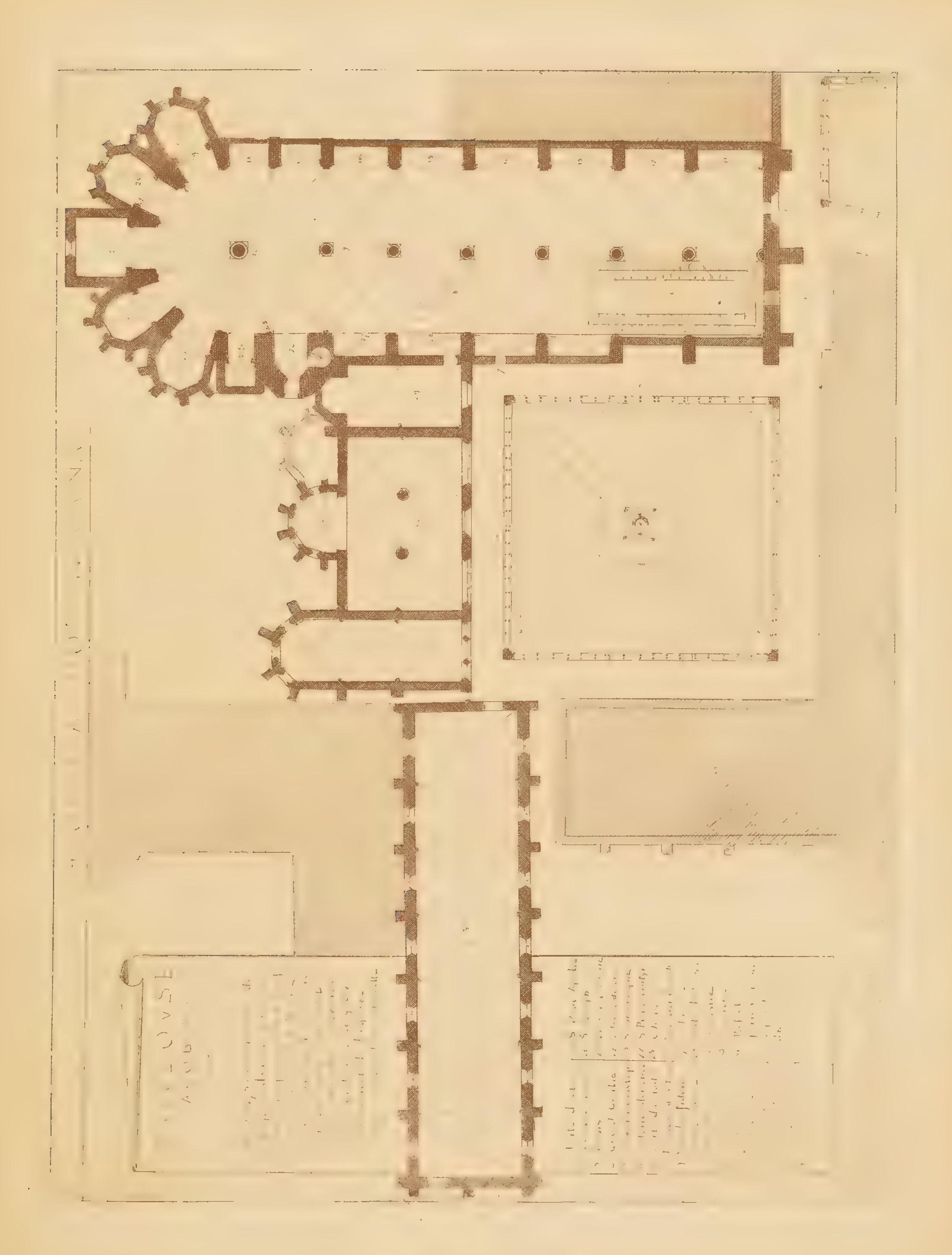
GALLIA DOMINICANA



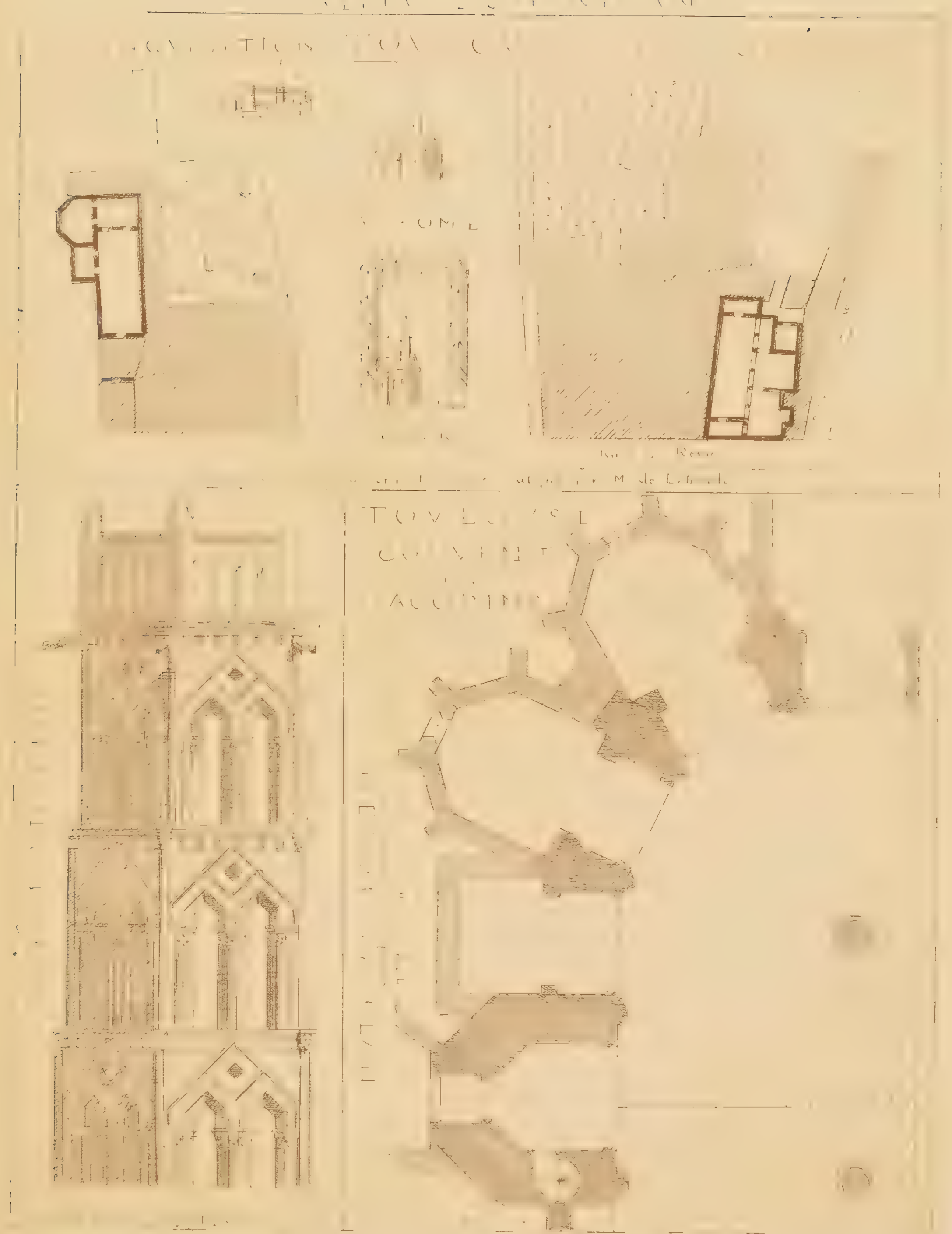
GALLIA DOMINICANA

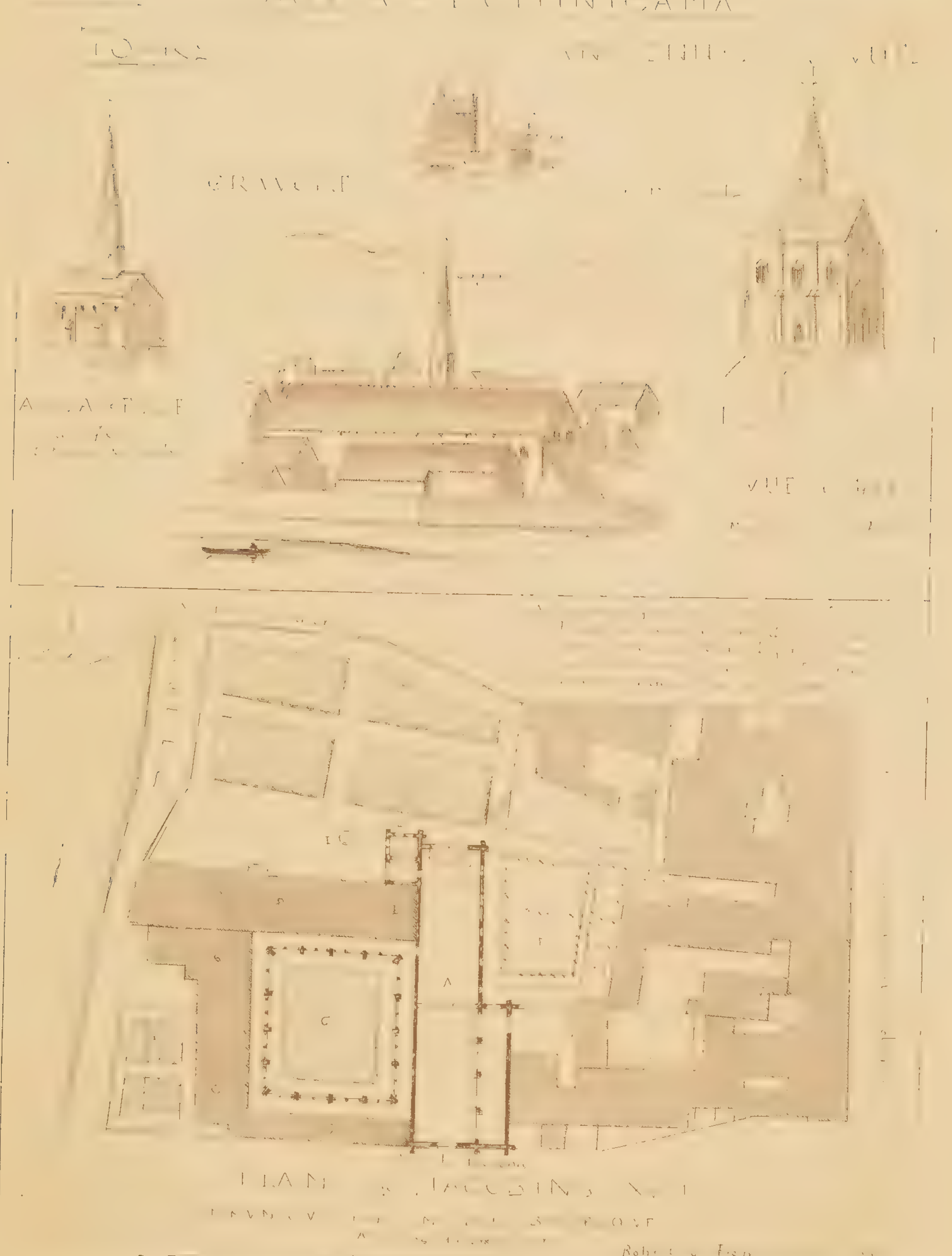










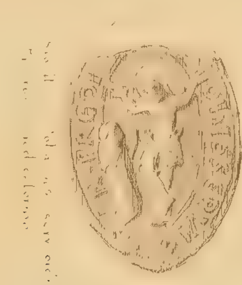




VUE ABSIDALE

D'APRES VUE PHOTOGRAPHIE [illegible]

ARCHIVES NATIONALES — SCEAUX de [illegible]







[illegible] 1901



CHŒVR

NEFS

CLOITRE

REFECTOIRE

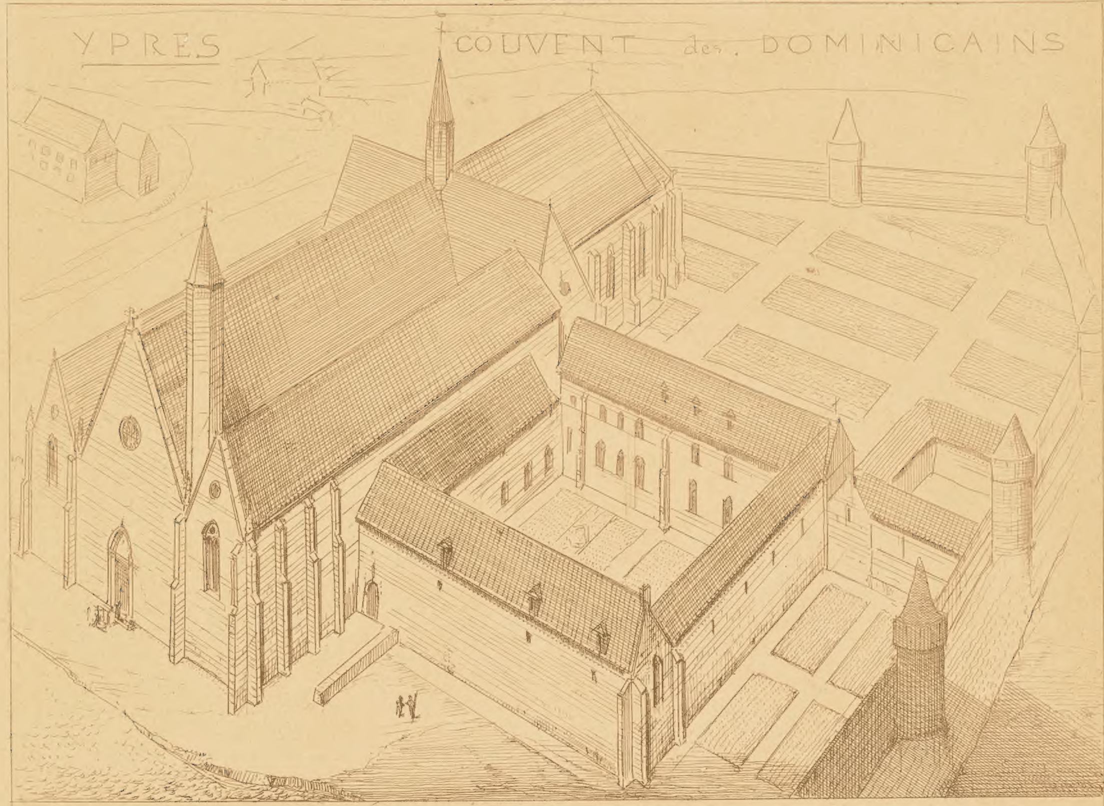
PLAN d TR



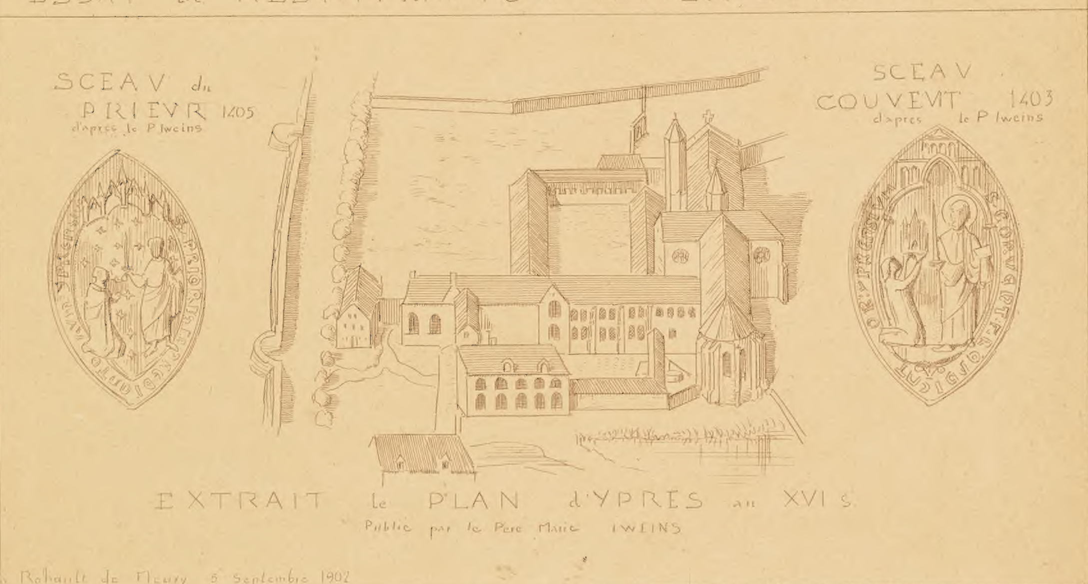


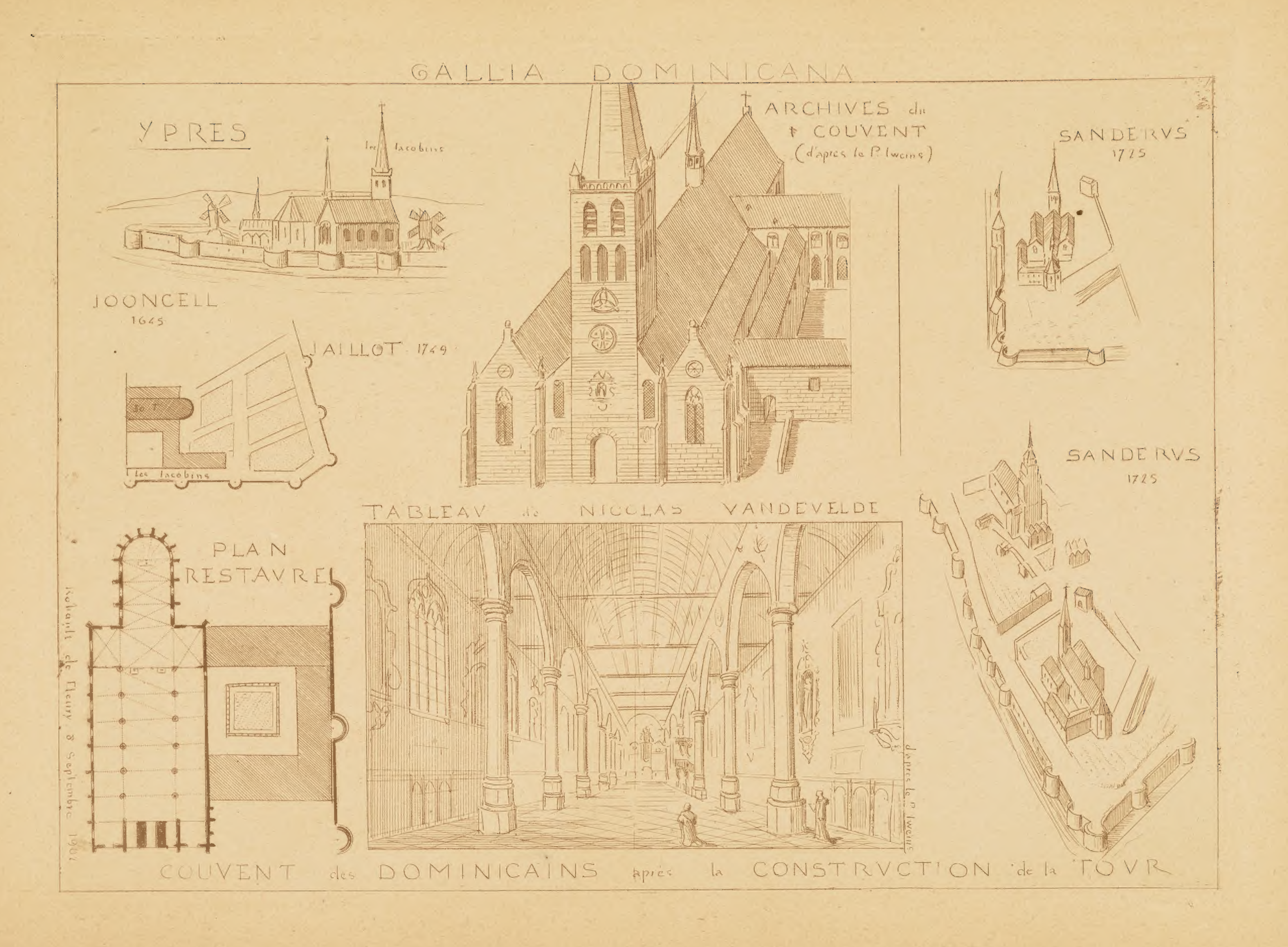


GALLIA DOMINICANA



ESSAI de RESTAVRATION ANTERIEVRE à la TOVR




GALLIA DOMINICANA
YPRES
les Iacobins
JOONCELL
1645
JAILLOT 1749
les Iacobins
ARCHIVES du COUVENT
(d'apres le P. Iweins)
SANDERVS
1725
SANDERVS
1725
TABLEAV de NICOLAS VANDEVELDE
d'apres le P. Iweins
PLAN
RESTAVRE
Rohault de Fleury 8 Septembre 1901
COUVENT des DOMINICAINS apres la CONSTRVCTION de la TOVR